

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

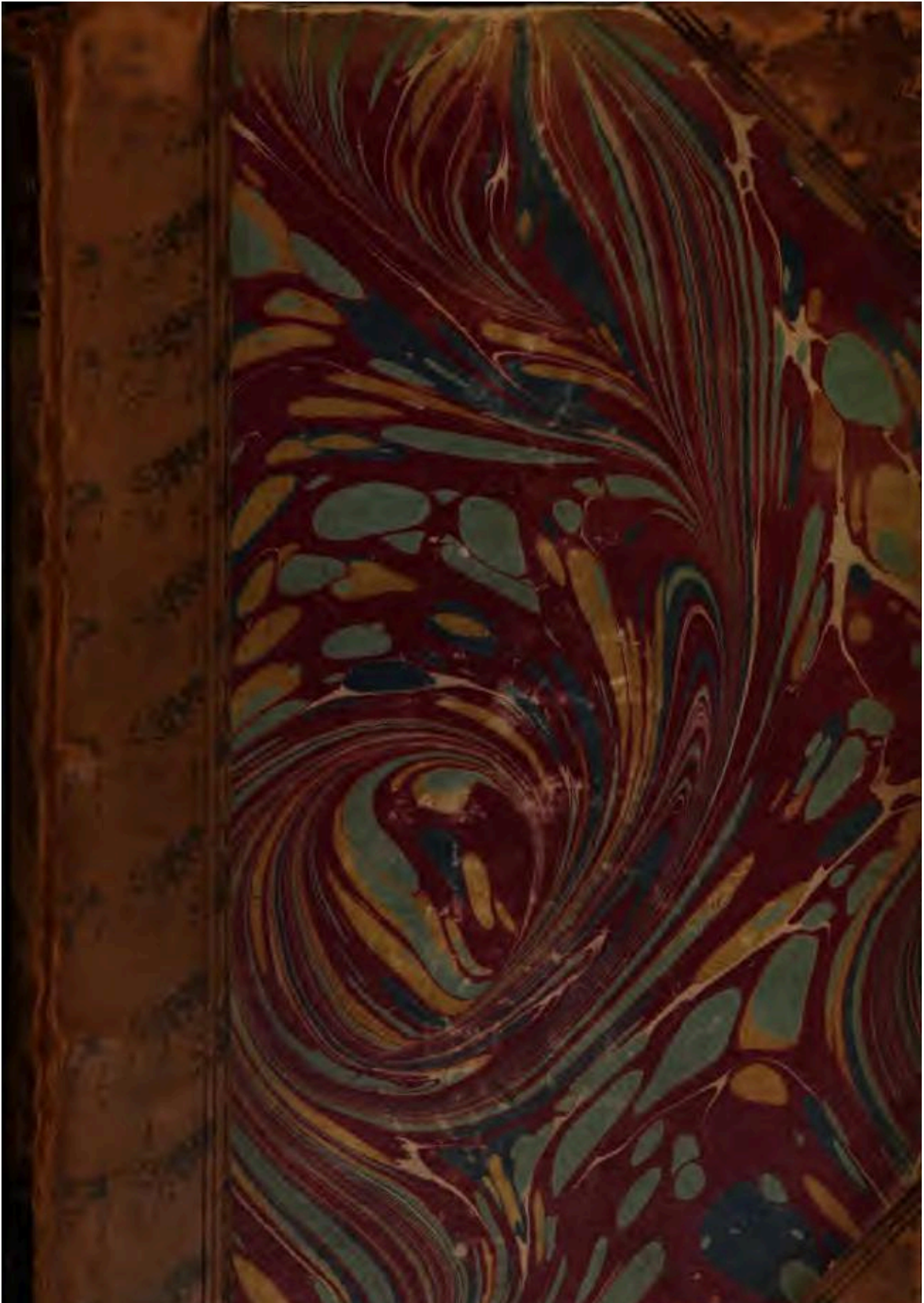
Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you: + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes. + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help. + Maintain attribution The Google's "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it. + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.co.il>



The text on this page is estimated to be only 1.83% accurate

The text on this page is estimated to be only 11.50% accurate

I i

The text on this page is estimated to be only 28.26% accurate

ESSAI SUR LA L I TTERATURE ANGLAISE m V ET
CONSIDÉRATIONS SUR LE GËNIE DES HOMMES, DES TEMPS ET
DES RÉVOLUTIONS. PAR M. DE CHATEAUBRIAND. EN UN
VOLUME. LONDRES: EDWARD CHURTON, Î6, HOLLES STREET,
CAVBNDISH SQUARE J, B. BAILLIERE, 219, REGENT STREET. 1836.

AVERTISSEMENT. V Essai sur la littérature anglaise qui précède ma traduction de Milton se compose : 1" De quelques morceaux détachés de mes anciennes études, morceaux corrigés dans le style, rectifiés pour les jugemens, augmentés ou resserrés quant au texte ; 2** De divers extraits de mes Mémoires, extraits qui se trouvaient avoir des rapports directs ou indirects avec le travail que je livre au public ; 3*^ De recherches récentes relatives à la matière de cet Essai. J'ai visité les Etats-Unis : j'ai passé huit ans exilé en Angleterre; j'ai revu Londres comme ambassadeur, après l'avoir vu comme émigré ; je crois savoir l'anglais autant qu'un homme peut savoir une langue étrangère à la sienne. J'ai lu en conscience, tout ce que j'ai dû lire sur le sujet traité dans ces deux volumes ; j'ai rarement cité les autorités parce qu'elles sont connues des hommes de lettres, et que les gens du monde ne s'en soucient guère : que font à ceux-ci Warton, Evans, Jones, Percy, Owen, EUis, Leyden, Edouard Williams, Tyrwhit, Roquefort, Tressan, les collections des historiens, les recueils des poètes, les manuscrits, etc. ? Je veux pourtant mentionner ici un ouvrage français, précisément parce que les journaux me semblent l'avoir trop négligé: on consacre de longs articles à des écrits futiles ; à peine accorde-t-on une vingtaine de lignes à des livres instructifs et sérieux.

▼ 1 AVERTISSEMENT. Les Essais historiques sur les Bardes, les Jongleurs, etc., de M. l'abbé de La Rue, méritent de fixer l'attention de quiconque aime une critique saine, une érudition puisée aux sources et non composée de bribes de lectures, dérobées à quelque investigateur oublié. Un de mes honorables et savans confrères de l'Académie Française, n'est pas toujours, il est vrai, d'accord avec l'historien des Bardes; M. de La Rue est Thémire et M. Raynouard Troubadour, c'est la querelle de la langue d'Oc et de la langue d'Oïl.* *Vidée de la Poésie anglaise* (1749) de l'abbé Yart, la *Poétique anglaise* (1806) de M. Hennel, peuvent être consultées avec fruit. M. Hennel sait parfaitement la langue dont il parle. Au surplus, on annonce diverses collections; et pour les vrais amateurs de la littérature anglaise, la Bibliothèque anglo-française, de M. O'Sullivan, ne laissera rien à désirer. J'ai peu de chose à dire de ma traduction. Des éditions, des commentaires, des illustrations, des recherches des biographies de Milton, il y en a par milliers. Il existe en prose et en vers une douzaine de traductions françaises et une quarantaine d'imitations du poète, toutes très bonnes : après moi viendront d'autres traducteurs, tous excellens. A la tête des traducteurs en prose est Racine, le fils ; à la tête des traducteurs en vers, l'abbé Delille. Une traduction n'est pas la personne, elle n'est qu'un portrait : un grand maître peut faire un admirable portrait : soit, mais si l'original était placé auprès de la copie, les spectateurs le verraient chacun à sa manière, et différeraient de jugement sur la ressemblance. Traduire, c'est donc se vouer au métier le plus ingrat et le moins estimé qui fut oncques : c'est se battre avec des mots pour leur faire rendre dans un idiome étranger un sentiment, une pensée, autrement exprimés, un son qu'ils n'ont pas dans la langue de l'auteur. Pourquoi donc ai-je traduit Milton ? Par une raison que l'on trouvera à la fin de cet Essai. Qu'on ne se figure pas d'après ceci que je n'ai mis aucun soin à mon • A« Biement même où J'écris cet éloge de l'abbé de La Rue. dont je ne conaais que les ouvrages, je reçois, comme remerciement, le billet de papa qui m'annonce la mort de cet ami de Walter Scott apan

AVERTISSEMENT. Vil travail ; je pourrais dire que ce travail est l'ouvrage entier de ma vie, car il y a trente ans que je lis, relis et traduis Milton. Je sais respecter le public ; il veut bien vous traiter sans façon, mais il ne permet pas que vous preniez avec lui la même liberté : si vous ne vous souciez guère de lui il se souciera encore moins de vous. J'en appelle au surplus aux hommes qui croient encore qu'écrire est un art, eux seuls pourront savoir ce que la traduction du Paradis perdu m'a coûté d'études et d'efforts. Quant au système de cette traduction, je m'en suis tenu à celui que j'avais adopté autrefois pour les fragmens de Milton, cités dans le Génie du christianisme. La traduction littérale me paraît toujours la meilleure : une traduction intermédiaire serait la perfection du genre, si on lui pouvait ôter ce qu'elle a de sauvage. Dans la traduction littérale la difficulté est de ne pas reproduire un mot noble par le mot correspondant qui peut être bas de ne pas rendre pesante une phrase légère une phrase pesante, en vertu d'expressions qui se ressemblent, mais qui n'ont pas la même prosodie dans les deux idiomes. Milton, outre les luttes qu'il faut soutenir contre son génie, offre des obscurités grammaticales sans nombre ; il traite sa langue en tyran, viole et méprise les règles : en français si vous supprimiez ce qu'il supprime par l'ellipse : si vous perdiez sans cesse comme lui votre nominatif, votre régime ; si vos relatifs perplexes rendaient indécis vos antécédens, vous deviendriez intelligible. L'invocation du Paradis perdu présente toutes ces difficultés réunies : l'inversion suspensive qui jette à la césure du septième vers le Sing, heavenly Muse, est admirable ; je l'ai conservée afin de ne pas tomber dans la froide et régulière invocation grecque et française. Muse céleste, chante, et pour que l'on sente tout d'abord qu'on entre dans des régions inconnues : Louis Racine l'a conservée également, mais il a cru devoir la régulariser à l'aide d'un gallicisme qui fait disparaître toute poésie : c'est ce que je t'invite à chanter. Muse céleste, Milton, après ce début, prend son vol, et prolonge son invocation à travers des phrases incidentes et interminables

VUI AVERTISSEMENT. lesquelles produisant des régimes indirects, obligent le lecteur à des efforts d'attention, antipathiques à Tespri français. Point d'autre moyen de s'en tirer que de couper l'Invocation et l'Exposition, de régénérer le nominatif dans le nom ou le pronom. Milton comme un fleuve immense, entraîne avec lui ses rivages et les limons de son lit, sans s'embarrasser si son onde est pure ou troublée. On peut s'exercer sur quelques morceaux choisis d'un ouvrage, et espérer en venir à bout avec du temps ; 'mais c'est tonte une autre affaire, lorsqu'il s'agit de la traduction complète de cet ouvrage, delà traduction de 10,467 vers, lorsqu'il faut suivre l'écrivain, non seulement à travers ses beautés, mais encore à travers ses défauts, ses négligences et ses lassitudes ; lorsqu'il faut donner un égal soin aux endroits arides et ennuyeux, être attentif à l'expression, au style, à l'harmonie, à tout ce qui compose le poète ; lorsqu'il faut étudier le sens, choisir celui qui paraît le plus beau quand il y en a plusieiu's, ou deviner le plus probable par le caractère du génie de l'auteur; lorsqu'il faut se souvenir de tels passages souvent placés à une grande distance de l'endroit obscur, et qu'il'éclaircissent : ce travail, fait en conscience, laisserait l'esprit le plus laborieux et le plus patient. J'ai cherché à représenter Milton dans sa vérité ; je n'ai fui ni l'expression horrible, ni l'expresSiôh siinple, quand je l'ai rencontrée : le Péché a des chiens aboyans, ses enfans, qui rentrent dans leur chenil, dans ses entrailles ; je n'ai point rejeté cette image. Eve dit que le serpent ne voulaiv point lui faire du mal, du tort, je me suis bien gardé de poétiser cette naïve expression d'une jeune femme qui fait une grande révérence à l'arbre de la Science après avoir mangé du fruit : c'est comme cela que j'ai senti Milton. Si je n'ai pu rendre les beautés du Paradis perdu, je n'aurai pas pour excuse de les avoir ignorées. Milton a fait une foule de mots qu'on ne trouve pas dans ies dictionnaires : il est remph d'hébraïsmes, d'héllénismes, de latinismes : il appelle, par exemple, un Commandement une Loi de Dieu, la première JiUe de sa voix: il emploie le nominatif absolu des Grecs, l'ablatif absolu des Latins. Quand ses mots composés n'ont pas été trop étrangers

AVERTISSEMENT. Œuvres de notre langue dans leur étymologie tirée des langues mortes ou de l'italien^ je les ai adoptes : ainsi j'ai dit emparadûé, fîtÊgrance, etc. Il y a quelques idiotismes anglais que presque tous les traducteurs ont passés, comme planetstrtték : j'ai du moins essayé d'en faire comprendre le sens» sans avoir recours à une trop longue périphrase. Au reste les cliangemens arrivés dans nos institutions, nous donnent mieur TinteUigence de quelques formes oratevres de Milton. Notre laafpa» est devenue aussi plus hardie et plus populaire. Milton a écrit comme moi» dans un temps de révolution, et dans des idées qui sont à présent celles d« notre aiècle : il m'a donc été plus fadle de garder ces tours que les anciens traducteurs n'ont pas osé hasarder. Le poète use de vieux mots anglais, souvent d'origine française ou latine ; je les ai innuiatés par le vieux mot français, en respectant la langue rythmique et son carac" tère de vétusté. Je ne crois pas que ma traduction soit plus longue que le texte ; je n'ai pourtant rien passé. Je me .suis servi pour cette traduction d'une édition du Paradis perdu, imprimée à Londres chez Jacob Tonson en 1725, et dédiée à lord Somers, qui tira le frimeux poème d'un injurieux oubli. Cette édition est conforme aux deux premières, faites sous les yeux de Milton et corrigées par lui : l'orthographe est vieille, les élisions des lettres fréquentes, les parenthèses multipliées, les noms propres imprimés en petites ctqfdtales. J'ai maintenu la plupart des parenthèses, puisque teUe était la manière d'écrire de l'auteur : elles donnent de la clarté au style. Les idées de Milton sont si abondantes, si variées, qu'il en est embarrassé ; il les devise en compartimens, pour les coordonner, les reconnaître et ne pas perdre ridée- mère dont toutes ces idées incidentes sont filles. J'ai amssi introduit les petites capitales dans quelques Noms et Pronoms, quand dles m'ont paru propres à ajouter à la majesté ou à l'importance du personnage, et quand elles ont fait disparaître des anq>liibologies. Pour le texte anglais imprimé en regard de ma traduction, on s'est servi de l'édition de Sir Ègerton Brydges 1835 : elle est d'une correction parfaite et convient mieux auxlecteurs de ce temps-ci. Enfin j'ai pris la peine de traduire moi-même de nou

X AVERTISSEMENT. veau jusqu'au petit article sur les vers blancs, ainsi que les anciens argumens des livres» parce qu'il est probable qu'ils sont de Milton. Le respect pour le génie a vaincu l'ennui du labeur : tout m'a paru sacré dans le texte, parenthèses, points, virgules: les enfans des Hébreux étaient obligés d'apprendre la Bible par cœur depuis Bérésith jusqu'à Malachie. Qui s'inquiète aujourd'hui de tout ce que je viens de dire> qui s'avisera de suivre une traduction sur le texte? qui saura gré au traducteur d'avoir vaincu une difficulté, d'avoir pâli autour d'une phrase des journées entières ? Lorsque Clément mettait en lumière un gros volume à propos de la traduction des Georgiques, chacun le lisait et prenait parti pour W contre l'abbé Delille : en sommes-nous là ? Il peut arriver cependant que mon lecteur soit quelque vieil amateur de l'école classique, revivant au souvenir de ses anciennes admirations, ou quelque jeune poète de l'école romantique allant à la chasse des images, des idées, des expressions, pour en faire sa proie, comme d'un butin enlevé à l'ennemi. Au reste, je parle fort au long de Milton dans V Essai sur la Littérature anglaise, puisque je n'ai écrit cet Essai qu'à l'occasion du Paradis perdu. J'analyse ses divers ouvrages ; je montre que les révolutions ont rapproché Milton de nous ; qu'il est devenu un homme de notre temps ; qu'il était aussi grand écrivain en prose qu'en vers : pendant sa vie la prose le rendit célèbre, la poésie après sa mort ; mais la renommée du prosateur s'est perdue dans la gloire du poète. Je dois prévenir que dans cet Essai, je ne me suis pas collée à mon sujet comme dans la traduction : je m'occupe de tout, du présent, du passé, de l'avenir ; je vais çà et là ; quand je rencontre le moyen-âge, j'en parle ; quand je me heurte contre la Réformation, je m'y arrête; quand je trouve la révolution anglaise, elle me remet la nôtre en mémoire, et j'en cite les honunes et les faits. Si im royaliste anglaise est jeté en geôle, je songe au logis que j'occupais à la Préfecture de police. Les poètes anglais me conduisent aux poètes français ; lord Byron me rappelle mon exil en Angleterre, mes promenades à la colline d'Harrow et mes voyages à Venise ; ainsi du reste. Ce sont des mélanges

AVERTISSEMENT. xi qui ont tous les tons, parce qu'ils parlent de toutes les choses ; ils passent de la critique littéraire élevée ou familière, à des considérations historiques, à des récits, à des portraits, à des souvenirs généraux ou personnels. C'est pour ne surprendre personne, pour que l'on sache d'abord ce qu'on va lire, pour qu'on voye bien que la littérature anglaise n'est ici que le fond de mes stromates ou le canevas de mes broderies ; c'est pour tout cela que j'ai donné un second titre à cet Essai.

The text on this page is estimated to be only 23.90% accurate

INTRODUCTION. DU LATIN COMMB 80VBCB OBS
LANGUES DE L*BUBOPB' LATINB. Lorsqu'un peuple puissant a paesé ; que la langue dont il se sentait n'est plus parlée, cette langue reste raomimèni d'un autre âge, où Ton admire les chefs-d'œuvre d'un pinceau et d'un ciseau brisés. Dire comment les idiomes des peuples de l'Ausonie devinrent l'idiome latin ; ce que cet idiome retint du caractère des tribus sauvages qui le formèrent; ce qu'il perdit et gagna par la conversion d'un gouv^mⁿent libre en un gouvernement despotique, et plus tard par la révolution opérée dans la religion de l'État ; dire comment les nations conquises et conquérantes apportèrent une foule de locutions étrangères à cet idiome ; comment les débris de cet idiome formèrent la base sur laquelle s'élevèrent les dialectes de l'ouest et du raidi de l'Europe moderne, serait le sujet d'un immense ouvrage de philologie. Rien en effet ne pourrait être plus curieux et plus instructif que de prendre le latin à son commencement, et de le conduire à sa fin à travers les siècles et les génies divers. Les matériaux de ce travail sont déjà tout préparés dans les sept traités de Jean Nicolas Funck : de Origine linguæ la^{ti}næ tractatus ; de Pueritid latina linguæ tract. ; de Adoka1

2 INTRODUCTION. centid latinœ linguB tract, ; devirili jEtate latinœ Ungua tract,; de imminente latinœ linguœ Seneciute tract. ; de vegetd latituB linguœ Seneciute tract, ; de inertu et de crepitu latinœ linguœ Senectute tractatus, La langue grecque dorique, la langue étrusque et osque des hymnes des Saliens et de la Loi des Douze Tables dont les enfans chantaient encore les articles en vers du temps de Cécéron, ont produit la langue rude de Duilius, de Cœcilius et d'Ennius, la langue vire de Plante, satirique de Lucilius, grécisée de Térence, philosophique, triste, lente et spondaïque de Lucrèce, éloquente de Cicéron et de l'elive, clorre et correcte de César, élégante d'Horace, brillante d'Ovide, poétique et concise de Catulle, harmonieuse de Rulle, divine de Virgile, pure et sage de Phèdre. Cette langue du siècle d'Auguste (je ne sais à quelle date placer Quinte-Curce), devint, en s'altérant, la langue énergique de Tacite, de Lucain, de Sénèque, de Martial, la langue copieuse de Plin l'ancien, la langue fleurie de Plin le jeune, la langue effrontée de Suétone, violente de Juvénal, obscure de Perse, enflée ou plate de Stace et de Silius Italicus. Après avoir passé par les grammairiens Quintilien et Macrobe ; par les épitomistes Florus, Velléius Paterculus, Justin, Orose, Sulpice Sévère ; par les Pères de l'Eglise et les auteurs ecclésiastiques, Tertullien, [Cyprien, Ambroise] Hilaire de Poitiers, Paulin, Augustin, Jérôme, Salvien ; par les apologistes, Lactance, Amobe, Minutius Félix ; par les panégyristes, Eumène, Mamertin, Nazairius ; par les historiens de la décadence, Ammien Marcellin, et les biographes de V Histoire auguste; par les poètes de la décadence et de la chute, Ausone, Claudien, Rutilius, Sidoine Apollinaire, Prudence, Fortunat ; après avoir reçu de la conversion des religions, de la transformation des mœurs, de l'invasion des Goths, des Alains, des Huns, des Arabes, etc., les expressions obligées des nouveaux besoins et des idées nouvelles ; cette langue retourna à une autre barbarie dans le premier historien de ces Francs qtd commencèrent une autre langue, après avoir détruit l'empire romain chez nos pères.

INTRODUCTION. 3 Les auteurs ont noté eux-mêmes les altérations successives du latin de siècle en siècle ; Cicéron affirme que dans les Gaules on employait beaucoup de mots dont l'usage n'était pas reçu à Rome : verba multa trita Romæ ; Martial se sert d'expressions celtiques et s'en vante ; saint Jérôme dit que, de son temps la langue latine changeait dans tous les pays ; rutilius namque ; Sestus, au cinquième siècle, se plaint de l'ignorance où l'on est déjà tombé touchant la construction du latin ; saint Grégoire le Grand déclare qu'il a peu de souci des solécismes et des barbarismes ; Grégoire de Tours réclame l'indulgence du lecteur pour s'être écarté, dans le style et dans les mots, des règles de la grammaire dont il n'est pas bien instruit : non sum imbutus ; les sermons de Charles-le-Chauve et de Louis-le-Germanique nous montrent le latin expirant ; les hagiographes du septième siècle font l'éloge des évêques qui savent parler purement le latin, et les conciles du neuvième siècle ordonnent aux évêques de prêcher en langue romane rustique. C'est donc du septième au neuvième siècle, entre ces deux époques précises, que le latin se métamorphosa en roman de différentes nuances et de divers accents, selon les provinces où il était en usage. Le latin correct qui reparait dans les historiens et les écrivains, à compter du règne de Charlemagne, n'est plus le latin parlé mais le latin appris. Le mot latin ne signifia bientôt plus que roman ou langue romance, et fut pris ensuite pour le mot langue en général : les oiseaux chantent en leur latin. Une langue civilisée née d'une langue barbare difforme, dans ses éléments, d'une langue barbare émanée d'une langue civilisée : la première doit rester plus originale, parce qu'elle s'est créée d'elle-même, et qu'elle a seulement développé son germe ; la seconde (la langue barbare) entée sur une langue civilisée, perd sa sève naturelle et porte des fruits étrangers. Tel est le latin relativement à l'idiome sauvage qui l'engendra : telles sont les langues modernes de l'Europe latine, par rapport à la langue polie dont elles dérivent. Une langue vivante qui sort d'une langue vivante, continue sa vie ; une langue vivante qui s'épanche d'une langue morte, prend quelque chose de la mort de sa mère ; elle garde une

4 INTRODUCTION. foule de mots expires : ces mots ne rendent pas plus les perceptions de rexistence que le silence n'exprime le son. Y a-t-il eu, vers la fin de la latinité, un idiome de transition entre le latin et les dialectes modernes, idiome d'un usage général de ce côté-ci des Alpes et du Rhin? La langue ramane rustique, si souvent mentionnée dans les conciles du neuvième siècle, était-elle cette langue romane, ce provençed parlé dans le midi de la France ? Le provençal était-il le eataUtu, et fut-il formé à la cour des comtes de Barcelone ? Le roman du nord de la Loire, le roman wallon ou le romam des trouvères qui devint le français, précéda-t-il le roman du midi de la Loire ou le roman des troubadours? La langue d'Oc et la langue d'Oil empruntèrent-elles le sujet de leurs histoires à des lais armoneains et à des lais gallois ? Matière d'une controverse qui ne finira qu'au moment où le savant ouvrage de M. Fauriel aura répandu la lumière sur cet obscur sujet. LA LANGUE ANGLAISE DIVISES EN CINQ EP0Q17BS. Parmi les langues formées du latin, je compte la langue anglaise, bien qu'elle ait une double origine ; mais je ferai voir que, depuis la conquête des Normands jusque sous le règne du premier Tudor, la langue franco-romane domina, et que, dans la langue anglaise moderne, une immense quantité de mots latin et français sont demeurés acquis au nouvel idiome. La langue romane rustique se divisa donc en deux branches : la langue d'Oc et la langue d'Oil. Quand les Normands se furent emparés de la province à laquelle ils ont laissé leur nom, ils leur apprirent la langue d'Oil : on parlait celle-ci à Rouen ; on se servait du danois à Bayeux. Guillaume porta les deux idiomes français en Angleterre, avec les aventuriers accourus des deux côtes de la Loire. Mais dans les siècles qui précédèrent, tandis que les Gaules formaient leur langage des débris du latin, la Grande Bretagne d'où les Romains s'étaient successivement établies avait conservé ses idiomes primitifs.

The text on this page is estimated to be only 24.26% accurate

INTRODUCTION. 5 Ainsi donc, rhistoire de la langue anglaise se divise en cinq époques : 1 L'époque anglo-saxonne, de 450 à 780. Le moine Augustin, en 570, fit connaître en Angleterre l'alphabet romain. 2*^ L'époque danoise-saxonne, de 780 à l'invasion des Normands. On a principalement de cette époque les manuscrits dits d'Alfred et deux traductions des quatre-évangélistes. 3** L'époque anglo-normande, commencée en 1066. La langue normande n'était antre chose que le neustrien, c'està-dire la langue française de ce côté-ci de la Loire, ou la langue d'Oil. Les Normands se servaient, pour garder la mànoin de leurs dbansons, de caractères appelés run^a^ hêth : ce sont les lettres runiques : on y joignit celles qu'Ëthiciis avait ini'entées auparavant, et dont saint Jérôme avait donné les signes. 4® L'époque normande-française : lorsque Éléonore de Guiome eut apportée à Henri IT les provinces occidentales de la France» depuis la Basse-Loire jusqu'aux Pyrénées, et que des princesses du sang de saint Louis eurent successive.meat épouse des monarques anglais, les États, les propriétés, les famUles» les coutumes, les mœurs^ se trouvèrent si mêléi, qœ le français devint la langue commune de« nobles, des ecclésiastiquesy des savans et des commerçans des deux rt^nmcs. Dans le Dooiesday^Bo

6 INTRODUCTION. Ces cinq parties se rangent naturellement sous ces titres : 1** Littérature sous le règne des Anglo- Saxons, des Danois et pendant le moyen-âge ; 2^ Littérature sous les Tudors ; 3*^ Littérature sous les deux premiers Stuarts, et pendant la république ; 4^ Littérature sous les deux derniers Stuart ; 6^ Littérature sous la maison d'Hanovre, Lorsqu'on étudie les diverses littératures, une foule d'allusions et de traits échappent si les usages et les mœurs des peuples ne sont pas assez présents à la mémoire. Une vue de la littérature, isolée de l'histoire des nations, créerait un prodigieux mensonge : en entendant des poètes successifs chanter imperturbablement leurs amours et leurs moutons, on se figurerait l'existence non interrompue de l'âge d'or sur la terre. Et pourtant, dans cette même Angleterre dont il s'agit ici, ces concerts retentissaient au milieu de l'invasion des Romains, des Pietés, des Saxons et des Danois ; au milieu de la conquête des Normands, du soulèvement des barons, des contestations des premiers Plantagenêts pour la couronne, des guerres civiles de la Rose rouge et de la Rose blanche, des ravages de la Réformation, des supplices commandés par Henri VIII, des bûchers ordonnés par Marie ; au milieu des massacres et de l'esclavage de l'Irlande, des désolations de l'Ecosse, des échafauds de Charles I^ et de Sidney, de la fuite de Jacques, de la proscription du Prétendant et des jacobites ; le tout mêlé d'orages parlementaires, de crimes de cour et de mille guerres étrangères. L'ordre social, en dehors de l'ordre politique, se compose de la religion, de l'intelligence et de l'industrie matérielle : il y a toujours chez une nation, au moment des catastrophes et parmi les plus grands événements, un prêtre qui prie, un poète qui chante, un auteur qui écrit, un savant qui médite, un peintre, un statuaire, un architecte, qui peint, sculpte et bâtit, un ouvrier qui travaille. Ces hommes marchent à côté des révolutions et semblent vivre d'une vie à part : si vous ne voyez qu'eux, vous voyez un monde réel, vrai, immuable, base de l'édifice humain» mais qui paraît fictif, et étranger à la société de con

INTRODUCTION. 7 ventioii, à la société potitique. Seulement le prêtre dans son cantique, le poète, le savant, l'artiste, dans leurs compositions, l'ouvrier dans son travail, révèlent, de fois à autre, l'époque où ils vivent, marquent le contre-coup des évènements qui leur firent répandre avec plus d'abondance leurs sueurs, leurs plaintes et les dons de leur génie. Pour détruire cette illusion de deux vues présentées séparément ; pou)* ne pas créer le mensonge que j'indique au conunencement de ce chapitre ; pour ne pas jeter tout à coup le lecteur non préparé dans l'histoire des chansons, des ouvrages et des auteurs des premiers siècles de la littérature anglaise, je crois à propos de reproduire ici le tableau général du moyen-âge : ces prolégomènes serviront à l'intelligence du sujet. MOYEN-AGE. LOIS BT MDNUMBNS. Le moyen-âge ofire im tableau bizarre qui semble être le produit d'ime imagination puissante, mais dér^lée. Dans l'antiquité, chaque nation sort pour ainsi dire, de sa propre source ; \m esprit primitif, qui pénètre tout et se fait sentir partout, rend homogènes les institutions et les moeurs. La société du moyen-âge était composée des débris de mille autres sociétés : la civilisation romaine, le paganisme même y avaient laissé des traces ; la religion chrétienne y apportait ses croyances et ses solennités ; les Barbares firanks, goths, burgondes, anglo-saxons, danois, normands, retenaient les usages et le caractère propres à leurs races. Tous les genres de propriétés se mêlaient ; toutes les espèces de lois se confondaient, l'aleu, le fief, la mainmorte, le code, le digeste, les lois salique, gombette, visigothe, le droit cbutumier ; toutes les formes de liberté et de servitude se rencontraient : la liberté monarchique du roi, la liberté aristocratique du noble, la liberté individuelle du prêtre, la liberté collective des communes, la liberté privilégiée des villes, de la magistrature, des corps de

INTRODUCTION. et d'êtres marchands, la liberté représentative de la nation* l'esclavage romain, le servage barbare, la servitude de TaubaiiL De là ces spectacles incohérents ces usages qui se paraissent contredire, qui ne se tiennent que par le lien de la religion. On dirait de peuples divers sans aucun rapport les uns avec les autres, mais seulement convenus de vivre sous un commun maître autour d'un même autel. Jusque dans son apparence extérieure, l'Égypte offrait alors un tableau plus pittoresque et plus national qu'elle ne le présente aujourd'hui. Aux monuments nés de notre religion et de nos mœurs, nous avons substitué, par affectation de l'architecture bâtarde romaine, des monuments qui ne sont ni en harmonie avec notre ciel, ni appropriés à nos besoins ; froide et servile copie, laquelle a introduit le mensonge dans nos arts, comme le calque de la littérature latine a détruit dans notre littérature l'originalité du génie français. Ce n'était pas ainsi qu'imitait le moyen-âge : les esprits de ce temps-là admiraient aussi les Grecs et les Romains; ils recherchaient et étudiaient leurs ouvrages; mais au lieu de s'en laisser dominer, ils les maîtrisaient, les façonnaient à leur guise, les rendaient français, et ajoutaient à leur beauté par cette métamorphose pleine de création et d'indépendance. Les premières églises chrétiennes dans l'Occident ne furent que des temples retournés : le culte païen était extérieur, la décoration du temple fut extérieure; le culte chrétien était intérieur, la décoration de l'église fut intérieure. Les colonnes passèrent du dehors au dedans de l'édifice, comme dans les basiliques où se tinrent les assemblées des fidèles quand ils sortirent des cryptes et des catacombes. Les proportions de l'église surpassèrent en étendue celles du temple, parce que la foule chrétienne s'entassait sous la voûte de l'église, et que la foule païenne était répandue sous la péristyle du temple. Mais lorsque les chrétiens devinrent les maîtres, ils changèrent cette économie, et ornèrent aussi du côté du paysage et du ciel, leurs édifices. Et afin que les appuis de la nef aérienne n'en dépanassent pas la structure, le ciseau les avait taillés ; on n'y voyait

The text on this page is estimated to be only 29.18% accurate

INTRODUCTIONS. 9 plus que des arches, des ponts, des pyramides, des aiguilles et des statues. Les ornements qui n'adhéraient pas à l'édifice se mariaient à son style : les tombeaux étaient de forme gothique, et la basilique qui s'élevait comme un grand catafalque au-dessus d'eux, semblait être moulée sur leur forme. Les arts du dessin participaient de ce goût fleuri et composite : sur les murs et sur les vitraux étaient peints des paysages, des scènes de la religion et de l'histoire nationale. Dans les châteaux, les armoiries coloriées, encadrées dans des losanges d'or, formaient des {d'arabes semblables à ceux des beaux palais du continent. L'écriture même était dessinée; l'architecture germanique, substitué au langage rectiligne romain, s'harmoniait avec les pierres sépulcrales. Les tours isolées qui servaient de vedettes sur les hauteurs; les donjons enserlés dans les bois, ou suspendus sur la cime des rochers comme l'air des vaucluses ; les ponts pointus et étroits jetés hardiment sur les terrains; les villes fortifiées que l'on rencontrait à chaque pas, et dont les créneaux étaient à la fois les remparts et les ornements; les chapelles, les oratoires, les ermitages, placés dans les lieux les {des pittoresques au bord des chemins et des eaux ; les beffrois, les flèches des paroisses de campagnes, les abbayes, les monastères, les cathédrales; tous ces édifices que nous ne voyons plus qu'en petit nombre et dont le temps a noirci, obstrué, brisé les dentelles, avaient alors l'éclat de la jeunesse ; ils sortaient des mains de l'ouvrier : l'œil, dans la blancheur de leurs pierres, ne perdait rien de la légèreté de leurs détails, de l'élégance de leurs réseaux, de la variété de leurs guillochis, de leurs gravures, de leurs ciselures, de leurs découpures, et de toutes fantaisies d'une imagination libre et inépuisable. Dans le court espace de dix-huit ans, de 1136 à 1154, il n'y eut pas moins de onze cent quinze châteaux bâtis dans la seule Angleterre. La chrétienté devait à tous communs, au moyen des quêtes et des aumônes, les cathédrales dont chaque Etat particulier n'était pas assez riche pour payer les travaux, et dont presque aucune n'est achevée. Dans ces vastes et loyalières édifices se gravaient en relief et en creux.

10 INTRODUCTION. comme avec un emporte-pièce, les parures de l'autel, les monogrammes sacrés, les vêtemens et les choses à l'usage des prêtres. Les bannières, les croix de divers agencemens, les calices, les ostensoirs, les dais, les chapes, les capuchons, les crosses, les mitres dont les formes se retrouvent dans le gothique, conservaient les symboles du culte en produisant des effets d'art inattendus. Assez souvent les gouttières et les gargouilles étaient taillées en figures des démons obscènes ou de moines vomissans. Cette architecture du moyen-âge offrait un mélange du tragique et du bouffon, du gigantesque et du gracieux, comme les poèmes et les romans de la même époque. Les plantes de notre sol, les arbres de nos bois, le trèfle et le chêne, décoraient aussi les églises, de même que l'acanthé et le palmier avaient embelli les temples du pays et du siècle de Périclès. Au-dedans, une cathédrale était une forêt, un labyrinthe dont les mille arcades, à chaque mouvement du spectateur, se croisaient, se séparaient, s'enlaçaient de nouveau. Cette forêt était éclairée par des rosaces à jour incrustées de vitraux peints, qui ressemblaient à des soleils brillans de mille couleurs sous la feuillée : en dehors, cette même cathédrale avait l'air d'un monument auquel on aurait laissé sa cage, ses arc-boutans et ses échafauds. COSTUMES. — FETES ET JEUX. La population en mouvement autour des édifices, est décrite dans les chroniques et peinte dans les vignettes. Les diverses classes de la société et les habitans des différentes provinces, se distinguaient, les uns par la forme des vêtemens, les autres par des modes locales. Les populations n'avaient pas cet aspect uniforme qu'une même manière de se vêtir donne à cette heure aux habitans de nos villes et de nos campagnes. La noblesse, les chevaliers, les magistrats, les évêques, le clergé séculier, les religieux de tous les ordres, les pèlerins, les pénitens gris, noirs et blancs, les

INTRODUCTION. 11 ermites, les confréries, les corps de m[^]ers, les bourgeois, les paysans, offraient une variété infinie de costumes : nous voyons encore quelque chose de cela en Italie. Sur ce point, il s'en faut rapporter aux arts: que peut faire le peintre de notre vêtement étriqué, de notre petit chapeau rond et de notre chapeau à trois cornes } Du douzième au quatorzième siècle, le paysan et l'homme du peuple portèrent la jaquette ou la casaque grise liée aux flancs par un ceinturon. Le sayon de peau, le pélican d'où est venu le surplis, étaient communs à tous les états. La pelisse fourrée et la robe longue orientale enveloppaient le chevalier quand il quittait son armure : les manches de cette robe couvraient les mains ; elle ressemblait au cafetan turc d'aujourd'hui ; la toque ornée de plumes, le capuchon ou chaperon tenaient lieu de turban. De la robe ample on passa à l'habit étroit, puis on revint à la robe qui fut blasonnée. Les hauts-de-chausse, si courts et si serrés qu'ils en étaient indécents, s'arrêtaient au milieu de la cuisse ; les bas de chausses étaient semblables ; on avait une jambe d'une couleur, une jambe d'une autre couleur. Il en était de même du hoqueton, mi-partie noir et blanc, et du chaperon mi-partie bleu et rouge. " Et si étaient leurs robes si étroites à vêtir et à dépouiller qu'il semblait qu'on les écorchât. Les autres avaient leurs robes relevées sur les reins comme femmes, si avaient leurs chaperons découpés * menuement tout en tour. Et si avaient leur chausse d'un drap et l'autre de l'autre. Et leur venaient leurs cors nettes et leurs manches près de terre, et semblaient mieux être jongleurs qu'autres gens. Et pour ce ne fut pas merveille si Dieu voulut corriger les méfaits des Français par son fléau (la peste)." Par-dessus la robe, dans les jours de cérémonie, on attachait un manteau tantôt court, tantôt long. Le manteau de Richard I était fait d'une étoffe à raies, semé de globes et de demi-lunes d'argent, à l'imitation du système céleste (Winesalf), Des colliers pendans servaient paiement de parure aux hommes et aux femmes. Les souliers pointus et rembourrés à la poulaine furent long-temps en vogue. L'ouvrier en découpait le dessus comme des fenêtres d'église; ils étaient longs de dix

The text on this page is estimated to be only 27.61% accurate

12 IW TRODUCTIO K. pieds pour le noUe, ornés à rextremité de cornes, de gn fies ou de fibres grotesques : ils s'alongèrent encore, de sorte qu'il devint impossible de marcher sans en relever la pointe et rattacher au genou par une chaîne d'or ou d'ar» gent. Les évêques excommunièrent les souliers à la poulaine et les traitèrent de pédié contre nature. On dëdaia qu'ils étaient contre les bonnes mœursy et inventés en déniàon du Créateur, £n Angleterre, un acte du parlement défeadit aux cordonniers de fabriquer des souliers ou des bottines dont la pointe excédât deux pouces. Les larges babouches carrées remplacèrent la chaussure à bec. Les modes variaient autant que celles de nos jours ; on connaissait le chevalier ou la dame qui, le premier ou la première, avait imaginé une haligote (mode) nouvelle : l'inventeur des souliers à la poulaine était le dievalier anglais Robert-le-CSomu. {W. Malmeshury,) Les gentUfames usaient sur la peau d'un liage très fin ; elles ââient vêtues de tuniques montantes enveloppant k goige, armoriées à droite de Técu de leur mari, à gauche de celui de leur famille. Tantôt elles portaient leurs cheveux ras, lissés sur le front et recouverts d'un petit bonnet entrelacé de rubans ; tantôt elles les déroulaient épars sur leurs épaules ; tantôt elles les bâtissaient en pyramide haute de trois pieds ; elles 7 suspendaient ou des barbettes, ou de longs voiles, ou des banderoUes de soie tombant jusqu'à terre, et voltigeant au gré du vent : au temps de la reine Isabeau, on fut obligé d'élever et d'élargir les portes pour donner passage aux coiffures des châtelaines. Ces coifi^ires étaient soutenues par deux cornes recourbées, charpente de l'édiâce : du haut de la corne, du côté droit, descendait un tissu léger que la jeune femme laissait flotter, ou qu'dUe ramenait sur son sein comme une guimpe, en l'entortiilant à son bras gauche. Une femme en plein e^ttement étalait des c

The text on this page is estimated to be only 23.30% accurate

INTRODUCTION. 13 u il it chargées de plumes : cheveux tressés allant de- ci de-là parderrière comme la queue d'un animal, retapés sur le front avec des épingles à tête d ivoire." Pierre de Blois ajoute qu'il était du bel usage de parler avec affectation. Et quelle langue parlait-on ainsi ? la langue de Robert Wace ou du Roman du Rou, de Ville*Hardouin, de Joinville et de Froissart l Le luxe des habits et des fêtes passait toute croTuice ; nous sommes de mesquins personnages auprès de ces Barbares des treiaième et quatorzième siècles. On vit dans im tournoi milk chevaliers vêtus d'une robe uniforme de soie» nommée eeintùe, et le lendemain ils parurent avec un aecoutrement nouveau aussi magnifique. (Mûtkim Parié.) Un des habits de Richard IL roi d'Angleterre» lui coàta traiite mille marcs d'argent. (KnffktnL) Jean Aruttdel avait cinquante-deux habits complets d'étoffe d'or. {HaUiugshed'ë Chron,) Une autre fois, dans un autre tournoi, défilèrent d'abord, un à un, soixante superbee chevaux richement caparaçomiés, ctmdnits chaeun par un écuyer d'homieur et précédés de trompettes et de ménestriers; vinrent ensuite soixante jeunes daaies montées sur des palefrois, superbement vêtues, diacttoe menant en lesse, avec une chaîne d'argent, un chevalier armé de toutes pièces. La danse et la musique faisaient partie de ces b^uéor» (réjouissances). Le roi, lee prélats, les barons, les chevaliers, sautaient au son des vielles, des musettes et des chiffonies. Aux fêtes de Noël anrivaieiiii de grandes mascarades. En 1348, en Angleterre, on prépara quatre-vingts tuniques de bougran, quarante-deux masques et un grand nombre de vêtements bizarres, pour les mascarades. En 1377, une mascarade, composée d'environ cent-trento personnes déguisées de différentes manières, offrit un divertissement au prince de GaUes. La bàUe, le mail, le palet, les quilles, les dés, affolaient tous les esprits. Il reste une note d'Edouard II de la somme de cinq schillings, laquelle somme il avait empruntée, à wa barbier pour jouer à croix ou pile.

14 INTRODUCTION. REPAS. Quant au repas, on l'annonçait au son du cor chez les nobles: cela s'appelait corner Veau, parce qu'on se lavait les mains avant de se mettre à table. On dînait à neuf heures du matin, et l'on soupa à cinq heures du soir. On était assis sur des banques ou bancs, tantôt élevés, tantôt assez bas, et la table montait et descendait en proportion. Du banc est venu le mot banquet. Il y avait des tables d'or et d'argent ciselées ; les tables de bois étaient couvertes de nappes doubles appelées doMiers ; on les plissait comme rvtire ondoyante qu'un petit vent frais fait doucement soulever. Les serviettes sont plus modernes. Les fourchettes, que ne connaissaient point les Romains, furent aussi inconnues des Français jusqu'à la fin du xiv^e siècle ; on ne les trouve que sous Charles V. On mangeait à peu près tout ce que nous mangeons et même avec des raffinemens que nous ignorons aujourd'hui ; la civilisation romaine n'avait point péri dans la cuisine. Parmi les mets recherchés, je trouve le deUeffrous, le maupigyrum, le karumpie. Qu'était-ce? On servait des pâtisseries de formes obscènes, qu'on appelait de leurs propres noms ; les ecclésiastiques, les femmes et les jeunes filles, rendaient ces grossièretés innocentes par une pudique ingénuité. La kngue était alors toute nue ; les traductions de la Bible de ces temps sont aussi crues et plus indécentes que le texte. L'instruction du chevalier Geoffroy la Tour Landry, gentilhomme angevin, à ses filles, donne la mesure de la liberté des enseignemens et des mots. On usait en abondance de bière, de cidre et de vin de toutes les sortes : il est fait mention du cidre sous la seconde race. Le claret était du vin clarifié mêlé à des épiceries, l'hypocras du vin adouci avec du miel. Un festin donné en Angleterre par im abbé, en 1310, réunit six nulle convives devant trois mille plats. Au repas de noce du comte de Comouailles, en 1243, trente mille plats furent servis, et, en 1251, soixante bœufs gras furent fournis par le seid archevêque dTork, pour le mariage de Marguerite

INTRODUCTION. 15 d'Angleterre avec Alexandre III, roi d'Ecosse. Les repas royaux étaient mêlées d'intermèdes : on y entendait toutes menestrandiea : les clercs chantaient chansnns, roudaux et virelais.

** Quand le roi (Henri II d'Anjçleterre) sort dans la matinée, dit Pierre de Blois, vous voyez une multitude de gens courant çà et là, comme s'ils étaient privés de la raison ; des chevaux se précipitent les uns sur les autres ; des voitures renversent des voitures ; des comédiens, des filles publiques, des joueurs, des cuisiniers, des confiseurs, des baladins, des danseurs, des barbiers, des compagnons de débauches, des parasites, font un bruit horrible ; en un mot, la confusion des fantassins et des cavaliers est si insupportable, que vous diriez que l'abime s'est ouvert et que l'enfer a vomi tous ses diables." Lorsque Thomas Becket (saint Thomas de Cantorbéry) allait en voyage, il était suivi d'environ deux cent cavaliers, écuyers, pages, clercs et officiers de sa maison. Avec lui cheminaient huit chariots tirés chacun par cinq fort chevaux ; deux de ces chariots contenaient la bière, un autre portait les meubles de sa chapelle, un autre ceux de sa chambre un autre ceux de sa cuisine; les trois derniers étaient remplis de provisions, de vêtemens et de divers objets. Il avait en outre douze chevaux de bât, chargés de cofires qui contenaient son argent, sa vaisselle d'or, ses livres, ses habillemens, ses omemens d'autel. Chaque chariot était gardé par un énorme mâtin surmonté d'un singe. (Salisb,) On avait été obligé de frapper la table par des lois somptuaires : ces lois n'accordaient aux riches que deux services et deux sortes de viandes, à l'exception des prélats et des barons qui mangeaient de tout en .toute liberté ; elles ne permettaient la viande aux négocians et aux artisans qu'à un seul repas; pour les autres repas, il se devaient contenter de lait, de beurre et de légumes. MŒURS. On rencontrait sur les chemins des batemes ou litières^

16 INTRODUCTION. des rnkks, des palefrois et des voitures à bœufis : les roues des charrettes étaient à Tantique. Les chemins se distinguaient en chemins péageaux et en sentiers ; des lois en réglaient la largeur : le chemin péageau devait avoir quatorze pieds ; les sentiers pouvaient être ombragés, mais il fallait élaguer les arbres le long des voies royales, excepté les arbres d'Atis. Le service des fiefs creusa cette multitude infinie de chemins de traverse dont nos campagnes sont sillonnées. C'était le temps du merveilleux en toute chose : l'aumônier, le moine, le pèlerin, le chevalier, le troubadour, avaient toujours à dire ou à chanter des aventures. Le soir, autour du foyer à bancs, on écoutait ou le roman du roi Arthur, d'Ogier le Danois, de Lancelot du Lac, ou l'histoire du gobelin Orthon, grand nouvelliste qui venait dans le vent et qui fut tué dans une grosse truie noire. {Froissari). Avec ces choses on écoutait encore le sirvante du jongleur contre un chevalier félon, ou le récit de la vie d'un pieux personnage. Ces vies de saints, recueillies par les Bollandistes, n'étaient pas d'une imagination moins brillante que les relations primitives : incantations de sorciers, tours de lutins et de farfadets, courses de loups-garous, esclaves rachetés, attaques de dragons, voyageurs sauvés et qui, à cause de leur beauté, épousent les filles de leurs hôtes (Saint Maxime) ; fontaines qui pendant la nuit révèlent au milieu des buissons le tombeau de quelque vierge ; châteaux qui paraissent soudainement illuminés. {Saint Vwentius de Maure et Brista} Saint Déicole s'était égaré, il rencontre un berger et le prie de lui enseigner un gîte : " Je n'en connais pas, dit le berger, si ce n'est dans un lieu arrosé de fontaines, au domaine du puissant vassal Weissart. -Peux-tu m'y conduire ? répondit le saint — Je ne puis laisser mon troupeau, répliqua le pâtre." Déicole fîche son bâton en terre, et quand le pâtre revint, après avoir conduit le saint, il trouve son troupeau couché paisiblement autour du bâton miraculeux. Weissart, terrible châtelain, menace de faire mutiler Déicole ; mais Berthilde, femme de Weissart, a une grande vénération pour le prêtre de Dieu. Dâoole

INTRODUCTION. 17 entre dans la forteresse ; les serfs empresses le veulent débarrasser de son manteau ; il les remercie, et suspend ce manteau à un rayon du soleil qui passait à travers la lucarne d'une tour. (Boll t. ii, p. 202.) Giralde, natif du pays de Galles, raconte dans sa Topographie de l'Irlande, que saint Kewen priant Dieu, les deux mains étendues, une hirondelle entra par la fenêtre de sa cellule et déposa un œuf dans l'une de ses mains. Le saint n'abaissa point sa main ; il ne la ferma que quand Thirondelle eut déposé tous ses œufs et achevé de les couvrir. En souvenir de cette bonté et de cette patience, la statue du solitaire en Irlande porte une hirondelle dans une main. L'abbé Turketult avait en sa possession le pouce de saint Barthélemy, et il s'en servait pour se signer dans les moments de danger, de tempête et de tonnerre. Les Barbares aimaient les anachorètes: c'étaient des soldats de différentes milices, également éprouvés, également durs à eux-mêmes, dormant sur la terre, habitant le rocher, se plaisant aux pèlerinages lointains, à la vastité des déserts et des forêts. Aussi les ermites conduisaient-ils les batailles : campés le soir dans les cimetières, ils y composaient et chantaient à la foule armée le Dies iræ et le Stabat mater. Les Anglo-Saxons ne virent pas moins de dix rois et de onze reines abandonner le monde et se retirer dans les cloîtres. Cependant il ne faudrait pas se laisser tromper par les mots : ces reines étaient des femmes des pirates du nord, arrivées dans des barques, célébrant leurs noces sur des chariots, comme les filles de Clodion-le-Chevelu, de belles et blanches Norwégiennes passées des dieux de Téda au dieu de Tévangile, et des Walkiries aux aigles. SUITE DES MŒURS. VIGUEUR ET FIN DES SIÈCLES BARBARES. Chercher à dérouler avec méthode le tableau des mœurs de ce temps, serait à la fois tenter l'impossible et mentir à la confusion de ces mœurs. Il faut jeter pêle-mêle toutes 2

18 INTRODUCTION. ces scènes telles qu'elles se succédaient sans ordre, ou s'enchevêtraient dans une commune action, dans un même moment : il n'y avait d'unité que dans le mouvement général qui entraînait la société vers son perfectionnement, par la loi naturelle de l'existence humaine. D'un côté la chevalerie, de l'autre le soulèvement des masses rustiques; tous les dérèglements de la vie dans le clergé et toute l'ardeur de la foi. Des gyrovagues ou moines errans cheminant à pied ou chevauchant sur une petite mule, prêchaient contre tous les scandales ; ils se faisaient brûler vifs par les papes auxquels ils reprochaient leurs désordres, et noyer par les princes dont ils attaquaient la tyrannie. Des gentilshommes s'embusquaient sur les chemins et dévalisaient les passans, tandis que d'autres gentilshommes devenaient, en Espagne, en Grèce, en Dalmatie, seigneurs des immortelles cités dont ils ignoraient l'histoire. Cours d'amour où l'on raisonnait d'après les règles du Scottisme, et dont les chanoines étaient membres ; troubadours et ménestrels vaguant de châteaux en châteaux, déchirant les hommes dans des satires, louant les dames dans des ballades ; bourgeois, divisés en corps de métiers, célébrant ces solennités patronales où les saints du paradis étaient mêlés aux divinités de la fable ; représentations théâtrales, miracles et mystères dans les églises ; fêtes de fous ou des comards ; messes sacrilèges; soupes grasses mangées sur l'autel ; Vite missa est répondu par trois brsdemens d'âne ; barons et chevaliers s'engageant, dans des repas mystérieux, à porter la guerre chez des peuples, faisant vœu sur un paon ou sur un héron d'accomplir les faits d'armes pour leurs mies ; Juifs massacrés et se massacrant entre eux, conspirant avec les lépreux pour empoisonner les puits et les fontaines, tribunaux de toutes les sortes condamnant, en vertu de toutes les espèces de lois, à toutes les sortes de supplices ; accusés de toutes les catégories, depuis l'hérésiarque écorché et brûlé vif, jusqu'aux adultères attachés nus l'un à l'autre et promenés au milieu de la foule ; le juge prévaricateur substituant à l'homicide riche condamné, un prisonnier innocent ; pour dernière confusion, pour dernier contraste, la vieille société civilisée à la manière des

INTRODUCTION. 19 anciens, se perpétuant dans les abbayes ; les étudiants des universités faisant renaître les disputes philosophiques de la Grèce ; le tumulte des écoles d'Athènes et d'Alexandrie se mêlant au bruit des tournois, des Carousels et des Pas d'armés: placez enfin, au-dessus et en dehors de cette société si agitée, un autre principe de mouvement, un tombeau objet de toutes les tendresses, de tous les remets, de toutes les espérances, qui attirait sans cesse au-delà des mers les rois et les sujets, les vaillans et les coupables ; les premiers pour chercher des ennemis, des royaumes, des aventures ; les seconds pour accomplir des vœux, expier des crimes, apaiser des remords ; voilà tout le moyen âge. L'Orient, malgré le mauvais succès des croisades, resta long-temps pour les peuples de l'Europe le pays de la religion et de la gloire ; ils tournaient sans cesse les yeux vers ce beau soleil, vers ces palmes de l'Idumée, vers ces plaines de Rama où les Infidèles se reposaient à l'ombre des oliviers plantés par Baudouin, vers ces champs d'Ascalon qui gardaient encore les traces de Godefroi de Bouillon, de Couci, de Tancrede, de Philippe-Auguste, de Richard Cœur-de-Lion, de saint Louis, vers cette Jérusalem im moment délivrée, puis retombée dans ses fers, et qui se montrait à eux comme à Jéhiémie, insultée des passans, noyée dans ses pleurs, privée de son peuple, assise dans la solitude. Tels furent ces siècles d'imagination et de force qui marchaient avec cet attirail au milieu des évènements les plus variés, au milieu des hérésies, des schismes, des guerres féodales, civiles et étrangères ; ces siècles doublement favorables au génie ou par la solitude des cloîtres, quand on la recherchait, ou par le monde le plus étrange et le plus divers, quand on le préférait à la solitude. Pas un seul point où il ne se passât quelque fait nouveau, car chaque seigneurie laïque ou ecclésiastique était un petit Etat qui gravitait dans son orbite et avait ses phases ; à dix lieues de distance les coutumes ne se ressemblaient plus. Cet ordre de choses, extrêmement nuisible à la civilisation générale, imprimait à l'esprit particulier un mouvement extraordinaire : aussi toutes les grandes découvertes appartiennent-elles à ces siècles. Jamais l'individu n'a tant vécu : le roi rêvait l'agrandissement de son empire, 2*

20 INTRODUCTION. le seigneur la conquête du fief de son voisin, le boui^geois l'augmentation de ses privilèges, et le marchand de nouvelles routes à ion commerce. On ne connaissait le fond de rien ; on n'avait rien ëpuisé ; on avait foi à tout ; on était à Feutrée et comme au bord de toutes les espérances, de même qu'un voyageur sur une montagne, attend le lever du jour dont il aperçoit l'aurore. On fouillait le passé ainsi que l'avenir; on découvrait avec la même joie un vieux manuscrit et un nouveau monde ; on marchait à grands pas vers des destinées ignorées, comme on a toute sa vie devant soi dans la jeunesse. L'enfance de ces siècles fut barbare, leur virilité pleine de passion et d'énergie, et ils ont laissé leur riche héâtage aux âges civilisés qu'ils portèrent dans leur sein fécond.

PREMIÈRE PARTIE. PREMIÈRE ET SECONDE ÉPOQUES ^
DB LA LITTEBATURS ANGLAIBB. LITTÉRATURB SOUS LB RÈGNB
DBS ANGLO-SAXONS^ DBS DANOIS ET FBNDANT LB MOTBN-
AGB. DES ANGLO-SAXONS A GUILLAUMB-LB-GONQUERANT. —
BRBTONS. TACITB.— POESIES ERSES, Entrons maintenant dans les
diverses époques de la langue et de la littérature anglaise. Le lecteur placera
feunlement, sur le tableau que je viens de tracer, les auteurs et leurs
ouvrages à mesure que je les ferai passer devant ses yeux. Il s'agit d'abord
de l'époque anglo-saxonne ; mais, avant de nous en occuper, voyons s'il ne
reste aucune trace de la langue des Bretons sous la domination romaine.
César ne nous parle que des mœurs de ces insulaires.

22 ESSAI Tacite nous a conservé quelques discours des chefs bretons: j'omets la harangue de Caractacus à Claude, et ne citerai, en l'abrégeant, que le discours de Galgacus dans les montagnes de la Calédonie. Le jour de votre liberté commence. La terre nous manque et le refuge de la mer nous est interdit par la flotte romaine ; il ne nous reste que les armes. Dans le " lieu le plus retiré de nos déserts, n'apercevant pas même " de loin les rivages assujétis, nos regards n'ont point été " souillés du contact de la domination étrangère. Placés aux " extrémités de la terre et de la liberté, jusqu'à présent la " renommée de notre solitude et de ses replis nous a dé" fendus : à présent les bornes de la Bretagne apparaissent. " Tout ce qui est inconnu est magnifique ; mais au-delà de " la Calédonie, aucune nation à chercher, rien, hormis les " flots et les écueils, et les Romains sont arrivés jusqu'à *' nous. « (f « Dans la famille des esclaves, le dernier venu est le jouet de ses compagnons : nous, les plus nouveaux et consé" quemment les plus méprisés dans cet univers de la vieille " servitude, nous ne pourrions attendre que la mort, car nous n'avons ni guérets, ni mines, ni ports où l'on puisse user nos bras. Courage donc, vous qui chérissez la vie ou la gloire ! Les épouses des Romains ne les ont point suivis ; leurs pères ne sont pas là pour leur faire honte " de la fuite : ils regardent en tremblant ce ciel, cette mer, ** ces forêts qu'ils n'ont jamais vus. Enfermés et déjà " vaincus, nos Dieux les livrent entre nos mains. Ici votre " chef, ici votre armée : là le tribut, les travaux, les souf" frances de l'esclavage : des maux éternels ou la vengeance " sont pour vous dans ce champ de bataille. Marchez au " combat ! pensez à vos ancêtres et à votre postérité." Après Tacite qui a paraphrasé quelques mots de Galgacus conservés par tradition dans les camps romains, un abîme se creuse : on traverse quinze siècles avant d'entendre parler de nouveau du génie des Bretons, et encore comment i Macpherson transportant en Ecosse le barde Irlandais Ossian, défigurant la véritable histoire de Fingal, cousant trois ou quatre lambeaux de vieilles ballades à un mensonge, nous représente un poète de la Calédonie tout aussi réelle

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 23 ment que Tacite nous en a représenté un Renier. Puisque après tout nous n'avons qu'Ossian; puisque les fragmens qu'on pourrait donner comme venant des Bardes, appartiennent plutôt aux diverses espèces de chanteurs que je rappellerai tout à Theure, il faut bien faire usage du travail de Macpherson. Mais comme les poèmes que John Smith ajouta à ceux qu'avait publiés le premier éditeur du Barde écossais, sont moins connus, j'en extrairai de préférence quelques passages. FiUes des champs aériens de Trenmor, préparez la robe de vapeur transparente et colorée. Dargo, pourquoi m'avais-tu fait oublier Armor ? Pourquoi Faimais-je tant ? Pourquoi étais-je tant aimée ? Nous étions deux fleurs qui croissaient ensemble dans les fentes du roc cher ; nos têtes humides de rosée souriaient aux rayons " du soleil. Ces fleurs avaient pris racine dans le roc aride. Les vierges de Morven disaient: elles sont solitaires, mais elles sont charmantes. Le dain, dans sa course, " s'élançait par-dessus ces fleurs, et le chevreuil épargnait " leurs tiges délicates. Le soleil de Morven est couché pour moi. Il brilla pour moi ce soleil dans la nuit de mes premiers malheurs, au défaut du soleil de ma patrie; mais il vient de " disparaître à son tour ; il me laisse dans une ombre éternelle." " Dargo, pourquoi t'es-tu retiré si vite ?" " Partout, sur les mers, au sommet des collines, dans les " profondes vallées, j'ai suivi ta course. En vain mon ** père espéra mon retour ; en vain ma mère pleura mon absence ; leurs yeux mesurèrent souvent l'étendue des flots ; souvent les rochers répétèrent leurs cris. Parens, amis, je fis sourde à votre voix. Toutes mes pensées " étaient pour Dargo, je l'aimais de toute la force de mes " souvenirs pour Armor. Dargo, l'autre nuit j'ai goûté le " sommeil à tes côtés sur la bruyère. N'est-il pas de place " cette nuit dans ta nouvelle couche ? Ta Crimoïna veut reposer auprès de toi, dormir pour toujours à tes côtés. " Le chant de Crimoïna allait en s'affaiblissant à mesure qu'il approchait de sa fin ; par degrés s'éteignait la voix " de l'étrangère ; l'instrument échappa aux bras d'albâtre « « u ((

2i ESSAI *' de la fille de Lochlin ; Dargo se lève : il était trop tard ! •' Tame de Crimoïna avait fut sur les sons de la harpe." On croira ce que Ton pourra des traductions calédoniennes de Tacite et de John Smith. Les historiens mentent un peu plus que les poètes, sans en excepter Tacite qui toutefois répandait sa parole brûlante sur les tyrans, comme on jette de la chaux vive sur des cadavres pour les consumer ANGLO-SAXONS ET DANOIS. Les Anglo-Saxons ayant succédé aux Romains, et les Danois étant venus à leur tour au partage de la GrandeBretagne, il serait presque impossible de séparer l'Uérairemettt^ l'époque des Anglo-Saxons de celle des Danois ; c'est pourquoi je les confonds ici. Les Danois amenèrent avec eux leurs Scaldes : ceux-ci se mêlèrent aux Bardes galloques. Trois choses ne pouvaient être saisies pour dette, chez un homme libre du pays de Galles : son cheval, son épée et sa harpe. Les nations entières, dans leur âge héroïque, sont poètes : on chantait à la guerre ; on chantait aux festins ; on chantait à la mort ; on redoutait surtout de mourir dans son lit comme une femme. Starcather n'ayant pu trouver sa fin dans les combats, se mit une chaîne d'or au cou, et déclara la donner aux passans assez charitables pour le débarrasser de sa tête. Siward, comte danois du Northumberland, honteux de vieilUr et craignant d'être emporté d'une maladie, dit à ses amis : " Revêtez-moi de ma cotte de mailles ; ceignez-moi " mon épée ; placez mon casque sur ma tête, mon bouclier "dans ma main gauche, ma hache dorée dans ma main " droite : que je tombe dans la garbe d'un guerrier." Sur le champ de bataille les hymnes, accompagnés du choc des armes, éclataient d'une manière si terrible, que les Danois, pour empêcher leurs chevaux d'en être effrayés, les rendaient sourds. Des croyances étaient à l'avenant de ces mœurs poétiques. Quinze jeunes femmes et dix-huit jeunes hommes ballaient un jour dans un cimetière ; le prêtre Robert qui disait la messe, les fit inviter à se retirer ; ils se moquèrent du pré

SUR LA LITTERATURE ANGLAISE. 25 tre. L'officiant pria' Dieu et saint Magnus de punir la troupe impie, en l'obligeant à chanter et à danser une année entière : sa prière fut exaucée ; un des condamnés prit par la main sa sœur, qui figurait avec lui ; le bras se sépara du corps sans que l'invalidé de Dieu perdît une goutte de sang, et elle continua de sauter. Toute l'année les quadrilles ne souffrirent ni du froid, ni du chaud, ni de la faim, ni de la soif, ni de la fatigue ; leurs vêtements ne s'usèrent pas. Commença-t-il à pleuvoir ! il s'élevait autour d'eux une maison magnifique. Leur danse incessante creusa la terre, et ils s'y enforcèrent jusqu'à mi-corps. Au bout de l'an, l'évêque Hubert brisa les liens invisibles dont les mains des danseurs et des danseuses étaient enchaînées : la troupe tomba dans un sommeil qui dura trois nuits. Une vieille, nommée Thorbiorga, fameuse sorcière, fut invitée au château du comte Torchill, afin de dire quand se termineraient la peste et la famine du comté. Thorbiorga arriva sur le soir : robe de drap vert boutonnée du haut jusqu'en bas ; collier de grains de verre ; peau d'agneau noir, doublée d'une peau de chat blanc, sur la tête ; souliers de peau de veau, le poil en dessus, liés avec des courroies ; gants de peau de chat blanc, la fourrure en dedans ; ceinture huntandique, au bout de laquelle pendait un sac rempli de grimoires. La sorcière soutenait son corps grêle sur un bâton à viroles de cuivre. Elle fut reçue avec beaucoup de respect : assise sur un siège élevé, elle mangea un potage de lait de chèvre, et un ragoût de cœurs de différents animaux. Le lendemain Thorbiorga, après avoir symétrisé ses instrumens d'astrologie selon le thème céleste, ordonna à la jeune Godréda, sa compagne, d'entonner l'invocation magique vardlokur, Godréda chanta d'une voix si douce, que le manoir du laird Torchill en fut ravi. Il eût été bien malheureusement né celui qui ne fût pas né poète en ce temps-là. Les rois mêmes l'étaient : Alfred-le-Grand, Canut-le-Grand, furent l'honneur des Walkiries. Les Bardes et les Scaldes s'égouillaient à la table des princes qui les comblaient de présens : " Si je demandais la lune à mon hôte, s'écrie un Barde, il me raccorderait." Les poètes ont toujours été affriandés par la lune.

26 ESSAI Cædmon rêvait en vers et composait des poèmes en dormant : poésie est songe. *' Je sais, dit un autre Barde, un chant pour émousser le *' fer ; je sais un autre chant pour tuer la tempête/' On reconnaissait ces inspirés à leur air ; ils semblaient ivres ; leurs rejurards et leurs gestes étaient désignés par un mot consacré : SkaUviertgl, ** folie poétique." La chronique saxonne donne en vers le récit d'une victoire remportée par les Anglo-Saxons sur les Danois, et rhistoire de Norwége conserve Tapothéose d'un pirate du Danemarck, tué avec cinq autres chefs de corsaires sur les côtes d'Albion. Le roi Æthelstan, le chef des chefs, celui qui donne des colliers aux braves, et son frère, le noble Edmond, ont combattu à Brunan-Burgh avec le tranchant de l'épée. " Ils ont fendu le mur des boucliers, ils ont abattu les guerriers de renom, la race des Scots et les hommes des navires. *' Glaf s'est enfui avec peu de gens, et il a pleuré sur les flots. L'étranger ne racontera point cette bataille, assis à son foyer, entouré de sa famille, car ses parens y suc** combèrent, et ses amis n'en ren vinrent pas. Les rois " du Nord, dans leurs conseils, se lamenteront de ce que " leurs guerriers ont voulu jouer au jeu du carnage avec " les enfans d'Edward. " Le roi Æthelstan et son frère Edmond retournent sur " les terres de Ouest-Sex. Ils laissent derrière eux le ** corbeau se repaissant de cadavres, le corbeau noir au ** bec pointu, et le crapaud à la voix rauque, et l'aigle af** famé de chair, et le milan vorace, et le loup fauve des " bois. ** Jamais plus grand carnage n'eut lieu dans cette île ; " jamais plus d'hommes n'y périrent par le tranchant de " l'épée, depuis le jour où les Saxons et les Angles vinrent ** de l'est à travers l'Océan, où ils entrèrent en Bretagne, " ces nobles artisans de guerre, qui vainquirent les Welsches " et prirent le pays." Maintenant la chanson en l'honneur du pirate : " Il m'est venu un songe , je me suis vu au point du if « êf 4* *f 4t (C

SUR LA LITTÉRATURE AN6LAI8B. 27 « « jour, dans la salle du Valhalla, préparant tout pour la réception des hommes tués dans les batailles. ** J'ai réveillé les héros de leur sommeil ; je les ai en" gag^s à se lever, à ranger les bancs, à disposer les coupes ** à boire, comme pour l'arrivée d'un roi. " D'où vient tout ce bruit ? s'écrie Bragg ; d'où vient " que tant d'hommes s'agitent et que l'on remue tous les " bancs ? C'est qu'Erik doit venir, répond Oden ; je l'attends. Qu'on se lève, qu'on aille à sa rencontre. Pourquoi donc sa venue te plaît-elle davantage que celle d'un autre roi ? C'est qu'en beaucoup de lieux il " a rougi son épée de sang ; c'est que son épée sanglante a traversé beaucoup de lieux. " Je te salue, Erik, brave guerrier ; entre : sois le bienvenu dans cette demeure. Dis-nous quels rois t'accompagnent, combien viennent avec toi du combat ? " Cinq rois viennent, répond Erik, et moi je suis le ** sixième." Je ne pouvais mieux faire que d'emprunter cette traduction à V Histoire de la conquête de V Angleterre par les Normands, Jouissons des travaux de M. A. Thierry, mais apprenons de lui ce qu'ils lui ont coûté ; notre admiration s'augmentera de notre reconnaissance. " Je venais d'entrer avec ardeur dans une série de recherches toutes nouvelles pour moi. Quelque étendu que fût le cercle de ces travaux, ma cécité complète ne m'aurait pas empêché de le parcourir: j'étais résigné "autant, que doit-être un homme de cœur; j'avais fait amitié avec les ténèbres. Mais d'autres épreuves survinrent Aveugle, et souffrant sans espoir et presque sans relâche, je puis rendre ce témoignage, qui de ma part ne sera pas suspect : " il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les " jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que " la santé elle-même, c'est le dévouement à la science." Graves et touchantes paroles pour lesquelles je ne me reproche point de m'être écarté de mon sujet. J'ai déjà dit quelque chose de ce sujet dans mes Études historiques. Les nautoniers normands célébraient euxmêmes leurs courses : K tt tt t(tt tt tt

28 ESSAI tt *i 4< Je suis né dans le haut pays de Norwéfçe, chez des peuples habiles à manier Tare ; mais j'ai préféré hisser ma voile, reflfroir des laboureurs du rivage. J'ai aussi " lancé ma barque parmi les écueils loin an séjfmr des ** hommes." Ce Scalde des mers avait raison, puisque les Danes ont découvert le Yineland ou l'Amérique loin du sefour des hommes, Angelbert gémit sur la bataille de Fontenay et sur la mort de Hugues, bâtard de Charlemagne. La fureur de la poésie était telle qu'on trouve des vers de toute mesure jusque dans les diplômes du huitième, du neuvième et du dixième siècle. Un chant teutonique conserve le souvenir d'une victoire remportée sur les Normands, l'an 881, par Louis, fils de Louis-le-Bègue. " J'ai connu un roi " appelé le seigneur Louis, qui servait Dieu de bon cœur, " parce que Dieu le récompensait. ... Il saisit la lance et le " bouclier, monta promptement à cheval, et vola pour tirer *' vengeance de ses ennemis." Personne n'ignore que Charlemagne avait fait recueillir les anciennes chansons des Germains. La parole usitée dans les forêts est, dès sa naissance, une parole complète pour la poésie : sous le rapport des passions et des images, elle dégénère en se perfectionnant Les chants nationaux des Barbares étaient accompagnés du son du fifre, du tambour et de la musette. Les Scythes, dans la joie des festins, faisaient résonner la corde de leur arc. La cithare ou la guitare était en usage dans les Gaules, et la harpe dans l'île des Bretons. L'oreille dédaigneuse des Grecs et des Romains n'entendait, dans les entretiens des Franks et Bretons, que des croassemens de corbeaux, ou des sons non inarticulés sans aucun rapport avec la voix humaine. Quand les nations du nord eurent triomphé, force fut de trouver ce langage harmonieux, et de comprendre les ordres que le maître dictait à l'esclave. Les rythmes militaires se viennent terminer à la chanson de Roland, dernier chant de l'Europe barbare. " A la bataille d'Hastings, dit encore le grand peintre d'histoire que j'ai cité, un Normand, appelé Taillefer, poussa son " cheval en avant du front de bataille, et entonna le chant

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 29 des exploits, fameux dans ' toute la Gaule, de Charlemagne et de Roland. En chantant il jouait de son épée, la lançait en l'air avec force et la recevait dans sa main " droite. Les Normands répétaient ces refrains, ou criaient; " Dieu aide ! Dieu aide l " Taillefer qui mult bien chantant " Sur un cheval qui tost alout, •* Devant le duc alout chantant " De Karlemagne et de Rollant " Et d'Olivier et des vassaux " Qui moururent à Roncevaux.* Ces rimes sont de Wace, mais Geoffi'oy Gaimar a de plus longs détails sur Taillefer. Il est curieux d'observer comment les usages se transforment et cependant se perpétuent : le tambour-maître, qui jette son canne en l'air et qui la reçoit dans sa main à la tête d'un régiment, est la tradition du jongleur militaire. Avant même la bataille d'Hastings, il existe un autre témoignage des provocations de la chanson du soldat: en 1054, Guillaume battit les Français à Mortemer en Normandie; un de ses serviteurs, monté dans un arbre, cria tout la nuit : Franceis, Franceia, levez l levés i Tenez vos veies ; trop dormez : Allez vos amis enterrer Ki sont occis à Mortemer. Ce singulier héraut d'armes, insultant du haut d'un chêne l'ennemi vaincu, offre un tableau naïf des mœurs de ce temps.

30 ESSAI TROISIÈME ET QUATRIÈME ÉPOQUES DE LA
LITTÉRATURE ANGLAISE. ÉPOQUES ANGLO-NORMANDE ET
NORMANDE-FRANÇAISE, DE GUILLAUME-LE'CONQUERANT & T
DE HENRI II A HENRI VIII. TROUVÈRES ANGLO-NORMANDS.

Après la conquête des Normands, le moyen-âge commence et les choses changent de face. L'Angleterre a éprouvé dans son idiome des révolutions inconnues aux autres pays : le teutonique des Angles refoula le galUque des Bretons dans les vallées du pays de Galles ; le danoi», le Scandinave, ou le goth, renferma Verse parmi les highlanders écossais et altéra le pur saxon ; le normand, ou le vieuac, français^ relégua Vangh saxon chez les vaincus. Sous Guillaume et ses premiers successeurs, oà écrivit et l'on chanta en latin, en calédonien, en gallique, en anglo-saxon, en Roman des trouvères et quelquefois en Roman des troubadours. Il y eut des poètes, des bardes, des jongleurs, des ménestrels, des contécH's, des fabléors, des gestéors, des harpéors. La poésie prit toute espèce de formes, et donna à ses œuvres toutes sortes de noms: kis, ballades, rotruënges, chansons à carole, chansons de gestes, contes, sirventois, satyres, fabhaux, jeux-partis, dictiés. Dès le sixième siècle Fortunat donne le nom de lais, leudi, aux chants des Barbares. On comptait des romans d'amour, des romans de chevalerie, des romans de Saint-Graal, des romans de la Table-Ronde, des romans de Charlemagne, des romans d'Alexandre, des pièces saintes. Dans le Songe du dieu d'amour, le pont qui conduit au palais du dieu est composé de rotruënges, stances accompagnées de la vielle ; les planches sont faites de dia et de chansons, les sohves de sons de harpe, les piles des doux lais des Bretons.

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 31 Robert Courte-Heuse, duc de Nonnandie, fils aîné de Guillaume-le-Conquérant, enfermé pendant vingt-huit ans dans le château de Cardiff, au bord de la mer, apprit la langue des bardes gallois. A travers les fenêtres de sa prison, il voyait un chêne nommer la forêt, dont le promontoire de Penarth était couvert. Il disait à ce chêne : " Chêne, planté au sein des bois d'où tu vois les flots " de la Saveme lutter contre la mer ; chêne, né sur ces " hauteurs où le sang a coulé en ruisseaux ; chêne, qui " as vécu au milieu des tempêtes, malheur à l'homme qui " n'est pas assez vieux pour mourir !" Un autre prince anglais, Richard Cœur-de-Lion, fut couronné comme troubadour. Il avait composé en langue romane du Midi, sa langue maternelle, un sirvente sur sa captivité à Worms. Parmi les poètes, ses contemporains, Richard n'est pas fils d'Kleonore de Guienne, mais de la princesse d'Antioche, trouvée en pleine mer sur un vaisseau tout d'or, dont les cordages étaient de soie blanche. Ce vaisseau est la grande serpente des romanciers. Quand les enfans des femmes arabes étaient méchants, elles les menaçaient du roi Richard, et quand un cheval ombrageux tressaillait, le cavalier ssurasin le frappait de l'éperon en lui disant : Et cuides-tu que ce soit le roi Richard ? Guillaume Blondell (qu'il ne faut pas confondre avec le trouvère Blondell de Nesle) était un des ménestrels de Richard : nous n'avons pas sa chanson fidèle ; il n'en est resté que la tradition. Rien n'était plus célèbre que l'histoire populaire du marquis au court nez. Guillaume, trouvère anglo-normand, a laissé dans son poème des Joies de Notre-Dame une description curieuse de Rome et de ses monumens au onzième siècle Il composa un petit poème, fort ingénieux, sur ces trois mots, fumée, pluie et femme, qui chassent un homme de sa maison ; la maison, c'est le ciel ; la fumée, l'orgueil : la pluie, la convoitise ; la femme, la volupté : trois choses qui empêchent d'entrer dans le ciel, maison de l'homme. Un moine du mont Saint-Michel, dans la description qu'il fût des fêtes de ce monastère (alors sous la domination anglaise), nous apprend que " dessous Avranches, vers

3^2 ESSAI Bretagns, était la forêt 'de Cuokelunde, remplie decerfs, mais où il n'y a à présent que des poissons. En la forêt " avait un monument." Le poète place l'irruption de la mer sous le règne de Childebert. Geoffroy Gaimar, auteur de l'Histoire des rois anglo-^ saxons, emprunta des bardes gallois le Brut d'Angleterre, que Wace traduisit du latin de Geoffroy de Montmoutfa. Celui-ci, selon M. Tabbé de La Rue, l'avait traduit de l'original bas-breton apporté en Angleterre par Gautier Galenius, archidiacre d'Oxford. Brut ou Brutus est un arrière petit-fils d'Enée, premier roi des Bretons. Du roi Brut descendit Arthur ou Artus, roi de l'Amorique, dont nous autres Bretons attendons le retour comme les Juifs attendent le Messie. Arthur institua l'ordre de chevalerie de la Table- Ronde: tous les chevaliers de cet ordre ont leur histoire ; d'où il advient qu'un premier roman a ce que les ménestrels appelaient des branches, ainsi que dans Arioste un conte engendre im autre. Arthur et ses chevaliers sont un calque de Charlemagne et de ses preux. Mais n'est-il pas inconcevable qu'on cherche toujours l'origine de ces merveilles dans le faux Turpin, qui écrivait en 1095, sans s'apercevoir qu'elle se trouve dans l'histoire des Faits et gestes Kark'U- Grand, compilés en 884 par le moine de Sain GaU? Le roman du Rou est encore de Robert Wace. Là se lit l'histoire authentique des fées de ma patrie, de la forêt de Bréchéliant remplie de tigres et de lions : l'homme sauvage y règne, et le roi Arthur le veut percer avec VEscalibar, sa grande épée. Dans cette forêt de Bréchéliant murmure la fontaine Barenton. Un bassin d'or est attaché au vieux chêne dont les rameaux ombragent la fontaine : il suffit de puiser de l'eau avec la coupe, et d'en répandre quelques gouttes pour susciter des tempêtes. Robert Wace eut la curiosité de visiter la forêt et n'aperçut rien : Fol m'en revins, fol y allai. Un charme mal employé fit périr l'enchanteur Merlin dans la forêt de Bréchéliant. Pieux et sincère Breton,

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 33 je ne place pas Bréchéliant près Quintin, comme le veut le roman du Rou; je tiens Bréchéliant pour Becherel, près de Combourg. Plus heureux que Wace, j'ai vu la fée Morgen et rencontré Tristan et Yseult ; j'ai puisé de l'eau avec ma main dans la fontaine (le bassin d'or m'a toujours manqué), et en jetant cette eau en l'air, j'ai rassemblé les orages : on verra dans mes Mémoires à quoi ces orages m'ont servi. Le trouvère anonyme, continuateur du Brut d'Angleterre, est im Anglo-Saxon : il s'exprime avec la verve de la haine contre Guillaume, venu " non élever des villes, mais les détruire ; non bâtir des hameaux, mais semer des forêts." Le poème offre un ingénieux épisode. Le conquérant veut savoir quel sera le sort de sa postérité; il convoque une assemblée de notables et des principaux membres du clergé d'Angleterre et de Normandie. Le conseil, fort embarrassé, mande séparément les trois fils du roi. Robert de Oourte-Heuse paraît le premier. Un sage -clerc lui dit : " Beau fils, si Dieu tout-puissant "avïdt fait de vous un oiseau, quel oiseau voudriez-vous "être!" " Un épender, répond" Robert. Cet oiseau, pour sa va" leur, est chéri des princes, aimé des chevaliers, porté sur " la main des dames." Après Robert de Courte-Heuse, vient GuiUaume-le-Roux: " Il aurait voulu être un aigle, parce que l'aigle est le roi " des oiseaux." Après Guillaume-le-Roux, se présenta Henri, son jeune frère : " Il voudrait être un estournele, parce que l'estour" nele (l'étoumeau) est un oiseau simple, qui ne fait de mal ** à personne, et vole de concert avec ses semblables : s'il est " mis en cagC; il se console en chantant." Courte-Heuse, vaillant comme l'épervier, mourut dans les fers ; GuiHaurae, roi comme l'aigle, fut cruel et finit mal ; Henri fut doux, bienfaisant comme l'estoumele : il eut des peines, mais les années (complainte longue^ triste et à même refrain) les adoucirent.

34 K8BAI SUITE DES TROUVÈRES ANGLO-NORMANDS.

PARADIS TERRESTRE. DESCENTE AUX ENFERS. Un trouvère anonyme célèbre le voyage de saint Bradan» rirlandais, au Paradis terrestre. Le saint, accompagné de ses moines, découvre dans une île le Paradis des oiseaux : ces oiseaux répondent à la psalmodie du saint ; c'étaient apparemment les ancêtres de Tolseau des jardins d'Aimide. Dans une autre île est un arbre à feuûles d'un rouge pâle; des volatiles blancs se perchent sur l'arbre. Un de ces cygnes, interrogé par Bradan, lui répond : " Mes compa" gnons et moi nous sommes des anges chassés du ciel avec *' Lucifer. Nous lui avons obéi comme à notre chef, en sa " qualité d'archange ; mais n'ayant point partagé son or" gueil» Dieu nous a seulement exilés dans cette île." Voilà l'ange repentant de Klopstock. Du Paradis des oiseaux saint Bradan, toujours avec ses moines, arrive dans ime autre île où s'élève l'abbaye de Saint-Alban. Il court de nouveau au large, est attaqué par un serpent qu'une bête envoyée de Dieu combat, puis par un griffon qu'un dragon avade. Des poissons étranges viennent écouter le Solitaire célébrant la Saint-Pierre en haute mer. La barque aborde aux Enfers : les ténèbres obscurcissent la région maudite ; la fumée, les étincelles, les flammes forment un voile impénétrable à la clarté du jour. Sur une roche escarpée on aperçoit un homme nu, lacéré de coups de fouet, la chair en lambeaux, le visage couvert d'un drap : ce damné est Judas ; il raconte au Saint ses inexprimables tourmens ; pour chaque jour de la semaine il y a une nouvelle douleur. . Marie, dite de France, dont nous avons un recueil de Lais, mit en vers le Purgatoire de saint Patrick d^ Irlande» qu'Henri, moine de Saltry, composa primitivement en latin dans le XII« siècle. Par une caverne, au-dessus de laquelle saint Patrick bâtit un couvent, on descendait au lieu d'expiation. Deux autres trouvères traitent le même sujet : ils mènent O'Wein, au purgatoire ; le chevalier passe auprès de l'enfer

8UB LA LITTERATURE ANGLAIS. 35 dont il voit les
 tourmens, parvient au paradis terrestre, et s'approche du paradis céleste.
 Adam de Ross chante à son tour la descente de saint Paul aux enfers.
 L'archange saint Michel sert de guide à l'apôtre; il lui dit : " Bonhomme,
 suis-moi sans effroi, sans peur : " et sans soupçon. Dieu veut que je te
 montre les grincemens de dents, le travail et la tristesse que souffrent les pé-
 cheurs." Michel va devant ; Paul le suit disant les psaumes. A la porte de
 l'enfer croît un arbre de feu ; à ses branches sont suspendues les âmes des
 avares et des calomniateurs. L'air est rempli de diables volans qui
 conduisent les méchans aux brasiers. Les deux voyageurs parcourent les
 régions désolées. L'archange explique à l'apôtre les tourmens infligés à
 différens crimes : au sein d'une immense forge, d'une vaste mine où
 grondent et brillent des fournaies ardentes, coulent des fleuves de métaux
 fondus dans lesquels nagent des démons. A mesure que les envoyés du ciel
 s'enfoncent dans le giron du globe, les supplices deviennent plus terribles ;
 saint Paul est saisi de pitié. Un puits scellé de sept sceaux, présente son
 orbite: l'archange lève les sceaux, en écartant l'apôtre pour laisser s'exhaler
 la vapeur pestilentielle. Au fond du puits gémissent les plus grands
 coupables ; saint Paul demande comment dureront les peines ; saint
 Michel répond : " Cent quarante mille ans ; mais je n'en suis pas bien sûr."
 L'apôtre invite l'archange à conjurer Dieu d'adoucir les souffrances des
 réprouvés ; des anges compatissans se joignent à leurs prières ; elles sont
 écoutées ; le Seigneur ordonne qu'à l'avenir les supplices cesseront depuis
 le samedi jusqu'au lendemain matin. Saint Bradan, dans son voyage au paradis
 terrestre, avait obtenu la même grâce pour Judas. La durée de cette
 suspension des supplices est la même que la durée fixée par les premières
 trêves que l'on appelait pax de Dieu. Le moyen-âge n'est pas le temps du
 style proprement dit, mais c'est le temps de l'expression pittoresque, de la
 peinture naïve, de l'invention féconde. On voit avec un sourire d'admiration
 ce que des peuples ingénus tiraient 3*

36 S89AI des croyances qu'oo leur eii9^gn9it: à leur imagination grande, vive et vagabonde, à le\ u:9 mœurs cruelles, à leur courage iudomj^table^ à leur instinct de conquérans et de voyageurs mal comprimé, les prêtres, missionnaires et poètes, offraient de merveilleux tourmens, des périls éternels» des invasions à tenter, mais sans changer de place, danJB des régions inconnues. Le paradis terrestre que la Muse chrétienne montrait en perspective aux Barbares (lieuse délices où ils ne pouvaient arriver que par un long chemin et après de rudes travaux) était comme cette Rome qu'ils avaient cherchée jadis au bout du monde à travers mille périls, la torche et Tépée à la main. Le voyage d*Ulysse aux champs Cimmériens et la descente d'Enée au Tartare renferment l'idée pnmitive de ces fictipns. Cette idée fut communiquée aux siècles chrétiens par la littérature classique ; on la retrouve dans tout le moyen-âge sous le titre de tJÛio in^emû L'arbre de feu aux branches duquel sont suspendues les âmes des avarés, est l'orme où les soi^es viennent se réfugier dans le vestibule du Tartare. (£»e/d,.liv.. vi*) Les trois ouvrages du trouvère de Saint-Bradan, de Marie de France et d'Adam de Ross, rappellent le paradis, le purgatoire et Ye7ifer de la Divina Commedia, Saint Paul est conduit aux enfers par. l'archange saint Michel, comme Dante par Virgile ; saint Paul est saisi de pitié comme Dante ; saint Bradan trouve Judas, comme Dante le rencontre, le plus tourmenté des damnés : la douleur varie pour . Judas chez le Trouvère (Le Trouvère ne donne que cent quarante mille années à la durée des tourmens ;) la douleur est une et constante comme l'éternité, chez le. Poète. Cancellieri prétend que Dante a pris le fond de sa composition dans les Visions de V Enfer d'Albéric, moine au mont Cassin vers Tan 1120, Qu'est-ce que cela prouve? Que Dante a travaillé sur les idées et les croyances de son temps, ainsi qu'Homère avec les traditions de son siècle. Mais le génie, à qui est-il ? à Dante et à Homère. Dante a visiblement emprunté quelques traits de son Ugolin au Tydée de Stace : qu'importe ? Dans le moyen-âge, Virgile est surnommé le poète ; il se retrouve partout. Les moines, auteurs de la tragédie de

The text on this page is estimated to be only 24.55% accurate

8VR LA LITTÉATVRR ANGLAISR. ZT Saini Martial de JAmoges, font apparaître Fauteur de FÊnéide avec les Prophètes ; il chante au berceau du Messie un Benedieanms rhné. Dante a naturellement été conduit à prendre le poète latin pour guide aux Enfers; c'était comme quelqu'un de son temps : Virgile ne fut-il pas déclaré sei^ gneur de Mantoue en 1 227 i Dante naquit en .1205* Dans l'ordre historique du moyen-âge, ainsi que dans l'ordre religieux, deux ou trois idées générales dominant : les Barbares ont voulu descendre d'Ënée; nous venons tous des Troyens ; personne ne tire son origine des Huns, des Goths, des Franks, des Angles. D'un côté, les nations Barbares, civilisées par les prêtres chrétiens» ont eu hOInte de leur barbarie ; de l'autre, ellâs ont tenu à bonheur d'être sorties de la même source que cet empire romain dont elles s'étaient faites les héritières après l'avoir mis à mort : les filles de Jason déchirèrent leur père pour le rajeunir. MIRACLBS, MTSTËKES, 8ATIRB8; Les miracles et les mystères firent une partie essentielle dé la littérature de tous les pays chrétiens, depuis le X^ jusqu'au XVI

38 BS8AI C«6 spectacles étaient pour le» plébéiens, ce qu'étaient les tournois pour les nobles. Le moyen-âge comptait beaucoup plus de solennités que les siècles modernes : les véritables joies naissent partout des croyances nationales. La révolution n'a pas eu le pouvoir de créer une seule fête durable, et s'il est encore des jours fériés populaires, en dépit de l'incrédulité ils appartiennent tous au vieux christianisme : on ne prend bien qu'aux plaisirs qui sont en même temps des souvenirs et des espérances. La philosophie attriste les hommes ;. un peuple athée n'a qu'une fête : celle de la mort. . Les représentations théâtrales passèrent de la clergie aux laïques. Les marchands drapiers donnèrent à Londres la Création. Adam et Eve paraissaient tout nus. Des teinturiers jouèrent le Déluge. La femme de Noé refusait d'entrer dans l'arche, et souffletait son mari. Le cours que M. Magnin fait aujourd'hui avec autant de savoir que de talent, complétera le cercle des connaissances sur les mystères et sur l'époque qui les a précédés : sujets plein d'intérêt et inhérent aux entrailles de notre histoire. Les Satires occupaient une grande place dans les poésies de l'Angleterre normande. Les dames, respectées des chevaliers, l'étaient fort peu des jongleurs; ceux-ci leur reprochaient l'amour de la parure et des petits chiens. " Si vous voulez faire une visite à une dame, enveloppevous bien, empruntez même la chape de Saint Pierre de Rome, car en entrant vous serez assailli des chiens de toute espèce : vous en trouverez des petits sautant comme griffillon, et d'énormes lévriers rampant comme des Mons."— (L'abbé de la Rue.) On maltraite encore les dames dans les Noces des filles du diable, dans l'Apparition de saint Pierre, «tances contre le mariage. Le pape, les évêques, les moines, les nobles, les riches, les médecins, les divers états de la vie, ont leur lot dans le Roman des romans, dans le Bezan de Dieu, dans le Pater noster des Gourmands, dans les Litanies des PtUtins, le Credo du Ju\,f, YÊpUre et V Évangile des femmes, et surtout dans ces satires générales qui portaient le nom de Bible. « « \

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 39 An other abbai is there
bi For BOth a gret nuimerie, etc. « *f (C « « * < Auprès d'une abbaye se
trouve un couvent de nonnes, au bord d'une rivière douce comme du lait.
Aux jours d'été les jeunes nonnes remontent cette rivière en bateaux; et,
quand elles sont loin de l'abbaye, le diable se met tout nu, se couche sur le
rivage et se prépare à nager, agile. Il enlève les jeunes moines et revient
chercher les nonnes. Il enseigne à celles-ci une oraison : le moine, bien
disposé, aura douze femmes à l'année, et il deviendra bientôt le père abbé."
Je supprime de grossières obscénités. Le Credo de Pierre le Laboureur
(Peter Plowman,) est une satire amère contre les moines mendiants : I fond
In a fi-eture a Frère on a benche, etc. ** J'ai rencontré, assis sur un banc, un
frère afireux ; ** il était gros comme un tonneau ; son visage était si plein
qu'il avait l'air d'une vessie remplie de vent, ou d'un sac suspendu à ses deux
joues et à son menton. C'était une véritable oie grasse qui faisait remuer sa
chair comme '* une boue tremblante."* Les châtelains et les châtelaines
chantaient, aimaient, se gaudissaient, et par momens ne croyaient pas trop
en Dieu. Le vicomte de Beaucaire menace son fils Aucassin de l'enfer, s'il
ne se sépare de Nicolette, sa mie. Le damoiseau répond qu'il se soucie fort
peu de paradis, rempli de moines fainéans demi-nus, de vieux prêtres
crasseux, et d'ermites en haillons; il veut aller en enfer, où les grands rois,
les paladins, les barons, tiennent leur cour plénière ; il y trouvera de belles
femmes qui ont aimé des ménestriers et des jongleurs, amis du vin et de la
joie. Un fooubadour dit son Pater, pour que Dieu accorde à * Pierre le
LiAourettr est nn nom générique sous lequel la plupart des poètes du xuxeeet
do xire siècles ont donné leurs satires ; ainsi on a la VuUm de Rerre
Plowman, de Robert Langland, le Credo de Pierre Plowman, composé Ters
Tan 1390, etc. etc. Il ne faut pas confondre ces dirers «4 €€ «r

40 K6SAI tous ceux qui aiment, le plaisir qu'il eût une nuit avec Ogine. CHÂNOBMBNT DANS LA LITTÉRATURB. — LUTTB DBS DBUX LANGUBS. L'époque des bardes, des trouvères, des troubadours, des jongleurs, des ménestrels anglo-galliques, anglosaxons, anglo-normands, dura près de trois cents ans, de Guillaume-le-Conquérant à Edouard III. La féodalité altéra peu à peu son esprit et ses coutumes ; les croisades agrandirent le cercle des idées et des images ; la poésie suivit le mouvement des mœurs; Torgue, la harpe et la musette, prirent des nouveaux sons dans les abbayes, dans les châteaux et sur les montagnes. Selon la tradition populaire, Edouard I ordonna de mettre à mort les ménestrels du pays de Galles, qui nourrissaient au fond du cœur des vieux Bretons le sentiment de la patrie et la haine de l'étranger. Gray a fait chanter le dernier de ces bardes : Ruin seize ttaee» ruthleis king ! " Que la destruction te salsisM, roi cruel 1** Les lais et les sirvantois, les romans versifiés, etc. devinrent des pièces de vers séparées, des histoires plus courtes, proportionnées à l'étendue de la mémoire. On sent par la forme même des poèmes, autant que par le style et l'expression des sentimens, qu'une révolution s'est accomphe, que déjà des siècles se sont écoulés. L'introduction, à Taide des troubadours et des jongleurs normands, de la poésie provençale et française, eut l'inconvénient d'enlever aux compositions saxonnes leur originalité native : elles ne furent plus qu'une imitation, quelquefois charmante, il est vrai, d'une nature étrangère. Un poète compare l'objet de son amour à un oiseau dont le plumage ressemble à toutes sortes de pierreries et de

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 41 fleurs. L'amant, trop discret pour faire connaître sa maîtresse au profane vulgaire, dit
^acieusement : '* Son nom est dans une note du rossignol." Hire nome ia in
a note of the nyhtingale ; et ce nom, il envoie les curieux le demander à
Jean, La langue d'Oil, en usage parmi les vainqueurs, tenait le Fouillé des
richesses aristocratiques, célébrait les faits d'armes de» chevaliers et les
amours des nobles dames, Guillaume-le-Conquérant, dit Sugulphe, détestait
la langue anglaise. Il ordonna que les lois et les actes judiciaires fussent
écrits en français, et que Ton enseignât aux enfans dans les écoles les
premiers rudimens des lettres en français. J'ai dit que les propriétés de
France et d'Angleterre furent mêlées par la conquête, et que les propriétaires
français transportèrent leur idiome avec eux. Voici la preuve du fait : les
religieux bretons, manœuvres, normands, possédaient des couvens et des
abbayes dans la Grande Bretagne ; les familles du Fonthieu, de la
Normandie, de la Bretagne, et ensuite de toutes les provinces apportées par
Léonore de Guyenne, ou conquises par Edouard III et Henri Y, eurent des
terres dans le royaume anglo-normand. Guillaume-le-Bâtard fit présent à
Alain, duc de Bretagne, son gendre, de quatre cent quarante- deux
seigneuries dans le Yorkshire; elles formèrent depuis le comté de
Richemond {Ihmesday Book.) Les ducs de Bretagne, successeurs d'Alain,
inféodèrent ces domaines à ses chevaliers bretons, cadettes des familles de
Rohan, de Tinténiac, de Chateaubriand, de Goyon, de Montboucher; et
long-temps après le comté de Richemond {honor RichemundûB) fut érigé
en duché sous Charles II pour un bâtard de ce roi. La langue française
méprisait et persécutait la langue anglo-saxonne. '* Tantôt c'était un évêque
saxon chassé de son siège^ parce qu'il* ne savait pas le français ; tantôt "
des moines dont on lacérait les chartes, comme de nulle *' valeur, parce
qu'elles étaient en langue saxonne ; tantôt

42 B8BAI 4e un accusé que les juges normands condamnaient, sans " vouloir l'entendre, parce qu'il ne parlait qu'anglais ; tan" tôt une fîEunille dépouillée et recevant d'eux, à titre d'aumône, une parcelle de son propre héritage." (Aug. Thierry.) Les deux langues rivales étaient comme les drapeaux des deux partis sous lesquels on combattait à outrance. Elles luttaient partout ; elles fournissaient aux barbarismes; du latin d'alors : Guillaume Wyrcester écrivait du duc d'Yorck; et ARRIVAIT apud Redbanke prope Cestriam, ** et il arriva chez Redbank près Chester." Jean Rous dit que le marquis de Dorset et le chevalier Thomas Grey furent obligés de prendre la fuite pour avoir machiné la mort du duc (le duc d'York, régent sous Henri VI), protecteur des Anglais, quod ipsi contrivissent mortem ducis proiectoris Anglitt. CoNTRivE, mot anglais, machiner. Quelquefois les deux langues alternent dans la même pièce de vers et riment ensemble ; les jongleurs vantaient incessamment le beau français ; ils célébraient Mainte belle dame courtoise Bien parlant en lang^ françoiae. Il est, disaient- ils. Il est sage, bianx et courtois. Et geutiel hom de par firançois Miez ralt sa parole françoiae Que de Glocester la ricoise. SeTez de bouere et cortois Et sachez bien parler françois. Le françois» amenait toujours à la rime le cotir/ow, à la grande déplaisance des Anglo-Saxons. Edouard I écouta très respectueusement la lecture d'une buUe latine de Boniface VIII, et ordonna de la traduire en françoisy parce qu'il ne l'avait pas comprise. Pierre de Blois nous apprend qu'au commencement du XIP siècle, GiUibert ne savait pas l'anglais; mais, versé dans le latin et le français, il prêchait au peuple les di

BUE LA LITTjIRATURB ANOLAI8B. 43 manches et fêtes.

Waddington, historien poète du XIIP siècle, déclare qu'il écrit ses ouvrages en français, non en anglais, afin d'être mieux entendu des petits et des grands; preuve que l'idiome étranger était prêt à étouffer l'ancien idiome du pays. On trouve en manuscrit dans la bibliothèque harleienne une grammaire française et épistolaire pour tous les états ; une autre en vers français et un glossaire roman-latin. On traduisait quelquefois en anglais les ouvrages écrits en français : c'était, comme le disaient les poètes, par commisération pour les kwd, la classe basse et ignorante. For lewed meu I ndyrtoke In englyshe tonge to make this boke. Les pauvres Scaldes battus par les Trouvères des vainqueurs, et retirés au sein des vaincus» travaillent à reprendre le dessus au moyen des masses. Ils chantaient les aventures plébéiennes, et mettaient en scène, dans une suite de tableaux. Peter-Ploughman, Ainsi se partageaient les deux muses et les deux peuples. La muse nationale reprochait au gentilhomme de ne se servir que du français : Freuch use thlB gentleman And nerer Englith can. ** Ce gentilhomme ne fait usage que du français, et jamais de l'anglais." Un proverbe disait: "Il ne manque à Jacques, pour jouer le seigneur, que de savoir le français." Ces divisions venaient de loin. Le comte anglo-saxon Guallève (c'est le célèbre Waltheof) avait été décapité, sous le règne du Conquérant, pour s'être associé à la conspiration de Roger, comte de Hereford, et de Ralph, comte de Norfolk. Ghiaîlève, comte de Northampton, était fils de Siward, duc de Northumbrie. Son corps fut transporté à Croyland par l'abbé Ulfketel. Quelques années après, le corps ayant été exhumé, on le trouva entier et la tête réunie au tronc : une petite ligne rouge indiquait seulement au cou le passage du fer : à ce collier dû martyre, les Anglo-Saxons reconnurent Ghiallève pour un saint. Les Normans se

44 ESSAI moquaient du miracle. Audin, moine de cette nation s'écriait que le fils de Siward n'avait été qu'un méchant traître, justement puni : Audin mourut subitement d'une colique. L'abbé Goisfred, successeur d'Ingulf, eut une vision : une nuit il aperçut au tombeau du comte l'apôtre Barthélémy, et Guthlac Tanachorète, revêtus d'aubes blanches. Barthélémy tenant la tête de Guallève, remise à sa place, disait : " Il n'est pas décapité." Guthlac, placé aux pieds de Gual< lève, répondait : " Il fut comte." L'apôtre répliquait : ** Maintenant il est roi/' Les populations anglo-saxonnes accouraient en pèlerinage au tombeau de leur compatriote. Cette histoire fait voir d'une manière frappante la séparation et l'antipathie des deux peuples. (Orderic Vital.) Enfin, selon Milton, l'usage du français remonte beaucoup plus haut, car il en fixe la date au règne d'Edouard-le-Confesseur. *' Alors, dit-il, les Anglais commencèrent à laisser " de côté leurs anciens usages, et à imiter les manières des " Français dans plusieurs choses ; les grands à parler fran" çais dans leurs maisons, à écrire leurs actes et leurs lettres *' en français, comme preuve de leur politesse, honteux "qu'ils étaient de leur propre langage; présage de leur " sujétion prochaine à un peuple dont ils affectaient les ** vêtements, les coutumes et le langage." — History of England, Lib. VI. RETOUR PAR LA LOI A LA LANGUE NATIONALE. Edouard III, au moment où le français prenait le dessus par les victoires mêmes de ce monarque, par la permanence des armées anglaises sur le sol français, par l'occupation des villes enlevées à notre patrie, Edouard, ayant besoin de la pédaille et de la ribaudaille anglaises, accorda l'usage de l'idiome insulaire dans les plaidoiries civiles ; toutefois les arrêts, résultant de ces plaidoiries, se. rendaient toujours en français. L'acte même du parlement de 1362, qui ordonne de se servir à l'avenir de l'idiome anglais, est rédigé en fran

SUR LA. LITTÉRATURE ANGLAISE. 45 çaia. Les fléaux du ciel furent obliges de se mêler à la puissance des lois pour tuer la langue des vainqueurs : on remarque que le français commença à décliner dans la grande peste de 1349. Tandis qu'Edouard tolérait, dans son intérêt, un usage fort borné de l'anglo-saxon, lui et sa cour continuaient à parler français. Il était fils d'une princesse de France, au nom de laquelle il réclamait la couronne de saint Louis : sur les champs de bataille on n'aperçoit aucune différence entre les combattans ; dans les deux armées, les frères sont opposés aux frères, les pères aux enfans ; Crécy, Poitiers, Azincourt, ne présentent que les désastres d'une vaste guerre civile. Philippine de Hainaut, femme d'Edouard III, parlait français ; elle avait Froissart pour secrétaire, et le curé de Lestines écrivait dans un français charmant, les amours d'Edouard et d'Alix de Salisbury. Les convives du vœu du héron parlent français ; le trop fameux Robert d'Artois est le héros de la fête. Edouard, entre les mains de Philippe de Valois, avait accepté par le mot voire (oui) ce serment français qu'il viola : " Sire, vous devenefc homme du roi de France, mon sei" gneur, de la Guienne et de ses appartenances, que vous " reconnaissez tenir de lui, comme pair de France, selon la " forme des paix faites entre ses prédécesseurs et les vôtres, " selon ce que vous et vos ancêtres avez fait pour le même '* duché à ses devanciers rois de France." Après la bataille de Créci, on fit le recensement des morts ; c'est un Anglais, Michel de Nothburgh, qui parle de la sorte (Avfsburg hiêt.) : " fusrent mortz le roi de "Beaume (de Bohême), le ducz de Loreigne, le counte " d'Alescun (d'Alençon), le counte de Flandres, le counte " Bloys, le counte de Harcourt et ses II filtz ; et Phelippe " de Valois et le markis qu'est appelé le Elitz (Elu) du Ro" mayns ; eschappèrent navfrès, à ceo qe homme (on) dist. " La summe des bones gentz d'armes qi fusrent morts en le " chaumpe à ceste jour, sans comunes et pédaiïles (gens de " pied), amonte à mille DXLII acomptes." Les Anglais, en faisant en français le dénombrement des morts de l'armée française, purent se souvenir qu'ils n'a

46 B88AI Tsdent pas toujours été vainqueurs, et qu'Os
conservaient dans leur langue la preuve même de leur asservissement et de
l'inconstance de la fortune. Dans les actes de Rymer, les originaux, depuis
l'an 1101 jusque vers l'an 1460, sont presque exclusivement latins et
français. Les nombreux statuts des règnes de Henri IV, Henri V, Henri VI et
Edouard IV, furent composés, transcrits sur les rôles, et promulgués en
français. Il faut descendre aussi bas que l'an 1425 pour trouver le premier
acte anglais de la chambre des communes. Cependant, lorsque Henri V
assiégeait Rouen en 1418, les ambassadeurs qu'il semblait vouloir envoyer
aux conférences du Pont-de-l' Arche, déclinaient la mission sous prétexte
qu'ils ignoraient la langue du pays, mais ce fait n'a aucune valeur : Henri ne
voulait pas la paix. Après sa mort, on voit les soldats de son armée
s'exprimer dans la même langue que la Pucelle, et déposer comme témoins
à charge dans le procès de cette femme héroïque. Enfin le parlement,
convoqué le 20 janvier 1483 à Westminster, sous Richard III, rédigea les
biens en anglais, et son exemple fut suivi par les parlements qui lui
succédèrent. Il n'a tenu à rien que les trois royaumes de la Grande-Bretagne
ne parlasse français : Shakespeare aurait écrit dans la langue de Rabelais.
CHAUZER. BOWER. BARBOUR. En même temps que les tribunaux
retournèrent par ordonnance au disdect de sol, Chaucer fut appelé à
réhabiliter la harpe des bardes; mais Bower, son devancier de quelques
années, et son rival, composait encore dans les deux langues: il réussissait
beaucoup mieux en français qu'en anglais. Froissart, contemporain de
Bower, n'a rien qui puisse se comparer pour Tél^{ance} et la grâce, à cette
ballade du poète d'outre-mer : Amour est cliofle meryeilleuse Dont nul
poira avoir le droit certain -.

SUB LA LITTiRATUBB ANOLAISB. Af . Amour de mi est la
foi triciereie Qui plua promet, et moins aporte en main Le riche est
povre» et le courtois Tllain, L'épine est molle et la rose est orti En tous
erreurs l*amour se justifie. L'amer est doulc, la douceur fbriense, Labour
est aise, et le repos grevein. Le doel plesant, la seurté perileuse. Le hait est
bas ; si est le bas haltein. Quant l'en mienlx quide avoir, tout est en vein ; Le
ris en plour, le sens tome en folie. En tous erreurs Tamoar se Justifie. • • • • •
Ore est amour salvage, ore est sonlein, N'est qui d'amour poet dire la sotie.
Amour est serf; amour est souverain, Sn tous erreurs amour se justifie. La
langue anglaise de Chaucer est loin d'avoir ce poli du Tieux français^ lequel
a déjà quelque chose d'achevé dans ce petit geiire de littérature. Cependant
l'idiome du poète anglo-saxon, amas hétérogène de patois divers» est
devenu la souche de l'anglais moderne. Courtisan, Lancastrien, Wiclefiste,
infidèle à ses convictions, traître à son parti, tantôt banni, tantôt voyageur,
tantôt en faveur, tantôt en disgrâce, Chaucer avait rencontré Pétrarque à
Padoue : au Heu de remonter aux sources saxonnes, il emprunta le goût de
ses chants aux troubadours provençaux et à l'amant de Laure, et le caractère
do ses contes, à Bocace. Dans la Cour d'amour, la dame de Chaucer lui
promet le bonheur au mois de mai : tout vient à point à qui sait attendre. Le
l'^ mai arrive : les oiseaux célèbrent l'offiice en l'honneur de l'amour du
poète menacé d'être heureux ; l'aigle entonne le Vent Creator, et le rossignol
souple le Ihnine, labia mea aperies. Le Plough-man (toujours le canevas du
vieux Pierre PUmmanJ a de la verve : le clergé, les ladies et les lords ^ont
l'objet de l'attaque du poète : Such as can nat ysay ther crede, With prayer
shul be made prêtâtes ; Nother canne thei the gospell rede. Sache shul now
weldin bie estâtes.

it 48 ErsSAI There was âiore mercy in Maximine And Nero thad
oever was gode, Than there is now in some of them, Vhan he hatli on hia
fùired^hode. " Tel qui ne sait pas son Credo est fait prélat par des "
sollicitations ; tel qui ne peut pas lire l'évangile, est pour•* vu d'un riche état
forestier. Il y avait plus d'humanité dans Maxime et dans Néron qui ne fut
jamais bon, qu'on n'en trouve dans tel " d'entre eux, aussitôt qu'il porte sa
hotte fourrée" {chaperon). Le poète écrivait à son château de Dunnington
sous le Chêne de Chaucer ses Contes de Cantorhéry, dans la forme du
Décaméron. A son début la littérature anglaise du moyen-âge fut défigurée
par la littérature romane; à sa naissance, la Uttérature anglaise moderne se
masqua en littérature italienne. En France, cette rage d'imitation enleva
peut-être au siècle de Louis XIV une originalité regrettable : heureusement
Racine, Boileau, Bossuet, Fénelon, n'ayant étudié que les grecs et les latins,
le génie du grand roi et le génie (k Rome et d'Athènes se marièrent; il
résulta de cette haute alliance des ouvrages qui eurent des modèles et qui en
serviront à jamais. Viclef doit être compté parmi les auteurs anglais de
l'époque de Chaucer. Pour premier acte de sa réforme, il fit sur la Vulgate
une traduction anglaise de la Bible que l'on consulté encore comme
monument de la langue. Luther, marchant sur ses traces, traduisit en
allemand la Bible, mais d'après l'hébreu. Depuis Alfred-le-Grand, fondateur
des libertés britanniques, la nation ne fut jamais totalement exclue du
pouvoir. Les poésies, les chroniques et les romans de l'Angleterre, ont un
élément qui manquait anciennement aux nôtres, l'élément populaire: l'action
dramatique des ouvrages de nos voisins en est vivifiée, et il en sort des
beautés de contraste avec les mœurs religieuses, aristocratiques et
chevaleresques. On est tout étonné de trouver dans l'Ecossais Barbour,
contemporain de Chaucer, ces vers sur la liberté; un sentiment immortel
semble avoir communiqué

SUR LA LITTÉRATURE. ANGLAISE. 49 au langage une
 immortelle jeunesse ; le style et les mots n'ont presque point vieilli : Ah
 f^edom Is a noble thing ! Freedom makes man to hâve a liking ; Freedom
 ail solace to man gives. He lives at ease that freely lives. A noble heart may
 bave none ease, Nor nought elae that may it pleaie. If freedom fail. "Ah ! la
 liberté est une noble chose ! La liberté rend *' l'homme content de lui ; la
 liberté donne à l'homme toute " consolation. Il vit satisfait celui qui vit
 libre. Un " noble cœur ne peut avoir ni jouissance, ni rien qui puisse "
 plaie, si la hberté manque." Nos poètes, en France, étaient loin alors de la
 dignité de ce langage que Dante avait fait connaître à l'Italie. SENTIMENT
 DK LA LIBERTE POLITIQUE ; POURQUOI DIFFERENT CHEZ LES
 ECRIVAINS ANGLAIS ET CHEZ LES ECRIVAINS FRANÇAIS DES
 XVI* ET XVII*' SIECLES. PLACE OCCUPÉS PAR LE PEUPLE DANS
 LES ANCIENNES INSTITUTIONS DES DEUX MONARCHIES. Les
 institutions politiques ont autant d'influence que les mœurs sur la littérature.
 Si le sentiment de la hberté se montre moins à Cette époque dans les
 écrivains de notre nation que dans ceux de l'Angleterre, c'est que les deux
 peuples n'étaient pas placés dans des conditions semblables : arrivés à une
 portion différente de l'autorité publique par des routes diverses, ils ne
 pouvaient avoir le même langage. Ceci vaut la peine de s'arrêter un
 moment, pour faire sortir de la poésie, la phUosophie de l'histoire qui s'y
 trouve souvent cachée : nous sentirons mieux comment les poètes français
 et les poètes anglais ont été conduits à parler de la liberté ou à se taire sur
 elle, lorsque nous nous rappellerons mieux le rôle que chacun des deux
 peuples jouait dans les institutions nationales. En ce qui touche l'Angleterre,
 je 4

50 ESSAI n'aarai qu'à transcrire quelques pages d'un ouvrage fort court, mais excellent, intitulé : Vue générale de la constitution de l'Angleterre, par un Anglais,* ouvrage très supérieur à tout ce que brocha jadis le théoricien genevois Delolme, appuyé de Blackstone. " Pendant plus de deux cents ans après Guillaume-le-Conquérant, le parlement anglais était presque le même " dans sa composition et dans ses fonctions principales que ** le parlement de Paris, depuis Hugues Capet jusqu'à " saint Louis, avec cette différence pourtant que le parle-ment français, quoique quelquefois censé national, n'était *■ réellement que le parlement du duché de France et de " quelques autres pays des environs, tandis que le parle-ment anglais était une assemblée des principaux per-sonnages du royaume, et que son autorité était reconnue partout. Les membres des deux parlemens, anglais et français, étaient les barons, les chevaliers et les prélats, et un cer-tain nombre de gens de justice, tous convoqués pour un temps limité, par des lettres du roi. Les deux parlemens ne formaient chacun qu'une seule chambre, et étaient aussi bien une cour de justice suprême qu'une assemblée pohtique. Mais, tandis que les membres du parlement " d'Angleterre acquéraient tous les jours plus d'importance " politique, et que leur voix consultative se changeait insen-**-siblement en voLx délihérative, au point qu'ils finirent par '^ établir légalement qu'ils pouvaient refuser toutes les demandes des rois, comme ceux-ci pouvaient refuser les leurs, les membres du parlement de Paris perdaient gra-duellement de leur considération par l'accroissement pro-gressif du pouvoir royal : au lieu d'obtenir une voix déli-bérntive dans les grandes affaires nationales, ils furent " chaque jour moins consultés sur les questions politiques, *• et ils finirent par être regardés principalement comme des •* juges de la cour baronniale du duché de France." " Philippe-Auguste établit l'institution de la pairie, et ** rendit les pairs membres du parlement de Paris, pour en * Frisçl, ((if A << ce « (f *(

The text on this page is estimated to be only 21.89% accurate

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 51 ** augmenter l'importance par un, simulacre de r,ancien bafonnage national, sans diminuer ^n rieu» par ce. moyen, rinfluence royale. Si, en réunissant la Normandie à l^ couronne, il avait donné au^ principaux barons et ecclésiastiques normands, le droit d'être membres du parlement " de Paris, «et que ees successeurs eussent fait de même. dans les différentes provinces dont ils se rendirent successivement les maîtres. Le parlement de Paris serait devenu un ^Taj parlement national, comme celui de TAngleterre, et les députés des villes principales auraient fini naturellement -.par y être admis. Mais Philippe, comme ses successeurs, trouva qu'il valait mieux de laisser exister séparément les parlements ou états des provinces qu'il réunit, que de les agréger au gouvernement de France. Les ** provinces aussi étaient jalouses. de la conservation de leurs " parlements. Saint Louis appela une fois . dans le parle*^ment un bon nombre de grands seigneurs et prélats de " tout le n^ume, et des députés de plusieurs villes ; de manière que ce parlement fut exactement pareil au parlement d'Angleterre de la même époque ; m^s cet exemple ne fut suivi ni. par lui-même, ni par son successeur, .Philippe4«Hardi,

52 ESBAI *' depuis que les villes étaient devenues des corporations ** politiques, jouissant de différens privilèges, les rois *' étaient dans l'usage de leur demander de temps en temps, " et sans l'avis du parlement, différentes sommes d'argent, *' selon le plus ou moins d'importance et de richesse de ces ** villes. Ces sommes d'argent étaient réglées de gré à gré " avec des commissaires royaux et les principaux habitans " de chaque ville. Enfin sous Henri III, vers le milieu du " XIII" siècle, le fameux comte de Leicester fit convoquer " au parlement les députés des villes principales, espérant *' par ce moyen les mieux engager à lui fournir l'argent " dont il avait besoin pour soutenir ses entreprises criminelles. Cet exemple pourtant ne fut pas suivi dans les *' parlemens suivans. Ce ne fut qu'à la fin du XIII^e siècle " (l'an 1295) qu'Edouard I, pressé par le besoin d'argent, " et fatigué des négociations partielles avec les bourgeois ** des différentes villes, imagina de convoquer régulièrement " deux députés de chaque ville en même temps, et *' dans le même endroit que le parlement. Ces députés ne *' faisaient pas partie du parlement, et n'avaient aucune " voix dans les délibérations nationales. Leurs fonctions " se bornèrent à fixer la somme d'argent qu'ils pouvaient *' fournir entre eux pour le paiement de leurs villes respectives. Ces députés étaient en même temps autorisés *' à exposer les besoins de leurs villes ; et, pour les engager ** à payer le plus possible, on écoutait leurs doléances avec *' attention, et on accordait toutes celles de leurs demandes ** qui paraissaient raisonnables. Dans les commencemens, " ils délibéraient séparés des barons et des chevaliers, et " suivaient les instructions de leurs commettans pour les " besoins qu'ils avaient à exposer, et le maximum de l'impôt " qu'ils devaient accorder." " On ne sait pas au juste quand les députés des comtés " s'assemblèrent, pour la première fois, dans la même salle avec les députés des villes. Quoique ces deux espèces de députés différassent beaucoup entre eux sous les rapports de leur existence politique, ils se ressemblaient cependant par leur qualité commune de mandataires de leurs concitoyens \$ et il est probable que les chevaliers €t it «

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 53 « « « « « des comtés, aussi bien que les bourgeois des villes, étaient souvent obligés de suivre les instructions de leurs commettants. On trouva donc qu'il était plus commode, pour l'expédition des affaires, de les assembler dans la même salle, et d'envoyer ensuite le résultat de leurs délibérations aux pairs, que de laisser les chevaliers dé> libérer à part dans la salle de ces derniers. Il est probable aussi que les grands barons, qui commençaient à regarder les chevaliers comme leurs inférieurs, étaient bien aises d'avoir un prétexte honnête pour les éloigner de leur salle. Des raisons plus accidentelles, comme le plus ou le moins de grandeur de la salle où s'assemblaient les pairs, peuvent avoir occasionné la séparation des membres du parlement. Quoi qu'il en soit, il est certain que les députés des comtés et ceux des villes étaient réunis dans la même salle au commencement du XIV^e siècle. Cependant, malgré cette réunion, il exista une très grande différence entre eux : les chevaliers des comtés faisaient partie intégrante du parlement et délibéraient sur toutes les affaires quelconques de la même manière que les grands barons ou pairs, tandis que les députés des villes n'avaient d'autres pouvoirs que celui de régler l'impôt que leurs commettants devaient payer; et une fois cette affaire terminée, ils pouvaient s'en aller sans attendre la fin de la session. Il est pourtant naturel de supposer qu'à mesure que les villes devenaient plus riches, leurs députés acquéraient plus d'importance, et qu'au lieu de retourner chez eux quand ils avaient réglé l'impôt, ils restaient pour écouter les délibérations des chevaliers sur les lois générales, dont aucune n'était sans intérêt pour eux. Peu à peu on les consulta sur ces lois. De la consultation à la délibération il n'y a qu'une nuance : aussi, vers la fin du xiv^e siècle, les députés des villes avaient acquis tous les droits politiques de ceux des comtés, et ils étaient tous confondus sous le nom général de députés des communes. On ne peut exposer avec plus de netteté la manière dont le parlement anglais s'est formé, et comment, au moment d'arriver aux mêmes institutions, nous fûmes jetés dans une autre route. Le reste de la brochure où l'auteur examine le principe de l'aristocratie anglaise, la nature u it c< « « « « « (« «

The text on this page is estimated to be only 22.28% accurate

54 ESSAI du prétendu r^o, et la balance imaginaire des trois pouvoirs, est de la même rectitude de jugement et de la- même vérité de faits. En France, le parlement dit de Paris et ensuite les étatsgénéraux n« se divisèrent pas en deux chambres : le clergé, formé en ordiie, ne se mêla pas aux barons, aux pairs et à la noblesse dé chevalerie ; celle-ci ne se réunit pas aux députés des villes et resta avec les barons. Le Tiers[^] demeura à part. De. là trois ordres qui se classèrent par numém, premier, second, troisième. Cette constitution* des états-généraux, dont la France entière ne reconnut jamais le pouvoir natioilal, se répétait dans les états particuliers des provinces, véritables souverains de: ce«> provinces. Mais le tiers-état, qui dans les états-généraux ou particuliei[^], n'acquiesça jamais d'importance que dans' leff temps de troubles, s'emparait du pouvoir public d'une autre manière. On parle toujours des trois ordres comme constituait essentiellement les états dits généraux. Néanmoins, if* arrivait que des bailliages ne nommaient des députés que pour un ou deU3f ordres. En 1-614,. le bailliage d'Amboise n'en nomme ni pour le clergé, n> pour la Aol[^]clsse ;• le bailliage de Châteauneuf en Thimeraisi n'em[^]oya m pour le clergé, ni pour le liers-état ; le Puy, L» Rochelle, le Lauragais, Calais, ia Haute-Murche[^] Chatelleraut, firent défaut pour le clergé, et Montdidier et Roy pour la noblesse. Néanmoins les états de 1614 furent appdlés états-généraïue. Aussi les aneieniies obroniques, s'exprimait d'une mmiière plus correcte, disent eïi paillant de nos assemblée» nationales, ovt W ff[^]ift étatg, ou les nohéies bourgeois, ou les* barons et lés év[^]es[^] selon l'occurence, et elles attribuent à ces assembléesr ainsi composées, la même force législative. Dans les divêrfifes provinces, souvent le Tiers, toui convoqué qu'il était, ne députait pas, et cela par une raieon inapÊAf[^], mcds fort'nf«Mu*elle: le Tiers s'était emparé de la magistrature ; il en avait chassé les gens d'épée ; il y régnait d'une manlèfaé aibêblue, comme juge, avocat, procureur, greffier, dere, etc. ; il fiEtisait les lois civiles et crim&Aelles,' et à l'aâdè[^] de l'usurpation des parlemens, il eitei<

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 53 plusieurs fois il commanda les armées dans la dignité militaire du maréchalat. La fortune, l'honneur^ la vie s'était réfugié dans les cloîtres, et gouvernait la société par l'opinion religieuse { le peuple, métamorphosé en collecteur, en ministre du commerce et des manufactures, s'était réfugié dans la finance, et gouvernait la société par l'argent ; le peuple, métamorphosé en ibagistaty s'était réfugié dans les tribunaux» et gouvernait la société par la loi. Ce grand royaume de France» aristocrate dans ses parties, était démocrate dans son ensemble* sous la direction de son roi, avec lequel il s'entendait à AierveiUe et marchait presque toujours d'aco qui les publia sous le titre de Bestiaire,

56 ESSAI « « SACQUAS I'ROI D'ECOSSE ; DUMBARD » »
DOUGLAS, WORCESTER, RIVERS. Jacques P^o le roi le plus accompli et le plus infortuné de ces princes malheureux qui réjournèrent en Ecosse, surpassa, comme poète, Barbour, Occleve et Lygdate. Dix-huit ans captif en Angleterre, il composa dans sa prison son King's Quair (le livre du roi) ouvrage en six chants, divisés par strophes, chacune de sept vers. Lady Jeanne Beaufort le lui inspira. " Un matin d'un jour de mai, dit le roi poète, appuyé, " sur la fenêtre de ma prison et regardant le château de " Windsor, j'écoutais le chant du rossignol. J'admirais ce que peut la passion de Tamour que je n'avais jamais sentie. En abaissant mes regards, je vis se promener " au pied de la tour la plus belle et la plus fraîche des ** jeunes fleurs." Le prisonnier a des visions; il est transporté sur un nuage à la planète de Vénus ; il voyage au palais de Minerve. Revenu de ces extases, il s'approche de la fenêtre ; une tourterelle, d'une blancheur éclatante, se vient poser sur sa main; elle porte dans son bec une fleur; elle la lui donne, et s'envole. Sur les feuilles de la fleur sont écrits ces mots : " Eveille-toi, ô amant ! je t'apporte " de joyeuses nouvelles." On doit à Jacques I[^] le mode d'une musique plaintive inconnue avant lui. Ce fut sous le règne de Jacques P^o vers l'an 1446, que Henri-le-Ménestrel ou Harry-l'Aveugle (Bund Harry) chanta le guerrier Guillaume Wallace, si populaire en Ecosse. Quelques critiques préférèrent le ménestrel Henry, à Barbour et à Chaucer. Dumbard et Douglas fleurirent encore en Ecosse. En Angleterre, le comte de Worcester et le comte de Hivers, tous deux protecteurs des lettres et les cultivant eux-mêmes, perdirent la tête sur l'échafaud. Rivers, et Caxton son imprimeur et son panégyriste, sont les premiers autem-s dont les écrits aient été donnés par la presse anglaise.

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 57

Les ouvrages de Rivers consistaient en traductions du français, notamment des proverbes de Christine de Pisan. Sous Henri VII, le premier Tudor, il y eut beaucoup de poètes sans génie : un des serviteurs de ce roi qui mit fin aux guerres des maisons d'York et de Lancastre, avait quelque talent pour la satire.

BALLADES ET CHANSONS POPULAIRES. Les ballades et chansons populaires, tant écossaises qu'anglaises et irlandaises, du XIV^e et du XV^e siècle, sont simples, sans être naïves: la naïveté est un fruit de la Gaule. La simplicité vient du cœur, la naïveté de l'esprit : un homme simple est presque toujours un bon homme; un homme naïf peut n'être pas toujours bon : et pourtant la naïveté ne cesse jamais d'être naturelle, tandis que la simplicité est souvent l'effet de l'art. Les plus renommées des ballades anglaises et écossaises sont les *Enfans dans le bois* (*the children in the wood*), altérée par Shakspeare. Dans l'original, c'est un amant qui se plaint d'être abandonné. " Une pauvre ame était assise en soupirant sous un sycomore : ô saule, saule ! la main sur son sein, la tête sur ses genoux : ô saule, saule, saule ! ô saule, saule, saule ! Chantez : Oh ! le saule vert sera ma guirlande, etc." Cette chanson s'est emparée si fortement de l'imagination des poètes anglais, que Rowe, n'a pas crainte de l'imiter après Shakspeare. Robin Hood, voleur célèbre, est un personnage favori des ballades : il y a vingt chansons sur sa naissance, sur son prétendu combat avec le roi Richard, et sur ses exploits avec Petit-John : sa longue histoire rimée et celle d'Adam Bell ressemblaient aux complaintes latines de la Jacquerie, ou aux confessions de potence que le peuple répétait dans nos rues : Or prions le doux Rédempteur Qu'il nous préserve de malheur, De la potence, et des galères, Et de plusieurs autres misères. « «

58 ESSAI Lady Anne Bothwoll est le Dors, mon erj[^]ant, de Berquin ; le Friar (le moine), est Taventure du père Arsène, et celle-ci \âent du Comte de Comminges. Le Huntiny in Chevy Chace, très-belle ballade (\9l chasse dans Cbevy-chjasse), décrit le combat du comte Douglas et du comte Percy dans une forêt sur la frontière de TËcosse. Selon moi, les deux ballades qui sortent le plus des lieux communs, sont Sir Cauline et Childe Watera : pour en sentir le rythme, on n*a pas besoin de savoir l'anglais ; la mesure tombe aussi marquée que celle d'une walse. Chaque strophe se forme de quatre vers, alternativement de huit et six syllabes; quelques vers redondans sont ajoutés aux strophes du Sir Cauline. La langue de ces ballades n'est pas tout-à[^]fait du temps. où elles furent composées; le style en paraît rajeuni. Sir Cauline[^] chevalier à la cour d'un roi d'Irlande, est devenu amoureux de Christabelle, fille unique de ce roi; Christabelle, comme toutes les princesses bien élevées de ce temps-là, connaît la vertu des simples. Sir Cauline est malade d'amour. Le roi, après avoir entendu la messe, un dimanche, s'en va dîner. Il s'enquiert du chevalier Cauline, chargé de lui verser à boire ; un courtisan répond que l'échanson est au lit. Le roi ordonne à sa fille de visiter le chevalier, et de lui porter du pain et du vin. Christabelle se rend à la chambre du chevalier. " Comment vous por" tez-vous, milord ? — Oh! bien malade, belle lady. — Levez" vous homme, et ne restez pas couché comme un poltron, car on dit dans la salle de mon père que vous mourez d'amour pour moi. — Belle lady ! c'est pour Tamour de " vous que je m€ dessèche. Si vous vouliez me réconforter " d'un baiser, je passerais de la peine au bonheur. — Sire " chevalier ! mon père est un roi, et je suis sa seule héri" tière. — O lady ! tu es la fille d'un roi, et je ne suis pas " ton égal ! mais qu'il me soit permis d'accomplir quelque ".fait d'armes pour devenir ton bachelier." Christabelle envoie Cauhne sur le coteau d'Eldridge, à l'endroit où croît une épine isolée au milieu d'une bruyère. liC seigneur d'Eldridge est un chevalier païen d'une force prodigieuse. Sir Cauline le combat, lui cou]e une main et «

The text on this page is estimated to be only 24.84% accurate

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 59 le désarme.

Christabelle déclare qu'elle n'aura d'autre mari que le vainqueur. Dans la seconde partie de la ballade, le roi, étant allé prendre l'air sur le soir, rencontre par malheur Climbelle et Cauline tu daUiafice aweet (dans un doux abandon). Il renferme Cauline au fond d'une cave, Christabelle au haut d'une tour ; il voulait tout d'abord occire le chevalier, car ce roi était " un homme colère," dit la chanson, an angrye man toas hee. Mais adouci par les paroles de la reine, il se contenta de le bannir à perpétuité. Cependant il cherche à consoler sa fille qui pleure ; il fait proclamer un tournoi. A ce tournoi se présente un chevalier inconnu couvert d'une armure noire, puis un géant qui se propose de venger l'autre géant d'Éldndge. Le chevalier noir ose seul se mesurer avec le mécréant provocateur ; il le tue, et meurt lui-même de ses blessures. Christabelle meurt aussi, après avoir rencontré sir Cauline dans le donjon noir et pansé ses plaies " Un profond soupir brisa son gentil cœur en deux " A (heep. fette sighe That burat her gentle heart in tMryne. Ainsi trépassèrent les deux amans, comme Pyrame et Thisbé. La complotie française a célébré ceux-ci : 119 étaient si parfaits Qu'OA disait qu'ils étaient Les plus beaux de la ville. Vers naturels et tels, grâce à Dieu, (l'on s'est mis à les faire aujourd'hui. Le sujet de la ballade de sir Cauline se retrouve à peu près partout. La ballade Chilée Waters peint la vie privée dans ce qu'elle a d'intime et de pathétique. Le mot CkUde ou C^iMy maintenant CkUd (enfant)» est employé par les vieux poètes anglais comme une sorte de titre ; ce titre est donné . au prince Arthur d«is la Fairû queen, (la reine des fées) ; le fils du roi est appelé Cfiide Driêfram, Voici cette ballade à quelques strophes près. Yotis remar

bO ESSAI querez qa'Ellen répète presque mot à mot les paroles de ChUde-Waters, de même que les héros d'Homère répètent totidem verbis les messages des chefs. La nature, lorsqu'elle n'est pas sophistiquée, a un type commun dont l'empreinte est fçravée au fond des mœurs de tous les peuples. CHILDE-WATERS. Childe-Waters était dans son écurie et flattait de la main son coursier blanc comme du lait. Vers lui s'avance une jeune lady, aussi belle que quiconque porta jamais habillement de femme. EUe dit : " Le Christ vous sauve, bon Childe-Waters !" Elle dit : " Le Christ vous sauve, et voyez ! ma ceinture " d'or qui était trop longue, est maintenant trop courte " pour moi. " £t tout cela est que d'un enfant de vous je sens le poids " à mon côté. Ma robe verte est trop étroite ; auparavant " elle était trop large." — " Si l'enfant est mien, belle Èllen, dit-il, s'il est mien, " conune vous me le dites, prenez pour vous Cheshire et ** Lancashire ensemble ; prenez-les pour être votre bien. " Si l'enfant est mien, belle Èllen, dit-il, s'il est mien, " comme vous le jurez, prenez pour vous Cheshire et Lan" cashire ensemble, et faites cet enfant votre héritier." Elle dit: — "J'aime mieux avoir un baiser, Childe-Waters, " de ta bouche que d'avoir ensemble Cheshire et Lanca" shire qui sont au nord et au sud. " Et j'aime mieux avoir un regard, Childe Waters, de tes ** yeux, que d'avoir Cheshire et Lancashire ensemble et de " les prendre pour mon bien." — *' Demain, EUen, je dois chevaucher loin dans la con" trée du nord : la plus belle lady que je rencontrerai, £1** len, il faudra qu'elle vienne avec moi." — ** Quoique je ne sois pas cette belle lady, laisse-moi " aller avec toi ; et je vous prie, Childe- Waters, laissez-moi " être votre page à pied."

SUR LA LII[^]TÉIIATURE ANGLAISIS. Ci — " Si VOUS voulez être mon page à pied, Ellen, comme " vous me le dites, il faut alors couper votre robe verte un *' pouce au-dessus de vos genoux. ^' Ainsi ferez de vos cheveux blonds, un pouce au-dessus ** de vos yeux. Vous ne direz à personne quel est mon ** nom, et alors vous serez mon page à pied." Elle, tout le long jour que Childe-Waters chevaucha, courut pieds nus à son côté, et il ne fut jamais assez courtois chevalier pour dire : " Ellen, voulez-vous cheveu" cher }" " Chevauchez doucement, dit-elle, 6 Childe-Waters; " pourquoi chevauchez-vous si vite ? L'enfant qui n'appar*' tient à d'autre homme qu'à toi brisera mes entrailles." Il dit: — " Vois-tu cette eau, EÛen, qui coule à plein ** bord ?" — " J'espère en Dieu, 6 Childe-Waters ; vous ne " souffrirez jamais que je nage." Mais quand elle vint à la rivière, elle y entra jusqu'aux épaules. " Que le Seigneur du ciel soit maintenant mon ** aide, car il faut que j'apprenne à nager." Les eaux salées enflèrent ses vêtemens ; notre lady souleva son sein. Childe-Waters était un homme de malheur : bon Dieu ! obliger la belle EÛen à nager 1 Et quand elle fut de l'autre côté de l'eau, elle vint à ses genoux. Il dit : " Viens ici, toi, belle Ellen : vois là-bas " ce que je vois. " Ne vois-tu pas un château, Ellen, dont la porte brille " d*or rougi ? De vingt-quatre belles ladies qui sont là, la " plus belle est ma compagne." — " Je vois maintenant le château, Childe-Waters ; d'or " rougi brille la porte. Dieu vous donne bonne connais** sance de vous-même et de votre digne compagne !" Là étaient vingt-quatre belles ladies folâtrant au bal, et Ellen, la plus belle lady de toutes, mena le destrier à Técurie. Et alors parla la sœur de Childe-Waters. Voici les mots qu'elle dit : " Vous avez le plus joli petit page, mon frère, " que j'aie jamais vu Mais ses flancs sont si gros, sa ceinture est placée si haut! Childe-Waters, je vous prie, laissez-le coucher " dans ma chambre."

62 XS8AI *' 11 n'est pas convenable qu'tm petit page à pied, qui " a conru à travers les marais et la boue, couche dans la " chambre d'une lady qui porte de si riches atours. " n est plus convenable pour un petit page à pied qui a " couru à travers les marais et la boue, de souper sur ses " genoux, devant le feu de la cuisine." Quand chacun eut soupe, chacun pot le chemin de son lit. Il dit : *' Viens ici, mon petit page à pied, et écoute " ce que je dis : " Descends à la ville et reste dans la rue : la plus belle *' femme que tu pourras trouver, arrête-la pour dormir " dans mes bras ; apporte->la dans tes deux braa, de peur ** qu'elle ne se salisse les pieds." Èllen est allée à la ville ; elle a demeuré dans la rue ; la plus beUe femme qu'elle a pu rencontrer, elle Ta arrêtée pour donnir dans les bras de Childe-Waters. Elle l'a apportée dans ses deux bras, de peur qu'elle ne se salit les pieds. " Je vous prie maintenant, bon Childe-Waters, de me " laisser coucher à vos pieds, car il n'y a pas de place dans " cette maison où je puisse essayer de dormir." Il lui accorda la permission, et la belle Èllen se coucha au pied de son lit. Cela fait, la nuit passa vite, et quand le jour approcha. Il dit : *' Lève- toi, mon petit page à pied ; va donner à " mon cheval le blé et le foin ; donne-lui à présent la bonne " avoine noire, afin qu'il m'emmène mieux." Lors se leva la belle Èllen et donna au cheval le blé et le foin : elle en fit ainsi de la bonne avoine noire, afin que le cheval emmenât mieux Childe-Waters. Elle appuya son dos contre le bord de la mangeoire, et gémit tristement ; elle appuya son dos contre le bord de la mangeoire, et là elle fit sa. plainte. Et elle fut entendue de la mère chérie de Childe-Waters. La mère entendit la dolente douleur ; elle dit : " Debout, " toi, Childe-Waters ! et va à l'écurie. Car dans ton écurie est un spectre qui gémit péniblement, ou bien quelque femme est en travail d'enfant; " elle commence la douleur." Childe-Waters se leva promptement; il xevêtit sa che

8UB LA HTTÉBATURB ANGLAISE. 63 mise de soie, et mit ses autres habits sur son corps blanc comme du lait. Et quand il fut à la porte de l'écurie, il s'an^M» tout court pour entendre comment sa belle Èllen faisait ses lamentations. EUe disait : " Lullabye, mon cher enfant ! Lullabye, cher " enfant ! cher ! Je voudrais que ton père fût un roi, et que " ta mère fût enfermée dans une bière." — •' Paix à présent, dit Childe-Waters, bonne et belle " Ellen ! prends courage, je te prie, et les noces et les re" levailles auront Heu ensemble le même jour.^ Un cai^ctère sauvage se décèle dans cette chanson. Chilae-Waters est atroce ; il se plaît à mettre sa maîtresse à l'épreuve des plus abominables tortures du corps et de Tatoe. ÊUen, ensorcelée, s'y soumet avec la résignation d'un amour qui compte pour rien les sacrifices. Elle fait une longue course à pied ; elle traverse un fleuve à la nage; elle subit toutes les humiliations dans le château des vingtquatre femmes ; elle s'entend dire de la bouche même de soii amant moqueur qu'il aime la plus belle de ces femmes ; d'après son ordre elle va lui chercher une courtisane ; elle, pauvre EUen, qu'il força de courir pieds nus dans la fange, doit enlever dans ses bras cette courtisane, de peur qu'elle ne se salisse les pieds. Jamais une plainte, pas un reproche ; et quand elle met au jour son enfant, au milieu de ses douleurs, elle le berce des paroles d'une nourrice ; elle demande un trône pour Childe-Waters, un cercueil pour elle. L'homme cruel est touché, et se croit enfin le père de l'innocente créature. Mais les noces et les relevailles ne viendront-elles pas trop tard ? Childe-Waters et Childe-Harold n'ont-ils pas quelques traits de ressemblance? Lord Byron aurait-il moulé son caractère sur un ancien héros de ballade, comme il monta sa lyre sur le vieux mode des poètes du xv® siècle ? 'Il serait possible que la première idée de cette ballade eût été empruntée de la dixième Nouvelle, dixième journée du Décaméron. Giiselda, éprouvée par Gualtieri, serait Ellen, et le nom même de JFoters n'est qu'une forme de cehii de Gautiei'. Mais entre les deux Nouvelles, il y a la

64 E3SAI différence de la nature humaine anglaise et de la nature humaine italienne. Avant de quitter le moyen-âge, je mentionnerai une chose dont on a pu s'apercevoir : je n'ai point parlé des auteurs qui ont écrit en latin pendant les sept ou huit siècles que nous venons de parcourir. Cela n'entrait point dans le plan que je me suis tracé, parce qu'en effet la littérature latine du moyen-âge, et avant le moyen-âge, appartient également à l'Europe de cette époque ; or, il ne s'agit ici que de l'idiome ou des idiomes particuliers aux Anglais. Ainsi je n'ai rien dit de Gildas dans le sixième siècle ; de Nennius, abbé de Banchor, d'Aldhehn dans le septième ; de Bède, d'Alcuin, de Boniface, archevêque de Mayence et Anglais, de Willebald, d'Eddius, moine de Cantorbérj', de Dungal et de Clément, dans le huitième ; de Jean Scot Erigène, d'Asser, à qui l'on doit la vie d'Alfred-le-Grand dont il était le favori, dans le neuvième ; de saint Dunstan, d'Elfrie le grammairien, dans le dixième ; d'Ingulphe, dans le onzième ; de Lanfranc, d'Anselme, de Robert White, de (Guillaume de Malmsbury, de Huntington, de Jean de Salisbury, de Pierre de Blois, de Géraud-Barry, dans les douzième et treizième ; de Roger Bacon, de Michel Scot, de Guillaume Ockam, de Mathieu Paris, de Thomas Wykes, d'Hemmingford, d'Avesbury, dans le treizième et quatorzième siècle. Ce n'est pas que ces écrivains ne soient remplis des choses les plus curieuses pour l'étude de l'histoire, pour celle des mœurs, des sciences et des arts. Il serait à désirer que nous eussions des traductions des principaux ouvrages de ces auteurs. Ici finit la première partie de cet Essai. La littérature anglaise, pour ainsi dire orale dans ses quatre premières époques, est parlée plutôt qu'écrite ; transmise à la postérité au moyen d'une sorte de sténographie, elle a les avantages et les défauts de l'improvisation : la poésie est simple, mais incorrecte ; l'histoire curieuse, mais renfermée dans le cercle individuel. Maintenant nous allons voir la haute poésie étouffer la poésie intime, et la grande histoire tuer la petite : cette révolution littéraire va s'opérer par la marche graduelle de la civilisation, au moment où une révolution religieuse va rompre l'unité catholique et la fraternité européenne.

SUB LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 65 SECONDE PARTIE.
CINQUIÈME ET DERNIÈRE ÉPOQUE DE LA LANGUE ANGLAISE.
LITTÉRATURE SOUS LES TUDOR. Jusqu'ici la poésie anglaise s'est
montrée à nous, catholique : les Muses habitaient au Vatican et chantaient
sous le dôme à moitié formé de Saint-Pierre, que leur élevait Michel-Ange :
maintenant elles vont apostasier et devenir protestantes. Leur changement
de religion ne se fit pourtant pas sentir d'une manière bien tranchée, car la
Réformation eut lieu avant que la langue fût sortie de la Barbarie : tous les
écrivains du premier ordre parurent après le règne de Henri VIII. On verra
ma remarque au sujet de Shakspeare, de Pope et de Dryden. Quoi qu'il en
soit, un grand fait domine l'époque où nous entrons : de même que j'ai peint
au lecteur le Moyennage, avant de lui parler des auteurs de ces bas siècles, il
me semble convenable d'ouvrir la seconde partie de cet Essai par quelques
recherches sur la Réformation. Comment fut-elle préparée ? Quelles en ont
été les conséquences pour l'esprit humain, pour les lettres, les arts et les
gouvernements ? Questions dignes de nous arrêter.

66 ESSAI > ^ V HERESIES ET SCHISMES QUI

PRECEDERENT LE SCHISME DE LUTHER. Depuis le moment où la Croix fut plantée à Jérusalem, l'Unité de l'Eglise ne cessa point d'être attaquée. Les philosophies des Hébreux, des Perses, des Indiens» des Egyptiens, s'étaient concentrées dans l'Asie sous la domination de Rome : de ce foyer allumé par l'étincelle évangélique, jaillit cette multitude d'opinions aussi diverses que les mœurs des hérésiarques étaient dissemblables. On pourrait dresser un catalogue des systèmes philosophiques, et placer à côté de chaque système l'hérésie qui lui correspond. Tertullien l'avait reconnu: les hérésies furent au christianisme ce que les systèmes philosophiques furent au paganisme, avec cette différence que les systèmes philosophiques étaient les vérités du culte païen, et les hérésies les erreurs de la religion chrétienne. Saint Augustin comptait de son temps quatre-vingthuit hérésies, en commençant aux Simonien et finissant aux Pélagiens. L'Eglise faisait tête à tout : sa lutte perpétuelle donne la raison de ces conciles, de ces synodes, de ces assemblées de tous les noms, de toutes les sortes que l'on remarque dès la naissance du christianisme. C'est une chose prodigieuse que l'infatigable activité de la Communauté chrétienne : occupée à se défendre contre les édits des empereurs et contre les supplices, elle était encore obligée de combattre ses enfans et ses ennemis domestiques. Il y allait, il est vrai, de l'existence même de la foi : si les hérésies n'avaient été continuellement retranchées du sein de l'Eglise par des Canons, dénoncées et stigmatisées par des écrits, les peuples n'auraient plus su de quelle religion ils étaient. Au milieu des sectes se propageant sans obstacles, se ramifiant à l'infini, le principe chrétien se fût épuisé dans ses dérivations nombreuses, comme un fleuve se perd dans la multitude de ses canaux. Le Moyen-âge, proprement dit, n'ignora point le schisme. Plusieurs novateurs en Italie, Wicliff en Angleterre, Je

» SUR LA LITTÉRATURE AM6LAI81B. 67' rôme de Pragae et Jean Huss en Allemagne, furent les précurseurs des réformateurs du XVI^e siècle. Une foule d'hérésies se trouvaient au fond des doctrines qui donnèrent lieu aux horribles croisades contre les malheureux Albigeois. Jusque dans les écoles de théologie, un esprit de curiosité ébranlait les dogmes de l'Église : les questions étaient tour à tour obscènes, impies et puériles. Valfrède, au X^e siècle, s'éleva contre la résurrection des corps. Béranger expliqua à sa manière l'eucharistie. les erreurs de Roscelius, d'Abailard, de Gilbert de la Porrée, de Herre Lombard et de Pierre de Poitiers furent célèbres : on demandait si Jésus Christ, comme homme, était quelque chose ; ceux qui le niaient furent appelés Ni/ulianistes. On en vint à ne plus lire les Ecritures et à ne tirer les argumens en preuve de la vérité chrétienne que de la doctrine d'Aristote. La scolastique domina tout, et Guillaume d'Auxerre se servit le premier des termes de *matéria* et de *forma*, appliqués à la doctrine de sacrements. Héloïse voulait savoir d'Abailard pourquoi les quadrupèdes et les oiseaux furent les seuls animaux amenés à Adam pour recevoir des noms : Jésus-Christ, entre sa mort et sa résurrection, fiit-il ce qu'il avait été avant sa mort et depuis sa résurrection ? Son corps glorieux était-il assis ou debout dans le ciel ? Son corps, que l'on mangeait dans l'Eucharistie, était-il nu ou vêtu ? Telles étaient les choses dont les esprits les plus orthodoxes s'enquéraient, et Luther lui-même, dans ses investigations, avait moins d'audace. > •%jr ATTAQUKS CONTRE LB CLSROB. Avec les hérésies contre l'Église marchaient de tout temps^ comme je l'ai dit ailleurs, les satires contre le clergé, mêlées aux reproches fondés qu'on pouvait faire aux prêtres : Luther siu: ce point encore n'approcha pas de ses devanciers. Les pasteurs s'étaient dépravés comme le troupeau ; si l'on, veut pénétrer à fondrintérieui^ de la société de ces temps-là» il faut lire les Conciles et les chartes d'abolition (lettres de grâce accordées par les rois) ; là se montrent à nu les plaies. 5»

68 V88AI de la société: les Conciles reproduisent sans cesse les plaintes contre la licence des mœurs ; les chartes d'abolition gardent les détails des jugemens et des crimes qui motivaient les Lettres- Royaux. Les capitulaires de Charlemagne et de ses successeurs, sont remplis de dispositions pour la réforme du clergé. On connaît l'épouvantable histoire du prêtre Anastase, enfermé vivant avec un cadavre, par la vengeance de Tévêque Caulin. ^Grégoire de Tours.) Dans les Canons ajoutés au premier concile de Tours, sous Tépiscopat de saint Perpet, on lit : " Il nous a été rapporté, ce qui est hornble (quod " nefaa), qu'on établissait des auberges dans les églises, et ' ' que le lieu où Ton ne doit entendre que des prières et des ** louanges de Dieu, retentit de bruit de festins, ' de paroles '^ obscènes, de débats et de querelles." Baronius, si favorable à la cour de Rome^ nomme le X' siècle le siècle de fer, tant il voit de désordres dans TËglise. L'illustre et savant Gherbert, avant d'être pape sous le nom de Sylvestre II,, et n'étant, encore qu'archevêque de Beims, disait : " Déplorable Rome ! tu donnas à noa ancêtres les '*' lumières les plus éclatantes, et maintenant tu n'as {âus que d'horribles ténèbres. 'Nous avons vu Jean Octavien conspirer, au milieu de mille prostituées, contre, le même Othon qu'il avait, proclamé empereur, il est renversé, et Léon le Néophyte lui succède. Othon s'éloigne de Rome, " et Octavien y entre : il chasse Léon, coupe les doigts, les ** mains et le nez au diacre Jean, et, après avoir ôtelavie à beaucoup de personnages distingués, il périt bientôt luimême. Sera-t-il possible de soutenir encore qu'une si " grande quantité de prêtres de Dieu, dignes par leur vie et '*' leur mérite d'éclairer l'univers, se doivent soumettre à de " tels monstres, dénués de toute connaissance des sciences " divines et humaines ?" Saint Bernard ne montre pas phis d'indulgence aux vices de son siècle ; saint Louis fut obligé de fermer les yeux sur les prostitutions et les désordres qui régnaient dans son armée. Pendant le règne de Philippe-le-Bel, un concile est convoqué exprès pour remédier au débordement des mœurs. L'an 1351, les prélats et les Ordres mendiants exposent leurs mutuels griefs à Avignon devant Clément VII. Ce pape. « « tt

The text on this page is estimated to be only 29.97% accurate

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 69 favorable aux moines, apostrophe les prélats : " Parlez" vous de pauvreté, vous, si avides, que tous les bénéfices du " monde ne vous suffiraient pas ? Que dirai-je de votre ** chasteté ? — vous haïssez les mendiants, vous leur fermez " vos portes» et vos maisons sont ouvertes à des syco" phantes et à des infâmes (leoni» et iruffatorilma)" La simonie était générale, les prêtres violaient presque partout la règle du célibat; ils vivaient avec des femmes perdues, des concubines, et des chambrières ; un abbé de Noreïs avait dix>huit enfans. En Biscaye on ne voulait que des prêtres qui eussent des commères, c'est-à^lire des femmes supposées légitimes. Pétrarque écrit à Tun de ses amis : " Avignon est devenu " un enfer« la sentine de toutes les abominations. Les mai** sons, les palais, les églises, les chaires du pontife et des cardinaux, l'air et la terre, tout est imprégné de mensonge ; on traite le monde futur, le jugement dernier, les peines de ^ Tenfer, les joies du paradis, de fables absurdes et puérites.^ Pétrarque cite à l'app^ de ces assertions des anecdotes scandaleuses sur les débauches des cardinaux. Dans un sermon prononcé devant le pape, en 1364, le docteur Nicolas Orem prouva que rAnte-Christne tarderait pas à paraître, par six raisons tirées de la perte de la doctrine, de Toigueil ^es prélats, de la tyrannie des chefs de FEglise et de leur aversion pour la vérité. Ces reproches, perpétués de siècle en siècle^ furent repro* doits par Erasme et Rabelais. Tout le monde apercevait ces vices qu'un pouvoir long-temps sans contrôle et la grossièreté du moyen-âge introduisirent dans l'Eglise. Les rois ne se soumettaient plus au joug des papes ; le long schisme du XIV* siècle avait attiré les regards de la foule sur le désordre et l'ambition du gouvernement pontifical : Içs magistrats faisaient lacérer et brûler les bulles ; les conciles mêmes s'occupaient des moyens de remédier aux abus. Ainsi lorsque Luther parut, la Réformation était dans tous les esprits, il cueillit un fruit mûr et près de tomber. Mais voyons quel était Luther : il nous ramènera natujral.lement à Henri VIII, car il tient à ce roi par ses innovations religieuses, et par les querelles qu^il eut avec le fondateur de l'Eglise anglicane.

70 ESSAI LUTHER. Eg « « Martin Luther, créateur d'une religion de princes et de gentilshommes, était fils d'un paysan. Il raconte en peu de mots son histoire, avec cette humilité effrontée qui vient du succès de toute une vie :* ** J'ai souvent conversé avec Mélanchton, et lui ai ra^ conté ma vie de point en point. Je suis fils d'un paysan ; mon père, grand-père, mon aïeul, étaient de vrais paysans. " Mon père est allé à Mansfeld et y est devenu mineur. Moi, j'y suis né. Que je dusse être ensuite bachelier, docteur, etc., cela n'était point dans les étoiles. N'û-je pas étonné des gens en me faisant moine ? Puis en " quittant le bonnet brun pour un autre ? Cela vraiment a bien chagriné mon père, et lui a fût mal. Ensuite je me suis pris au cheveux avec le pape, j'ai épousé une nonne échappée, et j'en ai eu des enfans. Qui a vu cela dans les " étoiles ? Qui m'aurait annoncé d'avance qu'il en dût " arriver ainsi ?" Né à Eisleben le 10 novembre 1483, envoyé dès l'âge de six ans à l'école à Eisenach, Luther chantait de porte en porte pour gagner son pain, " et moi aussi, dit-il, j'ai été " un pauvre mendiant, j'ai reçu du pain aux portes des *' maisons." Une dame charitable, Ursule Schweickard, en eut pitié et le fit élever; il entra en 1501 à l'université d'Erfurth : enfant pauvre et obscur, il ouvrit cette ère nouvelle qui commence à lui ; ère que tant de changemens et de calamités devaient rendre impérissable dans la mémoire des hommes. Luther se Uvra d'abord à l'étude du droit ; il la prit en aversion et s'occupa de théologie, de musique et de littérature : il vit un de ses compagnons tué d'un coup de foudre, promit à sainte Anne de se faire moine> et le 17 juillet 1505 entra la nuit dans le couvent des Augustins, à Erfurth : il s'enferma dans le cloître avec un Plante et un Vii^gîle pour chaîner le monde chrétien. * Ce que je Ttia dter de Luther est tiré en grande ptrtie de l'onrrige deniidremeatirabUépar M. Michelet et intitulé Mémofru de Luther.

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 71 Deux ans après, il fut ordonné prêtre. " Lorsque je dis une première messe, j'étais presque mort, car je n'avais aucune foi ; puis vinrent les dégoûts, les tentations, les ** doutes." Dans le dessein de raffermir ses croyances, Luther partit pour Rome. Là, il trouva l'incrédulité assise sur le tombeau de saint Pierre, et le paganisme ressuscité au Vatican. Jules II, le casque en tête, ne rêvait que combats, et les cardinaux, cicéroniens de langage, étaient transformés en poètes, en diplomates et en guerriers. La papauté, prête à devenir gibeline, avait, sans s'en apercevoir, abdiqué l'autorité temporelle : le pape, en se faisant prince à la manière des autres princes, avait cessé d'être le représentant de la république chrétienne ; il avait renoncé à ce terrible tribunal des peuples, dont il était auparavant investi par l'élection populaire. Luther ne vit pas cela ; il ne saisit que le petit côté des choses : il revint en Allemagne, frappé seulement du scandale de l'athéisme et des mœurs de la cour de Rome. A Jules II succéda Léon X, rival de Luther ; le siècle fut divisé entre le pape et le moine : Léon X lui imposa son nom, Luther sa puissance. Il s'agissait de faire achever Saint-Pierre , • l'argent manquait. Sans avoir la foi qui faisait au moyen-âge jaillir des trésors, on se souvint à Rome du temps où la chrétienté contribuait de ses aumônes à la construction des cathédrales et des abbayes. Léon X fit vendre en Allemagne, par les Dominicains, les indulgences que vendaient auparavant les Augustins. Luther, devenu vicaire provincial des Augustins, s'éleva contre l'abus de ces indulgences. Il s'adressa à l'évêque de Brandebourg, à l'archevêque de Mayence: il n'obtint qu'une réponse évasive du premier; le second ne répondit point. Alors il proposa publiquement les thèses qu'il prétendait soutenir contre les indulgences. L'Allemagne fut ébranlée : Tetzel brûla les propositions de Luther, les étudiants de Wittemberg brûlèrent les propositions de Tetzel. Étonné de son succès, Luther aurait volontiers reculé. Léon X entendit de loin un bruit qui s'élevait de l'autre côté des Alpes, une rumeur survenue chez des Barbares : ** rivalité de moines," disait-il. Les Athéniens se mo

72 BSSAI qu'avaient des Barbares de la Macédoine. Le goût du prince de l'Eglise pour les lettres l'emportait sur de plus hautes considérations ; il trouvait que frère Luther était ** un beau génie." Fra Martirio aveva un bellissimo ingénia* Néanmoins, pour complaire à ses théologiens, il somma ce beau génie de comparaître à Rome. Luther, fort de l'appui de l'électeur de Saxe, éluda cet ordre. Cité à Augsbourg, il y vint avec un sauf- conduit de l'empereur. Il disputa avec le légat Caïetân'o' de Vio : on ne s'entendit point ; on ne s'entendait jamais dans ces joutes de paroles. Luther en appela au pape mieux informé : il avoue qu'avec un peu moins de hauteur de la part du légat, il se fût rendu, parce que dans ce temps-là iJvoyat/ encore bien peu les erreurs du pape. Léon X sollicitait l'électeur de Saxe de lui Uvrer Luther : Frédéric résista. Luther rassuré écrivit au pape: ** J'en atteste Dieu et les hommes ; je n'sâ. jamais voulu, je ne veux pas davantage aujourd'hui toucher à l'Eglise romaine ni à votre sainte autorité. Je reconnais pleinement '* que cette Eglise est au-dessus de tout, qu'on ne peut rien '* préférer de ce qui est au ciel et sur la terre, si ce n'est " Jésus-Christ, notre Seigneur." Luther était sincère, quoique les apparences fassent contre lui ; car, en même temps qu'il s'explique ainsi avec le pape, il disait à Spalatin : " Je ne sais si le pape n'est pas l'ante*' christ ou l'apôtre de l'ante-christ."^ Bientôt il pubMa son livre de la Captivité de Bahyône, Il y déclare que l'Egtise est captive, le Christ profané dans l'idolâtrie de la messe, méconnu dans le dogme de la Transsubstantiation, et pri> sonnier du pape. Et tenant à constater qu'il attaquait encore plus la papauté que le pape, il disait dans une nouvelle lettre à Léon X: '* Il éiut bien qu'une fois pourtant, très honorable père, je me souviens de toi. Ta renommée tant célébrée des gens de lettres, ta vie irréprochable te mettrait audessus de toute attaque. Je ne suis pas si sOt que de m'en prendre à toi, lorsqu'il n'est personne qui ne te " loue. Je t'ai appelé un Daniel dans Babylone ; j'ai pro* Bandello. « et «r (t « ce

The text on this page is estimated to be only 29.81% accurate

«c BVR LA LITTÉRATURB ANGLAISE. 73 " testé de ton innocence. . . . Oui, cher Léon> tu me fais " l'effet de Daniel dans la fosse, d'Ézéchiél parmi les scorpions. Que pourrais>tu seul contre ces monstres ? ajoutons encore trois ou quatre cardiiiiiaux, sairans et vertueux. Vous seriez empoisonnés infailliblement, si vous osiez *' entreprendre de remédier à tant de maux. . • . C'en est fait " de la cour de Rome." , Il y a plus de trois siècles que cette prédiction est échappée à Luther, et la coUr de Rome existe encore. Les lettres du moine trouvaient Léon X occupé avec Michel-An^e à élever Saint-Pierre, et écrivant à Raphaël : " Vous ferez l'honneur de mon pontificat." Leeu X, dit Palavicini, con mapgior ctara Mamà colora a euifosêer note le fatale délia Greeia e le âeUzie de^ Poeii, che V istorie deUa chieâa, e la doilrina de* Padn. Les croassemens germaniques de Luther impatientaient le Médicis au milieu des arts, sous le beau ciel de l'Italie. Pour étouffer ces bruits ûnportuns, et ne se pouvant persuader qu'il s'agissait d'un schisme, il prépara la bulle de eondamnaHon, La bulle arrivée en Allemagne, le peuple se soulève : à Êrfurth, on la jette à l'eau ; elle est brûlée à Wittemberg ; première flamme d'un embrasement qui, de TËurope, devait se répandre dans les autres piürties de la terre. Ici un beau combat entre Luther et Luther, car, encore une fois, Luther était un homme de conviction. Ce combat est bien reproduit dans M. Michelet, k part faite à la traduction qui donne inévitablement et nécessairement à la littérature et aux idées, l'expression de la littératiure moderne et des idées de notre siècle. Au commencement de son Traité de Servo arbitrio, Luther dit à Erasme : " Sans doute tu. te sens quelque peu arrêté en présence " d'une suite si nombreuse d'érudits, devant le consentement de tant de siècles, où brillèrent des hommes si habiles ilans les lettres sacrées, où parurent de si grands martyrs, glorifiés par de nombreux miracles. Ajoute encore les théologiens plus récents, tant d'académies, de conciles, d'évêques, de pontifes. De ce côté, se ttou" vèrent l'érudition, le génie, le nombre, la grandeur, la tt «

ce 74 ESSAI " hauteur, la force, la sainteté, les miracles ; et que n'y a-t-il pas? Dumien Wicliff et Laurent Valla (et aussi Augustin, quoique tu Toublies), puis Luther ; un pauvre " homme, né d'hier, seul avec quelques amis qui n'ont ni " tant d'érudition, ni tant de génie> ni le nombre, ni la *' grandeur, ni la sainteté, ni les miracles : à eux tous ils " ne pourraient guérir un cheval boiteux. ..." Dans ce traité de Servo arintrio, Luther se déclare pour le Grâce contre le Libre arbitre ; celui qui étendit, s'il n'établit pas, le libre examen, chargeait la Volonté de chaînes ; ces contradictions sont naturelles aux hommes. Il n'y a d'ailleurs aucune liaison directe entre la fatalité providentielle et le despotisme social ; ce sont deux ordres de faits distincts ; l'un appartient au domaine de la philosophie et de la théorie, l'autre est du ressort de la politique et de la pratique. L'Allemagne est le pays de l'honnêteté, du génie et des songes : plus les abstractions des esprits brumeux sont intelligibles, plus elles excitent d'enthousiasme parmi les rêveurs qui les croient comprendre. Les compatriotes de Luther firent, des opinions de saint Augustin ressuscitées, la règle de leur foi. Luther s'adressa surtout aux nobles : il dédia sa défense des articles condamnés au seigneur Fabien de Feilitzch : " Que cet ^rit me recommande à toi " et à toute votre noblesse." Il publia soû pamphlet : A la nobl€88e chrétienne d'Allemagne sur l* amélioration de la chréiienté. Les principaux nobles, amis de Luther, étaient Silvestre de Schauenberg, Franz de Sickingen, Taubenheim et Ulrick de Hutten^ Le margrave de Brandeboui^ sollicitait la faveur de voir le nouvel apôtre. C'est ainsi qu'en France et en Angleterre les Réformistes furent des rois, des princes et des nobles: en France, la sœur de François I, Jeanne d'Albret, Henri IV, les Châtillon, les Bouillon, les Rohau; en Angleterre, Henri VIII, ses évêques et sa cour. ' Quand j'avançai cela dans les Études historiques, j'eus le malheur, contre mon intention, de blesser des susceptibilités ; j'en conviens, dans nos temps de démocratie, il est peut-être dur pour ceux qui se disent les fondateurs de la hberté populaire de se trouver, par origine, des aristo

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. Les craies descendus d'une race de princes et de nobles : qu'y faire ? c'est la stricte vérité ; on la pourrait appuyer d'une masse de faits irrécusables. La diète de Worms fut le triomphe de Luther ; il y comparut devant l'empereur Charles-Quint, six électeurs, un archiduc, deux landgraves, vingt-sept ducs, un grand nombre de comtes, d'archevêques et d'évêques. Il entra dans la ville, monté sur un char, escorté de cent gentilhommes armés de toutes pièces. On chantait devant lui un hymne, la Martelaise du temps : Notre Dieu est une forteresse, Vn^{ne} épée et une bonne armure.* Le peuple était monté sur les toits pour voir passer Martin. Ferme et modéré, le Docteur ne voulut rien rétracter de ce qu'il avait avancé touchant les doctrines, mais il offrit de d'avouer ce qui pouvait lui être échappé d'inconvenant contre les personnes. Ainsi, comme l'a dit M. Miguel d'une manière remarquable, Luther dit non au pape, non à l'empereur. Cela prouve de la conviction et du courage, mais de ce courage facile quand on est bien défendu, quand on est environné de beaucoup d'éclat, quand on est excité par l'ambition de devenir chef de secte, et par l'espoir d'une grande renommée. Au surplus, tous les sectaires ont dû nom. L'hérésie d'Arius dura plus de trois siècles dans sa vigueur et subsiste encore ; elle divisa le monde civilisé et s'empara de tout le monde Barbare, les Francs de Clovis exceptés : Alaric et Genseric, qui saccagèrent Rome catholique, étaient Ariens. Arius avait dit non bien avant Luther dont les doctrines n'ont pas encore atteint l'âge de celles du prêtre d'Alexandrie. Luther était encouragé dans le sein de la diète même : des nobles et des comtes étaient allés le visiter. " Le pape, " dit Luther, avait écrit à l'empereur de ne point observer " le sauf-conduit. Les évêques y poussaient ; mais les princes et les états n'y voulurent point consentir ; car il en fût résulté bien du bruit. J'avais tiré un grand éclat ** de tout cela ; Us devaient avoir peur de moi plutôt que Je . « M. Heine } Renu iet Deiur Momdei, €€

76 S8SAI '* n'avais d'eux. En effet, le landgrave de Hesse, qui était '*' encore un jeune seigneur, demanda à m'entendre, vînt " me trouver, causa avec moi, et me dit à la iîn : * Cher " * Docteur, si vous avez raison, que notre Seigneur Dieu ** ' vous soit en aide V " Quoi qu'il en soit, Tapparition de Luther à la diète montrait quelque force d'ame, car Jean Hus», malgré le passeport d'un empereur, n'en avait pas moins été brûlé vif. Quand le Christ parut devant Fîlate, il était seul, abandonné même de ses douze disciples : toutes les puissances de la terre s'élevaient contre lui, et l'on n'eut point égard au sauf-conduit qu'il avait du ciel. La diète publia le ban impérial, il frappait Luther et ses adhérens. Voltaire prétend que Charles^Quint hésita entre le moine d'Erfurth et Rome. Le sauf-conduit fut maintenu dans l'acte du ban. Le même Charles-Quint, qui accorda une audience solennelle à Luther> refusa d'entenÂ^ Femand Cortès. Le Réformateur se retira: l'électeur de Saxe, pour le soustraire à tout danger, et peut-être d'accord avec Martin lui-même, le fit enlever, et l'enferma dans le château de Wartbourg. Du haut de sa forteresse, Luther lança une multitude d'écrits, imitant Athanase qui combattait pour la foi, du fond des grottes de l'Egypte. Il était tenté: sa chair indûmptée le brûlait dun feu dévorant. Dans son Pathmos (ainsi ce nouveau saint Jean appellè-t-il le château de WartbourgO il croyait ouïr, la nuit, des noisettes se heurter dans un sac, et entendre un grand bruit sur les marches d'un escalier, que fermaient des chaînes- et une porte de fer: c'était l'Apostasie qui revenait. Luther» rendu impétueux par cette captivité l)ienveillante qui lui donnait l' air d'un martyr, ne parlait plus que de briier les cèdres, d*abaisser les Pharaons superbes et endurcis» Il écrivait rudement à l'archevêque de Mayence, et datait ainsi : ** Donné en mon désert, le dimanche après la sainte Ca" therine, 25 novembre 1821." Le cardinal, archevêque de Mayence, répondait humblement, ou fièrement : ** Cher ** docteur, j'ai reçu votre lettre. . . je souffire volontiers " une réprimande fraternelle et chrétienne." Prêchant son nouvel Evangile, Martin disait : " J'espère

8UR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. ^7 (4 « qu'ils me tueront ; mais mon heure n'est pas venue ; il faut qu'auparavant je rende encore plus furieuse cette race de vipères." Il hésite d'abord à se prononcer contre les vœux monastiques ; puis se fortifiant dans ses idées, il déclare qu'il a formé * une vigoureuse conspiration pour ** * les détruire et les mettre au néant.' " Il n'approuvait pas les théologiens démagogues, qui marchaient sur ses traces et brisaient les Images. *' Si tu " veur éprouver leurs inspirations, écrit-il à Melanchton, " demande s'ils ont ressenti ces angoisses spirituelles et *' ces naissances divines, ces morts et ces enfers." Il avait commencé à publier sa traduction de la Bible : des princes et des évêques la prohibèrent ; comme sectaire et comme auteur, il s'irrita, la colère lui donna la prévision de l'avenir. Le peuple s'agite de tous côtés, et il " aies yeux ouverts; il ne veut plus se laisser opprimer. " C'est le Seigneur qui mène tout cela et qui ferme les yeux des princes sur ces symptômes menaçans ; c'est lui qui consommera tout par leur aveuglement et leur " violence ; il me semble voir l'Allemagtte nager dans le " Qu'ils sachent bien que le glaive de la guerre civile est " suspendu sur leurs têtes." Et qui suspendait le glaive de la guerre civile sur la tête de ces princes, si ce n'était Luther ? Dans cette année 1522, Henri VIII, encore orthodoxe, fit paraître le livre dont je parlerai ailleurs et qu'il avait fait faire ou revoir peut-être par son chapelain et ses ministres théologiens. Le moine réformateur malmène son collègue le roi réformateur. ** Quel est donc ce Henri, ce nouveau Thomiste, ce disciple du monstre, pour que je respecte ses blasphèmes et sa violence ? Il est le défenseur de TËglise, oui, de son église à lui, qu'il porte si " haut, de cette prostituée qui vit dans la pourpre, ivre de débauches, de cette mère de fornications. Moi, mon chef est Christ, je frapperai du même coup cette église et son défenseur qui ne font qu'un ; je les briserai." Henry VIII, ne pouvant brûler Luther, répliqua: ses bûchers étaient plus redoutables que ses écrits. La Réfonnation s'étendait à l'aide de l'imprimerie qui « « «(tt

78 B8SAI semblait avoir été découverte à temps pour la propagation des nouvelles doctrines ; l'église luthérienne s'établissait ; on sait ce qu'elle a rejeté et ce qu'elle a conservé des dogmes de l'église romaine. Mais le schisme entraînait de toutes parts dans la nouvelle communion : Calvin paraissait à Genève ; Luther se brouillait avec Carlostadt, et écrivait contre lui des pamphlets amers. Les paysans se soulevèrent contre leurs seigneurs et se jetèrent sur les biens des princes ecclésiastiques : de là les troubles de la Souabe, de Francfort, du pays de Bade, de l'Alsace, du Palatinat, de la Bavière, de la Hesse. En vain Luther fit ce qu'il put pour désarmer la foule ; en vain s'écriait-il que la révolte n'a jamais eu une bonne fin, que qui se sert de Tépée périra par l'épée : le glaive était tiré ; il ne devait rentrer dans le fourreau qu'après deux siècles d'immolation. Dans la réponse de Luther aux douze articles des paysans de la Souabe, il y a des choses justes et raisonnables ; il dit aussi aux seigneurs des vérités qui pouvaient leur sembler hardies ; mais entraîné par le caractère de sa Réformation ennemie à[^] peuple, il se montre d'une dureté révoltante contre les paysans ; il ne donne pas une larme à leurs malheurs. "Je crois, dit-il, que tous les paysans doivent périr plu* tôt que les princes et les magistrats, parce que les pay" sans prennent l'épée sans l'autorité divine. . . . Nulle misé" ricorde, nulle tolérance n'est due aux paysans, mais l'in" dignation de Dieu et des hommes. . . . Les paysans sont " dans le ban de Dieu et de l'empereur. On peut les trai" ter comme des chiens enragés." Et cependant ces chiens enragés avaient été déchaînés par la parole de Luther. Pour ces hommes mis au ban de Dieu, on ne sent dans l'émancipateur de l'esprit humain aucune sympathie des libertés populaires. Il se brouilla avec tous les sectaires qui sortirent de sa réforme ; il ne pardonna jamais à Erasme son libero arbitrio. ** Dès que je reviendrai en santé, je veux, avec l'aide de *' Dieu, écrire contre lui, et le tuer. Nous avons souffert " qu'il se moquât de nous et nous prit à la gorge, mais au" jourd'hui qu'il en peut faire autant au Christ, nous vou'* Ions nous mettre contre lui. ... Il est VTai qu'écraser

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 79 tt « ^asine c'est écraser une punaise ; mais mon Christ dont il se moque m'importe plus que le p^{er}il d'Erasme. Si je vis, je veux, avec l'aide de Dieu, purger l'Eglise de son ordure. C'est lui qui a semé et fait naître Crotus, *' Egranus, Witzeln, Ecolampade, Campanus et d'autres "visionnaires ou épicuriens. Je ne veux plus le recon" naître dans l'Eglise, qu'on le sache bien . . . " '* S'il prêche, cela sonne faux comme un vase fêlé. Il a " attaqué la papauté, et maintenant il tire sa tête du sac." Erasme et Luther avaient été long-temps amis et regardés tons deux comme des hérétiques. ** Voilà, dit très bien M. Nisard, de petites questions " pour les partisans du fatalisme historique, qui grossissent " et grandissent un homme de tout ce qui s'est fait après " lui, et par des causes qu'il n'aurait ni voulues, ni pré" vues : mais je ne les trouve pas déjà si mauvaises pour " l'heure où nous sommes. A cette heure-là en effet, de *' qui pensez-vous qu'il soit demeuré le plus de choses, de " Luther niant le libre arbitre, et remplaçant le dogme par " le dogme, ou plus crûment, la superstition par la superstition, ou d'Erasme revendiquant pour l'homme la liberté de la conscience ?"(*) Les Turcs ayant assiégé Vienne, Luther appela noblement les Allemands à la défense de la patrie. Puis vinrent les ligues de Smalkade, les anabaptistes de Munster. Ceux-ci prêchèrent contre le pape et contre Luther ; ils préféraient même le premier au dernier : ils considéraient Luther comme l'ami de la noblesse, et il fut maudit par eux, de même qu'il l'avait été par les paysans de la Souabe.

MARIAGE. VIE PRIVÉE DE LUTHER. Luther devait à ses opinions une démarche qui en était la conséquence et la suite. Il avait ouvert la porte des cloîtres : il en sortait une foule d'hommes et de femmes dont il ne savait que faire : il se maria donc, tant pour leur don(«) De Nisard, 2e partie, Revue des Deux Mondes, 16 septembre 1835.

SO ESSAI ner un bon exemple, que pour se d^arrasser de ses tentations. Quiconque a enfreint les règles, cherche à entraîner les faibles avec soi, et à se couvrir de la multitude : par ce consentement d'un grand nombre, on se flatte de faire croire à la justice et au droit d'une action qui souvent ne fut que le résultat d'un accident ou d'une passion irrèflé^ chie. Des vœux saints furent doublement violés ; Luther épousa une Religieuse. Tout cela est peut-être bien selon la nature ; mais il y a une nature plus élevée : il est difficile, quelles que soient d'ailleurs les vertus de deux époux» qu'ils inspirent la confiance et le respect, en faisant le serment de l'union conjugale au même autel où ils prononcèrent les vœux de chasteté et de solitude. Jamais le chrétien ne déposera dans le cœur d'un prêtre le fardeau caché de sa vie, si ce prêtre a une autre épouse que cette Eglise mystérieuse qui garde le secret des fautes et console les douleurs. Le Christ, Pontife et Victime, vécut dans le célibat, et il quitta la terre à la fin de la jeunesse.* La Religieuse que Luther épousa se nommait Catherine de Bora : il l'aima, vécut bien avec eUe, et travailla de ses propres mains pour la nourrir : celui qui fit des Princes et dépouilla le Clergé de ses richesses, resta pauvre ; il s^onora par son indigence, comme nos premiers révolutionnaires. On lit ces paroles touchantes dans son testament : " Je certifie que nous n'avons ni argent comptant, ni trè" sor d'aucune espèce. En cela rien d'étonnant, si l'on " veut considérer que nous n'avons eu d'autre revenu que '* mon salaire et quelques présents." On suit avec intérêt Luther dans sa vie privée et dans ses opinions particulières. Il a plusieurs belles pensées sur la nature, sur la Bible, sur les écoles, sur l'éducation, sur la foi, sur la loi. Ce qu'il dit de l'imprimerie est curieux. Une idée individuelle le conduit à une vérité générale, à une vue de l'avenir. " L'imprimerie est le dernier et le suprême don, le mm" fitum et postremum donum, par lequel Dieu avance les " choses de l'Evangile. C'est la dernière flamme qui luit '* avant l'extinction du monde. Grâce à Dieu, elle est ve« « nue à la fin."

« SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 81 H Eût entendu Luther dans l'intimité des sentimens domestiques : " Cet enfant (son fils) et tout ce qui m'appartient, est haï " de leurs partisans, haï des diables. Cependant tous ces ennemis n'inquiètent guère le cher enfant; il ne s'inquiète pas de ce que tant et de si puissans seigneurs lui en veulent ; il suce gaiement la mamelle, regarde autour *' de lui en riant tout haut, et les laisse gronder tant qu'ils " veulent." Ailleurs, parlant encore de ses enfans, il dit : Telles étaient nos pensées dans le paradis, simples et naïves ; innocentes, sans méchanceté ni hypocrisie ; nous eussions été véritablement comme cet enfant quand il • parle de Dieu et qu'il en est si sûr. " Quels ont dû être les sentimens d'Abraham, lorsqu'il " a consenti à sacrifier et égorger son fils imiqué ? Il n'en " aura rien dit à Sara." Le dernier tndtest d'une familiarité et d'une tendresse presque sublime». Il déplore la mort de sa petite fille Elisabeth : " Ma petite fille Elisabeth est morte ; je m'étonne comme " elle m'a laissé le

82 E88AI fd lisant des choses si douces, si religieuses, si pénétrantes, on se sent désarmé ; on oublie la fougue du Sec[^] taire. On trouve sur la mort de son père ces paroles d'une profondeur et d'une simplicité bibliques : " Je succède à son nom ; voici maintenant que je suis *' pour ma famille le vieux Luther : c'est mon tour, c'est " mon droit de le suivre par la mort." Luther, devenu malade et triste, disait : ** L'empire tombe, les rois tombent, les prêtres tombent, " et le monde entier chancelle, conune une grande maison " qui va crouler annonce sa ruine par de petites lézardes." La mort de Luther fut paisible ; il désirait mourir et disait : " Que notre Seigneur vienne donc vite et m'emmène. " Qu'il vienne surtout. avec son jugement dernier, je ten*' drai le cou ; qu'il lance le tonnerre et que je repose " Fi de nous ! sur notre vie, nous " ne donnons pas même la dîme à Dieu ; et nous croirions " avec nos bonnes œuvres mériter le ciel ! Qu'ai-je fait, " moi ? " Ce petit oiseau a choisi son abri et va dormir bien paisiblement ; il ne s'inquiète pas ; il ne songe point au gîte " du lendemain ; il se tient bien tranquille sur sa petite " branche, et laisse Dieu songer pour lui." " Je te recommande mon ame, ô mon Seigneur Jésus" Christ ! Je quitterai ce corps terrestre, je vais être en" levé de cette vie, mais je sais que je resterai étemelle*' ment auprès de toi." ** Il répéta encore trois fois : In manus tuas commendo spiritum meum; redemisti me. Domine, Deus veritatis. Soudain il ferma les yeux, et tomba évanoui. Le comte *' Albrecht et sa femme, ainsi que les médecins, lui prodiguèrent des secours pour le rendre à la vie ; ils n'y parvinrent qu'avec peine. Le docteur Jonas lui dit alors : " ' Révérend père, mourez-vous avec constance dans la foi *' que vous avez enseignée ?' Il répondit par un oui dist

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 83 tinet et se rendormit. Bientôt il pâlit, devint froid, respira encore une fois profondément, et mourut." • PORTRAIT PB LUTHER« Voilà le ont final qui suivit le non prononcé à Worms. Oui, Luther persista, et avec lui les sectes dont il fut le père ; mais la preuve qu'il ne sentait pas la portée du mouvement qu'il avait produit, c'est qu'il se refusa à tout accord avec ces sectes. Ainsi chez le land^grave de Hesse, il ne voulut rien céder à Zwingli, à Buc^ et à Ecolampade qui le suppliaient de s'entendre avec eux ; ils lui auraient* donné la Suisse et les bords du Rhin : ainsi il blâma Mélanchton qui essayait entre les catholiques et les protestans une conciliation à peu près pareille à celle dont s'occupa Bossuet avec Leibnitz : ainsi il condamna les paysans de la Souabe et les anabaptistes de Munster, beaucoup moins à cause des désordres dont ils s'étaient rendus coupables, que parce qu'ils ne voulaient pas se renfermer dans le cercle par lui tracé. Un homme à grandes conceptions, désirant .changer la face du monde, se serait élevé au-dessus de ces propres opinions ; il n'aurait pas arrêté les esprits qui cherchaient la destruction de ce que lui-même prétendait détruire. Luther fut le premier obstacle à la réformation de Luther. Quant au caractère, le réformateur n'en manqua pas; mais après tout, il ne fit point éclater ce courage dominateur que montrèrent dans la religion cathohque et dans l'hérésie tant de martyrs et d'enthousiastes ; il ne fut ni l'invincible Arius, ni l'indomptable Jean Huss : il ne s'expose qu'une fois, après laquelle il se tient à l'écart, menace beaucoup de loin, s'écrie qu'il bravera tout, et ne brave rien. H refuse d'aller à la diète d'Augsbourg, et demeure prudemment renfermé dans la forteresse de Cobourg. Il dit souvent qu'il est seul, qu'il va descendre de son Sinaï, *

Extrait de la Relation de Joruu et de Cœbitu dao M. Mlchelet. 6*

S4 ESSAI de sa Sion, et U y reste. Quand il disait cela, loin d'être mU, il était derrière les ducs de Mecklembourg et de Brunswick, derrière le Grand-Maître de l'Ordre Teutonique, derrière l'électeur de Saxe, le landgrave de Hesse ; il avait devant lui l'incendie par lui-même allumé, et l'on ne pouvait plus l'atteindre à travers cette barricade de flammes. Reconnaissons dans Luther un homme d'esprit et d'imagination, écrivain, poète, musicien, et d'ailleurs très bon homme. U a fixé la prose allemande ; sa traduction de la Bible, infidèle parce qu'il savait mal l'hébreu, est restée : on chante encore dans les églises luthériennes ses psaumes composés d'après les Saintes Ecritures. Il était désintéressé, doux mari, père tendre, abstraction faite du Moine et de la Nonne épousée. On sent en lui cette candide et simple nature allemande, pleine des meilleurs sentimens de l'humanité, et qui inspire la confiance au premier abord ; mais aussi on retrouve en Luther la grossièreté germanique, ces vertus et ces talens, lesquels s'inspirent encore même aujourd'hui, de ce fau9D Bacchus maudit par un autre Réformateur, Julien l'Apostat Luther était de bonne foi ; il ne tomba dans le schisme qu'après de longs combats ; il exprime souvent ses doutes, presque ses remords ; il conserve les tentations du droit. Un homme l'aurait qui se fait religieux pour avoir vu un de ses amis tué d'un coup de foudre, peut bien jeter le froc pour avoir assisté à la vente des Indulgences : il ne faut prêter à tout cela ni hautes idées, ni vues profondes. C'était très sérieusement que Luther se croyait attaqué du diable ; il le combattait la nuit à la sueur de son front : *Aiultaa noctea mhi aatis amaruleittas et acerbaa reddere iUe nwit*. Quand il était trop tourmenté du démon, il le mettait en fuite en lui disant trois mots que je n'oserais répéter, et qu'on peut lire dans les curieux extraits de M. Michelet.* Le Christ avait parlé autrement à Satan ; il s'était contenté de lui dire : "Tu ne tenteras point *' le Seigneur ton Dieu." Quelquefois Luther, dans son exaltation, se pensait envahi par la Divinité, se dépouillait * Mémoires de Luther, tome III, page 186, ligne 4. k.

The text on this page is estimated to be only 28.29% accurate

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 85 de son moi, et s'écriait : " Je ne connais pas Luther : que le ** diable emporte Luther !** Luther ne composait pas son éloquence de termes choisis ; et à propos du pape, U se souvient trop du Lama. Sa doctrine en faveur des grands est aussi relâchée que son éloquence est quelquefois souillée : il admit presque la polygamie, et permit deux femmes au landgrave de Hesse. S'il n'eût renoncé à l'autorité papale, il aurait pu s'appuyer d'une décrétale de 762, du pape Gr^oire IL 4* «« €4 «4 44 44 PORTRAIT DE LUTHER PAR MAINBÔURG, BOSSUET, ET VOLTAIRE* On peut remarquer à l'honneur des écrivains catholiques et des prêtres, la justice qu'ils ont rendu à Luther dans les portraits qu'ils ont faits de lui. C'était un hmnme 4'un esjnit vif et subtil^ dit le père Maônbourg dans son style un peu vieilli, naturellement éLoqmpy disert et poli dans sa langue, infiniment laborieux, et si assidu à l'étude, qu'il y passait quelquefois IM)o«n entiew. sans méuu» «e dpnner le loisir de prendre un moi'cçau : ce qui lui acquit une assez grande " eMmaissaBce des langues et des Pères, à la lecture des** qods,' «t surtout à celle de saint Augustin, dont il "" fit un .très mauvais usage, il s'était fort attaché contre " l'osdiiaîre des théologiens de son temps. Il avait la " complexion forte et robuste pour durer au travail, sans " détriment de, sa saoïté; tempérament bilielbc et sanguin, " ayant l'œil pénétrant et , tput de feu } le ton de voix agréajble, et fort élevé quand il ^tait une fois échauffé ; l'air fier, intrépide et hautain, qu'H savait pourtant ra" douCir, quand il voulait, pour contrefaire l'humble, le " modeste et le mortifié, ce -qui ne . lui arrivait pas trop ** souvent. Voilà le véritable caract^ de Martin Luther, " dans lequel on peut dire qu'il y eut un -grand, mélange de quelques bonnes et de plusieurs mauvaises qualitâ 44 4\$ 4*

86 BSSAi " et qu'il fut bien plus débauché encore dans l'esprit que " dans les mœurs, et dans sa vie> laquelle il passa toujours " assez régulière." BoBsuet a fait de Luther un portrait, qu'on pourrait croire flatté à force d'être impartial : " Les deux partis qui partagent la réforme l'ont égale*' ment reconnu pour leur auteur. Ce n'a pas été seulement " les luthériens, ses sectateurs, qui lui ont donné à l'envi " de grandes louanges ; Calvin admire souvent ses vertus, sa magnanimité, sa constance, l'industrie incomparable qu'il a fait paraître contre le pape : c'est la trompette ** ou plutôt le tonnerre ; c'est la foudre qui a tiré le monde " de sa léthargie ; ce n'était pas Luther qui parlait, c'était ** Dieu qui foudroyait par sa bouche. Il est vrai qu'A eut de la force dans le génie, de la véhémence dans ses discours, une éloquence vive et impétueuse qui entraînait les peuples et les ravissait ; une hardiesse extraordinaire, quand il se vit soutenu et applaudi, avec " un air d'autorité qui faisait trembler devant lui ses disciples ; de sorte qu'ils n'osaient le contredire ni dans les grandes choses ni dans les petites. Ce ne fut pas seulement le peuple qui regarda Luther comme un prophète, les doctes du parti le donnaient pour tel. Mélanchton, " qui se rangea sous sa discipline dès le commencement de ces disputes, se laissa d'abord tellement persuader, qu'il y avait en cet homme quelque chose d'extraordinaire et de prophétique, qu'il fut long-temps sans en pouvoir revenir, malgré tous les défauts qu'il découvrait de jour en jour dans son maître, et il écrivait à Erasme, en parlant de Luther : Vow savez qu'il faut épmwoer et non pas mépriser les prophètes. Cependant ce nouveau pro" phète s'emportait à des excès inouis. Il outrait tout : " parce que les prophètes, par l'ordre de Dieu, faisaient

** « SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 87 ** tous les hommes, et non-seulement de ceux de son siècle, " mais des plus illustres siècles passés. Il faut avouer " qu'il avait beaucoup de force dans l'esprit : rien ne lui " manquait que la règle que l'on ne peut avoir que dans " l'Eglise, et sous le joug d'une autorité légitime. Si *' Luther se fût tenu sous ce joug si nécessaire à toutes '* sortes d'esprits, et surtout aux esprits bouillans et impé" tueux comme le sien ; s'il eût pu retrancher de ses " discours ses emportemens, ses plaisanteries, ses arro" gances brutales, ses excès, ou, pour mieux dire, ses extravagances, la force avec laquelle il manie la vérité n'aurait pas servi à la séduction. C'est pourquoi on '^ le voit encc^e invincible, quand il traite les dogmes ** anciens qu'il avait pris dans le sein de l'Eglise ; mais ** l'orgueil suivait de près ses victoires." Le patriarche de l'Incroyable, Voltaire, a traité Luther moins favorablement que le Jésuite Mainbourg et l'Evêque de Meaux. " On ne peut, dit-il, sans rire de pitié, lire la manière ** dont Luther traite tous ses adversaires, et surtout le *' pape : Petit pape, petit papelin, vous êtes un âne, un ânon ; ailes doucement, il fait glacé ; vous vous rompiez les jambes, et on dirait: Que diable est ceci? ** Le petit ânon de papelin est estropié. Un âne, sait " qu'il est âne, une pierre sait qu'elle est pierre ; mais ** ces petits ânon de papes ne savent pas qu'ils sont " ânon." Ces moqueries de Voltaire sont justes, mais elles ne comptent pas. 44 CE qu'il Faut penser de luthbr. Le mouvement que Luther opéra ne vint point de son génie: il n'avait point de génie : il faut se souvenir que le mot de génie au temps de Bossuet ne signifiait pas ce qu'il signifie aujourd'hui. Luther, je l'ai dit, avait seulement b^aucoup d'esprit et surtout beaucoup d'imagination. Il céda à l'irascibilité de son caractère, sans comprendre la révolution qu'il opérait, et laquelle même il entrava en

88 B88A1 s'obstinant à la concentrer dans sa personne : il eût échoué comme tous ses prédécesseurs» si la dépouille du clergé ne se fût trouvée là pour tenter la cupidité du pouvoir. Après révenement on a systématisé la Réformation ; le caractère de notre siècle est de systématiser tout, sottise, lâcheté, crime : on fait honneur à la pauée de bassesses ou de forflûts auxquels elle n'a pas songé, et qui n'ont été produits que par un instinct vil ou un dérèglement brutal : on prétend trouver du génie dans Tappétit d'un tigre. De là ces phrases d'apparat, ces maximes d'échafaud» qui veulent être profondes, qui, passant de l'histoire ou 4n roman au langage vulgaire, entrent dans le comnierce des crimes au rabais, des assassins pour un timbale d'aigeat, ou pour la vieille robe d'une pauvre femme. On a prétendu que le Ubre examen fut le principe constitutif de la Réformation. Il faudrait d'abord a'entendie sur ce qu'on appelle le Ubre examen: le libre examen de quoi ? de la religion, des idées philosophiques ? il y avait longtemps que l'on en avait usé. Le libre eatamen des questions sociales, de la liberté politique ? Non certes ! et c'est ce que je montrerai dans le chapitre suivant. Il est même douteux que le libre examen en religion ait hâté cette révolution anti-chrétienne qui est au fond de la pensée de ceux dont le Ubre examen est la doctrine favorite. Bayle, qui ne sera pas suspect en cette matière» fait cette observation pleine de profondeur et de sagacité : *' On peut assurer que le nombre des esprits tièdes, indifférens» dégoûtés du christianisme, diminua beaucoup plus qu'il " n'augmenta par les troubles qui agitèrent l'Europe à l'occasion de Luther. Chacun prit parti avec chaleur : les uns demeurèrent dans la communion romaine, les autres embrassèrent la protestante. Les premiers conçurent pour leur commimiou plus de zèle qu'ils n'en " avaient, les autres furent tout de feu pour leur nouvelle créance. On ne saurait nombrer ces personnes qui» au dire de Coeffeteau, rejetaient le christianisme à la vue de tant de disputes." Si l'on dit que, dans un temps donné, le Ubre examen de la vérité religietiae entraîna comme déduction, comjne corollaire, le libre examen de la vérité. politique; si l'on dit avec tt €* tt tt tt tt tt

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 69 Voltaire, que ce n'est qu'après LoUker que lea ééculiere ont dogmatisé; j'en conviendrai : mais on fût arrivé là par le progrès naturel de la civilisation : on n'avait nullement besoin dépasser à travers les fureurs de la Ligue, les massacres de l'Irlande et de l'Ecosse, les tueries des paysans de l'Allemafçne, les guerres civiles de la Suisse et la guerre de Trente ans. Ces torrens de sang, au lieu de précipiter la marche de l'esprit humain, l'ont arrêté deux siècles sur leurs bords et l'ont empêché d'avancer: les horreurs de 1793 retarderont pour des temps infinis l'émancipation des peuples. La Réformation eut tout simplement pour origine l'orgueilleuse colère d'une moine et l'avidité des princes : les changemens opérés depuis un siècle avant la Réformation, dans les lois et dûis les mœurs, amenaient de nécessité des changemens dans le culte ; Luther vint en son temps, voilà tout. C'est un exemple de plus de cette renommée des choses et du hasard, qui s'attache à des capacités peu supérieures. Bayle encore fait cette autre remarque judicieuse : " Wicliff et plusieurs autres " n'avaient pas moins d'habileté ni moins de mérite que " Luther ; mais ils entreprirent la guérison de la maladie •• avant la crise." Berington, dans son Histoire littéraire, juge comme moi, que l'on fût arrivé à toutes les réformes nécessaires sans être obligé de passer par tant de malheurs. " Dans l'Angleterre ma patrie, dit-il, ces nobles édifices qui étaient les monumens de la généreuse piété de nos ancêtres, auraient été préservés de la destruction, et seraient devenus, non " l'asile de la fainéantise monacale, mais celui du loisir " studieux, du mérite modeste et de la 'philosophie chré** tienne." Le protestantisme peut, à bon droit, revendiquer des vertus, il n'est pas aussi heureux dans ses fondateurs : Luther, moine apostat approbateur du massacre des paysans ; Calvin> docteur mgre qui brûla Servet ; Henri VIII, réviseur du Missel, et qui fit périr soixante douze mille hommes dans les supplices ; voilà ses trois Christ. n

90 ESSAI LÀ REFORMATION. Mais laissant à part l'Ouvrier, et ne considérant que l'Œuvre, il est des vérités qu'il serait injuste de nier. La Réformation, en ouvrant les siècles modernes, les sépara du siècle limitrophe et indéterminé qui suivit la disparition du moyen-âge : elle réveilla les idées de l'antique égalité ; elle servit à métamorphoser]] une société toute militaire en une société rationale, civile et industrielle ; elle fit naître la propriété moderne des capitaux, propriété mobile, progressive, sans bornes, qui combat la propriété bornée, fixée et despotique de la terre. Ce bien est immense : il a été mêlé de beaucoup de mal, et ce mal, l'impartialité historique ne permet pas de le taire. Le christianisme commença chez les hommes par les classes plébéiennes, pauvres et ignorantes. Jésus-Christ appela les petits, et ils allèrent à leur maître. La foi monta peu à peu dans les hauts rangs, et s'assit enfin sur le trône Impérial. Le christianisme était alors Catholique ou universei; la religion, dite catholique, partit d'en bas pour arriver aux sommités sociales : la Papauté n'était que le Tribunat des peuples, lorsque r^e/oZt/t9tie du christianisme arriva. Le Protestantisme suivit une route opposée : il s'introduisit par la tête du corps politique, par les princes et les nobles, par les prêtres et les magistrats, par les savans et les genres de lettres, et il descendit lentement dans les conditions inférieures ; les deux empreintes de ces deux origines sont restées distinctes dans les deux Communions. La Communion Réformée n'a jamais été aussi populaire que le culte catholique ; de race princière et patricienne, elle ne sympathise pas avec la foule. Equitable et moral, le Protestantisme est exact dans ses devoirs, mais sa bonté tient plus de la raison que de la tendresse : il vêtit celui qui est nu, mais il ne le réchauffe pas dans son sein ; il ouvre des asDes à la misère, mais il ne vit pas et ne pleure pas avec elle dans ses réduits les plus abjects ; il soulage l'infortune, mais il n'y compatit pas. Le moine et le curé sont les compagnons du pauvre ; pauvres comme lui, ils ont pour leurs compagnons les entraÎles de Jésus-Christ ; les haillons, la paille, les plaies, les cachots, ne leur inspirent ni dégoût ni

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 91 la répugnance ; la charité en a parné l'indigence et le malheur. Le prêtre catholique est le successeur des douze hommes du peuple qui prêchèrent Jésus Christ ressuscité ; il bénit le corps du mendiant expiré, comme la dépouille sacrée d'un être aimé de Dieu et ressuscité à l'éternelle vie. Le pasteur protestant abandonne le nécessaire sur son lit de mort ; pour lui, les tombeaux ne sont point une religion» car il ne croit pas à ces lieux expiatoires où les prières d'un ami vont délivrer une âme souffrante. Dans ce monde, le ministre ne se précipite point au milieu du feu, de la peste ; il garde pour sa famille particulière ces soins affectueux que le Prêtre de Rome prodigue à la grande famille humaine. Sous le rapport religieux, la Réformation conduit insensiblement à l'indifférence ou à l'absence complète de foi : la raison en est que l'indépendance de l'esprit aboutit à deux abîmes : le doute ou l'incrédulité. Et par une réaction naturelle, la Réformation, à sa naissance, ressuscita le fanatisme catholique qui s'éteignait : elle pourrait donc être accusée d'avoir été la cause indirecte des meurtres de la Saint-Barthélémy, des fureurs de la Ligue, de l'assassinat de Henri IV, des massacres d'Irlande, de la Révocation de l'édit de Nantes, et des Dragonnades. Le Protestantisme criait à l'intolérance de Rome, tout en égorgeant les catholiques en Angleterre et en France, en jetant au vent les cendres des morts, en allumant les bûchers à Genève, en se souillant des violences de Munster, en dictant les lois atroces qui ont accablé les Irlandais, à peine aujourd'hui délivrés après trois siècles d'oppression. Que prétendait la Réformation relativement au dogme et à la discipline ? Elle pensait bien raisonner en niant quelques mystères de la foi catholique, en même temps qu'elle en retenait d'autres tout aussi difficiles à comprendre. Elle attaquait les abus de la cour de Rome ? Mais ces abus ne se seraient-ils pas détruits par le progrès de la civilisation ? Ne s'élevait-on pas de toutes parts et depuis long-temps contre ces abus, comme je viens de le montrer ? La Réformation, pénétrée de l'esprit de son fondateur, se déclara ennemie des arts ; elle saccagea les tombeaux, les églises et les monumens ; elle fit en France et en Angle

92 B88AI terre des monceaux de ruines. En retranchant l'imagination des facultés de l'homme, elle coupa les ailes au génie et le mit à pied. Elle éclata au sujet de quelques aumônes destinées à élever au monde chrétien la basilique de Saint-Pierre. Les Grecs auraient-ils refusé les secours demandés à leur piété pour bâtir un temple à Minerve ? Si la Réformation, à son origine, eût obtenu un plein succès, elle aurait établi, du moins pendant quelque temps, une autre espèce de barbarie : traitant de superstition la pompe des autels, d'idolâtrie les chefs-d'œuvre de la sculpture, de l'architecture et de la peinture, elle tendait à faire disparaître la haute éloquence et la grande poésie, à détériorer le goût par la répudiation des modèles, à introduire quelque chose de froid, de sec, de doctrinaire, de pointilleux, dans l'esprit ; à substituer une société guindée et toute matérielle, à une société aisée et tout intellectuelle ; à mettre les machines et le mouvement d'une roue « à la place des mains et d'une opération mentale. Ces vérités se confirment par l'observation d'un fait. Dans les diverses branches de la Religion réformée, cette Communion s'est plus ou moins rapprochée du beau, selon qu'elle s'est plus ou moins éloignée de la religion catholique. En Angleterre, où la hiérarchie ecclésiastique s'est maintenue, les lettres ont eu leur siècle classique. Le luthéranisme conserve des étincelles d'imagination que cherche à éteindre le calvinisme, et ainsi de suite en descendant jusqu'au quaker qui voudrait réduire la vie sociale à la grossièreté des manières et à la pratique des métiers, Shakspeare, selon toutes les probabilités, s'il était quelque chose, était catholique ; Pope et Dryden l'ont été ; Milton a imité quelques parties des poèmes de saint Avite et de Masenius ; Klopstock a emprunté la plupart des croyances romaines. De nos jours, en Allemagne, la haute imagination ne s'est manifestée que quand l'esprit du Protestantisme s'est affaibli et démituré : les Goethe et les Schiller ont montré leur génie en traitant des sujets catholiques. Rousseau et madame de Staël, en France, f

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 93 cultes dissidens, viennent aujourd'hui chercher des inspirations que la tolérance universelle leur permet de recueillir. L'Europe, que dis-je, le monde est couvert de monumens de la Religion catholique. On lui doit cette architecture gothique qui rivalise par les détails et qui efface en grandeur les monumens de la Grèce. Il y a plus de trois cents ans que le Protestantisme est né & il est poissant en Angleterre, en Allemagne, en Amérique ; il est pratiqué de plusieurs millions d'hommes. Qu'a-t-il élevé ? il vous montrera les ruines qu'il a faites, au milieu desquelles il a planté quelques jardins, ou établi quelques manufactures. Belle à l'autorité des traditions, à l'expérience des âges, à l'antique sagesse des vieillards, le Protestantisme se détacha du passé et planta une société sans racines. Avouant pour père un moine allemand du XVI^e siècle, le réformé renonça à la magnifique généalogie qui fait remonter le catholique, par une suite de saints et de grands hommes, jusqu'à Jésus-Christ, de là jusqu'aux patriarches et au berceau de l'univers. Le siècle protestant dénia à «a première apparition toute parenté avec le siècle de ce Léon, protecteur du monde civilisé contre Attila, et avec le siècle de cet autre Léon qui, mettant fin au monde Barbare, embellit la société lorsqu'il n'était plus nécessaire de la défendre. Si la Réformation rétrécissait le génie dans l'éloquence, la poésie et les arts, elle comprimait les grands cœurs à la guerre ; l'héroïsme est l'imagination dans l'ordre militaire. Le Catholicisme avait produit les chevaliers ; le Protestantisme fit des capitaines, braves et vertueux comme La Noue, mais sans élan (Falkland excepté), souvent cruels à froid, et austères moins de mœurs que d'esprit: les Châtillon furent toujours effacés par les Guise. Le seul guerrier de mouvement et de vie que les protestans comptassent parmi eux, Henry IV, leur échappa. Leur Réformation ébaucha Gustave-Adolphe, Charles XII et Frédéric ; elle n'aurait pas fait Bonaparte, de même qu'elle avorta de Tillotson et du ministre Claude, et n'enfanta ni Fénelon, ni Bossuet, de même qu'elle éleva Inigo Jones et Webb, et ne créa point Raphaël et Michel-Ange. On a écrit que le Protestantisme avait été favorable à la

94 ESSAI liberté politique ; qu'il avait émancipé les nations : les fisdts parlent-ils comme les écrivains ? Il est certain qu'à sa naissance la Réformation fut républicaine, mais dans le sens aristocratique, parce que ses premiers disciples furent des gentilshommes. Les calvinistes révèrent pour la France une espèce de gouvernement à principautés fédérales, qui l'auraient fait ressembler à l'empire germanique : chose étrange ! on aurait vu renaître la féodalité par le Protestantisme. Les nobles se précipitèrent par instinct dans ce culte nouveau, et à travers lequel s'exhalait jusqu'à eux une sorte de réminiscence de leur pouvoir évanoui. Mais cette première ferveur passée, les peuples ne recueillirent du Protestantisme aucune liberté politique. Jetez les yeux sur le nord de l'Europe, dans les pays où la Réformation est née, où elle s'est maintenue, vous verrez partout l'unique volonté d'un maître: la Prusse, la Saxe, sont restées sous la monarchie absolue; le Danemarck était devenu un despotisme légal. Le Protestantisme échoua dans les pays républicains; il ne pénétra point dans la monarchie élective et républicaine de Pologne ; il ne put envahir Gênes ; à peine obtint-il à Venise et à Ferrare une petite église clandestine qui mourut : les arts et le beau soleil du midi lui étaient mortels. En Suisse, il ne réussit que dans les cantons aristocratiques, analogues à sa nature, et encore avec une grande effusion de sang. Les cantons populaires ou démocratiques, Schwitz, Uri et Unterwald, berceau de la liberté helvétique, le repoussèrent. En Angleterre, il n'a point été le véhicule de la constitution, formée bien avant le XVI^e siècle dans le giron de la foi catholique. Quand la Grande-Bretagne se sépara de la cour de Rome, le parlement avait déjà jugé et déposé des rois ; les trois pouvoirs étaient distincts ; l'impôt et l'armée ne se levaient que du consentement des communes et des lords; la monarchie représentative était trouvée et marchait : le temps, la civilisation, les lumières croissantes, y auraient ajouté les ressorts qui lui manquaient encore» tout aussi bien sous l'influence du culte catholique que

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 95 SOUS l'empire du culte protestant. Le peuple anglais fut si loin d'obtenir une extension de ses libertés par le renversement de la religion de ses pères, que jamais le sénat de Hbère ne fut plus vil que le parlement de Henri VIII : ce parlement alla jusqu'à décréter que la seule volonté du tyran, fondateur de l'Eglise anglicane, avait force de loi. L'Angleterre fut-elle plus libre sous le sceptre d'Elisabeth que sous celui de Marie ? La vérité est que le Protestantisme n'a rien changé aux institutions : là où il a trouvé une monarchie représentative ou des républiques aristocratiques, comme en Angleterre et en Suisse, il les a adoptées; là où il a rencontré des gouvememens militaires, comme dans le nord de l'Europe, il s'en est accommodé, et les a même rendus plus absolus. Si les colonies anglaises ont formé la république plébâenne des Etats-Unis, elles n'ont point dû leur émancipation au Protestantisme ; ce ne sont point des guerres religieuses qui les ont délivrées; elles se sont révoltées contre l'oppression de la mère-patrie, protestante comme elles. Le Maryland, Etat catholique et très peuplé, fit cause commune avec les autres Etats, et aujourd'hui la plupart des Etats de l'Ouest sont catholiques : les progrès de cette Ck)mmunion dans ce pays, passent toute croyance, parce qu'elle s'y est rajeunie dans son élément évangélique, la liberté populaire, tandis que les autres communions y meurent dans une indifférence profonde. Enfin, auprès de cette grande république des colonies anglaises protestantes, viennent de s'élever les grandes ré-, publiques des colonies espagnoles catholiques: certes celles-ci, pour arriver à l'indépendance, ont eu bien d'autres obstacles à surmonter que les colonies anglo- américaines noïuries au gouvernement représentatif, avant d'avoir rompu le faible lien qui les attachait au sein maternel. Une seide république s'est formée en Europe à l'aide du protestantisme, la république hollandaise; mais la Hollande appartenait à ces communes industrielles des PaysBas qui, pendant plus de quatre siècles, luttèrent pour secouer le joug de leurs princes, et s'administrèrent en forme de républiques municipales, toutes zélées catholiques qu'elles étaient. Philippe II et les princes de la maison

96 ESSAI d'Autriche ne purent étouffer, dans la Belgique» cet esprit d'indépendance; et ce sont des prêtres catholiques qui l'ont rendue un moment, aujourd'hui même, à l'état républicain. Une branche du luthéranisme a seule été politique, la branche Calviniste avec ses rameaux divers, en- allant de l'anabaptiste au socinien ; néanmoins cette branche n'a dans le fait rien produit pour la liberté populaire. En France, le Calvinisme eut pour disciples ces prêtres et des nobles. Si Knox et Buchanan, en Ecosse, prêchèrent la souveraineté du peuple, le jésuite Mariana, la Boétie et Bodin répandirent les mêmes doctrines parmi les catholiques. On verra que Milton, ennemi de ces rois protestans qu'il ne put cependant empêcher de remonter sur le trône, était aussi partisan de la monarchie aristocratique et grand adversaire de l'égalité et de la démocratie. Concluons de l'étroite investigation des faits, que le Protestantisme n'a point affranchi les peuples : il a apporté aux hommes la liberté philosophique, non la liberté politique ; or la première liberté n'a conquis nulle part la seconde, si ce n'est en France, vraie patrie de la catholicité. Comment arrive-t-il que l'Allemagne, très philosophique de sa nature, déjà armée du Protestantisme, n'ait pas fait un pas vers la liberté politique dans le XVIII^e siècle, tandis que la France, très peu philosophique de tempérament, et sous le joug du Catholicisme, a gagné dans le même siècle toutes ses libertés ? Descartes, fondateur du doute raisonné, auteur de la Méthode des Méditations, destructeur du dogmatisme scolastique; Descartes qui soutenait que, pour atteindre à la vérité, il fallait se défaire de toutes les opinions reçues ; Descartes fut toléré à Rome, pensionné du cardinal Mazarin, et persécuté par les théologiens de la Hollande. L'homme de théorie méprise souverainement la pratique : de la hauteur de sa doctrine, jugeant les choses et les peuples, méditant sur les lois générales de la société, portant la hardiesse de ses recherches jusque dans les mystères de la nature divine, il se sent et se croit indépendant, parce qu'il n'a que le corps d'enchaîné. Penser tout et ne faire rien, c'est à la fois le caractère et la vertu du génie philoso

f SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 97 phique: ce génie désire le bonheur du genre humain; le spectacle de la liberté le charme, mais peu lui importe de le voir par les fenêtres d'une prison. Comme Socrate, le Protestantisme a été un Accoucheur d'esprits ; malheureusement les Intelligences qu'il a mises au jour n'ont été jusqu'ici que de belles Esclaves. Au surplus, la plupart de ces réflexions sur la religion Réformée ne se doivent appliquer qu'au passé : aujourd'hui les protestans, pas plus que les catholiques, ne sont ce qu'ils ont été; les premiers même ont gagné en imagination, en poésie, en éloquence, en raison, en liberté, en vraie piété, ce que les seconds ont perdu. Les antipathies entre les diverses Communions n'existent plus ; les enfans du Christ, de quelque lignée qu'ils proviennent, se sont resserrés au pied du Calvaire, souche commune de la famille. Les désordres et l'ambition de la cour romaine ont cessé; il n'est plus resté au Vatican que la vertu des premiers évêques, la protection des arts et la majesté des souvenirs. Tout tend à recomposer l'unité catholique ; avec quelques concessions de part et d'autre, l'accord serait bientôt fait. Pour jeter un nouvel éclat, le christianisme n'attend qu'un génie supérieur venu à son heure et dans sa place. La religion chrétienne entre dans une ère nouvelle ; comme les institutions et les mœurs, elle subit la troisième transformation; elle cesse d'être politique selon le vieil artifice social ; elle marche au grand principe de l'Evangile, l'égalité démocratique naturelle devant les hommes, comme elle l'avait déjà reconnue devant Dieu ; eUe devient philosophique, sans cesser d'être divine ; son cercle flexible s'étend avec les lumières et les libertés, tandis que la Croix marque à jamais son centre immobile. COMMENCEMENT DE LA LITTERATURE PROTESTANTE. KNOX. BUCHANAN. Quand une fois une route est ouverte, il ne manque pas d'hommes qui s'y viennent précipiter; Henri VIII suivit bientôt Luther : en établissant la plus rude de» 7

98 ESSAI tjrrannieB religieuses et politiques, il montra combien la Réformation était favorable à l'indépendance des opinions et à la liberté. Bien que je vienne d'avancer que le beau subsista de préférence dans les lettres là où les auteurs se rapprochèrent davantage du génie de l'Eglise romaine, il faut convenir toutefois que le changement de religion n'apporta pas une altération immédiate dans la littérature anglaise : pourquoi ? parce que la Réformation eut lieu, comme je l'ai dit plus haut, avant que la langue fût sortie de la barbarie : tous les grands écrivains parurent après le règne de Henri VIII. Mais si les innovations dans le culte, en raison de l'époque où elles furent introduites, n'établirent pas une ligne de démarcation très visible dans l'échelle ascendante de la littérature, elles en tracèrent une très profonde dans l'échelle descendante. La littérature en Europe fut coupée en deux par la Réformation, chaque part forma une littérature rivale et souvent ennemie l'une de l'autre. Ce serait le sujet d'un ouvrage utile pour le goût, curieux pour la critique, philosophique pour l'histoire de l'esprit humain, que l'examen et la comparaison de la littérature ' Catholique et de la littérature Protestante, depuis la division des idées par le schisme: les Lettres en Angleterre, en Ecosse, en Allemagne, en Hollande, dans la France Calviniste, ne sont ni les Lettres dans la France restée fidèle à ses autels, ni les Lettres en l'Espagne et en l'Italie. Qu'auraient été Milton, Addison, Hume, Robertson, catholiques? Que seraient devenus Racine, Bossuet, Massillon, Bourdaloue, protestans } Ces deux littératures opposées ont agi et réagi l'une sur l'autre. L'éloquence de la chaire, par exemple, a changé de route depuis la Réformation: les Pasteurs ont prêché la morale, les Prêtres, le dogme ; ces derniers ne parurent plus occupés qu'à se défendre, pressés entre Luther qui les poursuivait, et Voltaire qui s'avancait au devant d'eux. Les Protestans allèrent trop loin ; les Catholiques restèrent trop en arrière. La politique et la philosophie envahirent la littérature de la Réformation; cette littérature devint raide et raisonneuse. Knox, prêtre écossais, apostat, qui fit pleurer l'infortunée Marie Stuart par son menaçant fanatisme, qui

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 99 imblia le premier son de la trompette contre le gouvernement des femmes, qui établit le dogme de la souveraineté du peuple en matière religieuse et politique: pleins est relu gUmem rrformare, principes ob justas cmmsos deponi possunt, etc. L'évêque de Luçon, depuis cardinal de Richelieu, réfuta les principes de Knox dans un ouvrage de controverse : ** Les vostres, dit-il, ont escrit que par droict " divin et humain, il est permis de tuer les roys impies, que c'est chose conforme à la pu'ole Dieu, qu'un homme privé par spécial instinct peut tuer un tyran, doctrine *' détestable en tout poinct, que n'entrera jamais en la *' pensée de l'Eglise catholique." Buchanan développa les mêmes principes que Knox dans son Traité de Jure regni apud Scotos ; Knox et Buchanan vivaient au commencement de la Réformation ; ils étaient liés avec Calvin et Théodore de Bèze; tous deux contemporains de Hemi VIII, avaient écrit comme catholiques avant d'écrire comme protestans. — Knox fut prêtre, Buchanan précepteur domestique de Montaigne : on peut voir, dans les écrits en prose du premier et dans les poésies du second, comment les doctrines nouvelles avaient modifié leur génie. «EN RI VIII AUTEUR. On pourridt étudier, dans les propres ouvrages de Henri VIII, la même métamorphose du style et des idées. Il y avait loin de " l'Instruction du chrétien" (Institution o/ a Christian man) ; " de la Science du chrétien" (JSn«dition of a Christian man), à YAssertio septem sacramentorum ;^ traité, dit Hume, qui ne fait pas tort à sa capacité (de Henri VIII), *' which does no discredit to his capacity" L'apôtre-roi, dans son impartialité, faisait brûler ensemble un luthérien et un catholique. Nous avons vu comment la colère de Luther fut provoquée par l'ouvrage de Henri VIII On ne sait guère aujourd'hui que VAssertio eut une multitude d'éditions : 7*

100 ESSAI publiée en 1521, on la trouve encore réimprimée quarante ans après, à Paris, en 1562. Elle est précédée d'une dédicace de l'Invincible Henri au pape Léon X. Henri prie Sa Sainteté de l'excuser d'avoir, tout jeune qu'il est (Qui, Henri), au milieu de l'occupation des armes, et des soins divers du trône, osé défendre la religion ; mais il n'a pu voir attaquer les choses saintes, l'hérésie déborder de toutes parts sans en être indigné : il envoie son travail au vrai juge, afin qu'il le corrige s'il y trouve des erreurs. Le doux et bénin roi s'adresse ensuite aux lecteurs ; il déclare que, sans Eloquence et sans Savoir, seulement excité par la fidélité et la piété envers sa mère, l'Eglise, épouse de Christ, il vient combattre pour elle ; il leur demande si jamais une pareille peste (la doctrine luthérienne) s'est répandue parmi le troupeau du Seigneur ; si jamais serpent eut un poison pareil à celui que distille le li\Te de la Captivité de Babylone, De là, entrant en matière, il dit un mot des Indulgences et soutient la croyance du Purgatoire. Il met Luther en opposition avec lui-même et affirme qu'il falsifie le Nouveau Testament; il établit par l'autorité des canons et par la tradition historique, le pouvoir universel de la papauté; il argumente en faveur des sept sacrements. Quant à l'Eucharistie, il répond à l'objection contre l'eau, que si l'Eglise catholique mêle l'eau au vin dans le calice, c'est que du côté de Christ mourant il sortit du sang et de l'eau quia aque cum sanguine de latere morientis effluxit. Il invite enfin, dans la péroraison, tous les chrétiens à se réunir contre Luther, comme ils se réuniraient contre les Turcs, les Sar^ rasins et tous les Infidèles, adversa Turcas, adversa Saracenos, adversus quicquid est uspiam infedeñum consisterint. Le docteur Martin se fâcha et outragea le docteur Henri. Henri en écrivit à son cousin le duc de Saxe. Celui-ci prêcha Luther, et le moine consentit à adresser au roi une lettre plus modérée. Elle est datée de Wittemberg, le 1* septembre 1525/ A entendre le Réformateur repentant, il ne s'est pas emporté contre le Souverain, mais contre des misérables qui ont osé mettre un libelle sous le nom d'un auguste monarque. Il espère que le roi

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 101 voudra bien lui faire
 une réponse clémente et bénigne : " De * ta majesté royale, le très soumis
 Martin Luther, signé de * ma propre main/* Dans sa réplique, Henri
 s'excuse de n'avoir pas répondu plus tôt ; la lettre de Luther ne lui est pas
 arrivée directement ; elle s'est égarée en chemin : il dit ensuite au nouvel
 apôtre que ses erreurs sont honteuses et ses hérésies insensées ; que son
 érudition et ses raisonnemens, ni appuyés, ni soutenus, prouvent une
 impudence obstinée : " Si tu as une rentable repentance, Luther, ce n'est pas
 à mes pieds qu'il faut te prosterner ; mais aux pieds de Dieu." Le roi qui fut
 le mari de six femmes, qui envoya deux reines à l'échafaud, qui chassa les
 religieuses et les moines de leurs couvens, qui fonda une église où le clergé
 se marie, où les vœux monastiques sont abolis, crie à Luther : " Rends au
 cloître la chétive femme (muliercula,) épouse adultère du Christ, avec
 laquelle tu vis sous le nom d'époux dans une très scélérate débauche et une
 * double damnation. Passe le reste de tes jours dans les larmes et les
 gémissemens pour la foule de tes péchés : retourne à ton monastère : là tu
 pourras rétracter tes erreurs, et, par le salut de ton âme, racheter les périls de
 ton corps. Là, gémissant sur tes hérésies pestilentielles, sur tes erreurs
 dissolues, implore la miséricorde ** divine, non avec une confiance
 arrogante, un geste, un verbe, un esprit publicains, mais avec une pénitence
 assidue. Change-toi ; a mende-toi, jusque là je serai con* triste; toi tu seras
 perdu, et par toi, malheureux, une ** multitude périra." Afin qu'il ne
 manquât rien à cette scène, Léon X décerna à Henri VIII le titre de
 défenseur de la foi porté par les rois protestans d'Angleterre presque
 jusqu'à nos jours. On voyait au Vatican une harpe qu'un chieffain d'Irlande
 avait jadis fait passer au Saint-Siège, en signe de vassalité : Léon X la
 renvoya au défenseur de la foi, pour inféoder l'Irlande à la couronne
 britannique. L'Irlande ne devait pas se tenir offensée d'être donnée comme
 une harpe lorsque l'investiture de Rome elle-même se faisait par un camail,
 prrfectura Ramanoë inveatitura fiehat per manium (Décret. Innoc. III liv. I.)
 Si Henri VIII avait mis « it €€

102 ESSAI la main sur Luther, n y aurait eu un Reformateur de moins en Europe. N'oublions pas que tandis que Henri VIII était déclaré défenseur de la foi par la cour de Rome, Luther était élu Pape dans une des chapelles du Vatican, par les soldats luthériens du catholique Charles-Quint. L'histoire présente des spectacles bien divers ; en offre-t-elle un plus extraordinaire que celui de la querelle de Luther et de Henri VIII, quand on songe à ce que furent ces deux champions et à la révolution qu'ils ont produite? Voilà les instituteurs des peuples, les anachorètes du rocher, les austères enfans des doctes déserts d'une nouvelle Thébàide, auxquels des hommes de raison, de lumière, de vertu, de liberté, ont soumis leur conscience et leur génie ! Qui mène donc le genre humain } HBNAI VIII : BITITB. Henri VIII était auteur en vers comme il était en prose : il jouait de la flûte et de l'épinette ; il mit en musique des ballades pour sa cour, des messes pour sa chapelle : il resta de lui un motet, une antienne et beaucoup d'échaûts. N'était-ce pas un troubadour d'une grande imagination que cet homme, lequel se servit d'une statue de bois de la Vierge pour matière du bûcher de l'ancien confesseur de Catherine d'Aragon ; que cet homme qui manda à son tribunal le cadavre de saint Thomas de Cantorbéry, le jugea, le condamna à mort, malgré la maxime de droit, non ins in idem: qui fit lier des fagots sur le dos de cinq anabaptistes hollandais : et se donna le joyeux spectacle de cinq autodafés errans? Il eut un jour un beau sujet de sonnet romantique : du haut d'une colline solitaire du parc du Richemont, il épia la nouvelle du supplice d'Anne Boleyn ; il tressaillit d'aise au signal parti de la Tour de Londres. Quelle volupté ! le fer avait tranché le cou délicat, ensanglanté les beaux cheveux auxquels le roi poète avait attaché ses fatales caresses.

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 103 SURRBT. THOMAS MORE. Sous Henri VIII nous trouvons Surrey et Thomas More. Le comte de Surrey détacha la poésie anglaise des formes du moyen-âge ; il acheva de la jeter dans le cadre italien, en composant des sonnets, à la manière de Pétrarque, pour Géraldine. On a cru que Géraldine avait été Elisabeth Fitz-Gérald ; d'autres la font fille de lord Cildair : toujours ces femmes belles et aimées ont été : elles ne sont plus Surrey, se trouvant à Florence, envoya un cartel de défi à tout chrétien, juif, maure, turc et cannibale, soutenant, lui Surrey, envers et contre tous, l'incomparable beauté de Géraldine. Pétrarque soupirait pour Laure et ne se battait pas. Les Anglais promenaient alors leur chevalerie et leurs passions sur ces ruines, où ils traînent aujourd'hui leurs modes et leur ennui. Revenu à Londres, Surrey fut d'abord enfermé dans le château de Windsor par l'orthodoxe Henri VIII ; le comte était accusé d'avoir fait gras en carême : Hère noble Snrrey felt the sacred rage.— Popi. La dernière victime du premier roi protestant de la Grande-Bretagne fut le noble amant de Géraldine; le prince Réformateur prouva l'attachement qu'il portait aux lettres, en livrant à la hache du bourreau Thomas More, et le Poète qui commence la série des poètes anglais modernes. On montre à la Tour de Londres les épées qui abattirent des têtes illustres : un morceau de fer survit au moule qui renfermait la puissance ou le génie. ^urrey, dans la traduction de quelques passages de VÉneidet inventa le vers blanc, que Milton et Thompson adoptèrent, que lord Byron a rejeté. Thomas More, en latin Morue, était, comme son bon roi, poète et prosateur. La plupart de ses ouvrages sont écrits en latin. La tête du chancelier fut exposée pendant quatorze jours sur le pont de Londres. Henri VUI, dans sa clémence, avait commué à peine de la potence, prononcée

104 ESSAI contre l'auteur de V Utopie, en celle de la décapitation, à quoi le mairistrat lettré répondit : " Dieu préserve mes amis " de la même faveur !" A cette époque, dans un espace d'environ vingt-cinq années, la prose fut moins heureuse que la poésie. Il est difficile de lire avec quelque profit, ou quelque plaisir, Wolsey, Crammer, Habington, Drummond et Joseph HaQ, le prédicateur. EDOUARD VI BT MARIB. Edouard VI et la reine Marie, qui succédèrent à Henri VIII et précédèrent Elisabeth, sont aussi comptés au nombre des auteurs dans la Grande-Bretagne. Le jeune roi mort à seize ans, élevé par deux savans de cette époque, John Cheke et Anthony Cooke, et enseigné par Cardan, laissa un journal écrit de sa main et utile à l'histoire. Tenu à l'écart et comme exilé dans sa jeunesse, Edouard jouissait des loisirs que d'autres princes ont trouvés dans le bannissement en terre étrangère. Edouard était zélé réformateur, et sa sœur Marie fut violente catholique: elle ramena de force la nation à la communion romaine. Gardiner et tant d'autres, qui avaient brûlé les catholiques pour la Réformation, brûlèrent pour le catholicisme les protestans qu'eux-mêmes avaient faits : on voit ainsi, dans les révolutions, de vieux hommes fidèles à tous les pouvoirs, ranimer leur carcasse pour radoter leur bassesse. Les Communes se prostituaient aux volontés de Marie comme elles s'étaient livrées aux ordres de son père. On changeait de foi plus que d'habit ; on jura ; puis on rejura le contraire de ce qu'on avait déjà juré ; puis on retourna aux premiers sermens sous E^sabeth. Combien faut-il de parjures pour faire une fidélité ? Marie a laissé des lettres latines et françaises : Erasme a loué les premières, et elles ne valent rien du tout ; les se^e coudes sont illisibles*

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 105 ELISABETH

SPEN8ER. C'est de l'époque de Spenser que date la poésie anglaise moderne. La Faerie Queen est, comme chacun sait, un ouvrage allégorique : il s'agit de douze vertus morales privées, classées comme dans l'Arioste; ces vertus sont transformées en chevaliers, et le roi Arthur est à la tête de l'escadron. La reine des fées, Gloriana, est Elisabeth, et Philippe Sidney, le roi Arthur. Lord Buckhurst, dans le Miroir des magistrats, a pu fournir la première idée de la Reine des fées. La forme du poème de Spenser est calquée sur VOrlando et la Gerusakmme, Chaque chant se compose de stances de neuf vers. Les six derniers chants manquent, sauf deux fragmens. L'allégorie fut en vogue dans les lais, réputés él^ns et polis, du moyen-âge. Vous trouvez partout dames Loyauté, Raison, Prouesse, écuyer Désir, chevalier Amour et la châtelaine sa mère. Empereur Orgueil, etc. Qui pouvait mettre ces choses-là dans les esprits des XIIP XW XV XVP siècles ? L'éducation classique. Elevés parmi les dieux de l'antiquité et au fond d'un monde passé, il sortait de l'enceinte des collèges des hommes subtils, sans rapport avec la foule vivante. Ne pouvant employer les divinités païennes parce qu'ils étaient chrétiens, ils inventaient des divinités morales, ils faisaient prendre à ces graves songes les mœurs de la chevalerie et les mêlaient aux fées populaires: ils leur ouvraient les tournois, les châteaux des barons et des comtes, la cour des ducs et des rois, ayant soin de les conduire à Lisieux et à Pontoise où l'on parlait le beau français. Spenser a l'imagination brillante, l'invention féconde, l'abondance rythmique ; avec tout cela il est glacé et ennuyeux. Nos voisins trouvent sans doute dans la Reine des fées ce charme d'un vieux style, qui nous plaît tant dans

106 BSSAI notre propre lanfpie, mais que nous ne pouvons sentir dans une langue étrangère. Spenser commença son poème en Irlande, dans le château de Kilcoman, et dans une concession de trois mille vingthuit acres de terre, confisqués à la propriété du comte de Desmond. C'est là qu'assis à des foyers qui n'étaient pas les siens, et dont les héritiers erraient sans asile, il célébra la montagne de Môle et les rives de la Mulla, sans songer que des orphelins fugitifs ne voyaient plus ces champs pa* temels. Virgile aurait dû se rappeler au poète : Nos patriæ fines et dulcia linqnumus arra ; Nos patiam fu^mua : On a de Spenser une espèce de Mémoire sur les mœurs et les antiquités de l'Irlande, que je préfère à la Faerie Qneen {Vue sur la situation de l'Irlande, 1633). Les Anglais faisaient autrefois le commerce de leurs enfans, et les vendaient, surtout en Irlande. Un concile tenu à Armagh, en 111/, par les ecclésiastiques irlandais, déclara " qu'afin d'éviter la colère de Jésus-Christ, ennemi *' de la servitude, on affranchirait dans toute l'fle les esda" ves anglais, et on leur rendrait leur ancienne liberté." (Wxlkin, ConcU,, tom. I.) Comment les Irlandais ont-ils été payés de cette résolution de leurs pères ? On le sait : le temps de l'affranchissement du Christ est enfin venu pour eux. SHAKSPEARU. Nous arrivons à Shakspeare! parlons-en tout à notre aise, comme dit Montesquieu d'Alexandre. Je cite seulement ici pour mémoire Every man, joué seus Henri VIII, l'AiguUe de la mère Gurton, par Stell, en 1551. Les auteurs dramatiques contemporains de Shakspeare étaient Robert Green, Heywood, Decker, Rowley, PeaL Chapman, Ben Jonson, Beaumont, Yieichet : jacei aratiù S

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 10/ Pourtant la comédie du JFhx et celle de fAîchymiste, de Ben Jonson, sont encore estimées. Spenser fut le poète célèbre sous Elisabeth. L'auteur éclipsé de Macbeth et de Richard III se montrait à peine dans les rayons du Calendrier du Berger et de la Reine des fées. Montmorency, Biron, Sully, tour à tour ambassadeurs de France auprès d'Elisabeth et de Jacques I, entendirent-ils jamais parler d'un baladin, acteur dans ses propres farces et dans celles des autres ? prononcèrent-ils jamais le nom, si barbare en français, de Shakspeare? soupçonnèrent-ils qu'il y avait là une gloire contre laquelle leurs honneurs, leurs pompes, leurs rangs, viendraient s'abîmer ? Hé bien ! le comédien de tréteaux, chargé du rôle du spectre dans HanUef, était le grand fantôme, l'ombre du moyen-âge qui se levait sur le monde comme l'astre de la nuit, au moment où le moyen-âge achevait de descendre parmi les morts: siècles énormes que Dante ouvrit, que ferma Shakspeare.* Dans le précis historique de Whitelocke, contemporain du chancre du Paradis perdu, on lit : " Un certain aveugle » " nommé Milton, secrétaire du parlement pour les dépêches " latines." Molière, Vhistrion, jouait son Pourceaugnac, de même que Shakspeare, le bateleur, grimaçait son FalstafT. Camarade du pauvre Mondorge, l'auteur du Tartufe avait changé son illustre nom de Poquelin pour le nom obscur de Molière, afin de ne pas déshonorer son père le tapissier. Avant qu'un peu de terre obtenu par prière Pour jamids sous la tombe eût enfermé Molière» Mille de ses beaux traits, aujourd'hui si vantés» Furent des sots esprits à nos yeux rebutés. Ainsi ces voyageurs voilés qui viennent de fois à autre s'asseoir à notre table, sont traités par nous en hôtes vulgaires ; nous ignorons leur nature immortelle jusqu'au jour de leur disparition. En quittant la terre ils se transfigurent et nous disent, comme l'envoyé du ciel à Tobie : ** Je " suis Tun des Sept qui sommes présents devant le Sei*' gneur." * Shakspeare écrit lui-même son nom Shak^eare. On trouve aussi ShakêpûUT»

108 ESSAI Ces Divinités méconnues des hommes à leur passapfe, ne se méconnaissent point entre elles. " Qu'a besoin mon *' Shakspeare, dit Milton, pour ses os vénérés, de pierres " entassées par le travail d'un siècle ; ou faut-il que ses " saintes reliques soient cachées sous une pyramide à point étoilée ? * Fil» chéri de la mémoire, grand héritier de la gloire, que t'importe un si faible témoignage de ton nom, toi qui t'es bâti, à notre merveilleux étonnement, un monument de longue vie.. ; tu demeures enseveli " dans une telle pompe, que les rois, pour avoir un pareil " tombeau, souhaiteraient mourir." 4€ What needs my Shakspeare, for his honoured bones, The labour of an âge in piled atones ? Or that bis ballowed reliques sbould be hld Under a starry-pointing pyramid ? Dear son of memory, great heir of famé, What needst thou such weak witness of thy name ? Thou in our wonder and astonishment, Hast built thyself a live-long monument. • „..... And 80 sepulchred in such pomp dost lie, That Kings, for such a tomb, would wish to die. Michel-Ange, enviant le sort et le génie de Dante, s'écrie : — Pur fuss* io tal : Per Taspro esilio suo con sua yirtute, Darci del mondo il più felice stato. 44 Que n'ai-je été tel que lui!.. Pour son dur exil avec sa vertu, je donnerais toutes les félicités de la terre." Le Tasse célèbre Camoëns encore presque ignoré et lui sert de Renommée en attendant la Messagère aux cent bouches. Vasco buon Luigl * C'est la traduction mot pour mot : on peut aussi traduire (par un de ces souvenirs classiques si familiers au génie de Milton) une pyramide dont le Mommet frappe la astres^ porte les astres, perce les astres.

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 109 Tant' oltre «tende il glorioso volo, Che i tuoi gpalmati legni ander men lunge. (CAMOBIſS.) " Yasco Camoëns a tant déployé son " vol glorieux, que tes vaisseaux spalmés ont été moins " loin." Est-il rien de plus admirable que cette société d'illustres égaux se révélant les uns aux autres par des signes, se saluant, et s'entretenant ensemble dans une langue d'eux seuls connue ? Mais que pensait Milton des prédictions heureuses faites aux Stuart à travers le terrible drame du Prince de Danemark? L*apologiste du jugement de Charles î" était à même de prouver à son Shakspeare qu'il s'était trompé; il pouvait lui dire, en se servant de ces paroles d'Hamlet, l'Angleterre n*a pas encore usé les souliers avec lesquels elle a suivi le corps .* La prophétie a été retranchée; les Stuarts ont disparu d'Hamlet comme du monde. QUE j'ai mal jugé shakspeare AUTREFOIS. FAUX ADMIRATEURS DU POETE. J'ai mesuré autrefois Shakspeare avec la lunette classique ; instrument excellent pour apercevoir les omemens de bon ou de mauvais goût, les détails parfaits ou imparfaits ; mais microscope inappUcable à l'observation de l'ensemble, le foyer de la lentille ne portant que sur un point et n'embrassant pas la surface entière. Dante, aujourd'hui l'objet d'une de mes plus hautes admirations, s'offrit à mes yeux dans la même perspective raccourcie. Je voulais trouver une épopée selon les règles dans une épopée libre qui renferme l'histoire des idées, des connaissances, des croyances, des hommes et des évènements de toute une époque ; monument semblable à ces cathédrales empreintes du génie des vieux âges, où l'élcgance et la variété des détails, égalent la grandeur et la majesté de l'ensemble. L'école classique, qui ne mêlait pas la vie des auteurs à leurs ouvrages, se privait encore d'un puissant moyen d'ap

110 ESSAI Xjrëciation. Le bannissement du Dante donne une clé de son génie : quand on suit le proscrit dans les cloîtres où il demandait la paix ; quand on assiste à la composition de ses poèmes siir les grands chemins, en divers lieux de son exil ; quand on entend son dernier soupir s'exhaler en terre étrangère ; ne lit-on pas avec plus de charme les belles strophes mélancoliques des Trois destinées de l'homme après sa mort ? Qu'Homère n'ait pas existé ; que ce soit la Grèce entière qui chante au lieu d'un de ses fils, je pardonne aux érudits cette poétique hérésie ; mais toutefois je ne veux rien perdre des aventures d'Homère. Oui, le Poète a nécessairement joué dans son berceau avec neuf tourterelles ; son gazouillement enfantin ressemblait au ramage de neuf espèces d'oiseaux. Niez-vous ces faits ineontesMles ? Connient comprendrez-vous alors la ceinture de Vénus ? Nargue des anachronismes ! Je tiens que la vie du père des fables a été retracée par Hérodote, père de l'histoire. Pourquoi donc serais-je allé à Chio et à Smime, si ce n'eût été pour y saluer l'école et le fleuve de Mélésgènes, en dépit de Wolf, de Woold, d'Ilgen, de Dugaz Montbel et de leurs semblables ? Des traditions relatives au chantre de l'Odyssée, je ne repousse que celle qui fait du Poète un HoUasndais Génie de la Grèce, génie d'Homère, d'Hésiode, d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, de Sapho, de Simonide, d'Alcée, trompez-nous toujours : je crois ferme à vos mensonges ; ce que vous dites est aussi vrai qu'il est vrai que je vous ai vu assis sur le mont Hymète, au milieu des abeilles, sous le portique d'un couvent de caloyers : vous étiez devenu chrétien, mais vous n'en aviez pas moins gardé votre lyre d'or, et vos ailes couleur du ciel où se dessinent les ruines d'Athènes. Toutefois si jadis on resta trop en deçà du romantique, mûntenant on a passé le but ; chose ordinaire à l'esprit français qui sautille du blanc au noir comme le Cavalier au jeu d'échecs. Le pis est que notre enthousiasme actuel pour Shakspeare est moins excité par ses clartés que par ses taches ; nous applaudissons en lui ce que nous sifflerons ailleurs. Pensez-vous que les adeptes soient ravis des traits de

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 111 passion de Roméo et Juliette ? Il s'agit bien de cela ! Vous n'avez donc pas entendu Mercutio comparer Roméo à un hareng gaure sans ses ma^{ts} f Without hls roe, like a dried herring. Pierre n'a-t-il pas dit aux musiciens : " Je ne vous ap^{pr} porterai pas des crwiheSi je ferai de vous un réy je fend de " vous un /a ; no/ez-moi bien." l unU carty no erotchets : PU re you, Fli fa you ; do you note me f Pauvres gens qui ne sentez pas ce qu'il y a de merveilleux dans ce dialogue : la nature elle-même prise sur le fait \ Quelle simplicité ! quel naturel ! quelle franchise ! quel contraste comme dans la vie l quel rapprochement de tous les langages^{es} de toutes les scènes, de tous les rangs de la société! Et toi, Shakspeare, je te suppose revenant au monde, et je m'amuse de la colère où te mettraient tes faux adora^{te}urs. Tu t'indignerais du culte rendu à des trivialités dont tu serais le premier à rougir, bien qu'elles ne fussent pas de toi, mais de ton siècle ; tu déclarerais incapables de sentir tes beautés, des hommes capables de se passionner pour tes défauts, capables surtout de les imiter de sang froid, au milieu des mœurs nouvelles. OPINION DE VOLTAIRE SUR SHAKESPEARE. OPINION DES ANGLAIS. Voltaire fit connaître Shakspeare à la France. Le jugement qu'il porta d'abord du tragique anglais fut, comme la plupart de ses premiers jugemens, plein de mesure, de goût, et d'impartialité. Il écrivait à lord Bolingbroke vers 1730 : " Avec quel plaisir n'ai-je pas vu à Londres votre tragé^die de Jvles César qui, depuis cent cinquante années, fait " les délices de votre nation !" Il dit ailleurs : " Shakspeare créa le théâtre anglais. Il avait un génie " plein de force et de fécondité, de naturel et de sublime.

112 ESSAI " sans la moindre étincelle de bon goût et sans la moindre " connaissance des règles. Je vais vous dire une chose " hasardée, mais vraie : c'est que le mérite de cet auteur a " perdu le théâtre anglais. Il 7 a de si belles scènes, des " morceaux si grands et si terribles répandus dans ses " farces monstrueuses qu'on appelle tragédies, que ces pièces " ont toujours été jouées avec un grand succès " Telles furent les premières opinions de Voltaire sur Shakspeare ; mais lorsqu'on eut voulu faire passer ce génie pour une modèle de perfection, lorsqu'on ne rougit point d'abaisser devant lui les chefs-d'œuvre de la scène grecque et française, alors l'auteur de Métope sentit le danger. Il vit qu'en révélant des beautés, il avait séduit des hommes qui, comme lui, ne sauraient pas séparer l'alliage de l'or. Il voulut revenir sur ses pas ; il attaqua l'idole par lui-même encensée ; il était trop tard, et en vain il se repentit d'avoir ouvert la porte à la médiocrité, défié le sauvage ivre, placé le monstre sur l'autel. Irons-nous plus loin dans notre engouement que nos voisins eux-mêmes ? En théorie, admirateurs sans réserve de Shakspeare, leur zèle en pratique est beaucoup plus circonspect : pourquoi ne jouent-ils pas tout entier l'œuvre du Dieu } par quelle audace ont-ils resserré, rogné, altéré, transposé des scènes d'Handet, de Macbeth, d'OtheUo, du Marchand de Venise, de Richard III, etc. ? pourquoi ces sacrilèges ont-ils été commis par les hommes les plus éclsdrés des trois royaumes ? Dryden assure que la langue de Shakspeare est hors d'usage, et il a repétri avec Davenant les ouvrages de Shakspeare. Shaftesbury déclare que le style du vieux ménestrel est grossier et barbare, ses tournures et son esprit tout-h-fait passés de mode» Pope remarque qu'il a écrit pour la populace, sans songer à plaire à des esprits d'une meilleure sorte, qu'il présente à la critique le sujet le plus agréable et le plus dégoûtant. Tate s'était approprié le Roi Lear, alors si complètement oublié qu'on ne s'aperçut pas du plagiat. Rowe dans sa vie de Shakspeare prononce aussi bien des blasphèmes. Sherlock a osé dire qu'i7 n'y a rien de médiocre dans Shakspeare ; que tout ce qu'il a écrit' est excellent ou détestable; que jamais il ne suivit ni même ne conçut un plan, mais qu'il fait souvent fort bien une

sua LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 113 scène 9, Lansdown a
 poussé Vim'çieté jusqu'à refaire le Marchandée Venise. Prenons bien garde
 à d'innocâtes nijéprises : quand nous nous pâmons à telle, scène du
 dénouement de Roméo et Juliette, nous croyons brûler d'un pur amour par
 Shakspeare, et nos ardens hommages s'adressent à Garrick. Comme le jeune
 Diafoirus, nous nous trompons de caresses, de personnes et de complimens
 : — " Madame, c'est avec justice que le ciel vous a concédé le " nom de
 belle-mère. — Ce n'est pas ma femme, monsieur, " c'est ma fille à qui vous
 parlez. — Où donc est-elle ? — Elle " va venir. — Attendrai-je, mon père,
 qu'elle soit venue ?" Ecoutons Johnson, le grand admirateur de Shakspeare,
 le restaurateur de sa gloire : " Shakspeare avec ses quahtés " a des défauts,
 et des défauts capables d'obscUrcir et d'en" gourdir tout autre mérite que le
 sien. Les effusions de " la passion, quand la force de la situation les fait
 sortir " de son génie, sont, pour la plupart, frappantes et éner" giques ; mais,
 lorsqu'il sollicite son invention» et qu'il tend ** ses facultés, le fruit de cet
 enfantement laborieux est " l'enflure, la bassesse, l'ennui, et l'obscurité,
 tvmowr, mean" negs, tediouanêss» and obscurely. Dans la naliration, il "
 affecte une pompe disproportionnée de diction — Il a des " scènes d'une
 excellence continue et non douteuse \$ mais il " n'a pas peut-être une seule
 pièce qui, si elle était au"jourd'hui représentée comme l'ouvrage d'un
 contem" porain, pût être entendue jusqu'au bout." Sommes-nous meilleurs
 juges d'un auteur anglais que le célèbre critique Johnson ? Et néanmoins, si
 nous venions dire maintenant en France des dhoses aussi crues, ne
 serionsnous pas lapidés ? Le malin Aristarque n'aurait-il pas raison, quand il
 soupçonne certains enthousiastes de caresser leurs propres difformités sur
 les bosses de Shakspeare ? Si vous vous rappelez ce que j'ai dit des
 changemens survenus dans la langue écrite et parlée en Angleterre, et des
 deux époques où le normand et l'italien envahirent l'idiome anglo-saxon,
 vous aurez déjà une idée des compositions de l'Eschyle britannique. On y
 retrouve le mélange des sujets et des styles du midi et du nord. Dans les
 sujets empruntés de l'Italie, Shakspeare transporte le naturel de sentiment
 des nations Scandinaves et calédo8

J14 B80AI mènes ; dans les sujets tirés des chroniques septentrionales, il introduit l'affectation du style des populations transalpines ; passant de la ballade écossaise à la nouvelle italienne, il n'a en propre que son génie : ce présent du ciel était assez beau pour s'en contenter.

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 115 françaises, et
 d'articuler de manière à laisser un doute dans les sons, pour produire une
 équivoque dans les mots. En France, même afféterie : Ronsard est à sa
 manière une espèce de Shakspeare, non par son génie; non par son
 néologisme grec, mais par le tour forcé de sa phrase. Les Mémoires,
 charmants d'ailleurs, de la savante Marguerite ou Margot de Valois,
 jargonnet une métaphysique sentimentale, qui couvre assez mal des
 sensations très physiques. Un demi-siècle plus tôt la sœur de François I^{er}
 avait donné des contes, lesquels ont du moins le naturel de ceux de
 Boccace. La Guèziade, de Pierre-Mathieu, tragédie classique, avec des
 chœurs, sur un sujet national, reproduit la phraséologie de Shakspeare :
 d'Épémon s'écrie : Vases de compagnons, monstre abominable ^ Jetez
 sur Blois l'horreur de vos tristes effroyables. Prenez pour mains des crocs,
 pour yeux des dards de feux, Pour voix un gros canon des serpens pour
 cheveux j Changez Blois en enfer» apportez-y vos gênes. Vos roues, vos
 gibets, vos feux, vos fouets, vos peines. Coligni, dans la tragédie qui porte
 son nom : O mânes noircissants des enfers impitoyables 1 O mes chers
 compagnons, hé que je suis honteux Qu'un enfant ait bridé mon effroyable
 audace ; Que me reste-t-il, chétif, pour hontoyer ma race» Sinon que me
 cacher et du vilain licol De mes l'œuvre Ues mains hault estraindre mon col.
 Il est bon de faire ici une observation sur deux hommes que les
 imaginations à la fois vagues et systématiques de nos jours, confondent
 souvent et fort mal à propos, mêlant les temps, les positions, les supériorités
 et les souvenirs. Il n'en fut pas de Shakspeare comme il en fut de Dante : le
 tragique anglais rencontra une langue non achevée, il est vrai, mais aux
 trois-quarts faite, déjà employée par de grands esprits et des poètes célèbres.
 Bacon et Thomas More, Surrey et Spenser. Cette langue était devenue une
 espèce de barbare maniérée, grotesquement attifée, surchargée de modes
 étrangères. Se figure-t-on ce que souffrait Shakspeare, lorsque^ au milieu
 d'une vive conception, 8»

116 ESSAI il était obligé d'introduire* dans sa phrase inspirée quelques mots d'outre>mer : Bon /je proteste ! ou tel autre. Se représente-t-on ce colosse obligé d'enfoncer ses pieds énormes dans de petits sabots chinois, trébuchant avec des entraves qu'il rompait en rugissant, comme un lion brise ses chaînes? Dante, venu deux siècles et demi avant Shakspeare, ne ■trouva rien en arrivant au monde. La société latine expirée, avait laissé une langue belle, mais d'une beauté morte; langue inutile à l'usage commun, parce qu'elle n'exprimait plus le caractère, les idées, les mœurs et les besoins de la vie nouvelle. La nécessité de s'entendre avait fait naître un idiome vulgaire employé des deux côtés des Alpes du midi, et aux deux versans des Pyrénées orientales. Dante adopta ce bâtard de Rome, que les savans et les hommes du .pouvoir dédsdgnaient de reconnaître; il le trouva vagabond dans les rues de Florence, nourri au hasard par un peuple républicain, dans toute la rudesse plébéienne et démocra^ tique. Il communiqua au fils de son choix sa virilité, sa simplicité, son indépendance, sa noblesse, sa tristesse, sa sublimité sainte, sa grâce sauvage. Dante tira du néant la parole de son esprit; il donna l'être au verbe de son génie ; il fabriqua lui-même la lyre dont il devait obtenir des sons si beaux, comme ces astronomes qui inventèrent les instrumens avec lesquels ils mesurèrent les cieux. L'itaîien et la Divina Commefia jaillirent à la fois de son cerveau ; du même coup l'illustre exilé dota la race humaine d'une langue admirable et d'un poème immortelle. ETAT MATERIEL DU THEATRE EN ANGLETERRE AU XVI' SIÈCLE. Du temps de Shakspeare de jeunes garçons remplissaient encore les rôles de femmes, les acteurs ne se disting^uaient des spectateurs que par les plumes dont ils ornaient leurs chapeaux et les nœuds de rubans qu'ils portaient sur leurs souliers ; point de musique dans les entr'actes. Les pièces

'sur la littérature anglaise. 117 se jouaient souvent dans la cour des auberges : les fenêtres de la maison donnant sur cette cour, servaient de loges. Lorsqu'on représentait une tragédie à Londres» la salle était tendue de noir, comme la nef d'une église pour un enterrement. Quant aux moyens d'illusion, Shakspeare les rappelle» en s'en moquant, dans le Songe d'une nuit cPété; un homme, enduit de plâtre, figurait la muraille interposée entre Pyrame et Thisbée, et Tércartement des doigts de cet homme, la crevasse formée dans cette muraiUe. Un comparse avec une lanterne, un buisson et un chien signifiaient le clair de la lune. La scène, sans changer, était supposée tantôt un jardin remph de fleurs, tantôt un rocher contre lequel se brisait un vaisseau, tantôt un champ de bataille où quatre matamores désignaient deux années. Pour attirail dramatique, dans l'inventaire d'une troupe de comédiens. On trouve un dragon, une roue pour le siège de Londres, un grand cheval avec ses jambes, des membres de Maures, quatre têtes de Turcs, une bouche de fer, chargée apparemment de prononcer les accens les plus doua et les plus sublimes du poète. On avait aussi de fausses peaux à l'usage des personnages qu'on écorchait vifs sur la scène, comme le juge prévaricateur dans Gantée ; un pareil spectacle ferait aujourd'hui courir tout Paris. Au reste, la vérité du théâtre et l'exactitude du costume sont beaucoup moins nécessaires à l'art qu'on ne le suppose. Le génie de Racine n'emprunte rien de la coupe de l'habit ; dans les chefs-d'œuvre de Raphaël, les fonds sont négligés et les costumes inexacts. Les fureurs d'Oreste ou la prophétie de Joad, lues dans un salon par Talma, en frac, faisaient autant d'effet que déclamées sur la scène par Talma, en manteau grec ou en robe juive. Iphigénie était accoutrée comme madame de Sévigné, lorsque BoUeau adressait ces beaux vers à son ami : Jamais Iphigénie, en Aulide immolée, N*a coûté tant de pleura à la Grèce assemblée. Que dans Theureux spectacle à nos yeux étalé. En a fait sous son nom verser la Chanmêlé.

118 B88AI Cette exactitude dans la représentation de l'objet inanimé, est Tesprit de la littérature et des arts de notre temps : elle annonce la décadence de la haute poésie et du vrai drame ; on se contente des petites beautés, quand on est impuissant aux grandes; on imite, à tromper l'œil, des fauteuils et du velours quand on ne peut plus peindre la physionomie de l'homme assis sur ce velours et dans ces fauteuils. Cependant une fois descendu à cette vérité de la forme matérielle, on se trouve forcé de la reproduire, car le public, matérialisé lui-même, Texige. À l'époque de Shakspeare, les Gentlemen se tenaient sur le théâtre, ayant pour siège les planches mêmes, ou im tabouret dont ils payaient le prix. Le parterre, debout et pressé, roulait dans un trou noir et poudreux: c'étaient deux camps hostiles en présence. Le parterre accueillait les Gentlemen avec des huées, leur jetait de la boue et leur crachait au nez en criant ; " Ahas les Sots /" Les gentlemen ripostaient par les épithètes de Stinkards et d'animaux. Les Stinkards mangeaient des pommes et buvûent delà bière; les Gentlemen jouaient aux cartes, et fumaient le tabac nouvellement introduit. Le bel air était de déchirer les cartes comme si l'on avait fait quelque grande perte, d'en jeter avec colère les débris sur l'avant scène, de rire» de parler haut, de tourner le dos aux acteurs. Ainsi furent accueillies et respectées, à leur apparition, les tragédies du grand maître; John Bull lançait des trognons de pomme à la Divinité dont il encense aujourd'hui lea images. L'insulte de la Fortune fit de Shakspeare et de Molière deux comédiens, afin de donner pour quelques oboles, au dernier des misérables, le droit d'outrager à la fois des chefs-d'œuvre et deux grands hommes. Shakspeare a retrouvé l'art dramatique; Molière l'a porté à sa perfection ; semblables à deux philosophes anciens, ils s'étaient partagé l'empire des ris et des larmes, et tous les deux se consolaient peut-être des injustices du sort, l'un en peignant les travers, l'autre les douleurs des hommes.

9UR LA LITTÊBATURB ANGLAISK. 119 CARACTÈRB DU
 GENIE DE SHAKSPEARB. Shakspeare est donc admirable encore en
 raison des obstacles qu'il lui fallut surmonter. Jamais esprit plus vrai n'eut à
 se servir d'une langue plus fausse ; heureusement il ne savait presque rien,
 et il échappa par son ignorance à l'une des contagions de son siècle : des
 chants populaires, des extraits de l'histoire d'Angleterre, puisés dans le
 Miroir des Magistrats, de lord Buckhurst, des lectures, des Nouvelles
 françaises de Belleforest, des versions des poètes et des conteurs de l'Italie,
 composaient toute son érudition. Ben Johnson, son rival, son admirateur et
 son détracteur, était au contraire très-instruit. Les cinquante-deux
 commentateurs de Shakspeare ont recherché curieusement les traductions
 des auteurs anciens, qui pouvaient exister de son temps. Je ne remarque
 comme pièces dramatiques, dans le catalogue, qu'un Jocaste, tirée des
 Phéniciennes d'Euripide, VAndria et V Eunuque de Térence, les
 Ménechmes de Plaute, et les tragédies de Sénèque. Il est douteux que
 Shakspeare ait eu connaissance de ces traductions : car il n'a pas emprunté
 le fond de ses pièces des originaux translatés en anglais, mais de quelques
 imitations anglaises de ces mêmes originaux : c'est ce qu'on voit par Roméo
 et Juliette, dont il n'a pris l'histoire ni dans Girolamo de la Carte, ni dans la
 nouvelle de BandeUo ; mais dans un petit poème anglais> intitulé la
 tragique Histoire de Roméo et Juliette. Il en est ainsi du sujet d'Hamlet,
 qu'il n'a pu tirer immédiatement de Saxo Grammaticus, La réforme sous
 Henri VIII, en faisant tomber les Miracles et les Mystères, hâta la
 renaissance du théâtre en dehors du cercle des croyances religieuses ; et si
 l'antiquité grecque n'eût rencontré Shakspeare pour l'empêcher de passer, le
 Classique se fût emparé des lettres anglaises un siècle avant son triomphe
 en France. Au jugement de Samuel Johnson, et c'est en général l'opinion des
 Anglais, Shakspeare était plutôt doué du génie comique que du génie
 tragique : la critique remarque que, dans les scènes les plus pathétiques, le
 rire prend au

120 ESSAI Poète, tandis que dans les scènes comiques, une pensée sérieuse ne lui vient jamais. Si nous autres Français nous avons de la peine à sentir le vis comica de Falstaff, tandis que nous comprenons la douleur de Desdémone, c'est que les peuples ont différentes manières de rire, et qu'ils n'en ont qu'une de pleurer. Les poètes tragiques trouvent quelquefois le comique, les poètes comiques s'élèvent rarement au tragique : il y a donc quelque chose de plus vaste dans le génie de Melpomène, que dans l'esprit de Thalie. Quiconque représente le côté souffrant de l'homme, peut aussi représenter le côté gai, parce que celui qui saisit le plus peut saisir le moins. Au contraire, le peintre qui s'attache aux choses plaisantes, laisse échapper les rapports sévères, parce que la faculté de distinguer les petits objets, suppose presque toujours l'impossibilité d'embrasser les grands. Un seul poète comique marche l'égal de Sophocle et de Corneille, Molière : mais, chose remarquable, le comique du Tartuffe et du Misanthrope, par son extrême profondeur, et, si j'ose le dire, par sa tristesse, se rapproche de la gravité tragique. D y a deux manières de faire rire : l'une est de présenter d'abord les défauts, et de mettre ensuite en relief les qualités : ce comique mène quelquefois à l'attendrissement : l'autre manière consiste à donner d'abord des louanges, et à couvrir ensuite la personne louée de tant de ridicules, qu'on finit par perdre l'estime qu'on avait conçue pour de nobles talens ou de hautes vertus. Ce comique est le nihil mirari, qui flétrit tout. Le caractère dominant du fondateur du théâtre anglais, se forme de la nationalité, de l'éloquence, des observations, des pensées, des maximes tirées de la connaissance du cœur humain et applicables aux diverses conditions de l'homme ; il se forme surtout de l'abondance de la vie. On comparait un jour le génie de Racine à l'Apollon du Belvédère, et le génie de Shakspeare à la statue équestre de Philippe IV, à Notre-Dame de Paris : " Soit, répondit Diderot : * mais que penseriez-vous si cette statue de bois, enfonçant ** son casque, secouant ses gantelets, agitant son épée, se "Éaettait à chevaucher dans la cathédrale?" Le poète d'AlMoii, doué de la ptdssance créatrice» anime jusqu'aux

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 121 objets inanimés ; décorations, planches de la scène, rameau d'arbre, brin de bruyère, ossements, tout parle : rien n'est mort sous son toucher, pas même la Mort. Shakspeare fait un grand usage des contrastes ; il aime à mêler les divertissemens et les acclamations de la joie, à des pompes funèbres et à des cris de douleur. Que des musiciens appelés aux noces de Juliette arrivent précisément pour accompagner son cercueil; qu'indifférens au deuil de la maison, ils se livrent à d'indécentes plaisanteries, et s'entretiennent des choses les plus étrangères à la catastrophe : qui ne reconnaît là toute la vie, qui ne sent toute l'amertume de ce tableau, et qui n'a été témoin de pareilles scènes ? Ces effets ne furent point inconnus des Grecs ; on retrouve dans Euripide des traces de ces naïvetés que Shakspeare mêle au plus haut ton tragique. Phèdre vient d'expirer ; le chœur ne sait s'il doit entrer dans l'appartement de la princesse. Premier Chœur. Compagnons» que ferons-nous ? Devons-nous entrer dans le palais, pour aider à dégager la reine de ses liens étroits ? Second Chœur. Ce soin appartient à ses esclaves. Pourquoi ne sont-ils pas présens ? Quand on se mêle de beaucoup d'affaires, il n'y a plus de sûreté dans la vie. Dans Alcesie^ la Mort et Apollon échangent des plaisanteries. La Mort veut saisir Alceste tandis qu'elle est jeune, parce qu'elle ne se soucie pas d'une proie ridée. Ces contrastes touchent de près au terrible, mais aussi une seule nuance, ou trop forte ou trop faible dans l'expression^ les rend bas ou ridicules. QUS LA MANIÈRE DE COMPOSER DE SHAKSPEARE A CORROMPU LE GOUT.'— ECRIRE EST UN ART. Shakspeare joue ensemble, et au même moment, la tragédie dans le palais, la comédie à la poi*te ; il ne peint pas une classe particulière d'individus ; il mêle, comme dans le monde réel, le roi et l'esclave, le patricien et le plébéien, le

122 B88AI le guerrier et le laboureur, rhomme illustre et rfaomine ignoré ; il ne distingue pas* les genres : il ne sépare pas le noble de Tignoble, le sérieux du bouffon, le triste du gai, le rire des larmes, la joie de la douleur, le bien du mal. Il met en mouvement la société entière, ainsi qu'il déroule en entier la vie d'un homme. Le Poète semble persuadé que notre existence n'est pas renfermée dans un seul jour, qu'il y a unité du berceau à la tombe, quand il tient une jeune tête, s'il ne l'abat pas, il ne vous la rendra que blanchie ; le temps lui a remis ses pouvoirs. Mais cette universalité de Shakspeare a, par l'autorité de l'exemple et l'abus de l'imitation, servi à corrompre l'art ; elle a fondé l'erreur sur laquelle s'est malheureusement établie la nouvelle école dramatique. Si pour atteindre la hauteur de l'art tragique, il suffit d'entasser des scènes disparates sans suite et sans liaison, de brasser ensemble le burlesque et le pathétique, de placer le porteur d'eau auprès du monarque, la marchande d'herbes auprès de la reine : qui ne peut raisonnablement se flatter d'être le rival des plus grands maîtres ? Quiconque se voudra donner la peine de retracer les accidens d'une de ses journées, ses conversations avec des hommes de rangs divers, les objets variés qui ont passé sous ses yeux, le bal et le convoi, le festin du riche et la détresse du pauvre ; quiconque aura écrit d'heure en heure son journal aura fait un drame à la manière du poète anglais. Persuadons-nous qu'écrire est un art ; que cet art a des genres ; que chaque genre a des règles. Les genres et les règles ne sont point arbitraires ; il sont nés de la nature même ; l'art a seulement séparé ce que la nature a confondu ; il a choisi les plus beaux traits sans s'écarter de la ressemblance du modèle. La perfection ne détruit point la vérité : Racine dans toute l'excellence de son art est plus naturel que Shakspeare, comme V Apollon, dans toute sa avinité, a plus les formes kumaines qu'un colosse égyptien. La liberté qu'on se donne de tout dire et de tout représenter, le fracas de la scène, la multitude des personnages, imposent, mais ont au fond peu de valeur; ce sont liberté et jeux d'enfans. Rien de plus facile que de captiver l'attention et d'amuser par un conte ; pas de petite fiUs

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 123 qui» sur ce point, n'en remonte aux plus habiles. Croyez-vous qu'il n'eût pas été aisé à Racine de réduire en actions les choses que Son goût lui a fait rejeter en récit? Dans Phèdre, la femme de Thésée eût attenté, sous les yeux du parterre, à la pudeur d'Hippolyte ; au lieu du beau récit de Thérémène, on aurait eu les chevaux de Franconi et un terrible monstre de carton ; dans Britannicus, Néron, au moyen de quelque stratagème de coulisse, eût violé Junie sous les yeux des spectateurs ; dans Bajazet, on eût eu le combat de ce frère du sultan contre les eunuques ; ainsi du reste. Racine n'a retranché de ses chefs-d'œuvre que ce que des esprits ordinaires y auraient pu mettre. Le plus méchant drame peut faire pleurer mille fois davantage que la plus sublime tragédie. Les vraies larmes sont celles que fait couler une belle poésie, les larmes qui tombent au son de la lyre d'Orphée ; il faut qu'il s'y mêle autant d'admiration que de douleur : les anciens donnaient aux Furies mêmes un beau visage, parce qu'il y a une beauté morale dans le remords. Cet amour du laid qui nous a saisis, cette horreur de Fidèle, cette passion pour les bancroches, les culs-de-jatte, les borgnes, les moricauds, les édentés ; cette tendresse pour les verrues, les rides, les escars, les formes triviales, sales, communes, sont une dépravation de l'esprit ; elle ne nous est pas donnée par cette nature dont on parle tant. Lors même que nous aimons une certaine laideur, c'est que nous y trouvons une certaine beauté. Nous préférons naturellement une belle femme à une femme laide, une rose à un chardon, la baie de Naples à la plaine de Montrouge, le Parthenon à un toit à porc : il en est de même au figuré et au moral. Arrière donc cette école animalisée et matérialisée qui nous mènerait, dans l'effigie de l'objet, à préférer notre visage moulé avec tous ses défauts par une Machine, à notre ressemblance produite par le pinceau de Raphaël. Toutefois je ne prétends pas ôter aux temps et aux révolutions les changemens forcés qu'ils apportent dans les opinions littéraires, comme dans les opinions politiques ; mais ces changemens ne justifient pas la corruption du goût ; ils en montrent seulement une des causes. Il est

124 ESSAI 0 tout simple que les mœurs, en changeant, fissent varier la forme de nos peines et de nos plaisirs. Le silence intérieur régna dans la monarchie absolue sous le pouvoir de Louis XIV et sous la somnolence de Louis XV: manquant d'émotions au dedans, les poètes en cherchaient au dehors ; ils empruntaient des catastrophes à Rome et à la Grèce, pour faire pleurer une société assez malheureuse pour n'avoir que des sujets de rire. A cette société si peu accoutumée aux évènements tragiques, il ne fallait pas même présenter des scènes fictives trop sanglantes; elle aurait reculé devant des horreurs, eussent-elles eu trois mille ans de date, eussent-elles été consacrées par le génie de Sophocle. Mais aujourd'hui que le peuple, n'étant plus à l'écart, a pris sa place dans notre gouvernement, comme le chœur dans la tragédie grecque ; que des spectacles terribles et réels nous ont occupées depuis quarante années, le mouvement communiqué à la société tend à se communiquer au théâtre. La tragédie classique, avec ses unités et ses décorations immobiles, paraît et doit paraître froide : de la froideur à Tenui il n'y a qu'un pas. Par là s'explique, sans l'excuser, l'outré de la scène moderne, le facémile de tous les crimes, l'apparition des gibets et des bourreaux, la présence des assassinats, des viols, des incestes, la fantasmagorie des cimetières, des souterrains et des vieux châteaux. Il n'existe ni un acteur pour jouer la tragédie classique, ni un public pour la goûter, l'entendre et la juger. L'ordre, le vrai, le beau, ne sont ni connus, ni sentis, ni appréciés. Notre esprit est si gâté par le laisser-aller et Toutrecuidance du siècle, que si l'on pouvait faire renaître la société charmante des Lafayette et des Sévigné, ou la société des GeoSnn et des philosophes, elles nous paraîtraient insipides. Avant et après la civilisation, lorsqu'on n'a pas ou qu'on n'a plus le goût des jouissances intellectuelles, on cherche la représentation des objets sensibles : les peuples commencent et finissent par des gladiateurs et des marionBettes ; les enfans et les vieillards sont puérils et cruels.

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 125 CITATION DE

SHAKSPBARB. S'il me fallait choisir parmi les plus beaux ouvrages de Shakspeare, je serais bien embarrassé entre Macbeth, Richard III, Romeo et Juliette, Othello, Jules- César, Hamlet; non que j'estime beaucoup dans la dernière pièce le monologue tant vanté, et pour cause, de Témole voltairienne : je me demande toujours comment le prince très philosophe du Danemarck pouvait avoir les doutes qu'il manifeste sur l'autre vie: après avoir causé avec la "pauvre ombre," poor ghost, du Roi son père, ne devait-il pas savoir à quoi s'en tenir ? Une des plus fortes scènes qui soient au théâtre, est celle des trois reines dans Richard III, Marguerite, Elisabeth et la Duchesse. Ecoutez Marguerite retraçant ses adversités pour s'endurcir aux misères de sa rivale, et finissant par ces mots : '* Tu usurpes ma place, et tu ne " prendrais pas la mort qui te revient de mes maux ? " Adieu, femme d'York ! reine des tristes revers ! FareweU, '* York'swife, and queen of aad mischance i" C'est là du tragique et du tragique au plus haut degré.

TROISIÈME SCÈNE Du quatrième acte de Macbeth. Macduff, Qui
 8*aTanceici? Maleolm. C'est un Ecossais, et cependant je ne le connais pas.
 Macduff. Cousin, soyez le bienvenu \ Maleolm. Je le reconnais à présent.
 Grand Dieu, renverse les obstacles qui nous rendent étrangers les uns aux autres I Eosse. Fuisse votre souhait s'accomplir !

The text on this page is estimated to be only 25.72% accurate

126 ESSAI MeUeolm. L'Ecosse est -elle toigoun aussi malheureuse ? Roste. Hélas I déplorable patrie ! elle est presque eârayéede connaître ses propres maux. Ne l'appelons plus notre mère, mais notre tombe. On n*y voit plus ■•urlre personne, hors l*enftint qui ignore ses miUheurs. Les soupirs, les gémissemens, les cris, firappent les airs, et ne sont point remarqués. Le plus violent cAagrin semble un mal ordinaire j quand la cloche de la mort sonné, on demande à peine pour qui ? Macduff. O récit trop véritable ! Maicolm. Quel est le dernier malheur ? Rosae, à MacdnÊff, . . . Votre ch&teau est surpris, votre femme et vos enfuis sont iahu» mainement massacrés. . . . MacâMff, Mes enftns aussi? Femme, enfiios, serviteurs, tout ce qu'on « trouvé. Et ma femme aussi ? JRosse. Je vous l*ai dit. Malcohn, Prenez courage ; la vengeance offre un remède à vos mau. Couross ; punissons le tyran. Il n'a point d^enfans ! Ce dialo^^e rappelle celui de Flavian et de Curiace dans Corneille. Flavian vient annoncer à l'amant de Camille qu'il a été choisi pour combattre les Horaces. Cwnace, Albe de trois guerriers a>t-elle fait le choix ? FUmian» Je viou pour vous l'apprendre. Cviriace. Eh bien I qui sont les trots?

The text on this page is estimated to be only 27.82% accurate

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 127 Fkarian. Vos deux frères et tous. Curietce. Qui? Flaoian. Vous et Tos deux frères. Les interrogations de Macduff et de Curiace sont des beautés du même ordre: Mes enfana aussi f — Femmes e»'fans. — Et ma femme aussi f — Je vous l'ai dit. — " Eh bien f qui sont les trais ^ — Vos deux frères et vous, — Qui? — Vous et vos deux frères. Mais le mot de Shakspeare : H n'a point d^enfants ! reste sans parallèle. Le même homme qui a tracé ce tableau, a soupiré la scène charmante des adieux de Romeo et Juliette : Roméo^ condamné à l'exil, est surpris par le jour naissant ches^ Juliette, à laquelle il est marié secrètement : Wilt thou be gone ? It is not yet near day ? It was the nightingale, and not the lark That pierced the fearful hollow of thine ear, etc. JttUette. Veux-tu déjà partir? le jour ne paraît point encore: c'était le rossignol, et non l'alouette, dont la voix a frappé ton oreille alarmée : il chante toute la nuit sur cet oranger lointain. Crois-moi, mon Jeune époux, c'était le rossignol. Roméo, m C'était l'alouette, qui annonce l'aurore, ce n'était pas le rossignol. Regarde, 6 mon amour ! regarde les traits de lumière qui pénètrent les nuages dans l'orient. Les flambeaux de la nuit s'éteignent, et le Jour se lève sur le sommoiet Tapçreux des montagnes. Il faut ou partir et vivre, ou rester et mourir. Juliette, La lumière que tu vois là>bas n'est pas celle du Jour : c'est quelque météore qui te servira de flambeau, et t'éclairera sur la route de Mantoue. Reste encore i il n'est pas encore nécessaire que tu me quittes. Roméo, Eh bien ! que Je sois arrêté ! que Je sois conduit à la mort ! si tu le désires, !)<< suis satisfUt. J<< dirai : " Cette blancheur lointaine n'est pas celle du ma

12S ESSAI *' tin ; ce n'est que le pftle reflet de la lune ; ce n'est pas l'alouette dont les " chants retentissent si haut au-dessus de nos têtes, dans la voûte du ciel." Ah 1 Je crains moins de rester que de partir. Viens, 6 mort! Mais que regardes-tu, ma bien-aimée? Parlons, parlons ensemble; il n'est pas encore jour! Juliette. *' Il est jour ! il est jour ! Fuis, pars, éloigne-toi. C'est l'alouette qui chante ; je reconnais sa voix aiguë. Ah ! dérobe toi à la mort : la lumière croît de plus en plus." Ce contraste des charmes du matin et des derniers plaisirs des deux jeunes époux, avec la catastrophe qui va suivre, est bien touchant : le sentiment dramatique en -est plus naïf encore que celui des tragi-comédies itahennes. Je ne connais qu'une scène indienne de quelque ressemblance lointaine avec la scène de Roméo et Juliette : encore n'est-ce que par la fraîcheur des images, la simplicité des regrets et des adieux, nullement par l'intérêt de la situation. Sacontala, prête à quitter le séjoiu: paternel, se sent arrêtée par son voile. SacorUala. Qui saisit ainsi les plis de mon voile ? Un Vieillard. C'est le chevreau que tu as tant de fois nourri des grains du synmaka. Il ne veut pas quitter les pas de sa bienfaitrice. Sacofdctla. Pourquoi pleures tu, tendre chevreau? Je suis forcée d'abandonner notre commune demeure. Lorsque tu perdis ta mère, peu de temps après ta naissance, je te pris sous ma garde. Retourne à ta crèche, pauvre Jeune chevreau ; il faut à présent nous séparer. La scène des adieux de Roméo et de Juliette n'est point indiquée dans Bandello, elle appartient à Shakspeare. Bandello raconte en peu de mots la séparation des deux amans. A la fine cominciando Vaurora a voler usdre, si baciaronogU amanti, e pieni di lagrime e sospiri si dissero addio, " Enfin, l'aurore commençant à paraître, les deux amans " se baisèrent, s'embrassèrent étroitement, et, pleins de " larmes et de soupirs, ils se dirent adieu."

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE 129 8UITB DBS

CITATIONS. FEMMES. Rapprochez Lady Macbeth et Marfçuerite de Desdémone, d'Ophélia, de Miranda, de Cordélia, de Jesaica, de Ferdita, d'Imogène, et vous serez émerveillés de la souplesse du talent du poète. Ces jeunes femmes ont une idéalité ravissante : le vieux roi Lear, aveugle, dit à sa fidèle Cordélia : " Quand tu me demanderas ma bénédiction, je me *' mettrai à genoux et je te demanderai pardon ; nous vi" vrons ainsi en priant et en chantant." Ophâia, bizarrement parée de brins de paiUe et de fleurs, prenant son frère pour Hamlet qu'elle aime et qui a tué son père, lui adresse ces paroles : '* Voilà du romarin ; c'est " pour la mémoire ; je vous en prie, cher amour, souvenez" vous de moi Je vous donnerais bien des violettes, mais elles se ^sont toutes fanées, quand mon père est mort." Dans Hamlet, dans cette tragédie des aliénés, dans ce BecUam royal où tout le moiade est insensé et criminel, où la démence simulée se joint à la démence vraie, où le fou contrefait le fou, où les morts eux-mêmes fournissent à la scène la tête d'un /oit; dans cet odéon des ombres, où l'on ne voit que des spectres, où l'on n'entend que les rêveries, que le qui vive des sentinelles, que le criaillement des oiseaux de nuit et le bruit de la mer, Gertrude raconte qu'Ophélia s'est noyée : ** Au bord du ruisseau croît un saule " qui réfléchit son feuillage gris dans le cristal de Tonde. " Elle fit avec ce feuillage de capricieuses guirlandes entre*' lacées de coquelicots, d'orties, de marguerites et de ces " longues fleurs pourpres que nos simples bergers appellent " d'un nom grossier, mais que nos froides vierges nom" ment des doigts de mort. Là, grimpant pour attacher " aux rameaux pendans sa couronne d'herbes sauvages, " une jalouse écUsse se rompt; Ophélia et son trophée rustique tombent dans le ruisseau en pleurs ; ses robes s'étaient larges, et la soutiennent un moment semblable " à une mermaid.* Pendant ce temps, elle chantait des " morceaux de vieilles ballades, comme une personne in* Vierge de la mer, fée de mer, sirène. 9

130 ESSAI *' capable de sentir son propre péril, ou comme une créa^ " ture née et revêtue de l'élément qu'elle habite. Mais "cela ne pouvait durer; ses vêtemens appesantis par " l'eau qu'ils avaient bue, entraînent la pauvre infortunée " de ses lais mélodieux à une fangeuse mort : FVom melb'* dious lay to muddy deatk,** On apporte le corps d'Ophélie dans le cimetière. La coupable reine s'écrie : " Des parfums au parfum î adieu !" aweeta to ihe sweeieat ! Farewell ! Elle répand des fleurs sur le corps de la jeune fille. '^ J'avais espéré que tu serais la " fenune de mon Hs^et ; je pensais, aimable fiUe, que je ** sèmerais de fleurs ton lit nuptial et non ton cercueil." C'est un enchantement que tout cela. Othello, au milieu de son délire, dit à Desdémone : " O " toi, fleur des bois, qui es si belle et exhalas un parfum " si doux ! ton approche enivre les «sens !. . . je voudrais " que tu ne fusses jamais née. ..." Le Maure, prêt à tuer sa femme endormie, s'approche du lit : " Je veux respirer encore la rose sur sa tige. . . " encore im baiser ; encore un ! sois telle que tu es là *' quand tu seras morte, et je veux te tuer et je t'aimerai ** après. I toill kill thee ; and love thee after" Dans le Conte cT /fiwr, on retrouve la même grâce appliquée au bonheur. Perdita s'adressant à Florizel : " Et vous le plus beau de mes amis, je voudrais bien *' avoir quelques fleurs de printemps qui pussent aller avec " votre jeunesse. . • • je suis dépourvue de toutes les fleurs *' dont je voudrais entrelacer les festons pour vous en cou*' vrir tout entier, vous, mon doux ami." Florizel répond . " Quand vous parlez, je voudrais vous entendre parler *' toujours ; si vous chantez, je voudrais vous entendre " chanter toujours ; je voudrais vous voir donner l'aumône, " prier, régler votre maison, tout faire en chantant. Lors" que vous dansez, je voudrais que vous fussiez une vague " de la mer toujours mobile." Dans Cymbeline, Imogène est accusée d'infidélité par Posthumus : " Infidèle à sa couche ! Qu'est-ce qu'être in*' fidèle ? Est-ce d'y veiller et d'y penser à lui ; d'y pleurer " au son de chaque heure ?"

4t SUR LA LITTERATURE ANGLAISE. 131 A la caverne»

Arviragus croît Imogène morte et la rapporte dans ses bras; alors Guiderius:
" O le plus charmant, le plus beau des lis, mon frère ne te soutient pas la
moitié si bien que tu te soutenais toi-même ?" — '* O Mélancolie, dit
Belarius, qui jamais a pu sondei* ton sein, trouver la terre qui indique la
côte accessible à ta barque languissante V* Imogène se jette au cou de
Posthumus détrompé: " Reste, lui dit-il, ô mon ame, suspendue là comme
un " fruit, jusqu'à ce que l'arbre meure.'* . . . Hang there Uke fruit, mysoul
TiUthetreediel '* Eh ! quoi, s'écrie Cymbeline, Imogène, ma fille, n'as" tu
rien à demander à ton père ? — ^Votre bénédiction, " seigneur," répond
Imogène en tombant à ses pieds. Your biëssing. Sir. Je ne considère ici que
le style et je n'entre point dans la composition du drame ; je ne montre point
ce qu'il y a de nature, de passion et de frayeur dans Desdémone, quand
Otheljo la réveille pour la tuer ; ce qu'il y a de pieux, de tendre et de
généreux dans Imogène, bien qu'en tout cela le romanesque prenne la place
du tragique, et que le tableau tienne plus des sens que de l'ame. -^
MODELES CLASSIQUES* Mais enfin pleine et entière justice étant
rendue à des suavités de pinceau et d'harmonie, je dois dire que les
ouvrages de l'ère romantique gagnent beaucoup à être cités par extraits :
quelques pages fécondes sont précédées de beaucoup de feuille^ arides.
Lire Shakspeare jusqu'au bout sans passer une ligne, c'est remplir un pieux
mais j>énible devoir envers la gloire et la mort : des chants entiers de Dante
sont une chronique rimée dont la diction ne rachète pas toujours l'ennui. Le
mérite des monumens des 9»

132 ESSAI siècles classiques est d'une nature contraire : il consiste dans la perfection de l'ensemble et la juste proportion des parties. Force est encore de reconnaître une autre vérité : Shakspeare n'a qu'un type pour ses jeunes femmes, toutes si jeunes, qu'elles sont presque des enfans : sœurs jumelles, elles se ressemblent (à part la différence des caractères de fille, d'amante, d'épouse) : elles ont le même sourire, le même regard, le même son de voix ; si l'on effaçait leurs noms, ou si l'on fermait les yeux, on ne saurait laquelle d'entre elles a parlé ; leur langage est plus élégiaque que dramatique. Ces têtes charmantes d'éphèbes, sont des croquis tels que ces dessins tracés par Raphaël, lorsqu'il voulait fixer la physionomie d'une figure céleste au moment où elle apparaissait à son génie ; il se promettait de convertir ce trait en tableau. Shakspeare, obligé de s'en tenir à ses premiers crayons, n'a pas toujours eu le temps de peindre. N'allons donc pas comparer les ombres ossianiques du théâtre anglais, ces victimes si tendres et cependant si hardies qui se laissent immoler comme de courageux agneaux ; n'allons pas comparer ces Délie de Tibulle, ces Chariclée d'Héliodore, aux femmes de la scène grecque et française, soutenant à elles seules le poids d'une tragédie. Autres sont des situations isolées, des effets heureux d'un instant, des touches vives ; autres des rôles écrits d'un bout à l'autre avec la même supériorité, des caractères fortement accusés, occupant leur vraie place dans le tableau. Les Desdémone, les Juliette, les Ophélie, les Perdita, les Cordélia, les Miranda, ne sont ni des Antigone, ni des Electre, ni des Iphigénie, ni des Phèdre, ni des Andromaque, ni des Chimène, ni des Roxane, ni des Monime, ni des Bérénice, ni des Esther, ni même des Zaïre et des Aménide. Quelques phrases d'une passion émue, plus ou moins bien rendues en prose poétique, ne sauraient l'emporter sur les mêmes sentimens exprimés dans le pur langage des dieux. Iphigénie dit à son père : Peut-être assez d'honneurs environnaient ma vie, Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie.

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE* 133 Ni qu'en me

rarrachant ua sévère destin Si près de ma naissance en eût marqué la fin.
Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la première. Seigneur, tous appelai de ce
dirax nom de père. Hélas I ayec plaisir je me faisais conter Tous les noms
des pays que vous allez dompter ; Et déjà d'Ilion présageant la conquête,
D'un triomphe si beau je préparais la fête. Monime dit à Phœdime : Si tu
m*aimai8, Phœdime, ii fallait me pleurer. Quand d'un titre funeste on me
vint honorer. Et lorsque m'arrachant du doux sein de la Grèce Dans ce
climat barbare on traîna ta maîtresse. Retourne maintenant chez ces peuples
heureux ; Et si mon nom encor s'est conservé chez eux. Dis- leur ce que tu
vois, et de toute ma gloire, Phœdime, conte-leur la malheureuse histoire. La
romance du saule approche-t-elle de cette complainte exhalée du doux sein
de la Grèce f Voulez-vous des combats de l'ame pour les opposer à Tamour
de Juliette et de Desdémone ? Pauline répond à Polyeucte qui lui conseille
de retourner à Sévère : Que t'ai-je fait, cruel, pour être ainsi traitée, Et pour
me reprocher, au mépris de ma foi. Un amour si puissant que j'ai vaincu
pour toi ? Souffre que de tolunhne éUe obtienne ta vie. Pour vivre sous tes
lois à jamais asservie. Polyeucte est allé à la mort^ à la gloire ; Pauline dit à
Félix: Mon époux, en mourant, m'a laissé ufM lumières } Son sang, dont tes
bourreaux vieaaentde me couvrir. M'a dessillé les feux, et me les vient
d'ouvrir. Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée. De ce bienheureux sang
tu me vois baptisée ; Je suis chrétienne I . . . % . . ^ Que cela est.beau !
quelle lutte de toutes les affections de la nature humaine, au milieu
desquelles intervient la Divinité pour créer miraculeusement une passion
nouvelle

134 BSSAl dans le cœur de Pauline, Tenthausiasme religieilx! On sent qu'on habite des régions plus élevées que la terre où demeurent Desdémone et Juliette. Ce, je suis chrétienne, est une déclaration d'amour dans le ciel Et Chimène ? Il faudrait citer le rôle entier. Corneille compose le caractère du Cid et de Chimène d'un mélange d'honneur, de piété filiale et d'amour. J'aimais, J*étai8 aimée et nos pères d'accord ; Et Je TOUS en contais la première nouvelle Au malheureux moment que naissait leur quereUe. La passion, l^entraînement, l'intérêt dramatique, vont croissant et s'échauffant de scène en scène jusqu'à ce vers fameux: San Tainqueur d'un combat dont Chimène est le prix I lequel amène ce cri de bonheur, de courage, d'orgueil et de gloire : Paraissez, Nararois, Maures et Castellans ! Que sont enfin toutes les filles de Shakspeare auprès^ d'Esther ? Est-ce toi, chère Elise ? O jour trois fois heureux ! Que béni soit le ciel qui te rend à mes vœux ! Toi, qui, de Benjamin comme moi descendue. Fus de mes premiers ans la compagne assidue, Et qui, d'un même Joug souffrant l'oppression, M'aidids à soupiner les malheurs de Sion. On m'élevait alors solitaire et cachée. Sous les yeux vigf lans du sage Mardochée. • ,.»•• Du triste état des Juifs, Jour et nuit agf té. Il me tira du sein de mon obscurité. Et sur mes faibles mains fondant leur délivrance Il me fit d'un empire accepter l'espérance. • •«•#• Cependant mon amour pour notre nation A rempli ce paliUs des filles de Sion, Jeunes et tendres fleurs par le sort agitées. Sous un ciel étranger comme moi transplantées. • •..., Aux pieds de l'Etemel je viens m'humilier, Et goûter le plaisir de me fUre oublier.

« SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 135 Mais à tous les Penan» je cache l'enraînement. Il faut les appeler. Venez, Tenez, mes filles. Compagnes autrefois de ma captivité. De l'antique Jacob jeune postérité. S'il était des Huns, Hottentots, Hurons, Wendes, Wilzes et Welches, insensibles à la pudeur» à la noblesse, à la mélodie de cet ineffable langage, qu'ils soient septante fois sept fois heureux du charme de leurs propres ouvrages! J'ai cru, dit Racine dans sa préface d'Esther, que je pourrais remplir toute mon action avec les seules scènes " que Dieu lui-même, pour ainsi dire, a préparées/" Racine avait raison de le croire : lui seul avait cette haie de David consacrée aux scènes préparées de Dieu. En jugeant avec impartialité dans leur ensemble les ouvrages étrangers et les nôtres (si toutefois on peut juger les ouvrages étrangers, \ ce dont je doute beaucoup), on trouverait qu'égaux en force de pensée, nous l'emportons par l'ordre et la raison de la composition. Le Génie enfante, le Goût conserve. Le Goût est le bon sens du génie; sans le goût, le génie n'est qu'une sublime folie. Ce toucher sûr, par qui la lyre ne rend que le son qu'elle doit rendre, est encore plus rare que la faculté qui crée. L'esprit et le Génie diversement répartis, enfouis, latents, inconnus, passent souvent parmi nous sans s'apercevoir, comme dit Montesquieu: ils existent en même proportion dans tous les âges, mais, dans le cours de ces âges, il n'y a que certaines nations, chez ces nations qu'un certain moment où le Goût se montre dans sa pureté: avant ce moment, après ce moment, tout pèche par défaut ou par excès. Voilà pourquoi les ouvrages accomplis sont si rares : car il faut qu'ils soient produits aux heureux jours de l'union du Goût et du Génie. Or, cette grande rencontre, comme celle de quelques astres, semble n'arriver qu'après la révolution de plusieurs siècles, et ne durer qu'un instant. SIECLE DR SHAKSPEARB. Le moment de l'apparition d'un grand génie doit être

136 BS6AI remarqué, afin d'expliquer plusieurs affinités de ce gême, de montrer ce qu'il a reçu du passé, puisé dans le présent, laissé à l'avenir. L'imagination fantasmagorique de notre époque, qui pétrit des personnages avec des nuées ; cette imagination malade, dédaignant la réalité, s'est engendré un Shakspeare à sa façon : l'enfant du boucher de Stratford est un géant tombé de Pélion et d'Ossa au milieu d'une société sauvage, et dépassant cette société de cent coudées ; que sais-je ? Shakspeare est comme Dante une comète solitaire qui traversa les constellations du vieux ciel, retourna aux pieds de Dieu, et lui dit comme le tonnerre : '* Me voici." L'amphigouri et le roman n'ont point droit de cité dans le domaine des faits. Dante parut en un temps qu'on pourrait appeler de ténèbres ; la boussole conduisait à peine le marin dans les eaux connues de la Méditerranée ; ni l'Amérique, ni le passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance n'étaient trouvés ; la poudre à canon n'avait point encore changé les armes, et l'imprimerie le monde ; la féodalité pesait de tout le poids de sa nuit sur l'Europe asservie. Mais lorsque la mère de Shakspeare accoucha d'un enfant obscur en 1564, déjà s'étaient écoulés les deux tiers du fameux siècle de la renaissance et de la Réformation, de ce siècle où les principales découvertes modernes étaient accomplies, le vrai système du monde trouvé, le ciel observé, le globe exploré, les sciences étudiées, les beaux-arts arrivés à une perfection qu'ils n'ont jamais atteinte depuis. Les grandes choses et les grands hommes se pressaient de toutes parts : des familles allaient semer dans les bois de la Nouvelle-Angleterre les germes d'une indépendance fructueuse ; des provinces brisaient le joug de leurs oppresseurs, et se plaçaient au rang des nations. Sur les trônes, après Charles-Quint, François I^{er}, Léon X, brillaient Sixte-Quint, Elisabeth, Henri IV, don Sébastien, et ce Philippe qui n'était pas un tyran vulgaire. Parmi les guerriers, on comptait : don Juan d'Autriche le duc d'Albe, les amiraux Veniero et Jean André Doria, le prince d'Orange, les deux Guise, Coligny, Biron, Leclerc, Montluc» La Noue.

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 13!^ Panni les magistrats» les légistes, les ministres, les politiques: L'Hôpital, Harlay, Du Moulin, Cujas, Sully, Olivarez, Cécil, d'Ossat. Parmi les prélats, les sectaires, les savans, les érudits, les gens de lettres : saint Charles Borromée, saint François de Sales, Calvin, Théodore de Bèze, Buchanan, TycJioBrahé, Galilée, Bacon, Cardan, Kepler, Ramus, Scaînger, Etienne, Manuce, Juste-lipse, Vida, Baronius, Mariaàa, Amyot, Du Haillan, Montaigne, Bignon, De Thou, d'Aubigné, Brantôme, Marot, Ronsard et miUe autres. Parmi les artistes r Titien, Paul Veronàse, Annibal Carrache, Sansovino, Jules Romain, le Dominiquin, Palladio, Vignole, Jean Goujon, le Guide, Poussin, Rubéns,. Van-Dyck, Velasquez i- Michel-Ange avait voulu attendre pour mourir l'année de la naissance de Shakspeare. Loin d'être un chef de civilisation au sein de la barbarie, Shakspeare, dernier-né du moyen-âge, était un barbare se dressant dans les rangs de la civilisation en progrès, et la rentrainant au passé. Il ne fut point une étoile solitaire, il marcha de concert avec des astres dignes de son fintiement, Camoëns, Tasse, Ercilla, Lope de Vega, Caldérbn, trois poètes épiques et deux tragiques du premier ordre. Examinons tout cela en détail, et commençons d'abord par le matériel de la société. Aux jours de Shakspeare, si la culture de l'esprit était poussée plus loin, en dLSTérentes branches, qu'elle ne l'eSt même de notre temps, la société matérielle s'était également raffinée. Sans parler de l'Italie où les palais, chefs-d'œuvre des arts, étaient meublés d'autres chefs-d'œuvre ; de l'Italie, enrichie du commerce de Florence, de Gênes, de Venise, étincelante de ses manufactures d'étofiès de soie, d'or et de velours ; sans aller chercher une civilisation complète au-delà des Alpes, restons dans la patrie du poète ; nous y verrons les améliorations considérables dues à l'adminis^ tration d'Elisabeth. Erasme nous apprend que sous Henry VII et Henry VIII, on pouvait à peine respirer dans les appartemens : ' ils ne recevaient l'air et le jour qu'au travers de treillis extréihement serrés ; les vitraux étaient réservés au fenestrage des châteaux et des églises. Chaque étage des

13S ESSAI maisons s'avancait en saUie et abritait l'étage au-dessous : portés ainsi siu* deux lignes obliques et à redans, les toits se touchaient presque, et les rues noires se trouvaient quasi fermées par le haut. La plupart des habitations n'avaient point de cheminées ; le plain-pied des chambres consistait en un mastic de terre recouvert de joncs ou d'une couche de sable, destinée à absorber les immondices des chats et des chiens. Erasme attribue les pestes, fréquentes alors en Angleterre, à la malpropreté des Anglais. Chez les riches, l'ameublement se composait de tapis** séries d'Arras, de longues planches portées sur des tréteaux en guise de tables de réfectoire, d'un buffet, d'une chaise, de quelques bancs et de plusieurs escabeUes. Les pauvres dormaient sur une claie ou sur une pailleasse, ayant pour couverture une serpillère, pour traversin une bche. Celui qui possédait un matelas de laine et un oreiller rempli de son, excitait l'envie de ses voisins. Harrison déclare tenir ces détails de la bouche des vieillards, et il ajoute : " A présent (règne d'Elisabeth) les fermiers ont trois ou quatre lits de plumes garnis de couvertures et de tapis, " de tentures de soie ; leurs tables sont parées de linge *' blanc, leurs buffets garnis de vaisselle de terre, d'une '^ salre d'argent, d'une timbale et d'une douzaine de *' cuillers du même métal." Les fermiers de notre France actuelle, si fière de sa civiUsation, ne sont pas encore arrivés à une pareille ai* sance. Shakspeare s'éleva sous la protection de cette reine qui envoyait le matelot chercher au bout du monde la richesse du laboureur. Assez de paix et de gloire florissait dans l'intérieur de l'Angleterre, pour qu'un poète chantt en sûreté, sans toutefois que la société manquât au dedans et au dehors de spectacles propres à remuer Tame et à chauffa la pensée. Au dedans : Elisabeth ofirait en sa personne un caractère historique. Shakspeare avait vingt-trois ans lorsque Marie Stuart fut décapitée. Né de parens catholiques, peut-être catholique lui-même, il out raconter sans doute à ses co-religionnaires qu'Elisabeth essaya de faire séduire sa captive par Rolstone, afin de la déshonorer, et que» pro-.

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 139 ftant du massacre de
 la Saint^Bartfaélemi, elle fut tentée de livrer la reine d'Ecosse au talion des
 Ecossais protestans.. Qui sait si la curiosité n'avait pas attiré le jeune
 William de Stratford à Fotheringay, au moment de la catastrophe ? Qui sait
 s'il n'avait pas vu le lit, la chambre» les voûtes tendues de noir, le billot, la
 tête de Marie séparée du tronc, et dans laquelle un premier coup de hache
 mal appUqué avait enfoncé la coëffe et des cheveux blancs ? Qui sait si ses
 regards ne s'étaient pas arrêtés sur l'élégant cadavre, objet de la curiosité et
 de la souillure du bourreau ? Plus tard Elisabeth jeta une autre tête aux
 pieds de Shakspeare ; Mahomet II décapitait un Icoglan pour faire poser la
 mort devant un peintre. Etrange composé d'homme et de femme, Elisabeth
 ne paraît avoir eu dans sa vie enveloppée d'un mystère, qu'une passion et
 jamais d'amour : " La dernière maladie de cette reine, disent les mémoires
 "du temps, procédait d'une tristesse qu'elle a toujours " tenue fort secrète ;
 elle n'a jamais voulu user de remèdes quelconques, comme si elle eût pris
 cette résolution de longue main de vouloir mourir, ennuyée de la vie, par
 quelque occasion secrète qu'on a voulu dire être la mort " du comte
 d'Essex." Ce seizième siècle, printemps de la civilisation nouvelle» germait
 en Angleterre plus qu'ailleurs ; il développait, en les éprouvant, les
 générations puissantes dont les entrailles portaient déjà la liberté, Cromwell
 et Milton. Elisabeth dînait au son des tamboiu's et des trompettes, tandis
 que son parlement faisait des lois atroces contre les papistes, et que le joug
 d'une sanglante oppression s'appesantissait sur la malheureuse Irlande. Les
 hautes œuvres de Tyburn se mêlaient aux ballets des nymphes, les austérités
 des puritains aux fêtes de Kenilworth, les comédies aux sermons, les
 libelles aux cantiques, les critiques littéraires aux discussions
 philosophiques et aux controverses des sectes. Un esprit d'aventures agitait
 la nation comme à l'époque des guerres de la Palestine ; des volontaires
 croisés protestans 8*embarquûent pour aller combattre les idolâtres, c'està-
 dire les catholique» ; ils suivaient sur l'Océan sir Francis Drake, sir Walter
 Raleigh, ces Fierre l'ennite de mer> amis U €€

140 B88AI du Christ, ennemis de la croix. Engagés dans la cause des libertés religieuses, les Anglais servaient quiconque cherchait à s'affranchir ; ils versaient leur sang sous le panache blanc d'Henry IV, sous le drapeau jaune du prince d'Orange. Shakspeare assistait à ce spectacle ; il entendit gronder les orages protecteurs qui jetèrent les débris des vaisseaux espagnols sur les grèves de sa patrie délivrée. Au dehors le tableau ne favorisait pas moins l'inspiration du poète : en Ecosse, l'ambition et les vices de Murray, le meurtre de Rizzio, Damley étranglé et son corps lancé au loin, Bothwell épousant Marie dans la forteresse de Dunbar, obligé de fuir et devenant pirate en Norwège, Morton livré au supplice. Dans les Pays-Bas, tous les malheurs inséparables de l'émancipation d'un peuple : un cardinal de Granvelle, un duc d'Albe, la fin tragique du comte d'Egmont et du comte de Hom. En Espagne, la mort de Don Carlos, Philippe II bâtissant le sombre Escorial» multipliant les auto-da-fé, et disant à ses médecins : " Vous craignez de tirer quelques gouttes ** de sang à un homme qui en a fait répandre des fleuves." En Italie, l'histoire de la Cenci renouvelée des anciennes aventures de Venise, de Vérone, de Milan, de Bologne, de Florence. En Allemagne, le commencement de Wallenstein. En France, la plus prochaine terre de la patrie de Shakspeare, que voyait-il ? Le tocsin de la Saint-Barthélemy sonna la huitième année de la vie de l'auteur de Macbeth : l'Angleterre retentit de ce massacre ; elle en publia les détails exagérés, s'ils pouvaient l'être. On imprima à Londres et à Edimbourg on vendit dans les villes et dans les campagnes des relations capables d'ébranler l'imagination d'un enfant. On ne s'entretenait que de l'accueil fait par Elisabeth à l'ambassadeur de Charles IX. " Le silence de la nuit régnait dans toutes les pièces de l'appartement royal. Les dames et les courtisans étaient rangés en haie de chaque côté, tous en grand deuil, et quand l'ambassadeur passa au milieu d'eux, aucun ne jeta un regard de politesse, ni ne lui rendit son salut." Marlowe mit sur la scène le M4U\$acre de u M tt

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 141 Et Shakspeare à son début put s'y trouver chargé de quelque rôle. Après le règne de Charles IX, vint celui d'Henri III, si fécond en catastrophes : Catherine de Médicis, les mignons, la journée des barricades, regorgement des deux Guise à Blois, la mort d'Henri III à Saint-Cloud, les fureurs de la Ligue, assassinat d'Henri IV, variaient sans cesse les émotions d'un poète qui vit se dérouler cette longue chaîne d'événements. Les soldats d'Elisabeth, le comte d'Essex lui-même^ mêlés à nos guerres civiles, combattirent au Havre, à Ivry, à Rouen, à Amiens. Quelques vétérans de l'armée anglaise pouvaient conter au foyer de William ce qu'ils avaient su de nos calamités et de nos champs de bataille. C'était donc le génie même de son temps, qui soufflait à Shakspeare son génie. Les drames innombrables, joués autour de lui, préparaient des sujets aux héritiers de son art : Charles IX, le duc de Guise, Marie Stuart, Don Carlos, le comte d'Essex, "devaient inspirer Schiller, Otway, Alfieri, Campistron, Thomas Corneille, Chénier, Raynouard. Shakspeare naquit entre la révolution religieuse commencée sous Henri VIII, et la révolution politique prête à s'opérer sous Charles I. Tout était meurtre et catastrophe au-dessus de lui; tout fut meurtre et catastrophe audessous. Au règne d'Edouard VI: Somerset, le protecteur du royaume et oncle du jeune roi, envoyé au supplice. Au règne de Marie : les martyrs du protestantisme, Jane Gray décapitée, Philippe, l'exterminateur des protestans, débarquant en Angleterre, comme pour passer en revue et dévouer à la mort le camp ennemi. Au règne d'Elisabeth : les martyrs du catholicisme ; Elisabeth elle-même, marquée de l'onction sainte, selon le rit romain, et devenue la persécutrice de la foi qui lui posa la couronne sur la tête ; Elisabeth, fille de cette Anne Bouleyn cause du schisme, sacrifiée après Thomas Morus, morte à demi folle, priant, riant, comparant la petitesse de son cou à la largeur du coutelas de l'exécuteur. Shakspeare, dans sa jeunesse, rencontra de vieux moines^

142 ESSAI chassés de leurs cloîtres, lesquels avaient vu Henri VIII, ses réformes, ses destructions de monastères, ses fous, ses épouses, ses maîtresses, ses bourreaux : lorsque le poète quitta la vie, Charles I comptait seize ans. Ainsi, d'une main, Shakspeare avait pu toucher les têtes blanchies que menaça le fçlaive de Tavant-dernier des Tudor ; de l'autre, la tête brune du second des Stuart, que peignit Yandyck, et que la hache des parlementaires devait abattre. Appuyé sur ces fronts tragiques, le grand tragique s'enfonça dans la tombe ; U remplit l'intervalle des jours où il vécut, de ses spectres, de ses rois aveugles, de ses ambitieux punis, de ses femmes infortunées, afin de joindre par des fictions analogues les réalités du passé aux réalités de l'avenir. POÈTES ECRIVAINS

CONTEMPORAINS DE SHAKSPEARE. Jacques h' gouverna entre l'épée qui l'avait effrayé dans le ventre de sa mère et Tépée qui fit mourir mais ne fit pas trembler son fils. Son règne sépara l'échafaud de Fotheringay de celui de White-Hall; espace obscur où s'éteignirent Bacon et Shakspeare. Ces deux illustres contemporains se rencontrèrent sur le même sol ; je vous ai nommé plus haut les étrangers leurs compagnons de gloire. La France, la moins bien partagée alors dans les lettres, ne nous offre qu'Amyot, de Thou, Ronsard et Montaigne ; esprits d'un moindre vol : Hardy et Garnier balbutiaient à peine les premiers accens de notre Melpomène. Toutefois la mort de Rabelais n'avait précédé que de quinze années la naissance de Shakspeare : le bouffon eût été de taille à se mesurer avec le tragique. Celui-ci avait déjà passé trente-un ans sur la terre, quand l'infortuné Tasse et l'héroïque Ercilla la quittèrent, tous deux morts en 1595. Le poète anglais fondait le théâtre de sa nation, lorsque Lope de Vega établissait la scène espagnole : mais Lope eut un rival dans Caldéron. L'auteur du Meilleur Alcade était embarqué en qualité de volon

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 143 taire sur l'invincible Armada au moment où l'autedr de Falstaff calmait les inquiétudes de la beUe Vestale assise sur le trône d'Occident, Le dramatisse castillan rappélé cette fameuse flotte dans la Ffiera lastimosa : ** Les vents, dit-il, détruiraient la plus " belle armée navale qu'on ait jamais vue." Lope venait répée au poing assaillir Shakspeare dans ses foyers, comme les ménestrels de Guillaume le Conquérant attaquèrent les Scaldes d'Harrold. Lope a fait de la religion ce que Shakspeare a fait de Thistoire : les personnages du premier en^ tonnent sur la scène le Gloria Patri entrecoupé de romances; ceux du second chantent des ballades égayées des lazzi du fossoyeur. Blessé à Lépante en 1670, esclave à Alger en 1575, racheté en 1581, Cervantes, qui commença dans une prison son inimitable comédie, n'osa la continuer que long-temps après, tant le chef-d'œuvre avait été méconnu ! Cervantes mourut la même année et le même mois que Shakspeare : deux documens constatent la richesse des deux auteurs. William Shakspeare, par son testament, lègue à sa femme le second de ses lits après le meilleur ; il donne à deux de ses camarades de théâtre trente deux shellings pour acheter une bague il institue sa fille aînée, Suzanne, sa légataire universelle ; il fait quelques petits cadeaux à sa seconde fille Judith, laquelle signait une croix au bas des actes, déclarant ne savoir écrire. Michel Cervantes reconnaît, par un billet, qu'il a reçu en dot de sa femme, Catherine Salazar y Palacios, un dévidoir, un poêlon de fer, trois broches, une pelle, une râpe, une vergeté, six boisseaux de farine, cinq livres de cire, deux petits escabeaux, une table à quatre pieds, un matelas garni de sa laine, un chandelier de cuivre, deux draps de lit, deux enfans Jésus avec leurs petites robes et leurs chemises, quarante quatre poules et poulets avec un coq. Il n'y a pas aujourd'hui si mince écrivain qui ne crie à l'injustice des hommes, à leur mépris pour les talens, s'il n'est gor

144 ESSAI le peintre de Don Quichotte; dignes compagnons de voyage. Corneille était venu pour les remplacer dans cette famille cosmopolite de grands hommes dont les fils naissent chez tous les peuples, comme à Rome les Brutus succédaient aux Brutus, les Scipion aux Scipion. Le chancre du Cid, enfant de six ans, vit les derniers jours du chancre à'OtheUo, comme Michel-Ange remit sa palette, son ciseau, son équerre et sa lyre à la mort, Tannée même otl Shakspeare, le cothurne au pied, le masque à la main, entre dans la vie, comme le poète mourant de la Lusitanie salua les premiers soleils du poète d'Albion. Lorsque le jeune boucher de Stratford, armé du couteau, adressait, avant de les égorger, une harangue à ses victimes, les brebis et les génisses, Camoëns faisait entendre au tombeau d'Inès, sur les bords du Tage, les accents du cygne : " Depuis tant d'années que je Vous vais chantant, " 6 nymphes du Tage, ô vous, Lusitaniens, la fortune me " traîne errant à travers les malheurs et les périls, tantôt " sur la mer, tantôt au milieu des combats " tantôt dégradé par une honteuse indigence, sans autre " asile qu'un hôpital Il ne suffisait pas que je " fusse voué à tant de misères, il fallait encore qu'elles me ** vinssent de ceux-là mêmes que j'ai chantés : ** Poètes ! vous donnez la gloire ; en voilà le prix Et Vaô os annos descendo, e)à do estio Ha pouco que passar até o outono, etc. '* Mes années vont déclinant ; avant peu j'aurai passé de " rété à l'automne. Les chagrins m'entraînent au rivage " du noir repos et de l'éternel sommeil." Faut-il donc que chez toutes les nations et dans tous les " siècles, les plus grands génies arrivent à ces dernières paroles du Camoëns ! Milton, âgé de huit ans quand Shakspeare mourut, s'éleva comme à Tombre du tombeau de ce grand homme ; Milton se plaint aussi d'être venu dans de mauvais jours, un siècle

arUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 145 trop tard. U craint que la froideur du climat ou dett ans n'ait engourdi ses ailes humiliées cold CUmate, or yean damp^my intended wing Depreas'd. Il a cette frayeur au moment même où il écrit le neuvième Bvre du Paradis perdu, qui renferme la séduction d'Eve, et les scènes les plus pathétiques entre Eve et Adam! Les hommes divins, prédécesseurs ou contemporains de Shakspeare, ont quelque chose en eux qui participe de la beauté de leur patrie : Dante était un citoyen illustre et un guerrier vaillant : le Tasse eût été bien placé dans, la troupe brillante [qui suivait Renaud ; Lope et Caldéron portèrent les armes ; Ercilla est à la fois l'Homère et F Achille de son épopée ; Cervantes et le Camoëns montraient les cicatrices glorieuses de leiu* courage et de leur infortune. Le style de ces poètes- soldats a souvent l'élévation de leur existence : il aurait fallu à Shakspeare une autre carrière ; il est passionné dans ses compositions, rarement noble : la dignité manque quelquefois à son style, comme elle manque à sa vie. VIE DE SHAKSPEARE. Et quelle a été cette vie ? qu'en sait-on ? peu de chose. Celui qui Ta portée. Ta cachée, et ne s'est soucié ni de ses travaux ni de ses jours. Si l'on étudie les sentimens intimes de Shakspeare dans ses ouvrages, le peintre de tant de noirs tableaux semblerait avoir été un homme léger, rapportant tout à sa propre existence : il est vrai qu'il trouvait assez d'occupation dans une aussi grande vie intérieure. Le père du poète, probablement catholique, d'abord chef bailli et alderman à Stratford, était devenu marchand de laine et boucher. William, fils aîné d'une famille de dix enfans, exerça le métier de son père. Je vous ai dit que le dépositaire du poignard de Melpomène saigna des veaux avant de tuer des tyrans, et qu'il adressait des harangues pathétiques aux spectateurs 10

146 B88AI de rinjuste mort de ces innocentes bêtes. Shakspeare, dans sa jeunesse, livra, sous un pommier reste célèbre, des assauts de cruchons de bière aux trinqueurs de Bedford. A dix-huit ans il épousa la fille d'un cultiA'ateur Anna Hatway, plus â^ëe que lui de sept années. Il en eut une première fille, et puis deux jumeaux, un fik et une fille. Cette fécondité ne le fixa et ne le toucha guère ; il oublia si bien et si vite madame Anna, qu'il ne s'en souvint que pour lui laisser, par interligne, dans son testament mentionné plus haut, le second de ses lits après le meilleur. Une aventure de braconnier le chassa de son village. Appréhendé au corps dans le parc de Sir Thomas Lucy, il comparut devant Toffensé, et se vengea de lui en placardant à sa porte une ballade satirique. La rancune de Shakspeare dura ; car de sir Thomas Lucy il fit le bailli Shallow, dans la seconde partie de Henri FI, et Taccabla des bouffonneries de Falstafif. La colère de Sir Thomas ayant obligé Shakspeare de quitter Stratford, il alla chercher fortune à Londres. La misère l'y suivit. Réduit à garder les chevaux des gentlemen à la porte des théâtres, il discipUna une troupe d'intelUigens serviteurs, qui prirent le nom de garçons de Shakspeare (Shakspeare's Boys). De la porte des théâtres se ghssant dans la couUsse, il y rempUt la fonction de caU boy (garçon appeleur.) Green, son parent, acteur à Black-Friars, le poussa de la couhsse sur la scène, et d'acteur il devint auteur. On publia contre lui des critiques et des pamphlets auxquels il ne répondit pas im mot. Il remplissait le rôle de frère Laurence dans Roméo et Juliette, et jouait celui du spectre dans HanUet-sà'wne manière effirayante. On sait qu'il joutait d'esprit avec Ben Jonson au club de la Sirène, fondé par sir Wâltér Raleigh. Le reste de sa carrière théâtrale est ignoré ; ses pas ne sont plus marqués dans cette carrière que par des chefs-d'œuvre qui tombaient deux ou trois fois l'an de son génie, bis pomis utilis arbor, et dont il ne prenait aucun souci. Il n'attachait pas même son nom à ses chefs-d'œuvre tandis qu'il laissait écrire ce grand nom au catalogue de comédiens oubUés, entre-parleurs (comme on disait alors) dans des pièces encore plus oubliées. Il ne s'est donné la peine ni de recueillir ni d'imprimer ses -•mes : la postérité, qui ne lui vint jamais en mémoire^

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE, 147 les exhuma des vieux répertoires» comme on déterre les débris d'une statue de Phidias parmi les obscures images des athlètes d'Olympie. Dante se joint sans façon au groupe des grands poètes : Viⁱ quatiro grand ombre a me venire ; le Tasse parle de son immortalité ; ainsi deç autres. Shakspeare ne dit rien de sa personne, de sa famille, de sa femme, de son fils, (mort à l'âge de douze ans), de ses deux filles, de son pays, de ses ouvrages, de sa gloire ; soit qu'il n'eût pas la conscience de son génie, soit qu'il en eût le dédain ; il paraît n'avoir pas cru au souvenir : " Ah ! ciel, s'écrie Hamlet, mort depuis " deux mois et pas encore oublié ! On peut espérer alors " que la mémoire d'un grand homme lui survivra six mois ; " mais, par Notre-Dame, il faudra pour cela qu'il ait bâti " des éghses ; autrement, qu'il se résigne à ce qu'on ne " pense plus à lui." Shakspeare quitta brusquement le théâtre à cinquante ans, dans la plénitude de ses succès et de son génie. Sans chercher des causes extraordinaires à cette retraite, il est probable que l'insouciant acteur descendit de la scène aussitôt qu'il eut acquis une petite indépendance. On s'obstine à juger le caractère d'un homme par la nature de son talent, et réciproquement la nature de ce talent par le caractère de l'homme ; mais l'homme et le talent sont quelquefois très disparates, sans cesser d'être homogènes. Quel est le véritable homme de Shakspeare le tragique, ou de Shakspeare le joyeux vivant ? Tous les deux sont vrais ; ils se lient ensemble au moyen des mystérieux rapports de la nature. Lord Southampton fut l'ami de Shakspeare, et l'on ne voit pas qu'il ait rien fait de considérable pour lui. ËUsabeth et Jacques I«' protégèrent l'acteur, et apparemment le méprisèrent. De retour à ses foyers, il planta le premier mûrier qu'on ait vu dans le canton de Stratford. Il mourut, en 1616, à New Place, sa maison des champs. Né le 23 avril 1564, ce même jour, 23 avril, qui l'avait amené devant les hommes, le vint chercher, en 1616, pour le conduire devant Dieu. Enterré sous une dalle de l'église de Stratford, il eut une statue, assise dans une niche comme un saint, peinte en noir et en écarlate, repeinte par le grand-père de mistriss Siddon, et rebarbouillée de plâtre IG»

148 ESSAI par Malone. Une crevasse se forma, il y a plusieurs années, dans le sépulcre ; le mar[^]illier de surveillance ne découvrit ni ossemens, ni cercueil : il aperçut de la poussière, et l'on a dit que c'était quelque chose que d'avoir vu la poussière de Shakspeare. Le poète, dans une épitaphe, défendait de toucher à ses cendres : ami du repos, du silence et de Tobscurité, il se mettait en garde contre le mouvement, le bruit et l'éclat de son avenir. Voici donc toute la vie et toute la mort de cet immortel : une maison dans un hameau, un mûrier, la lanterne avec laquelle l'auteur-acteur jouait le rôle de frhre Laurence dans Roméo et Juliette, une grossière effigie villageoise, une tombe entr'ouverte. Castrell, ministre protestant, acheta la maison de Newplace ; l'ecclésiastique bourru, importuné du pèlerinage des dévots à la mémoire du grand homme, abattit le mûrier ; plus tard il fit raser la maison, dont il vendit les matériaux. En 1740, des Anglaises élevèrent à Shakspeare, dans Westminster, un monument de marbre ; elles honorèrent ainsi le poète qui tant aima les femmes, et qui avait dit dans Cymbeline : " L'Angleterre est un nid de cygnes au milieu " d'un vaste étang." Shakspeare était-il boiteux comme Lord Byron, Walter Scott et les Prières, filles de Jupiter ? Les libelles, publiés contre lui de son vivant, ne lui reprochent pas un défaut si apparent à la scène. *Lame* se disait d'une main comme d'un pied: *lame of one hand*. *Lame* signifie, en général, imparfait, défectueux, et se prend dans le même sens au figuré. Quoi qu'il en soit, le boy de Stratford, loin d'être honteux de son infirmité comme Childe-Harold, ne craint pas de la rappeler à l'une de ses maîtresses : *lame by fortunes dearest spite*. " Boiteux par la moquerie la plus chère de la fortune." Shakspeare aurait eu beaucoup d'amours, si l'on en comptait une par sonnet : total, cent cinquante-quatre. Sir William Davenant se vantait d'être le fils d'une belle hôtelière, amie de Shakspeare, laquelle tenait l'auberge de la Couronne à Oxford. Le poète se traite assez mal dans

4t SUR LA LITTERATURE ANGLAISE. 149 ses petites odes, et dit des vérités désagréables aux objets de son culte. Il se reproche à lui-même quelque chose : gémit-il mystérieusement de ses mœurs, ou se plaint-il du peu d'honneur de sa vie ? C'est ce qu'on ne peut démêler. " Mon nom a reçu une flétrissure, my name receivea a brand. " Ayez pitié de moi, et souhaitez que je sois renouvelé, tandis que, comme un patient volontaire, je boirai un antidote d'Ëysell contre ma forte corruption Je ne puis toujours favouer, de peur que ma faute déplorée ne te fasse honte. Et toi, tu ne *' peux m'honorer d'une faveur publique, sans ravir l'hon" neur à ton nom, unle89 thou take tluit honowr from thy g, nome. Des commentateurs se sont figuré que Shakspeare rendait hommage à la reine Elisabeth ou à lord Southampton transformé symboliquement en une maîtresse. Rien de plus commun au XV' siècle, que ce mysticisme de sentiment et cet abus de Tallégorie : Hamlet parle d'Yorick comme d'une femme, quand les fossoyeurs retrouvent sa tête : *' Hélas ! pauvre Yorick ! je l'ai connu, Horatio : c'é" tait un compagnon joyeux et d'une imagination exquise " Là étaient attachées ces lèvres que j'ai " baisées ne sais combien de fois : that I hâve kissed, I *' know not how ofi," Au temps de Shakspeare l'usage de fl'embrasser sur la joue était inconnu : Hamlet dit à Yorick ce que Marguerite d'Ecosse disait à Alain Chartier. Quoi qu'il en soit, beaucoup de sonnets sont visiblement adressés à des femmes. Des jeux d'esprit gâtent ces causions erotiques, mais leur harmonie avait fait surnommer l'auteur le poète à la langue de miel. Depuis Catulle il est question, chez les nourissons des muses, d'une rose qu'il se faut hâter d'enlever à sa tige, avant qu'elle soit effeuillée ; Shakspeare parle plus clair : il invite son amie à renaître dans une belle petite fille, laquelle renaîtra à son tour dans une autre belle petite fille, et ainsi de suite ; moyen sûr pour que la rose, toujours cueillie, ne soit jamais fanée. Le créateur de Desdémone et de Juliette vieillissait sans cesser d'être amoureux. La femme inconnue à laquelle il s'adresse en vers charmans, était-elle fière et heureuse d'être l'objet des sonnets de Shakspeare ? on peut en douter : la

150 ESSAI gloire est pour un vieil homme ce que sont les diamans pour une vieille femme : ils la parent, et ne peuvent l'embellir. My loye is strengthen'd, though more weak in leemiDg, etc. « Mon amour est augmente, quoique plus faible en apparence ;. . . notre amour nouveau n'était encore qu'au printemps, quand j'avais accoutumé de le saluer de mes vers ; ainsi Philomèle chante au commencement de l'étéi, " et retient ses soupirs à mesure que les jours mûrissent ; " non que l'été soit maintenant moins doux qu'il était " quand les hymnes mélancoliques du rossignol sikndaient la nuit ! mais une musique du désert s'élève à présent de chaque rameau, et les choses agréables, devenues com** munes, perdent leurs plus chères délices. Comme l'oi" seau, je me tais quelquefois pour ne pas vous fatiguer " de mes chansons." That time of year thou may'st in me behold, Wlien yellow leaves, or none, or few, do haug, etc. " Tu peux voir en moi ce temps de l'année où quelques " feuÛles jaunies pendent aux rameaux qui tremblent à la " bise, voûtes en ruine et dépouillées, où naguère les " petits oiseaux gazouillaient Tu vois en moi le rayon " d'un feu qui s'éteint sur les cendres de sa jeunesse, " comme sur un lit de mort où il expire, consumé par ce qui le nourrissait. Ces choses que tu vois, doivent ren* dre ton amour plus empressé d'aimer un bien que si tôt tu vas perdre. No longer moum forme when I am dead, Than you «hall hear the surly sulien bell, etc. " Ne pleurez pas long-temps pour raoî, quand je serai mort : vous entendrez la triste cloche, suspendue haut, annoncer au monde que j'ai fui ce monde vil, pour habiter avec les vers plus vils encore. Si vous hsez ces mots, ne vous rappelez pas la main qui les a tracés i je " vous aime tant que je veux être oubhé dans vos doux souvenirs, si en pensant à moi vous pouviez être malËt «t tt tt 4«

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 151 " heureuse. Oh ! si vous jetez un regard sur ces lignes " quand peut-être je ne serai plus qu'une masse d'argile, " ne redites pas même mon pauvre nom> et laissez votre '* amour se faner avec ma vie." Il y a plus de poésie, d'imagination, de mélancolie dans ces vers que de sensibilité, de passion et de profondeur. Shakspeare aime, mais il ne croit pas plus à Tamour qu'il ne croyait k autre chose : une femme pour lui est un oiseau, une brise, une fleur ; chose qui charme et passe. Par l'insouciance, ou l'ignorance de sa renommée, par son état qui le jetait à l'écart de la société, en dehors des conditions où il ne pouvait atteindre, il semble avoir pris la vie comme une heure légère et désoccupée, comme un loisir rapide et doux. Les poètes aiment mieux la Ubérté et la muse que leur maîtresse : le pape offrit à Pétrarque de le séculariser, afin qu'il pût épouser Laure. Pétrarque répondit à l'obligeante proposition de Sa Sainteté : "J'ai encore bien des sonnets " à fah-e." Shakspeare, cet esprit si tragique, tira son sérieux de sa moquerie, de son dédain de lui-même et de l'espèce humaine: il doutait de tout ; Perhap\$ est un mot qui lui revient sans cesse. Montaigne, de l'autre côté de la mer, répétait :*' Peut-être. Que sais-je ?" 8HAKSFBARE AU NOMBRE DBS CINQ OU SIX GRANDS GENIES DOMINATEURS. Pour conclure : Shakspeare est au nombre des cinq ou six écrivains qui ont suffi aux besoins et à l'aliment de la pensée : ces géniesmères semblent avoir enfanté et allaité tous les autres. Homère a fécondé l'antiquité; Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane^ Horace, Virgile, sont ses fils. Dante a engendré l'Italie moderne, depuis Pétrarque jusqu'au Tasse* Rabelais a créé les lettres françaises ; Montaigne,

152 ESSAI La Fontaine, Molière, viennent de sa descendance.

L'Angleterre est toute Shakspeare, et, jusque dans ces derniers temps, il a prêté sa langue à Bjrron, son dialogue à Waltef Scott. On renie souvent ces maîtres suprêmes : on se révolte contre eux ; on compte leurs défauts ; on les accuse d'ennui, de longueur, de bizarrerie, de mauvais goût, en les volant et en se parant de leurs dépouilles ; mais on se débat en vain sous leur joug. Tout se teint de leurs couleurs ; partout s'impriment leurs traces : ils inventent des mots et des noms qui vont grossir le vocabulaire général des peuples; leurs dires et leurs expressions deviennent proverbes, leurs personnages fictifs se changent en personnages réels, lesquels ont hoirs et lignée. Ils ouvrent des horizons d'où jaillissent des faisceaux de lumière ; ils sèment des idées, germes de mille autres ; ils fournissent des imaginations, des sujets, des styles à tous les arts: leurs œuvres sont des mines inépuisables, ou les entrailles mêmes de l'esprit humain. De tels génies occupent le premier rang ; leur immensité, leur variété, leur fécondité, leur originalité, les font reconnaître tout d'abord pour lois, exemplaires, moules, types des diverses intelligences, comme il y a quatre ou cinq races d'hommes, dont les autres ne sont que des nuances ou des rameaux. Donnons-nous garde d'insulter aux désordres dans lesquels tombent quelquefois ces êtres puissans ; n'imitons pas Cham le maudit ; ne rions pas si nous rencontrons nu et endormi, à l'ombre de l'arche échouée sur les montagnes d'Arménie, l'unique et solitaire nautonnier de l'abîme. Respectons ce navigateur diluvien qui recommença la création après l'épuisement des cataractes du ciel: pieux enfans bénis de notre père, couvrons^{4e} pudiquement de notre manteau. Shakspeare, de son vivant, n'a jamais pensé à vivre après sa vie : que lui importe aujourd'hui mon cantique d'admiration? En admettant toutes les suppositions^ en raisonnant d'après les vérités ou les erreurs dont l'esprit humain est pénétré ou imbu, que fait à Shakspeare une renommée dont le bruit ne peut monter jusqu'à lui î Chrétien, au milieu des félicités éternelles^ s'occupe-t-il du

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 153 néant du monde ?

Dâste, dégagé des ombres de la matière, perdu dans les splendeurs de Dieu, abaisse-t-il un regard sur le grain de sable où il a passé ? Athée, il dort de ce sommeil sans souffle et sans réveil, qu'on appelle la mort. Rien donc de plus vain que la gloire au-delà du tombeau, à moins qu'elle n'ait fait vivre l'amitié, qu'elle n'ait été utile à la vertu, secourable au malheur, et qu'il ne nous soit donné de jouir dans le del d'une idée consolante, généreuse[^] libératrice, laissée par nous sur la terre. TROISIÈME PARTIE.

LITTÉRATURE sous LES DEUX PREMIERS STUART ET PENDANT LA RÉPUBLIQUE. CE QUE L'ANGLETERRE DOIT AUX STUART. A ce nom des Stuart, l'idée d'une longue tragédie vient à l'esprit. On se demande si Shakspeare n'aurait pas dû naître à leur époque : non ! Shakspeare enveloppé dans le mouvement révolutionnaire, n'eût pas eu assez de loisir pour développer les diverses parties de son génie : peut-être même, devenu homme politique, n'eût-il rien produit ; les furies auraient dévoré sa vie.

154 X8SAI La Grande-Bretagne doit à la race des Stuart deux choses inappréciables pour une nation: la force et la liberté. Jacques I, en apportant la couronne d'Ecosse en Angleterre, réunit les peuples de l'île en un seul corps, et fit disparaître du sol la guerre étrangère. L'Ecosse avait des alliances continentales; presque toutes les fois que des hostilités éclataient entre la France et l'Angleterre, l'Ecosse faisait une puissante diversion en faveur de la première. Si l'Ecosse n'eût pas été réunie en 1792 à l'Angleterre, celle-ci n'aurait pas pu soutenir la longue guerre de la Révolution. Quant à la liberté anglaise, les Stuart la fixèrent en la combattant : Charles I la paya de sa tête, Jacques II de sa race. JACQUES I. BASILICON DORON. A l'époque où l'on existe, on tient compte des médiocrités, par la raison que les médiocrités sont hargneuses, intrigantes, envieuses, et que du commun des choses et des hommes, se compose le train du monde; mais, lorsqu'il s'agit du passé, rien n'oblige à ressusciter le troupeau vulgaire qui, désabusé sur lui-même par la bonne foi de la mort, serait stupéfait de revivre et incapable de se tenir debout. Quelques personnages demeurent sur la vieille toile du temps, quand le reste du tableau est effacé; c'est d'eux qu'il se faut uniquement occuper : il suffit de nommer les individus secondaires, en ne s'arrêtant qu'aux grandes figures qui à de longs intervalles succèdent aux grandes figures. Cependant il est essentiel de noter chemin faisant les révolutions survenant dans le fond ou dans la forme de la pensée humaine. Je dis essentiel pour parler comme les importants et les doctes^ car hors la religion et ses vertus qui seules peuvent produire la liberté, est-il quelque chose d'essentiel dans ce monde ? ^

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 155

Le premier des quatre Stuart qui monta sur le trône d'Angleterre, a laissé des ouvrages plus estimés que sa mémoire ; je le nomme : il faut mentionner les rois qui peuvent écrire sur l'Apocalypse, la vraie loi des monarchies libres, et le don royal, Basilicon Doron, Si Jacques I ne se fût pas donné tant de peine afin d'établir le droit divin et conquérir le titre de majesté sacrée, on n'aurait peut-être pas eu l'occasion de faire passer son malheureux fils pour l'auteur de VEilcon Basiliké. Toutefois le Don Royal, Basilicon Doron, mérite un examen particulier : il contient des choses historiques intéressantes, et fait voir Jacques I sous un nouveau jour. Le Don ou le Présent Royal est dédié à Henri, fils aîné de Jacques. Le roi, dans une épître au jeune prince, lui dit d'abord (je me sers d'une vieille traduction française, fidèle et naïve) : " Et afin que cette instruction soulage votre •* mémoire, je l'ai divisée en trois parties. La première ** vous dira votre devoir envers Dieu comme chrétien ; la *' seconde votre devoir envers votre peuple comme roi ; et ** la dernière vous enseignera comment vous avez à vous •* porter ès-choses communes et ordinaires de notre vie, ** lesquelles de soi ne sont ni bonnes ni mauvaises, sinon *' en tant que l'on en use bien ou mal, et qui serviront " toutefois à augmenter votre réputation et autorité, si vous ** en usez bien." Le roi s'adresse ensuite au lecteur : Or, parmi mes plus secrètes actions, lesquelles, contre mon attente, sont venues à la connaissance du public, il en est ainsi arrivé à mon écrit auquel je donnai le titre de Don Royal, parce que je l'adressai à mon fils aîné, destiné " de Dieu, comme je crois, pour seoir un jour sur mon trône après moi. Pour tenir cet écrit plus caché, j'avais pris serment du " libraire de n'en imprimer que sept copies pour les distribuer et faire garder secrètement par sept de mes plus " confidens serviteurs, afin que si par le temps, qui perd et consume toutes choses, les unes étaient perdues, il en restât quelqu'une après ma mort, pour servir de gage à '* mon fils de la sincérité de mon affection envers lui, même du soin que j'ai eu de son éducation. *€ €* *t C< €€ 4€ €t €t f

156 ESSAI «*(

« SUK LÀ LITTERATURE ANGLAISE. 15/ •' hommes, que la vie et l'exemple de ceux qui leur com" mandent." Jacques semble être un prophète de famille, quand il écrit ces para^phes sur la mort d'un bon roi et sur celle d'un tyran : Pour le premier, considérez la différence qu'il y a entre le roi légitime et le tyran ; et par ce moyen, vous entendrez beaucoup mieux quel est votre devoir, car les contraires mis à l'opposite l'un de l'autre se font mieux *' voir et discerner. L'un sait qu'il est ordonné pour son *' peuple, et que Dieu lui en a commis la charge et le gou*' vernement, duquel il est comptable : l'autre croit que le *• peuple est fait pour lui, afin de s'en servir pour ses " passions et ses appétits déréglés ; en un mot, que son " peuple est sa proie ; sa tyrannie le fruit de sa do" mination. " Et ores qu'il y en ait que la déloyauté des sujets fait " mourir avant le temps (ce qui arrive rarement) si est-ce que leur réputation vit après eux ; et la déloyauté de ces traîtres est toujours suivie de sa punition en leurs corps, *' biens et renommée ; car l'infamie en reste même à leur postérité. Mais, quant au tyran, sa méchante vie arme et anime enfin ses sujets à devenir ses bourreaux. Et, " bien que la révolte ne soit jamais loisible de leur part, " si est- on si las et rebuté de ses déportemens, que sa " chute n'est guère regrettée par la plupart de son peuple, " moins par ses voisins. Et, outre la mémoire honteuse " qu'il laisse au monde après soi, et les peines éternelles qui '• l'attendent en l'autre, il arrive souvent que les auteurs " de cet assassinat demeurent impunis, et le fait ratifié par *' les lois, approuvé par la postérité. Il vous est donc fort *• facile, mon fils, de choisir de ces deux façons de vivre, ** la meilleure ; et, élisant plutôt le chemin de la vertu, " assurer votre vie et votre état : et ores qu'il vous arrive " quelque infortune, vous soyez pour le moins regretté des " gens de bien votre vie approuvée, et votre nom en bonne " odeur à tout le monde. En parlant des excès xju'il faut réprimer, Jacques dit à son héritier : " Puisque vous avez l'autorité du magistrat légitime et « 4€

158 ESSAI *' souverain, ne souffrez point que ceux desquels vous avez " rhonneur d'être issu, et qui auront eu puissance et •* autorite sur vous, soient diffame's par qui que ce soit : •* même, puisque le fait vous touche aussi en parti" culier, pour ne laisser, à ceux qui viendront après vous, " sujet de vous traiter à la même mesure que vous aurez " mesuré les autres. •* Ayant donc Thonneur de tirer votre origine d'aussi *' illustres aïeux qu'autre prince de la chrestienté, réprimez •* l'insolence des médisans, qui sous titre de taxer un vice *' dans la personne, essaient malicieusement de tacher la " race et la famille entière pour la rendre odieuse à la ** postérité. Car quel amour pouvez-vous espérer de ceux '* qui veulent mal à ceux desquels vous êtes né? Et pour " quelle raison détruit-on tant qu'on peut les louveteaux et " renardeaux sous la mère, sinon parce qu'on n'en peut *' aimer la race malfaisante ? Et d'ailleurs pourquoi sera " le poulain d'un coursier de Naples de plus grand prix en " un marché, que celui d'une haridelle, sinon pour l'estime ** qu'on fait de la race dont il est r Aussi, est-ce une chose " monstrueuse de voir une personne haïr le père et aimer " les enfans ; et à la vérité le plus court chemin pour " rendre le fils méprisé est de diffamer le père et l'exposer " en haine. En un mot, j'en parle comme savant par mon " expérience propre. Car outre les jugemens de Dieu *' que j'ai vu à l'œil, et remarqué sur les principaux chefs " des conspirations faites contre mes pères et aïeux, je " puis dire avec vérité n'en avoir point trouvé de plus fidèles " et affectionnés à mon service, même au plus fort de mes " affaires et afflictions, que ceux qui les ont fidèlement " servis jusqu'à la fin, et particulièrement la reine, ma ** mère. J'entends de ceux qui lors étaient en âge de •* discrétion. Ainsi, mon fils, je vous décharge mon cœur " et ma conscience, en vous ouvrant la vérité ; et ne me ** soucie de ce qu'en diront et penseront les traîtres, leurs •* fauteurs et complices." Ces énergiques paroles font voir que Jacques a été calomnié, lorsqu'on a prétendu qu'il avait été indifférent à la catastrophe de sa mère. Ces paroles ont d'autant plus de mérite qu'il n'était pas roi d'Angleterre lorsqu'il les écrivait *•

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 159 en Ecosse les ennemis de Marie Stuart l'environnaient, et Elisabeth, dont il attendait le trône, vivait encore. Le paragraphe suivant donne une idée de l'Ecosse à cette époque. Ce propos me ramenoit de parler des excès et ravages qui se font en haut pays d'Ecosse et aux frontières. De ces gens il y a de deux sortes. Les uns en la terre-ferme, qui sont grossiers pour la plupart, et toutefois non sans quelque reste et apparence de civilité. L'autre sorte est aux isles, entièrement sauvage et incivil. Faites valoir ** étroitement mes ordonnances contre telles gens, leurs chefs et conducteurs, et sans doute vous les dompterez. Quant aux autres, suivez ma piste et mon dessein à y faire des peuplades et colonies de gens civilisés du dedans de notre isle, afin de ramener ces barbares à quelque douceur et civilité ; ou bien les transporter ailleurs. Mais quant à la frontière, d'autant que je sais si vous ** n'êtes un jour roi de toute l'isle, selon que le droit de votre succession vous y appelle, que malaisément viendrezvous à bout de jouir paisiblement de cette plus rude et stérile partie septentrionale, d'icelle même de bien assurer la couronne sur votre tête propre ; il me seroit ensuite superflu de vous en parler davantage. Mais si un jour vous êtes Seigneur de toute l'isle, vous en chevriez aussi ** facilement que de tout le reste ; car cette frontière vient à être le milieu de votre royaume. " La réformation de la religion fut faite en Ecosse assez ** extraordinairement et par œuvre de Dieu. Le changement ne se fit point ainsi que chez nos voisins d'Angleterre, en Danemarck et plusieurs autres ** lieux de l'Allemagne, avec ordre et par l'autorité du prince, ou magistrat souverain. Aussi quelques esprits brouillons et bouillans parmi les désordres, empiétèrent ** tellement l'autorité sur le peuple, qu'ayant après goûté la douceur du commandement, commencèrent à se figurer entre eux-mêmes une forme de gouvernement populaire, et s'y trouvant amorcés premièrement par le naufrage de ma grand'mère, puis par celui de feu ma mère, et après, par la licence du long temps de ma minorité, avancèrent tellement l'œuvre de leur démocratie imaginaire, qu'ils ne

160 ESSAI " se nourrissoient plus de là en avant que de l'espérance de " se faire tribuns du peuple." Ce que dit ici Jacques P' de la faction puritaine explique la théorie du droit divin qu'il fit si malheureusement soutenir dans la suite. N'ayant vu que les troubles et les désolations occasionnés par le principe de la souveraineté du peuple, il se réfugia dans le droit divin : il ne se trouvait pas assez en sûreté dans le principe de l'hérédité monarchique. Jacques discourt de la noblesse ; il en examine les d^auts et les qualités. Le système du roi sur les grandes charges de l'Etat, est d'un esprit judicieux. A l'égard des classes industrielles, Jacques devance les idées de son siècle: il veut que l'on donne et que F on publie toute liberté de commerce aux étrangers. Traitant du mariage des princes, Jacques reconmiande la pureté à son fils : un conseil poHtique d'une vérité frappante, se trouve mêlé à ces instructions morales. " Il vous faut principalement avoir égard aux raisons " principales de l'institution du mariage, et toutes autres "' choses vous seront ajoutées, qui me fait désirer que vous en preniez une qui soit entièrement de votre religion, si son rang et ses autres qualités sont sortables à votre état " et dignité. Car bien qu'à mon grand regret le nombre " des grands princes, faisant profession de notre religion, " soit petit, et à cette cause que ce mien avis réussira plus " difficilement, si vous faut-il penser à bon escient à ces " difficultés : à savoir comment vous et votre femme serez " une chair, pour tenir cette union et amitié nécessaire, si " vous êtes membres de deux églises opposites : diversité " de religion apporte quant et soi diversité de mœurs ; et " la division de vos pasteurs causera division parmi vos " sujets, qui prendront exemple sur votre maison et famille ; " outre la conséquence d'une mauvaise éducation de vos " enfans. Et ne présumez pas de pouvoir toujours ma" nier et former une femme à votre mœurs. — Salomon 8*y " trompa et se laissa tromper aux femmes, le plus sage " toutefois de tous les rois ; et à la vérité le don de persë" véranche est de Dieu, non pas de nous." Si Charles I" eût suivi le conseil que Jacques donnait à . Henri, il se fût épargné bien des malheurs.

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 161 Au reste, rhonneur
 avec laquelle le roi d'Ecosse parle de certaines dépravations, me fait croire
 que, sur ce point, il a encore été mal jué : un mot soldatesque de notre
 Henri IV ne peut pas faire autorité historique ; il ne faut prendre ce mot que
 pour un ventre-[^]aint-gris, L'abandonnement aux favoris prouve la faiblesse
 et ne suppose pas nécessairement la corruption : quand on est livré à des
 vices hcmteux, on les cache, mais on ne fait pas avec un certain accent,
 l'éloge des vertus contraires : le voile des paroles couvrirait mal la rougeur
 du front. La troisième partie du Basilicon Doron, desd[^]ortemeruéPun roi, es
 choses communes et indifférentes, amuse par sa naïveté. Jacques instruit
 son fils à être attentif à sa grâce et sa façon à table : Henri ne doit être ni
 friand, ni gourmand; son vivre doit être apprêté sans beaucoup de sauces, "
 car ces compositions et meslinges ressemblent mieux à médecine qu'à
 viande, et l'usage en était anciennement blâmé par les Romains." Henri doit
 éviter l'ivrognerie, vice qui croît avec l'âge et ne meurt qu'avec la vie : " En
 votre " manger, mon fils, ne soyez grossier et incivil comme un ** cynique,
 ni mignard et délicat comme une époussée ; mais " mangez d'une façon
 franche, virile et honnête. '* Soyez pareillement modéré en votre dormir ne
 '* vous arrêtez point aux songes ni aux présages " Votre habillement doit
 être modeste non superflu comme " d'un débauché, non chétif et mécanique
 conmie d'un " faquin, non trop curieusement enrichi et façonné comme "
 d'un galant de cour, ni d'une façon grossière et rustique ** comme celui
 d'un manant, non bigarré comme d'un gen" darne éventé ou d'un mignon
 ifrisé, ni trop grçive et " simple comme d'un homme d'église En temps de
 guerre, que votre vêtement soit plus brave et votre contenance plus gaillarde
 et relevée. Toutefois que ce soit sans porter vos cheveux longs ou laisser
 croître vos on*' gles, qui ne sont qu'excrément de nature." Quant aux jeux et
 aux exercices, Jacques veut que son fils y mette du choix ; il recommande le
 courir, le sauter, le tirer des armes, le tirer à Varc, le jouer à la pavme. "
 Exercez-vous, mon fils, à dompter les grands chevaux, " et qui ont le plus
 de fougue, afin que je puisse dire de 11 4*

162 BSSAX " VOUS ce que Philippe disait de son fils Alexandre : " La " Macédoine est trop peu de chose pour lui." Jacques permet aussi la chasse, mais la chasse aux chiens courans, qu'il trouve plus noble et plus propre à un prince. Au reste, il renvoie sur ce point son fils à Xénophon " au" teur ancien et renonuné, lequel n'a eu dessein, dit-il, de " flatter ni vous ni moi.* Quant au langage, mon fils, soyez franc en votre parler, naïf, net, court et sentencieux, évitant ces deux extrémités, ou de termes grossières et rustiques, ou de mots trop recherchés qui ressentent Fécritoire Si votre esprit vous porte à composer en vers ou en prose, c'est chose que je ne veux blâmer. N'entreprenez point de trop long ouvrage; que cela ne vous divertisse de ** votre charge. Pour écrire dignement, il faut élire un sujet digne de vous, plein de vertu et non de vanité, vous rendant tou« jours clair et intelligible le plus que vous pourrez. Et si ce sont vers, souvenez-vous que ce n'est la partie principale de la poésie de bien rimer et couler doucement avec mots bien propres et bien choisis; mais plutôt, lors" qu'elle sera tournée en prose, d'y faire voir une riche invention des fleurs poétiques et des comparaisons belles et judicieuses, afin que la prose même retienne le lustre " et la grâce du poème. Je vous avise aussi d'écrire en votre langue propre ; car il ne nous reste quasi rien à dire en grec et en latin, et prou de petits écoliers vous surpasseront en ces deux langues. Joint qu'il est plus " séant à un roi d'orner et enrichir sa langue propre, en *' laquelle il peut et doit devancer tous ces sujets, comme " pareillement en toutes autres choses honnêtes et recom* mendables." Ces derniers conseils sont curieux; ce roi auteur qui s'exprimait avec tant d'emphase devant ses parlemens, montre ici du goût et de la mesure. Son ouvrage finit par un grande vue : Jacques croit que tôt ou tard la réunion de l'Ecosse et de l'Angleterre produira un puissant empire. Je me suis étendu sur le traité du Bon Royal, presque ignoré aujourd'hui; on ne le connaît guère que par un

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 163 de ces jugemens
 composés à l'usage de ceux qui ne lisent rien, par ceux qui n'ont point lu.
 Voltaire feuilletait tout, sans se donner le temps d'étudier ; il a jeté dans le
 monde une foule de ces opinions de prime-abord, qu'adoptent Tignorance et
 la paresse : si quelquefois l'auteur de *l'Essai sur les Mœurs* rencontre juste,
 c'est qu'il devine. Ainsi, de siècle, en siècle, des choses d'une fausseté
 évidente sont crues et répétées comme articles de foi ; elles acquièrent par
 le temps une sorte de vérité et d'authenticité de mensonge que rien ne
 saurait détruire. Henri, ce nom me fût mal à écrire, Henri à qui le Ba^{ty}
Ureton Doron est adressé, mourut à l'âge de dix-huit ans. S'il eût vécu,
 Charles I n'eut pas régné : les révolutions de 1649 et de 1688 n'auraient pas
 eu lieu ; notre Révolution n'aurait pas eu les mêmes conséquences : sans
 l'antécédent du jugement de Charles I, l'idée ne serait venue à personne en
 France, de conduire Louis XVI à l'échafaud ; le monde était changé. Ces
 réflexions qui se présentent à l'occasion de toutes les catastrophes
 historiques, sont vaines : il y a toujours un moment dans les annales des
 peuples où, si telle chose n'était pas advenue, si tel homme n'était pas mort,
 si telle mesure avait été prise, si telle faute n'avait été faite, rien de ce qui
 est arrivé ne serait arrivé. Mais Dieu veut que les hommes naissent avec le
 caractère propre à l'événement qu'ils doivent amener : Louis XVI a cent fois
 pu se sauver ; il ne s'est pas sauvé, tout simplement parce qu'il était Louis
 XVI. Il est donc puéril de se lamenter sur des accidens qui produisent ce
 qu'ils sont destinés à produire : à chaque pas dans la vie, mille lointains
 divers, mille futuritions s'ouvrent devant nous ; cependant vous n'atteignez
 qu'un horizon, vous ne courez qu'à un avenir. RALEIGH, COWLET.
 Jacques I tua le fameux Walter Raleigh : *V Histoire universelle* est encore
 lue à cause de sir Walter lui-même : 11*

164 B88AI s'il y a des livres qui font vivre le nom de leurs auteurs il y a des auteurs dont le nom fait vivre leurs livres. Cowley, dans l'ordre des poètes, arrive immédiatement après Shakespeare, bien qu'il nait plus tard que Milton ; royaliste d'opinion» il travailla pour le théâtre, et composa des poèmes, des satires et des épiques. D'abonde en traits d'esprit; sa versification manque, dit-on, d'harmonie; son style, souvent recherché, est cependant plus naturel et plus correct que celui de ses prédécesseurs. Cowley nous attaque ; depuis Surrey jusqu'à lord Byron, il n'y a pas un écrivain qui n'insulte le nom, le caractère et le génie français. Nous, avec une impartialité et une abnégation admirables, nous acceptons l'outrage; confessant humblement notre infériorité, nous célébrons à son de trompe l'excellence de tous les auteurs d'outre-mer nés ou à naître, petits ou grands, mâles ou femelles. Dans son poème de la guerre civile, Cowley s'écrie : It was not so, when Edward prov'd his cause, By a Bword stron^r than the salique laws, ; when the French did fight, With women's heart, against the women's light " Il n'en était pas ainsi quand Edouard soutenait sa " cause par une épée plus forte que la loi salique, alors que " les Français combattaient avec des cœurs de femmes " contre le droit des femmes." Le roi Jean, Champe, Ribeaumont, Beaumanoir» les trente Bretons, Duguesclin, Clisson, et cent mille autres, avaient des cœurs de femmes ! De tous les hommes qui ont illustré la Grande-Bretagne, celui qui m'attire le plus, est lord Falkland : j'ai souhaité cent fois avoir été ce modèle accompli de lumière, de générosité, d'indépendance, de n'avoir jamais paru sur la terre dans ma propre forme et sous mon nom. Doué du triple génie des lettres, des armes et de la politique, fidèle aux Muses sous la tente, à la Liberté dans le palais, dévoué à un monarque infortuné, sans méconnaître les fautes de ce monarque, Falkland a laissé un souvenir mêlé de mélancolie et d'admiration. Les vers que Cowley lui adresse au retour d'une expédition militaire, sont nobles et vrais : le

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 165 poète commence par énumérer les vertus et les talens de son héros, puis ajoute : Such is the man whom we require the same We lent the north ; uutoch*d as is his tûme. He is too good for war, and ought to be As far from danger, as from fear he's A-ee. Those men alone Whose valour is the only art they know, Were for sad war and bloody battles born Let them the state defend, and he adorn. «c «c " Voilà rhomme que nous redemandons aux Ecossais, tel que nous le leur avons prêté, exempt de blessures comme sa gloire. Trop bon pour la guerre, il doit être tenu aussi loin du danger qu'il est de la crainte. Les guerriers dont la valeur est le seul art. . . . , sont nés pour la triste guerre et les batailles sanglantes : qu'ils dé*fendent l'état et que Falkland l'embellisse." Inutiles vœux ! la vie- au milieu des malheurs de son pays devint à charge à l'ami des Muses. Sa tristesse se laissait remarquer jusque dans la négligence de ses vêtemens. Le matin de la première bataille de Naseby, on devina son dessein de mourir au changement de ses habits ; il se para comme pour un jour de fête; il demanda du linge blanc : ** Je ne veux pas, dit-il en souriant, que mon corps soit trouvé dans du linge sale : je prévois de grands malheurs, mais j'en serai dehors avant la fin de la journée." Il se mit au premier rang du régiment de lord Byron : une balle de la liberté qu'il aimait l'affranchit des sermens de l'honneur dont il était l'esclave. Il reste quelques discours et quelques vers de Falkland : secrétaire de Charles I, il rédigeait avec Clarendon les proclamations royales. Il aida Chillingworth dans son Histoire du Protestantisme. La Bible, traduite en français sous Henri VIII, fut retraduite sous Jacques II par les quarante-sept-savans : cette dernière traduction est un chef-d'œuvre. Les auteurs de cet immense ouvrage firent pour la langue anglaise ce que Luther fit pour la langue allemande, ce que les écrivains, sous Louis XIII, firent pour la langue française: ils la usèrent.

166 B88AI ECRITS POLITIQUES BOUS CHARLES I ET CROMWBLL. Chercher les lettres dans les temps d'orage, c'est demander un abri à ces vallées paisibles que les poètes placent au bord de la mer ; mais si l'on est mené par quelque génie heureux dans ces retraites» d'autres esprits vous poussent au milieu de la tempête et des flots. La politique monte sur le trépied et se transforme en sibylle ; les pamphlets, les libelles, les vers satiriques abondent, s'imprègnent de haine et sont écrits avec le sang des factions. Les guerres civiles d'Angleterre firent pulluler des productions déplorables. Un de ces fanatiques, que Butler a livrés au ridicule s'écrie : *' An alarm to ail flesh, etc." " Howl, howl, bawl and roar, ye histful, cursing, swearing, drunken, lewd, superstitions, develish, sensual, earthly inhabitants of the whole earth ; bow, bow you " most surly trees and lofty oaks ; ye tall cedars and low " shrubs, cry ont aloud ; hear, hear ye proud waves and " boisterous seas; also listen, ye uncircumcised, stifiT*' necked, and mad-raging bubbles, who even hâte to be " reformed." " Alarme à toute chair, etc. '* Hurlez, hurlez, criez, beuglez, rugissez, 6 vous, libi*' dineux, maudits jureurs, ivrognes, impurs, superstitieux, *' diaboliques, sensuels habitans terrestres de la terre. Cour. " bez-vous, courbez-vous, ô vous arbres très dédaigneux ; " et vous, chênes élevés, vous, hauts cèdres et petits "buissons, criez de toutes vos forces; écoutez, écoutez, '^vagues orgueilleuses, et vous, mers indomptables; écoutez ** aussi, vous, incirconcis, écume raide, nue et enragée» qui *' hussez la réforme." Les poètes égalaient les orateurs. ce

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 167 Dear friend J. C, wlt
true unfeigned love I tbee salute • • •

tt it €€ «I €€ tt tt 168 K88AI " assises, travaillant de leurs mains, une fenune à cheyeax " blancs et une jeune fille. Et de temps en temps la vieille femme réchauffait à un petit brasier ses mains pâles. Une lampe d'argile éclairait cette pauvre demeure, et un rayon de la lampe venait expirer sur une image de la Vierge, suspendue au mur. Et la jeune fille levant les yeux regarda en silence, pendant quelques momens, la femme à cheveux blancs ; puis " elle lui dit : Ma mère, vous n'avez pas été toujours dans " ce dénuement ? Et il y avait dans sa voix une douceur et une tendresse inexprimables. " Et la fenune à cheveux blancs répondit : Ma fille. Dieu " est le maître : ce qu'il fait est bien fait. " Ayant dit ces mots, elle se tut un peu de temps ; ensuite " elle reprit ; • Quand je perdis votre père, ce fut une douleur que je " crus sans consolations : cependant vous me restiez ; mais " je ne sentais qu'une chose alors. " Depuis j'ai pensé que s'il vivait et qu'il nous vit en " cette détresse, son ame se briserait; et j'ai reconnu que " Dieu avait été bon envers lui. " La jeune fille ne répondit rien, mais elle baissa la tête, et " quelques larmes, qu'elle s'efforçait de cacher, tombèrent " sur la toile qu'elle tenait entre ses mains. La mère ajouta : Dieu qui a été bon envers lui a été bon " aussi envers nous. De quoi avons-nous manqué, tandis que tant d'autres manquent de tout ? Il est vrai qu'il a fallu nous habituer à peu, et, ce peu» le gagner par notre travail ; mais ce peu ne suffit-il pas ? " et tous n'ont-ils pas été, dès le commencement, con" damnés à vivre de leur travail ? " Dieu, dans sa bonté, nous a donné le pain de chaque " joir ; et combien ne l'ont pas l Un abri ; et combien ne *• savent où se retirer ! *' Il vous a, ma fille, donnée à moi : de quoi me plain** drais-je ? A ces dernières paroles, la jeune fille tout émue tomba « tt tt tt tt

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 169 «< t€ aux genoux de sa mère, prit ses mains, les baisa, et se pencha sur son sein en pleurant. " £t la mère, faisant; un effort pour élever la voix: Ma " fiUe, dit-elle, le bonheur n'est pas de posséder beaucoup, " mais d'espérer et d'aimer beaucoup. Notre espérance n'est pas ici-bas, ni notre amour non plus, où s'il y est, ce n'est qu'en passant. Après Dieu, vous m'êtes tout en ce monde ; mais ce " monde s'évanouit connue un songe, et c'est pourquoi mon " amour s'élève avec vous vers un autre monde. Lorsque je vous portai dans mon sein, un jour j'ai prié avec plus d'ardeur la Vierge Marie, et elle m'apparut pendant mon sommeil, et il me semblait qu'avec un " sourire céleste elle me présentait un petit enfant. £t je pris l'enfant qu'elle me présentait, et lorsque je le " tins dans mes bras, la Vierge-Mère posa sur sa tête une " couronne de roses blanches. ** Peu de mois après vous naquîtes, et la douce vision " était toujours devant mes yeux. ** Ce disant, la femme aux cheveux blancs tressaillit, et " serra sur son cœur la jeune fiUe. " A quelque temps de là, une ame sainte vit deux formes *' lumineuses monter vers le ciel, et une troupe d'anges les '* accompagnait, et l'air retentissait de leurs chants d'allé" gresse." ' Nous vivons, comme au siècle de Cromwell, dans un siècle de réforme: si l'on remarque aux temps de Cromwell plus de morale et plus de conviction dans les âmes, on remarque en notre temps plus de mansuétude et de douceur dans les esprits. Le sentiment du Puritain est loin de cette harmonie et de cette paix que la philosophie rehgieuse de M. Ballanche introduit dans le christianisme. KILLING NO MURDBR. LOCKE. HOBBS. DENHAM. HARRINGTON. HARVBf. SISTES. MIRABEAU. BENJAMIN CONSTANT. CARREL. Le pamphlet le plus célèbre de cette époque fut le KiUing

170 X88AI no murder, " tuer n'est pas assassiner." L'auteur» le colonel républicain Titus, invite, dans une dédicace ironique, son AUetae Olivier CromweU à mourir pour le bonheur et la délivrance des Anglais. Depuis la publication de cet écrit, on ne vit plus le Protecteur sourire ; il se sentait abandonné de l'esprit de la révolution d'où lui était venue sa grandeur. Cette révolution qui l'avait phs pour guide, ne le voulait pas pour maître. La mission de CromweU était accomplie ; sa nation et son siècle n'avaient plus besoin de lui : le temps ne s'arrête pas pour admirer la gloire ; il s'en sert et passe outre. J'ai lu (dans Gui Patin peut-être) un fait curieux ; il n'a jamais été remarqué, que je crois : le docteur affirme que Killing no murder fut d'abord écrit en français par im gentilhomme bourguignon. Voici Locke comme poète : il fit de très mauvais vers en l'honneur de CromweU ; WaUer en avait fait de très beaux. La bassesse de la flatterie, qui survit à l'objet de l'adulation, n'est que l'excuse d'une conscience infirme : on exalte un maître qui n'est plus pour justifier par l'admiration la serviUté passée. CromweU trs^t la Uberté dont il était sorti : si le Succès était réputé l'Innocence ; si, débauchant jusqu'à la postérité, le Succès la chargeait de ses chaînes; si, esclave future engendrée d'un Passé esclave, cette Postérité subornée devenait le compUce de quiconque liurait triomphé, où serait le droit ? où serait le prix des sacrifices ? Le bien et le mal n'étant plus que relatifs, toute moralité s'effacerait des actions humaines. D'un autre côté, qui voudrait défendre la sainte indépendance et la cause du Faible contre le Fort, si le courage exposé à la vengeance des abjections du Présent, devait encore subir le blâme des lâchetés de l'Avenir ? L'infortune sans voix perdrait jusqu'à l'organe de la plainte, et ces deux grands avocats de l'opprimé, la Probité et le Génie. Hobbes, royaliste par haine des doctrines populaires, se jeta dans une extrémité opposée ; il dérivait tout de la force et de la nécessité, réduisant la justice à ime des fonctions de la puissance, et ne la faisant pas sortir du sens moral. Il ne s'aperçut pas que la démocratie avait autant de droit que Vunité à partir de ce même principe. La

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. L'Angleterre, qui allait selon sa pente naturelle vers Pétablissement populaire, ne rétrograda point avec le système de Hobbes, malgré les excès de la révolution anglaise ; elle ne fut arrêtée dans sa marche que par Louis XIV qui lui barra le chemin avec sa gloire. Hobbes enseignait le sceptisme ainsi que nos philosophes du XVIII^e siècle, d'un ton impérieux et de toute la hauteur dogmatique. Il voulait qu'on crût ferme à ce qu'il ne croyait pas, et il prêchait le doute en inquisiteur. Son style a de l'énergie et son Thucydide est trop décrié. Cet Esprit Fort était le plus faible des hommes ; il tremblait à la pensée de la tombe : la nature le conduisit jusqu'à l'âge de quatrevingt-douze ans, pour le livrer évanoui à la mort, comme im patient tombé en défaillance est porté sous le fer fatal. Sir John Denham vit encore un peu dans son poème descriptif de Cooper's Hill. Il était royaliste et agent à Londres de la correspondance de Charles I avec la reine; Cowley l'était à Paris: les Muses servaient la tendresse conjugale et le malheur. L'Oceana d'Harrington, est une répétition de l'Utopie de Thomas More. Où un gouvernement parfait se trouvet-il ? En Utopie, nulle part, comme le nom le signifie. Harvey écrivit sa découverte de la grande circulation du sang. Aucun médecin en Europe, ayant atteint l'âge de quarante ans, ne voulut adopter la doctrine d'Harvey» et lui-même perdit ses pratiques à Londres, parce qu'il avait trouvé une importante vérité, Harvey fut encouragé de Charles I et lui demeura fidèle. Servet brûlé en effigie par les catholiques et en personne par Calvin, avait inventé la circulation du sang dans le poumon : le siècle ne fit d'un Savant de génie qu'un Hérétique vulgaire, lequel un autre hérétique conduisit au bûcher. Au reste, quant aux pamphlets anglais de pure politique» lorsqu'ils ne sont point infectés du jargon théologique de l'époque, ce qui est rare, ils restent à une immense distance de nos investigations modernes. Si vous en exceptez Milton, aucun publiciste de la révolution de 1649» n'approche de Siéyès, de Mirabeau, de M. Benjamin

172 ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. Constant, encore moins de M. Carrel: ce dernier, serré, ferme, habile et logique écrivain, a dans sa manière quelque chose de l'éloquence positive des faits : son style creuse et grave ; c'est de l'histoire par les Monumens. FIN ou PREMIER VOLUME.

SECOND VOLUME. MILTON, SA NAISSANCE. COLLEGE.

Au-dessus d'une foule de prosateurs et de poètes, pendant les règnes orageux de Charles P^r et du Protecteur, s'élève la belle tête de Milton. Où sont les contemporains de ce Génie, les Cowley, les Waller, les Denham, les Marvel, les Suckling, les Crashaw, les Lovelace, les Davenant, les Wither, les Habington, les Herbert, les Carew, les Stanley? Excepté deux ou trois de ces noms» quel lecteur français connaît les autres ? Le Génie du christianisme parle raisonnablement du Paradis Perdu : j'avais à faire amende honorable d'une partie de mes jugemens sur Shakspeare et Dante ; je n'ai rien à réparer auprès de l'homme dont le poème a été l'occasion de ces recherches sur la littérature anglaise : il ne me reste qu'à développer les motifs d'une admiration accrue par un examen plus approfondi d'un chef-d'œuvre. Obligé de m'arrêter à des beautés que j'essayais de faire passer dans notre langue, je les ai mieux appréciées, désespérant de les reproduire telles que je les sentais. Milton n'était plus ; on ne le connaissait pas : son génie, sorti du tombeau comme une ombre, vint demander au monde pourquoi on l'ignorait sur la terre. Etonné, on regarda ces grands Mânes ; on se demanda si réellement l'auteur de douze mille vers oubliés, était immortel.

174 E88AI La vision éclatante et majestueuse fit d'abord baisser les yeux ; puis on se posterna et on adora. Alors il fallut savoir ce qu'avait été ce secrétaire de Cromwell, ce pamphlétaire apologiste du régicide, détesté des uns, méprisé des autres. Bayle commença et s'enquit des faits touchant la t*ai*Ue et la mine de Milton : cette mine-là était fière, et valait bien celle d'un roi. Une malédiction était dans la famille noble de Milton, dépouillée de sa fortune pendant les guerres civiles de la Rose rouge et de la Rose blanche : le père de Milton était protestant et son grand-père catholique ; celui-ci, avait déshérité son fils. La malédiction de raïeul, sautant une génération, se reposa sur la tête du petits-fils. Le père de Milton, établi à Londres où il devint notaire {scrivenir), épousa Sarah Gaston, de l'ancienne famille de Bradshaw ou des Hangton, dont il eut ime fille, Anne, et deux fils, Jeanet Christophe. Christophe, le cadet, fut royaliste, devint un des barons de l'échiquier et juge des Common Pleas sous Jacques II ; il s'éteignit dans l'obscurité, dépouillé ou démissionnaire de sa place, peu de temps après ou avant la révolution de 1688 ; Jeaiï, l'aîné, fut républicain et mourut non aperçu comme son frère : mais la raison de la nuit qui l'environnait était d'une tout autre nature ; on peut dire de lui ce qu'il a dit de la Montagne-Sainte dans le ciel : *' Ou ne la voyait ** point, parce qu'elle était obscurcie par l'excès de la *' lumière." Le père de Milton aimait les arts : il avait composé un in Nomine à quarante parties ; quelques vieux airs de lui ont été conservés dans le recueil de Wilby. Apollon, partageant ses présens entre le père et le fils, avait donné la musique au père, la poésie au fils. Dividuumqiie Deum, genitorque, puerque tenemus. (Milton ad patrem.) Milton, le père, était peut-être né en France. Son immortel fils naquit le 9 Décembre 1608, dans la Cité de Londres, Bread-Street, à l'enseigne de V/iigle, augure et symbole. Shakspeare vivait encore : Milton reçut une

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 175 éducation

domestique lettrée, à l'ombre du tombeau de ce grand génie inculte. Hacheva ses humanités à Fécole de Saint-Paul à Londres, sous le docteur Alexandre GiU ; il eut pour tuteur Young, puritain. Son extrême application à rétude lui donna de bonne heure des douleurs de tête et une grande faiblesse de vue; maux habituels de sa vie, dont il avait reçu le germe de sa mère. A dix-sept ans il passa au collège de Chnst à Cambridge en qualité de pensionnaire minor et à la surveillance du savant William Chapel, depuis évêque de Cork et Ross en Irlande. La beauté de Milton le fit surnommer ** la dame '* du collège de Christ : " the lady of Chris fa coUege } il rappelle complaisamment ce nom dans un de ses discours à l'université. Ū donna des marques de ses dispositions poétiques, en composant des pièces latines, et des paraphrases des Psaumes en vers anglais. L'hymne sur la Nativité est admirable de rythme, et d'un effet inattendu. C'était rhiver ; l'enfant né du del était venu enveloppé dans de rudes et pauvres langes ; la Nature s'était dépouillée de sa riante parure, pour sympathiser avec son maître : ce n'était pas le moment pour elle de se hvrer aux plaisirs avec le Soleil son amant ; seulement elle ** avait caché sa faiblesse sous l'innocente neige, et jeté sur elle le saint et blanc voile des vierges La terre était en paix ; les rois demeuraient en silence, comme s'ils sentaient l'approche de leur souverain. Les vents caressaient les vagues, annonçant tout bas de nouvelles joies au doux océan. Les étoiles, regardant im" mobiles et surprises, ne voulaient pas s'enfuir : malgré ** toute la lumière du matin, elles s'obstinaient à briller '* dans le ciel, jusqu'à ce que leur Seigneur leur parlât " lui-même, et leur dît de s'en aller." Reçu Bachelier en 1628, Milton, Maître en 1632, quitta Cambridge par esprit d'indépendance, et refusa d'entrer dans le clergé. " Celui qui s'engage dans les ordres, dit-il, souscrit à son esclavage et prête un serment : il lui faut alors ou devenir paijure ou briser sa conscience." Quelques passages de sa première élégie latine où il a l'air de préférer les plaisirs de Londres aux ennuis de Cambridge, devinrent la source des calomnies que l'on répandit 4t

176 B88AI contre lui dans la suite : on l'accusa d'avoir été vomi de l'Université après les désordres d'une impure jeunesse ; des pamphlets assurèrent qu'il avait été forcé d'aller cacher sa vie en Italie. Johnson pense que Milton fut le dernier étudiant de l'Université, puni d'une peine corporelle. Rien de tout cela n'est vrai, et ne s'accorde même pas avec les dates d'une vie aussi pure que religieuse. MILTON CHAQUE SON PERE. OUVRAGES DE SA JEUNESSE. Le père de Milton ayant fait une petite fortune» s'était retiré à la campagne d'Horton, près Colebrooke, en Buckinghamshire. Milton l'y rejoignit, et passa cinq années enseveli dans la lecture des auteurs grecs et latins. Il faisait, de temps en temps, quelques courses à Londres pour acheter des livres et prendre des leçons de mathématiques, d'escrime et de musique. Il écrivait à un ami qui lui reprochait de vivre dans la retraite: " Vous croyez qu'un trop grand amour " d'apprendre est une faute ; que je me suis abandonné " à rêver inutilement mes années dans les bras d'une " solitude lettrée, comme Endymion perdait ses jours " avec la lune sur le mont Latmus Mais ces belles espérances dont vous m'entretenez, qui flattent la vanité et la jeunesse, ne s'accordent point avec ce Casque obscur de Pluton, dont parle Homère. Je mettrais bas ce Casque, si dans ma vie cachée je n'avais d'autre vue que de satisfaire une frivole curiosité. Mais l'exemple terrible, rapporté dans l'Evangile, du serviteur qui avait enfoui son talent, est présent à mes yeux : ce n'est pas le plaisir d'une étude spéculative, c'est la considération même du commandement évangélique, qui m'empêche d'aller aussi vite que d'autres et me retient par un religieux respect. Cependant, afin que vous voyez que je " me défie quelquefois de moi-même, et que je prends note de certain retardement en moi, j'ai la hardiesse de vous en dire « « U t(

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 177 ** envoyer quelques-unes de mes rêveries de nuit, dans la ^ forme des stances de Pétrarque.

How soon hath Time, the anble thief of yoatb, Storn on his wing my three and twentieth year ! My hasting days fly on with ftill career, But my late spiing no bud or blossom sbew'tb. " Combien vîte le temps, adroit voleur de la jeunesse, a " dérobé sur son aîle mes vingt-trois années ! Mes jours " hâtés fuient en pleine carrière ; mais mon dernier prin" temps ne montre ni boutons, ni fleurs " De 1624 à 1638 il composa l'Arcadei, Cornus ou le Masque, Lycidas, dans lequel il semble prophétiser la mort tragique de révéque Laud, V Allegro et le Penseroso, des Elégies latines et des Sykes, Johnson a fait de l' Allegro et du Penseroso une idve analyse. *' U homme gai entend l'alouette le matin ; l'homme pensif ** entend le rossignol le soir. ** Uhomme gai voit le coq se pavaner, il prête l'oreille à l'écho qui répète le bruit du cor et de la meute dans le bois : il voit le soleil s'élever avec gloire ; il écoute le chant de la laitière, il regarde les travaux du laboureur et du faucheur, il jette les yeux sur une tour éloignée où demeure quelque belle dame : la nuit il fait ses délices de quelque conte fabuleux. •' L'homme pen«i/ tantôt se promène à minuit pour rêver, " tantôt il écoute le triste son de la cloche du couvre-feu, *' si le mauvais temps l'oblige de rentrer chez lui, il s'assied " dans une chambre éclairée par la lueur du foyer. Ayant " près de lui une lampe solitaire, il épie l'étoile du pôle " pour découvrir l'habitation des âmes séparées de leurs " corps, ou bien il lit les scènes pathétiques de la tragédie ou de l'épopée. Quand vient le matin, matin obscurci par la pluie et le vent, il erre dans les sombres forêts où il n'y a pas de sentier; il tombe assoupi au bord de quelque eau qui murmure, et dans un enthousiasme mé" lancolique, il attend un rêve d'avenir ou une musique " exécutée par quelques personnages aériens. 12 t€ t4 4« €t t€ €«

178 ESSAI " La Gaieté et la Mélancolie sont toutes les deux solitaires, silencieuses habitantes des cœurs qui ne reçoivent " ni ne transmettent des sentimens. *' l'homme gai assiste à la ville aux fêtes brillantes, aux " savantes comédies de Ben Jobnson et aux drames sauvages de Shakspeare (Wild dramas of Shakspearé), " Le Pennf, loin de la foule, se promène dans les cloîtres " ou fréquente les cathédrales.* Pour le vieil âge de la Gaieté, Milton ne fait point de provisions ; mais il conduit la Mélancolie avec une grande dignité jusqu'à la fin de la vie. Je ne sais si les deux caractères sont suffisamment distincts ; on ne peut trouver, il est vrai, de la gaieté dans la mélancolie du poète, mais j'ai peur que l'on ne rencontre quelque mélancolie dans sa gaieté. Le Penaeroao et V Allegro sont deux nobles efforts de l'imagination. Milton a emprunté plusieurs images de ces beaux poèmes kVANatomie de la mélancolie, par Burton, imprimée en 1624. MILTON BN ITALIE. En 1638 Milton obtint de son père la permission de voyager. Le vicomte Scudamore, ambassadeur de Charles I, reçut à Paris l'apologiste futur du meurtre de ce roi ; il le présenta à Grotius. A Florence, Milton visita Galilée presque aveugle et demi-prisonnier de l'Inquisition; il a souvent rappelé le courrier céleste, nuncius Sidereus, dans le Paradis perdu, lui rendant ainsi l'hospitalité des grands hommes. A Rome il se lia avec Holstein, bibliothécaire du Vatican. Chez le cardinal Barberini, il entendit chanter Léonora ; il lui adressa des vers inspirés par les lieux qvii avaient entendu la voix d'Horace : Altéra Torquatum cepit Leonora poetam, ujiM ab insano cessit amore Aïrens. Ah ! miser ille tuo quantb feliciùs œvo Perditus, et propter te Leonora foret !

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 1/9 *' Une autre Léonore
 ravit le Tasse qui devint insensé par " Tardeur de l'amour. Ah ! qu'avec
 bonheur de ton temps '* Léonore, l'infortuné se serait perdu pour toi l"
 Milton s'est plu à renfermer son génie dans quelques sonnets italiens ; on
 aime à voir le terrible chantre de Satan se jouer à travers les doux nombres
 de Pétrarque : Cauto, dal mio buon popol non intetoj E •! bel Tamigi çangio
 col bel Arno. Amor lo volse Seppi ch' amor cosa mai yolse indftrno. " Je
 chante, non entendu de mon bon peuple ; j'ai ^' changé la belle Tamise pour
 le bel Amo. L'amour l'a " voulu; Tamour n'a jamais voulu une chose en
 vain." Milton connut à Naples Manso, marquis de Villa, yieillard qui eut le
 double honneur d'être l'ami du Tasse et rhôte de Milton : il adressa à ce
 dernier un distique renouvelé du pape saint Grégoire : Ut mens, forma,
 décor, fsdes, mos, si pietas sic. Non Anglus, verùm herclè. Angélus ipae
 fores. €4 Si la piété répondait au génie, à la forme, à la bonne grâce, à la
 beauté, aux manières, par Hercule ! tu ne serais pas un Anglais, mais un
 Ange." Milton lui paya sa dette de reconnaissance dans une Æglogue latine
 pleine de charme. Pis dilecte senez, te Jupiter œqnus oportet Nascentem, et
 miti lustrârit lumine Fhœbus, Atlantisque nepos ; neque enim nisi charus ab
 ortu Dis superis poterit magno favisse poetœ. " Vieillard aimé des dieux, il
 faut que Jupiter (j'em" prunte ici l'élégante traduction de M. Villemain,) ait
 pro*' tégé ton berceau, et que Phœbus l'ait éclairé de sa douce ** lumière ;
 car il n'y a que le mortel aimé des dieux dès sa '* naissance, qui puisse avoir
 eu le bonheur de secourir un " grand poète." Le chantre à venir des
 innocentes joies d'Eden, priait le ciel de lui accorder un pareil ami ; il
 promettait alors de 12*

180 ESSAI célébrer les rois de la Grande-Bretagne, cet Arthur qui " livra des combats sur la terre," terra bellis moventem. Milton n'obtint pas la faveur qu'il implorait; il n'eut ni pour ami et pour défenseur de son nom que la postérité. Le poète convie Manso de ne pas trop mépriser une muse thyberboréenne ; car lui dit-il gracieusement, " dans l'obscurité de la nuit nous croyons avoir entendu des cygnes " chanter sur la Tamise : Nos etiam in nostro modulantes flumide cygnos Credimus obscuras noctis sensisse per umbras." Milton avait formé le projet de parcourir la Sicile et la Grèce : quel précurseur de Byron ! Les troubles de sa patrie le rappelèrent : il ne rentra point en Angleterre sans avoir vu Venise, cette beauté de l'Italie, aujourd'hui si belle encore bien que mourante au bord de ses flots.

MILTON REVENU EN ANGLETERRE. SES OCCUPATIONS ET SES PREMIERS OUVRAGES DE CONTROVERSE. Le voyageur revenu à Londres ne prit aucune part active aux premiers mouvemens de la révolution. Écoutons Johnson : Que notre respect pour Milton ne nous défende pas de regarder avec quelque degré d'amusement, de grandes promesses et de petits effets, un homme qui revient en hâte au logis, parce que ses compatriotes luttent pour leur liberté, et qui arrivé sur le théâtre de l'action, évapore son patriotisme dans une école privée. Cette période de la vie du poète est celle devant laquelle tous ses biographes ont reculé: il leur est désagréable d'abaisser Milton au rang de maître d'école ; mais comme on ne peut nier qu'il enseigna des enfans, l'un trouve qu'il les instruisit pour rien, l'autre pour le seul amour de la propagation du savoir et de la vertu. Tous disent ce qu'ils savent n'être pas vrai^ afin d'excuser une con

«f «t iC (f « « **

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 181 *' dition à laquelle un
 homme sage Ae peut trouver aucun " reproche à faire/' L'esprit satirique et
 la malveillance de Johnson se fait ici remarquer. Le docteur, qui n'avait pas
 vu de révolution, ignorait que, dans ces grands troubles, les champs de
 batailles sont partout et que chacun choisit celui où. l'appelle son
 incUnation ou son génie: l'épée de Milton n'anr^t pas fait pour la liberté ce
 que fit sa plume. Le docteur, grand royaliste, oublie encore que tous les
 royalistes ne prirent pas les armes ou ne montèrent pas sur l'échafaud,
 comme le duc d'Hamilton, le lord Holland et lord Capel ; que lord Arundelj
 par exemple, ami des muses comme Milton, et à qui la science doit les
 marbres d'Oxford, quitta Londres, tout grand-maréchal d'Angleterre qu'il
 était, au commencement de la guerre civile, et alla mourir paisiblement à
 Padoue : il est vrai que son malheureux neveu, Guillaume Howard, lord
 Stafford» paya pour lui tribut au malheur, et l'on sait trop par qui son sang
 fut répandu. Pendant trois ans Milton donna des soins à l'éducation des
 deux fils de sa sœur et à quelques jeunes garçons de leur âge. Il habita
 successivement au cimetière de SaintBride dans Fleet-Street, et un grand
 hôtel avec un jardin dans Aldersgate. Il se fortifia dans les langues
 anciennes en les enseignant ; il apprit l'hébreu, le chaldéen et le syriaque.
 En 1640, à l'époque de la convocation du LongParlement, il débuta dans la
 polémique et plaida la cause de la liberté religieuse contre l'église établie.
 Son ouvrage, divisé en deux livres, adressé à un ami« a pour titre : Of
 Rtformation iouching churck discipline : etc., — " de la Réformation
 touchant la discipline de l'ËgUseen Angleterre, et des causes qui jusqu'ici
 l'ont empêchée," Il publia ensuite trois traités : Episcopat anglais, Baison du
 Gouvernement de VÉglisey Apologie p

({ ((]82 E8SAI " Peut-être avec le temps, le travail, et le penchant de " la nature, j'enverrai quelque chose d'écrit à la postérité, qu'elle ne laissera pas volontiers monrir : je suis possédé de cette idée. Peu m'importe d'être célèbre au loin, je ** me contenterai des îles Britanniques, mon univers. " Mais il ne suffit pas d'invoquer les filles de mémoire, il " faut par des prières ferventes implorer l'Esprit étemel ; " lui seul peut envoyer le Séraphin qui, du feu sacré de " son autel, touche et purifie nos lèvres." Milton ne faisait pas aussi bon marché de sa renommée que Shakspeare : celui-ci plaît par l'insouciance de sa vie ; d'un autre côté on aime à voir un génie encore inconnu, se prophétiser lui-même, quand la postérité, confirmant la prédiction, lui répond : " Non, je n'ai pas laissé mourir ce ** quelque chose que tu as écrit." MaUieusement Milton, cédant à l'ardeur de son caractère dans cette dispute religieuse, parle avec dédain du savant et vénérable évêque anglican Usher, à qui la science doit des travaux admirables sur l'Histoire de la Chronologie. MARIAOB DB MILTON. Milton, à l'âge de dix-neuf ans, avait composé sa septième élégie latine dans laquelle il dit : " Un jour de mai, dans une promenade aux environs *' de Londres, je rencontrai une jeune femme d'une beauté " extraordinaire. J'en devins passionnément amoureux ; mais soudain je la perdis de vue : je n'û jamais su qui elle était, et ne l'ai jamais retrouvée. Je fis le serment de ne jamais aimer." Si le poète tint son sermékit, il faudrait supposer qu'il n'aima aucune de ses trois femmes, car il se maria trois fois. En ce cas qu'aurait été la vierge si promptement évanouie ? Peut-être cette compagne céleste qui visitait l'Homère anglais pendant la nuit, et lui dictait ses plus tendres vers. Dans un beau portrait de Milton, M. Pichot €(

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 153 raconte que cette sylphide mystérieuse était Leonora, Italienne : l'auteur du Pèlerinage à Cambridge brode là-dessus une touchante Nouvelle historique. W. Bowles et M. Bulwer ont développé la même fiction. ' ^ Le comte d'Essex ayant pris Reading en 1643, le père et le frère de Milton, qui s'étaient retirés dans cette ville, retournèrent à Londres et vinrent demeurer chez le poète. Milton avait alors trente-cinq ans : un jour il se dérobe de sa maison, sans être accompagné de personne ; son absence dura un mois, au bout duquel il rentra marié, sous le toit d'où il était sorti garçon. Il avait épousé la fille aînée de Richard Powell, juge de paix de Forest Hill, près Shotover, dans Oxfordshire. Richard Powell avait emprunté du père de Milton 500 liv. st. qu'il ne lui rendit jamais, et qu'il crut payer en donnant sa fille au fils de son créancier. Ces noces, aussi furtives que des amours, en eurent l'inconstance : Milton ne quitta pas sa femme comme Shakespeare : ce fut sa femme qui l'abandonna. La famille de Marie Powell était royaliste: soit que Marie ne voulût pas vivre avec un républicain, soit tout autre motif, elle retourna chez ses parents. Elle avait promis de revenir à la Saint-Michel, et elle ne revint pas: Milton écrit lettres sur lettres, point de réponse; il dépêche un messenger qui perd son éloquence et son temps. Alors l'époux délaissé se résout à répudier l'épouse fugitive : pour faire jouir les autres maris de l'indépendance qu'il se propose, son esprit le porte à changer en une question de liberté, une question de susceptibilité personnelle ; il publie son Traité sur le Divorce. TRAITE DE MILTON SUR LE DIVORCE. Ce traité est divisé en deux livres: The Doctrine and discipline of divorce ; restored to the good of both sexes, etc. " Doctrine et discipline du divorce, rétablie pour le bien des deux sexes." Il s'ouvre par une adresse au Long-Parlement .

tt (t 134 ESSAI ** S'il était sérieusement demandé, ô Parlement renommé, " assemblée choisie ! qui de tous les docteurs et maîtres a jamais attiré à lui im plus grand nombre de disciples en matière de religion et de mœurs, on répondrait avec '* une apparence de vérité : C'est la Coutume. La théorie " et la Conscience recommandent pour guide la Vertu ; " cependant, que cela arrive par le secret de la Volonté " divine ou par l'aveuglement Originel de notre, nature, " la Coutume est silencieusement reçue comme le meilleur " instructeur/' L'écrivain pose ensuite divers principes qu'il ne prouve pas tous également. " L'homme est l'occasion de ses propres misères, dans " la plupart de ses maux qu'il attribue à la main de Dieu. '* Ce n'est pas Dieu qui a défendu le Divorce, c'est le " Prêtre. La loi de Moïse permet le Divorce, la loi du Christ n'a pas aboli cette loi de Moïse. La loi canonique est ignorante et inique lorsque, en stipulant les droits du corps, elle n'a rien fait pour la réparation des injustices et des souffrances qui naissent de l'esprit. Le mariage n'est pas un remède contre les exigences de la nature ; il est l'accomplissement d'un amour conjugal " et d'un aide mutuel : l'amour et la paix de la famille '* font le mariage aux yeux de Dieu. Or, si l'amour et ^ la paix n'existent pas, il n'y a plus de mariage. Bien ne trouble et ne désole plus un chrétien qu'un mariage où l'incompatibilité de caractère se rencontre : l'adultère corporel n'est pas la plus grande offense faite au mariage : " il y a un adultère spirituel, une infidélité, des intelligences " antipathiques, plus cruelle que l'adultère corporel. Pro" hiber le divorce pour cause naturelle, est contre nature. *' Deux personnes mal engagées dans le mariage passent " les nuits dans les discordes et les inimitiés, se réveillent " dans l'agonie et la douleur ; ils traînent leur existence '* de mal en mal, jusqu'à ce que le meiUeur de lem^ jours " se soit épuisé dans l'infortune, ou que leur vie se soit ** évanouie dans quelque peine soudaine. Moïse admet " le Divorce pour dureté de cœur; le Christ n'a pas aboli " de Divorce ; il l'a expliqué ; saint Paul a commenté ** les paroles du Christ. Le Christ ne faisait pas de longs 4t t€ t€

44 *4 tt SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 185 " discours, souvent il parlait en monosyllabes; il semait " çà et là, comme des perles les grains célestes de sa doctrine ; ce qui demande de l'attention et du travail pour les recueillir. On peut dire à celui qui renvoie sa femme pour cause d'adultère: Pardonnez-lui. — ^Vous " pouvez montrer de la miséricorde ; vous pouvez gagner " une ame : ne pourriez-vous donc divorcer doucement " avec celle qui vous rend malheureux ? Dieu n'aime pas " à laborer de chagrins le cœur de l'homme ; il ne se " plsdt pas dans nos combats contre des obstacles invin*' cibles. Dieu le Fds a mis toute chose sous ses pieds ; " mais il a commandé aux hommes de mettre tout sous ** les pieds de la Charité." Milton ne résout ici aucune question particulière ; il n'entre point dans les difficultés touchant les enfans et les partages : son esprit large était contraire à l'esprit anglais qui se renferme dans le cercle de la société pratique. Milton généralise les idées, les applique à la société dans son ensemble, à la nature humaine entière ; il fait liberté de tout, et prêche l'indépendance de l'homme sous quelque rapport que ce soit. Et cependant cet ardent champion du divorce a divinement chanté la sainteté et les dâices de l'amour conjugal : '* Salut, amour conjugal, mystérieuse "loi, véritable source de l'humaine postérité." {Paraïs perdu, livre IV.) D'après ce principe sur le Divorce, Milton voulut épouser une fille de docteur Dawis, jeune et spirituelle, mais elle ne se souciait pas du beau génie qui la recherchait. La première femme du poète se rQ^souvint de lui alors : la famille Powell, devenue moins royaliste à mesure que la cause royale devenait moins victorieuse, désirait un raccommodement. Milton étant allé chez un de ses voisins nommé Blackborough, soudain la porte d'une chambre s'ouvre: Marie Powell se jette en larmes aux pieds de son mari et confesse ses torts; Milton pardonne à la pécheresse : aventure qui nous a valu l'admirable scène entre Adam et Eve au X* livre du Parodia perdu, Soon hfs heart relented Towrds her, hls llfe so late and sole delight. Now, at bis feet subminiTe in distresi !

186 BSSAI " Son cœur bientôt s'attendrit pour elle, naguère sa **
 vie et ses seules délices, à présent à ses pieds soumise *' dans la douleur."
 La postérité a profité d'une tracasserie de ménage. Un mariage romanesque
 commencé dans le mystère, renoué dans les larmes, eut pour résultat la
 naissance de trois filles, et deux de ces Antigones rouvrirent les pages de
 l'antiquité à leur père aveugle. Après le triomphe des Parlementaires, Milton
 offrit un asile à la famille de sa femme. Todd a retrouvé des papiers dans
 les archives publiques, par lesquels on voit que Milton prit possession du
 reste de la fortune de son beau-père lorsqu'il mourut; fortune qui lui
 revenait comme hypothèque d'une somme prêtée par le père du poète. La
 veuve de Powell pouvait réclamer son douaire; elle ne l'osa, " car, dit-elle,
 M. Milton est un homme dur et colère, ** et ma fille qu'il a épousée, serait
 perdue si je poursuivais " ma réclamation." Les Prébendiers ayant
 attaqué l'écrit sur le Divorce, l'auteur irascible se détacha de leur secte, et
 devint leur ennemi. DISCOURS SUR LA LIBERTÉ DE LA PRESSE.
 Milton fit bientôt paraître son Areopagitica, le meilleur ouvrage en prose
 anglaise qu'il ait écrit; cette manière de s'exprimer, liberté de la presse,
 n'étant pas encore connue, il intitula son ouvrage: A speech for the liberty of
 unlicensed printing. To the Parliament of England, Discours pour la liberté
 d'imprimer sans licence (permission) au Parlement d'Angleterre. Après avoir
 remarqué que la censure est inutile contre les mauvais livres, puisqu'elle ne
 les empêche pas de circuler, l'auteur ajoute :

et *(te et te SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 187 " Tuer un homme, c'est tuer une créature raisonnable ; tuer un livre, c'est tuer la raison, c'est tuer l'immortalité plutôt que la vie. Les révolutions des âges souvent ne retrouvent pas une vérité rejetée, et faute de laquelle " des nations entières souffrent éternellement. " Le peuple vous conjure de ne pas rétrograder, d'entrer ** dans le chemin de la vérité et de la vertu. Il me semble voir dans ma pensée une noble et puissante nation se lever, comme un homme fort après le sommeil ; il me " semble voir un aigle muant sa puissante jeunesse, allu" mant ses regards non éblouis au plein rayon du soleil " de midi, ôtant à la fontaine même de la lumière céleste, " les écailles de ces yeux long-temps abusés, tandis que la " bruyante et timide volée des oiseaux qui aiment le cré** puscule, fuit en désordre. Supprimez-vous cette mois" son fleurie de connaissances et de lumières nouvelles qui " ont grandi et qui grandissent encore journellement dans *' cette cité ? Établirez-vous une oligarchie de vingt monopoleurs, pour affamer nos esprits ? N'aurons-nous rien au-delà de la nourriture qui nous sera mesurée par leur boisseau ? Croyez-moi, Lords et Communes, je me suis assis parmi les savans étrangers ; ils me félicitaient d'être né sur une terre de liberté philosophique, tandis qu'ils étaient réduits à gémir de la servile condition où le savoir était réduit dans leur pays. J'ai visité le fameux " Galilée devenu vieux, prisonnier de l'Inquisition pour ** avoir pensé en astronomie autrement qu'un censeur fran*' cisain ou dominicain. La liberté est la nourrice de tous *' les grands esprits : c'est elle qui éclaire nos pensées *' comme la lumière du ciel. A cet énergique langage on reconnaît l'auteur du Paradis perdu, Milton est un aussi grand écrivain en prose qu'en vers ! les révolutions l'ont rapproché de nous ; ses idées politiques en font un homme de notre époque : il se plaint dans ses vers d'être venu un siècle trop tai'd ; il aurait pu se plaindre dans sa prose d'être venu un siècle trop tôt. Maintenant l'heure de sa résurrection est arrivée ; je serais heureux d'avoir donné la main à Milton pour sortir de sa tombe comme prosateur; depuis long-temps> la gloire lui a dit et et ee et te ee ee

188 BSSAI comme poète : " Lève-toi !" Il est levé et ne se recouchera plus. La liberté de la presse doit tenir à grand honneur d'avoir pour patron Fauteur du Paradis perdu; c'est lui qui> le premier, l'a nettement et formellement réclamée. Avec quel art pathétique le poète ne rappelle-t-il pas qu'il a vu Gallilée, sous le poids de l'âge et des infirmités, près d'expirer dans les fers de la censure, pour avoir osé affirmer le mouvement de la terre ! C'était un exemple pris à la haité de Milton. Où irions-nous aujourd'hui si nous tenions un pareil langage ? Regardez, regardez, peuples du nouveau monde N'apercevez-vous rien sur votre mer profonde? Ne vient-elle pas à tous, du fond de l'horizon, Une cétacée informe au triple pavillon ? Vous ne devinez pas ce qui se meut sur l'onde : C'est la première fois qu'on lance une prison.*

MORT DU PERB DE MILTON. EVENEMENTS HISTORIQUES. TRAITE SUR l'ETAT DES ROIS ET DES MAGISTRATS. En 1645 Milton recueillit les poèmes latins et anglais de sa jeunesse. Les chansons furent mises en musique par Henri Lawes, attaché à la chapelle de Charles I : la voix de l'apologiste allait bientôt se faire entendre au cercueil du monarque à la chapelle de Windsor. Le père de Milton mourut ; les parents de la femme du poète retournèrent chez eux, et sa maison, dit Philips, redevint encore une fois le temple des muses. A cette époque, Milton fut au moment d'être employé en qualité d'adjudant dans les troupes de sir William Waller, général du parti presbytérien dont nous avons des Mémoires. Lorsque, au mois d'avril 1647, Fairfax et Cromwell se furent emparés de Londres, Milton, pour continuer plus tranquillement ses études, quitta son grand établissement de Barbican, et se retira dans une petite maison de High *

* Loi de la presse, M. A. Musset.

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 189 Holbom, près de laquelle j'ai long-temps demeuré. Et c'est ici le lieu de rappeler une observation que j'ai faite au commencement de cet Essai : " Une vue de la littérature, isolée de l'histoire des nations, ai-je dit, créerait un prodigieux mensonge ; en entendant des poètes successifs chanter imperturbablement leurs amours et leurs moutons, on se figurerait l'existence non interrompue de l'âge d'or sur la terre. . . • . . . Il y a toujours chez une nation, au moment des catastrophes et parmi les plus grands évènements, un prêtre qui prie, un poète qui chante, etc." Nous voyons Milton se marier, s'occuper de l'étude des langues, élever des enfans, publier des opuscules en prose et en vers, comme si l'Angleterre jouissait de la plus profonde paix : et la guerre civile était allumée, et mille partis se déchiraient, et l'on marchait dans le sang parmi des ruines. En 1664, les batailles de Marston moor et de Newbury avaient été livrées ; la tête du vieil archevêque Laud était tombée sous le fer du bourreau. Les années 1645 et 1646 virent le combat de Naseby, la prise de Bristol, la défaite de Montrose, la retraite de Charles I à l'armée écossaise, qui livra aux Anglais leur monarque pour 400,000 livres sterling. Les années 1647, 1648, 1649, furent plus tragiques encore ; elles renferment dans leur période fatale, le soulèvement de l'armée, l'enlèvement du roi par Joyce, l'oppression du parlement par les soldats, la seconde guerre civile, l'évasion du roi, la seconde arrestation de ce monarque, l'épuration violente du Parlement, le jugement et la mort de Charles I. Qu'on se reporte à ces dates, et l'on y placera successivement ces ouvrages de Milton, dont je viens de parler. Milton assista peut-être comme spectateur à la décapitation de son souverain ; il revint peut-être chez lui faire quelques vers ou arranger pour des enfans, un paragraphe de sa grammaire latine : Genders are three : masculine, feminine and neuter ; " il y a trois genres : le masculin, le féminin et le neutre." Le sort des empires et des hommes ne compte pas plus que cela dans le mouvement qui entraîne les sociétés.

190 ESSAI En France, en 1793, il y avait aussi des poètes qui chantaient Thyrsia, un des personnages du Masque, et qui n'étaient pas des Milton ; on allait au spectacle peuplé de bons villageois ; les bergers occupaient la scène quand la tragédie courait les rues. On sait que les Terroristes étaient d'une bénignité de m eurs extraordinaire : ces tendres pas* toureaux aimaient surtout les petits en ms. FouquierTinvi e et son serviteur Samson qui sentait le sang, se d lassaient le soir au théâtre, et pleuraient   la peinture de l'innocente vie des champs. Charles I n'eut pas plus tôt été exécuté, que les Presbyt riens crièrent au meurtre,   l'inviolabilité de la personne royale : bien que ces Girondins de l'Angleterre eussent puissamment contribué   la catastrophe, du moins ils ne votèrent pas, comme les Girondins français, la mort du prince dont ils déploraient la perte. Pour répondre   leur clameur, Milton écrivit son Tsnure of kings and magistratea, " Etat des rois et des magistrats." Il n'eut pas de peine   démontrer que ceux qui se lamentaient le plus du sort de Charles l'avaient eux-mêmes conduit   l'échafaud. Ainsi qu'il arrive dans toutes les révolutions, les partis essaient de tenir   certaines bornes où. ils ont fixé le droit et là Justice; mais les hommes qui les suivent les renversent et franchissent ce but, comme dans une charge de cavalerie le dernier escadron passe sur le ventre du premier, si celui-ci vient   s'arrêter. Milton cherche   prouver qu'en tout temps et sous toutes les formes de gouvernement, il a   l gsd de faire le procès   un mauvais roi, de le déposer ou de le condamner   mort. " Si un sujet, dit-il, en raison de certains " crimes, est frappé par la loi dans lui-même, dans sa pos" t rit , dans son héritage dévolu au roi ; quoi de plus "juste que le roi, en raison de crimes analogues, perde " ses titres, et que son héritage soit dévolu au peuple ? " Direz-vous que les nations sont cr  es pour le uionar" que, et que celui-ci n'est pas créé pour les nations ; que " ces nations sont regardées, dans leur Multitude, comme " inférieures   l'Individu Royal ? Cette doctrine serait une " espèce de trahison contre la dignité de l'espèce humaine. " Soutenir que les Rois ne doivent rendre compte de leur

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 191 " conduite qu'à Dieu, c'est abolir toute société politique. " C'est alors que les sermens que les princes ont prêtés à " leur couronnement sont de pures moqueries, et que les " lois qu'ils ont juré de jgarder, sont comme non avenues." Milton, dans ces doctrines, n'allait pas plus loin que Mariana, et il les appuyait des textes de l'Ecriture : la révolution anfcçlaise, en cela toute contraire à la nôtre, était essentiellement religieuse. ^ HILTON SECRETAIRE LATIN DU CONSEIL d'eTAT DE LA RÉPUBLIQUE l'iCONOCLASTE. Les écrits politiques de Milton le recommandèrent enfin à l'attention des chefs du gouvernement ; il fut appelé aux affaires et nommé secrétaire latin du Conseil d'état de la république: quand celle-ci se changea en Protectorat, Milton se trouva tout naturellement secrétaire du Protecteur pour la même langue latine. A peine entré dans ses nouvelles fonctions, il reçut l'ordre de répondre à VEikon Basiliké, publié à Londres après la mort de Charles, comme le testament de Louis XVI se répandit dans Paris après la mort du roi martyr. Une traduction française de l'Eikon parut sous ce titre : Pourtraict de aa sacrée majesté durant sa solitude et ses souffrances, Milton intitula spirituellement sa réponse au Pourtraict : l'Iconoclaste. Tout en immolant de nouveau le monarque, il prétend n'avoir aucun dessein de souffleter une tête coupée ; mais enfin les circonstances l'obligent à parler, et il préfère au Roi Charles la Reine Vérité: Reginam Verttatem Régi Carolo anteponendam arhitratus. L'ouvrage est écrit avec méthode et clarté ; l'auteur y semble moins dominé par son imagination que dans ses autres traités politiques. " Discourir sur les malheurs " d'une personne tombée d'un rang si élevé, et qui a payé " sa dette finale à ses fautes et à la nature, n'est pas une " chose en elle-même recommandable ; ce n'est pas noo

Xg2 ESSAI " plus mon intention. Je ne suis poussé ni par l'ambition, ** ni par la vanité de me faire un nom, en écrivant contre " un roi : les rois sont forts en soldats et faibles en ar^** mens, ainsi que tous ceux qui sont accoutumés dès le " berceau à user de leur volonté comme de leur main " droite, et de leur raison comme de leur main gauche. "

Cependant pour Tamour des personnes d'habitude et de " simpUcité, qui croient les monarques animés d'un souffle " différent des autres mortels, je relèverai au nom de la li" berté et de la république le gant qui a été jeté dans Ta" rène, quoiqu'il soit le gant d'un roi." Milton, d'autant plus cruel pour Charles I dans VTco nocUute qu'il est plus contenu, oppose à VEikon ce raisonnement au sujet de la mort de Strafford : •' Charles se repent, nous dit-il, d'avoir donné son con" sentement à l'exécution de Strafford ; il est vrai que " Charles déclara aux deux chambres qu'il ne pouvait con" damner son favori pour haute trahison ; que ni la crainte " ni aucune considération ne lui feraient changer une réso" lution puisée dans sa conscience. Mais la résolution de " Charles n'était pas puisée dans sa conscience, ou sa " conscience reçut de meilleures informations, ou enfin sa *' conscience et sa ferme résolution plièrent les voiles devant " quelque crainte plus forte, car peu de jours après ses •' fermes et glorieuses paroles à son parlement, il signa le " bill pour l'exécution de Strafford." Milton appelle VEihon un livre de pénitence. " Charles était un diligent lecteur de poésie plus que de politique ; peut-être VEïkon n'est qu'une pièce de vers : les mots en sont bons, la fiction claire ; il n'y manque que la rime. " Charles donne la rudesse au Parlement anglais, la vertu " à la Reine dans des paroles qui arrivent presque à la *' douce autorité du sonnet." Milton se joue des réflexions du roi à Holmby et de sa lettre testamentaire au prince de Galles : il rappelle encore à ce propos les condamnations de diverses têtes couronnées, et descend impitoyable, jusqu'à l'exécution de Marie Stuart, aïeule de Charles ; souvenir sans courage, car Charles dormait à Windsor et n'entendait pas ce que son ennemi lui disait.

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 193 '* Vous parlez, s'écrie le poète, de la couronne d'épines " de notre Sauveur ! Les rois peuvent sans doute trouver " assez de couronnes d'épines cueillies et tressées par eux , mais la porter comme Christ la porta, n'est pas donné à ceux qui ont souffert pour leurs propres démérites." Malgré son intrépidité républicaine, le publiciste paraît embarrassé quand il arrive au dernier chapitre de YEikon. Ce dernier chapitre a pour titre : Méditations sur la mort. Que fait Milton ? Il fuit devant ces méditations. ** Toutes " les choses humaines, dit-il, peuvent être controversées ; '* les jugemens seront divers jusqu'à la fin du monde ; mais " cette affaire de la mort est un cas simple, et n'admet pas " de controverse ; dans ce centre commun toutes les opi" nions se rencontrent." C'est ainsi que Milton prit part à la gloire du régicide : le bourreau fit jaillir jusqu'à lui le sang de Charles I, comme l'immolateur, dans les sacrifices antiques, arrosait les spectateurs du sang de la victime. Milton soupçonnait YEikon de n'être pas du roi: ce qu'il avait pressenti s'est trouvé vrai ; l'ouvrage est du docteur Gauden. VEikon renferme une prière empruntée, mot poiu' mot, de celle de Pamela, dans VArcadie de Philippe Sidney. Ce fut un grand sujet de moquerie pour les républicains et de confusion pour les royalistes qui avaient cru à l'authenticité du pourtraict de leur maître. Dans la suite, un nommé Henry Hills, imprimeur de Cromwell, prétendit que Milton et Bradshaw avaient obtenu de Dugar, éditeur de VEikon, l'insertion de la prière de Pamela, afin de détruire l'effet de VEikon. Rien dans le caractère de Milton n'autorise à croire qu'il eût pu se rendre coupable d'une pareille lâcheté. Comment aurait-il su qu'on imprimait le Portrait royal ? Comment les parlementaires, qui auraient connu l'existence du manuscrit, ne Tauraient-ils pas arrêté ? Les violences arbitraires étaient fort en usage parmi ces gens libres, non les fourberies : dans la correspo.idance secrète du Roi avec la Reine, qu'ils surprirent et imprimèrent, ils ne changèrent rien. Les interpolations, les falsifications, les suppressions, sont des moyens bas que i^ la révolution anglaise a laissés à notre révolution. ^ Toutefois Johnson a cru qu'on avait dépravé le texte de

(f 194 ESSAI VEikon Banlikè : " Les factions, dit-U» laissent rarement nn ** homme honnête, quoiqu'il puisse y être entré tel Les régicides s'emparèrent des papiers que le roi donna à Juxon sur Téchafaud, de sorte qu'ils furent au moins " les éditeurs de cette prière Qa, prière prise de VArcadie de " Sidney) et le docteur Biche, qui a examiné ce sujet avec " beaucoup de soin, croit qu'ils en furent les fabricateurs." Pour moi, en examinant de près VEikon Basiliké^ il m'est venu une autre espèce de doute sur cet ouvrage : je ne puis me persuader que VEikon soit sorti tout entier de la plume du docteur Gauden. Le Ministre aura vraisemblablement travaillé sur des notes laissées par Charles L Des sentimens intimes ne trompent pas; on ne peut se mettre si bien à la place d'un homme, que l'on reproduise les mouvemens d'esprit de cet homme dans telle ou telle circonstance de sa vie. Il me semble, par exemple, que Charles I a pu seul écrire cette suite de pensées : Sous prétexte d'arrêter une bourrasque populaire, j'ai excité une tempête dans mon sein. (Charles se reproche ici la mort de Strafibrd.) " O Dieu, que ta bénédiction m'octroye d'être toujours *' raisonnable comme homme, religieux comme chrétien, " constant et juste comme roi ! " Les événemens de toutes les guerres sont incertains, ceux de la guerre civile inconsolables : puis donc que, vainqueur ou vaincu, il me faut toujours souffrir, donnes-moi de ton esprit au double. "J'ai besoin d'un cœur propre à beaucoup souffrir ! " Ils m'ont bien peu laissé de cette vie, et seulement " l'écorce. Mon fils, s'il faut que voifs ne voyez plus ma face, et que ce soit l'ordre de Dieu que je sois enterré pour jamais dans cette obscure et si barbare prison, adieu. Je laisse à vos soins votre mère : souvenez-vous qu'elle a été contente de souffrir pour moi, avec moi et avec vous aussi, par une magnanimité incomparable. Quand ils m'auront fait mourir, je prie Dieu qu'il ne verse point les fioles de son indignation sur la généralité du peuple. J'aimerais mieux que vous fussiez Charles le Bon que €t (((f « « tt ((« f(((t(«

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 195 " Charles le Grand.

J'espère que Dieu vous aura destiné à ** pouvoir être l'un et l'autre. " Vous ferez plus paraître et exercerez plus légitimement " votre autorité en relâchant un peu de la sévérité des lois, ** qu'en vous y attachant si fort ; car il n'y a rien de pire " qu'un pouvoir tyrannique exercé sous les formes de la " loi. ** Que ma mémoire et mon nom vivent en votre souve" nir. «

Adieu, jusqu'à ce que nous puissions nous rencontrer au ciel, si nous ne le pouvons pas en la terre. J'espère qu'un siècle plus heureux vous attend." « if

f* DEFENSE DU PEUPLE ANGLAIS CONTRE SAUMAISE. Bientôt

parut celui des ouvrages de Milton, qui, de son vivant, lui donna le plus de renommée : c'est sa Défense du peuple anglais contre l'écrit de Saumaise en faveur de la mémoire de Charles I. "Les attaques contre un roi qui n'est plus, dit avec raison et éloquence M. Villemain, ces insultes au-delà de l'échafaud avaient quelque chose d'abject et de féroce, que l'éblouissement du faux zèle cachait " à l'ame enthousiaste de Milton." Defensio pro populo

Anglicano est écrit en prose latine, élégante et classique ; mais Milton ne s'y montre que le traducteur de ses propres sentimens pensés en anglais, et il perd ainsi son originalité nationale. Tous ces chefs-d'œuvre de latinité moderne feraient bien rire les écoliers de Rome s'ils venaient à ressusciter. Milton dit d'abord à Saumaise que lui Saumaise ne sait pas le latin ; il lui demande comment il a écrit persona regia. Milton affectait de faire remonter en bonne latinité, persona à la signification classique, un masque, bien que Saimiaise eût pour lui l'autorité de Varron et de Juvénal ; mais se relevant tout à coup, il ajoute : *' Ton expression, Saumaise, est plus juste que tu ne l'imagines : un tyran est en effet le masque d'un roi." Cette querelle sur le latin est une querelle commune 13* «

« t€ tt « « i(*f it €€

€4 SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 197 ** Dieu dont
 rhomme est dou[^], ne fournissait pas plus d'argumens pour la conservation et
 la délivrance des hommes, que pour leur oppression et leur ruine !" De là,
 l'auteur passe aux réponses directes. Saumaise avance qu'on a vu des rois,
 des tyrans assassinés dans leurs palais ou tués dans des émeutes populaires,
 mais qu'on n'en a point vu conduits à Téchafaud. Milton lui demande s'il
 est meilleur de tuer un prince par violence et sans juge> ment, que de le
 mener à un tribunal où il n'est condamné, comme tout autre citoyen,
 qu'après avoir été entendu dans sa défense ? Saumaise soutient que la loi de
 nature est imprimée dans le cœur des hommes : Milton répond que le droit
 de succession n'est point un droit de nature ; qu'aucun homme n'est roi par
 la loi de nature. Il cite à cette occasion tous les rois jugés et surtout en
 Angleterre. " Dans un ancien *' manuscrit," dit-il, appelé Modua tenendi
 parlamenta, on lit : " Si le roi dissout le parlement avant que les affaires
 pour lesquelles le conseil a été convoqué ne soient dépêchées, il se rend
 coupable de parjure et sera réputé " avoir violé le serment de son
 couronnement. A qui la ** faute si Charles a été condamné ? N'a-t-il pas
 pris les ** armes contre ses peuples ? N'a-t-il pas fait massacrer " cent
 cinquante-quatre mille protestans dans la seule pro** vince d'Ulster en
 Irlande ?" Hobbes prétend que, dans la Défense du peuple anglais, le style
 est aussi bon que les argumens sont mauvais. Voltaire dit que Saumaise
 attaque en pédant, et que Milton répond comme une bête féroce. " Aucun
 homme, selon *' Johnson, n'oublie son premier métier : les droits des na**
 tions et des rois deidentnent des questions de grammaire, " si des
 grammairiens les discutent." La Défense fut traduite du latin dans toutes les
 langues de l'Europe : le traducteur anglais s'appelle Washington, Les
 ambassadeurs des puissances étrangères à Londres, s'empressèrent d'aller
 faire leurs complimens à Milton sur son admirable ouvrage : c'est une chose
 si heureuse pour les rois ! Philaras, Athénien de naissance, et ambassadeur
 du duc de Parme auprès du roi de France, écrivit des éloges sans fin à
 l'apologiste du jugement de Charles I.

198 ESSAI Nous avons vu les ambassadeurs ramper à Paris aux pieds des secrétaires de Bonaparte. Abstraction faite des hommes, les corps diplomatiques, qui ne sont plus en rapport avec le système de la nouvelle société, ne servent souvent qu'à troubler les cabinets auprès desquels ils sont accrédités, et à nourrir leurs maîtres d'illusions. Milton a remué d'une main puissante toutes les idées agitées dans notre siècle. Ces idées ont dormi pendant cent cinquante années, et se sont réveillées en 1789. Ne croirait-on pas que les ouvrages politiques du poète ont été écrits de nos jours, sur des sujets que nous voyons traiter chaque matin dans les feuilles publiques ? Saumaise se vantait d'avoir fait perdre la vue à Milton, et Milton d'avoir fait mourir Saumaise. Une réplique de celui-ci ne parut qu'après sa mort ; il y traite Milton de jaloux, de fanatique, d'avorton, de chasteux, de myope, d'homme perdu, de fourbe, d'impur, de scélérat audacieux, de génie infernal, d'imposteur infâme ; il déclare qu'il voudrait le voir torturer et expirer dans de la poix fondue ou dans de l'huile bouillante. Saumaise n'oublie pas quelques vers latins où Milton a manqué à la quantité. Vraisemblablement la colère du savant venait moins de son horreur du Régicide, que des mauvaises plaisanteries de Milton contre le latin de la *Defensio regia*. SECONDE DEFENSE. Milton répliqua peut-être encore avec plus de violence à la brochure de Pierre du Moulin, chanoine de Canterbury, publiée par le ministre François Morus ; Cri du sang royal vers le ciel contre les régicides anglais. Les royalistes croyaient émouvoir les princes étrangers en appelant Cromwell régicide et usurpateur ; ils se trompaient : les souverains sont fort accommodants en fait d'usurpation ; ils n'ont horreur que de la liberté. *Defensio secunda* est plus intéressante pour nous que la première : dans ce second traité, Milton a passé de la dé

SUR LA LITTERATURE ANGLAISE. 199 fense des principes à la défense des hommes : il raconte rhistoire de sa vie et repousse les reproches qu'on lui adresse ; il établit ainsi magnifiquement le lieu de sa plaidoirie: " Il me semble commander, comme du sommet d'une " hauteur, une grande étendue de mer et de terre. Des ** spectateurs se pressent en foule : leurs visages inconnus '*' trahissent des pensées semblables aux miennes. Ici, des Germains dont la mâle force dédaigne la servitude ; ici des Français d'une impétuosité vivante et généreuse au nom de la hberté ; de ce côté-ci le calme et la valeur de l'Espagnol ; de ce côté-là la retenue et la circonspecte magnanimité de l'ItaUen. Tous les amans de l'indépen^ dance et de la vertu, le Courageux et le Sage, dans quelque endroit qu'ils se trouvent, sont pour moi. Quelquesuns me favorisent en secret, quelques-uns m'approuvent ** ouvertement ; d'autres m'accueillent par des applaudissemens et des féhcitations ; d'autres, qui s'étaient refusés long-temps à toute conviction, se livrent enfin captifs à la force de la vérité. Entouré par la multitude, je m'imagine à présent que des colonnes d'Hercule aux extrémités de la terre, je vois toutes les nations recouvrant la hberté ** dont elles avaient été si long-temps exilées ; je crois voir ** les hommes de ma patrie transporter dans d'autres pays une plante d'une qualité supérieure, et d'une plus noblo croissance que celle que Triptolême transporta de régions en régions : ils sèment les avantages de la civihsation et de la liberté parmi les cités, les royaumes et les nations. Peut-être n'approcherai-je pas inconnu de cette foule, peut-être en serai-je aimé, si on lui dit que je suis cet homme qui soutient un combat singuher contre le *^ fier avocat du despotisme." N'est-ce pas là ce qu'on appelle aujourd'hui la propagande révolutionnaire éloquemment annoncée ? Milton avait seul ces idées ; on n'en trouve aucune trace dans les révolutionnaires de son temps. Sa fiction s'est réahsée : l'Angleterre a répandu ses principes et les formes de son gouvernement, sur toute la terre. L'auteur de Dtfensio secfoida, en parcourant son sujet, trace plusieurs portraits historiques : «€

200 S88AI BRADSHAW. Jean Bradshaw, dont la liberté même recommande le nom à mie éternelle mémoire, est sorti, comme chacun le sait, d'une noble famille Appelé par le Parlement à présider le procès du roi, il ne se récusa pas, et accepta cette charge pleine de péril. Il joignait à la science des lois un esprit généreux, une ame élevée, des mœurs, intègres qui ne déplaçaient à personne. Il s'acquitta de son devoir avec tant de gravité, de constance, de présence d'esprit, qu'on eût pu croire que Dieu, comme autrefois '* dans son admirable providence, l'avait désigné de tout '*' temps parmi son peuple pour conduire ce jugement.** Voilà ce que les partis font d'un homme ! Bradshaw était un avocat, bavard et médiocre. FAIRFAX. €f €t €€ €€ « t< (t €t €€ tt Il ne serait pas juste de passer sous silence Fairfax qui unit le plus grand courage à la plus grande modestie, à la plus haute sainteté de vie, et qui est l'objet des faveurs '* de Dieu et de la nature. Ces louanges te sont justement

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 201 la poésie de l'histoire pour masquer la véritable cause de la retraite de Fairfax, le jugement de Charles I. On sait la comédie que Cromwell fit jouer auprès de cet honnête mais pauvre homme. CROMWELL. Milton parle d'abord de la noble naissance du Protecteur : la naissance joue un grand rôle dans les idées républicaines du poète, lui-même noble. Il me serait impossible de compter toutes les villes qu'il a prises, toutes les batailles qu'il a gagnées. La surface " entière de l'empire britannique a été la scène de ses triomphes. A toi, notre pays doit ses libertés ; tu ne pouvais porter un titre plus utile et plus auguste que celui d'auteur, de gardien, de conservateur de nos libertés. Non seulement tu as éclipsé les actions de tous nos rois, mais celles qui ont été racontées " de nos héros fabuleux. Réfléchis souvent au cher gage que la terre, qui t'a donné la naissance, a confié à tes soins : la liberté qu'elle espéra autrefois de la fleur des " talents et des vertus, elle l'attend maintenant de toi ; elle " se flatte de l'obtenir de toi seul. Honore les vives ** espérances que nous avons conçues, honore les sollici" tudes de ta patrie inquiète. Respecte les regards et les ** blessures de tes braves compagnons qui, sous ta bannière ont hardiment combattu pour la liberté; respecte les ombres de ceux qui périrent sur le champ de bataille ; respecte les opinions et les espérances que les Etats étrangers ont conçues de nous, de nous qui leur avons promis pour eux-mêmes tant d'avantage de cette liberté, laquelle, si elle s'évanouissait, nous plongerait dans le plus profond abîme de la honte ; enfin respecte toi toi" même ; ne souffre pas, après avoir bravé tant de périls " pour l'amour des libertés, qu'elles soient violées par toi** même, ou attaquées par d'autres mains. Tu ne peux " être vraiment libre que nous ne le soyons nous-mêmes. " Telle est la nature des choses : celui qui empiète sur la " liberté de tous, est le premier à perdre la sienne et à " devenir esclave." et €€ et et et tt tt tt tt tt tt tt tt tt tt tt tt «f

202 BSSA1 ' Milton aurait pu écrire l'histoire comme l'Hérodote et Thucydide. Johnson n'a cité que les louanges données au Protecteur par le poète, pour mettre en contradiction le républicain avec lui-même : le beau passage que je viens de traduire montre ce qui faisait le contrepoids de ces louanges. Aux jours de la toute puissance de Bonaparte, qui aurait osé lui dire qu'il n'avait obtenu l'Empire que pour protéger la liberté? Cependant Milton aurait mieux fait d'imiter quelques fermes démocrates qui ne se rapprochèrent jamais de Cromwell, et le regardèrent toujours comme un tyran : mais Milton n'était pas démocrate. Sur ces ouvrages aujourd'hui complètement oubliés, reposa la réputation du grand écrivain pendant sa vie; triste réputation qui empoisonna ses jours, et que n'a point consolée l'impérissable renommée sortie de la tombe du poète. Tout ce qui tient aux entraînements des partis et aux passions du moment, meurt comme eux et avec elles. Les réactions de la Restauration en Angleterre furent beaucoup plus vives que les réactions de la Restauration en France, parce que les convictions étaient plus profondes, et les caractères plus prononcés. Le retour des Bourbons n'a point étouffé les réputations de la République ou de l'Empire, comme le retour des Stuart étouffa la renommée de Milton. Il est juste aussi de dire que, le poète ayant écrit en latin la plupart de ses disquisitions, elles restèrent inaccessibles à la foule.

AFFRANCHISSEMENT DE LA GRECE. De même qu'il avait demandé la liberté de la presse, l'Homère anglais remplit un devoir filial en se déclarant pour l'affranchissement de la Grèce. Camoëns avait déjà dit : " Et nous laissons la Grèce dans la servitude !" Milton écrit à Philares " qu'il voudrait voir l'armée et les flottes de l'Angleterre employées à délivrer du tyran éi

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 203 « Ottoman la Grèce, patrie de l'éloquence/' ut exercitua noëtros et classes, ad liberandam ab ottomannico tyranno Gneçiam, eloqueiUiœ pafriam. Si ces vœux avaient été exaucés, le plus beau monument de l'antiquité existerait encore : les Vénitiens ne firent sauter une partie du temple de Minerve qu'en 1682 ; Cromwell aurait conservé le Parthénon dont lord Ælgin n'a dérobé que les ruines. Milton avait encore ici une de ces idées qui appartiennent aux générations actuelles et qui de nos jours a porté son fruit. Qu'il soit permis au traducteur de Milton de lui faire hommage de quelques lignes qui ont préparé la délivrance de la Grèce : Il s'agit de savoir si Sparte et Athènes renaîtront, ou si elles resteront à jamais ensevelies dans leur poussière. Malheur au siècle témoin passif d'une Jutto héroïque; qui croirait qu'on peut, sans péril comme sans pénétration de l'avenir, laisser immoler une nation I cette faute ou plutôt ce crime serait tôt ou tard suivi du plus rude ** châtiment. Des esprits détestables et bornés, qui, s'imaginant qu'une injustice par cela seul qu'elle est consommée, n'a aucune conséquence funeste, sont la peste des Etats. ** Quel fut le premier reproche adressé pour l'extérieur, en " 1789» au gouvernement monarchique de la France ? Ce fut d'avoir souffert le partage de la Pologne. Ce partage, en faisant tomber la barrière qui séparait le Nord et l'Orient du Midi et de l'Occident de l'Europe, a ouvert le chemin aux armées qui tour à tour ont occupé Vienne, " Berlin, Moscou et Paris. Une politique immorale s'applaudit d'un succès passager : elle se croit fine, adroite, habile ; elle écoute avec un mépris ironique le cri de la conscience et les conseils de la probité. Mais tandis qu'elle marche, et qu'elle se dit triomphante, elle se sent tout-à-coup arrêtée par les voiles dans lesquels elle s'enveloppait; elle tourne la "tête, et se trouve face à face avec une révolution vengeresse qui l'a silencieusement suivie. Vous ne voulez pas serrer la main suppliante de la Grèce? Eh bien t «t «(ti « ii (t

204 ESSAI " sa main mourante vous marquera d'une tache de sang, •* afin que l'avenir vous reconnaisse et vous punisse*." A la chambre des Pairs j'obtins un amendement pour qu'on ne vendit plus en Egypte, sous le pavillon français, les victimes enlevées à la Morée. Considéré dans ses rapports avec les affaires du monde disais-je, mon amendement est aussi sans le moindre ** inconvénient. Le terme générique que j'emploie n'indique " aucun peuple particulier. J'ai couvert le Grec du man" teau de l'esclave, afin qu'on ne le reconnût pas, et que " les signes de sa misère rendissent au moins sa personne " inviolable à la charité du chrétien •

....*• . *' J'ai lu hier une lettre d'un enfant de quinze ans, " datée des remparts de Missolonghi. Mon cher compère, " écrit

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 205 ** tiquie plus élevée, plus humaine, plus conforme à la " religion, et plus digne d'un siècle éclairé : et c'est à vous, *' messieurs, c'est à la France qu'on devra cette noble " initiative*/' Le combat de Navarin acheva de réaliser le souhait de Milton. MILTON AVEUGLE, SES DEPECHEs. Hume a, je crois, remarqué le premier la phrase de Whitlocke, relative à Milton dans son emploi de secrétaire du conseil d'état. ** Un certain Milton, aveugle, occupé " à traduire en latin un traité entre la Suède et FAiigleterre." L'historien ajoute : Thèse forma of expression are amusing to posterity, who consider how obscure Whitlocke him^ self, though lord Jceeper and ambassador, and indeed a man of great abilities and merit, has become in comparison of Milton. Ces formules d'expression sont amusantes pour la postérité, qui remarque combien Whitlocke, quoique gardedes-sceaux et ambassadeur, d'ailleurs homme d'une grande habileté et d'un grand mérite, est devenu obscur en comparaison de Milton." Un ambassadeur se plaignait à Cromwell du retard d'une réponse diplomatique ; le Protecteur lui répondit : " Le " secrétaire ne Ta point encore expédiée, parce qu'étant " aveugle il va lentement." L'ambassadeur répliqua : " Pour écrire convenablement en latin, n'a-t-on pu, dans toute l'Angleterre, trouver qu'un aveugle?" Cromwell, par un instinct de gloire, découvrit la gloire cachée de Milton, et enchaîna la renommée du héros à celle du poète : c'est quelque chose dans l'histoire du monde que Cromwell ayant pour secrétaire Milton. On attribue à Milton les huit vers si connus que Crom• Opinion, Chambre de» Pain, 13 Mars 1826, et réponse au garde- desêceaux. tt « « €< tt

206 ESSAI well envoya avec son i)ortrait à Christine de Suède, et qui se tenninent par ce trait : Necntnt hi mUtut regibus luque trucea. Mou ftont n'eit pu toujours répou?»ite des 'SLfAs, Les notes du cabinet de Saint-James avaient été jusqu'alors écrites en français; Milton les rédiga en latin, et voulut faire du latin la langue diplomatique universelle : il n'y réussit pas. Le français a généralement repris le dessus, à cause de sa clarté; mais l'orgueil national du cabinet de Londres suit aujourd'hui en anglais la correspondance officielle, ce qui la rend perplexe, comme je le sais par expérience. Cromwell mourut : la mort aime la gloire : les entraves que le Protecteur avait mises à l'opinion furent brisées. Si l'on peut tuer pendant quelques jours la liberté, elle ressuscite : le Christ rompit les chaînes de la mort, en dépit de la garde romaine qui veillait à son sépulcre. On fit part aux souverains de l'avènement nominal de Richard à la puissance de son père : dans le recueil des lettres de Milton, se trouvent ceUes qu'il adressa à la cour de France. De telles dépêches sont un monument par la nature des faits et par la nature des hommes. L'auteur du Paradis perdu, au nom du fils de Cromwell, écrit ainsi à Louis XIV et au cardinal Mazarin : Richard, Protecteur de la république d* Angleterre, etc., au sérénissime et puissant prince Louis, roi de F)rance, €€ Sérénissime et puissant roi, notre ami et confédéré. " Aussitôt que notre sérénissime père Olivier, Protecteur " de la république d'Angleterre, par la volonté de Dieu " l'ordonnant ainsi, quitta cette vie le 3* jour de septem" bre ; nous, déclaré légalement son successeur dans la " suprême magistrature (quoique dans les larmes et l'ex" trême tristesse), nous n'avons pu faire moins à la pre" mière occasion, que de faire connaître par nos lettres " cette matière à Votre Majesté. Comme vous avez été un

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 207 " très cordial ami de
 notre père et de cette république, " nous avons la confiance que cette
 nouvelle douloureuse " et inattendue sera reçue par vous avec autant de
 chagrin " qu'elle nous en a causé. Notre affaire à présent est de " requérir
 Votre Majesté d'avoir une telle opinion de nous, " comme d'une personne
 déterminée religieusement et ** constamment à garder l'amitié et l'alliance
 contractées entre vous et notre père renommé» et, avec le même zèle et la
 même bonne volonté, à maintenir les traités par lui " conclus, et entretenir
 les mêmes rapports et intérêts avec Votre Majesté. A cette intention, c'est
 notre plaisir que notre ambassadeur, résidant à votre cour, y reste accrédité
 par les pouvoirs qu'il avait autrefois. Vous lui accorderez le même crédit
 pour agir en notre nom, comme " si tout était fait par nous-même. En même
 temps nous " souhaitons à Votre Majesté toutes sortes de prospérités. " De
 notre cour, à Whitehall, 5 sept. 1658." ff« A VéminenHasime seigneur
 cardinal Mazarin. " Quoique rien ne puisse nous arriver de plus amer et de
 plus douloureux que d'écrire les tristes nouvelles de la mort de notre
 sérénissime et très renommé père, cependant nous ne pouvons ignorer la
 haute estime qu'il avait pour Votre Éminence et le grand cas que vous
 faisiez de tout " lui. * Nous n'avons aucune raison de douter que Votre
 Éminence, de l'administration de laquelle dépend la prospérité de la
 France, ne gémissé comme nous sur la perte " de votre constant ami et très
 dévoué allié. Nous pensons qu'il est important par nos lettres, de vous
 faire " connaître un accident qui doit être aussi profondément " déploré de
 Votre Éminence que du roi. Nous assurons " Votre Éminence que nous
 observerons très religieusement toutes les choses que notre père, de
 sérénissime " mémoire, s'était engagé par les traités à confirmer et à " ratifier.
 Nous ferons en sorte, au milieu de votre deuil " pour un ami si
 fidèle, si florissant et applaudi de toutes " les vertus, que rien ne manque à
 la foi de notre alliance, " pour la conservation de laquelle et pour le bien des
 deux

203 ESSAI " nations, puisse le Seigneur Dieu tout puissant
conserver ** Votre Éminence ! •' Westminster, septembre 1658." Milton est
ici un grand historien de l'histoire de France et d'Angleterre. Il est curieux
de voir Richard faire^ comme un vieil héritier des trois couronnes, ses
préparatifs pour régner. Milton écrivait au nom d'un homme investi d'un
pouvoir de quelques heives, à un jeune souverain qui devait conduire son
arrière>petit-fils, par la monarchie non contrôlée, à Téchafaud du premier
Stuart. Cet échafaud de Whitehall se changea en trône, lorsqu'un sang royal
l'eut couvert de sa pourpre, et le Protecteur s'y assit. La France sous le petit-
fils d'Henri IV, avait montré de tout ce que l'Angleterre devait descendre
sous Charles II et son frère. Il faut toujours que la gloire soit quelque part :
en s'envolant de la tête de Cromwell» elle se posa sur celle de Louis XIV.
Louis XIV porta le deuil d'un Régicide, et ce fut le chantre de Satan, le
Républicain apologiste de la mort de Charles I, l'ennemi des rois et des
catholiques, qui fit part au Monarque absolu, auteur de la Révocation de
l'édit de Nantes, de la mort d'Olivier, le Protecteur. Ce qui paraît contraste
ici, est harmonie : les hautes renommées se mêlent, comme enfans d'une
même famille. Tout ce qui a de la grandeur se touche : deux hommes de
sentimens semblables, mais d'esprits inégaux, sont plus antipathiques l'un à
l'autre, que ne le sont deux hommes d'esprit supérieurs, quoique opposés
d'opinions et de conduite. RICHARD CROMWELL. OPINION DB
MILTON SUR LA RÉPUBLIQUE, sur LBS dîmes, sur la RÉFORME
PARLEMENTAIRE. Tandis que Milton, au nom de Richard, rappelait aux
souverains et à leurs ministres le tendre amour et l'admi

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 209

(m profonde qu'ils avaient pour le juge d'un roi, les factions renaissaient en Angleterre. Les gouvernemens qui ne tiennent qu'à l'existence d'un homme, tombent avec cet homme: l'effet cesse avec la cause. L'ancien parti républicain de l'armée se souleva ; les officiers que Cromwell avait destitués se réunirent. Lambert se mit à la tête de cette bonne vieille cause. Menacé par les officiers, Richard eut la faiblesse de dissoudre la chambre des Communes ; la chambre des pairs était nulle. Les assemblées aristocratiques régnaient glorieusement lorsqu'elles sont souveraines, et seules investies, de droit ou de fait, de la puissance : elles offrent les plus fortes garanties à la liberté, à l'ordre et à la propriété ; mais dans les gouvernemens mixtes, elles perdent la plus grande partie de leur valeur, et sont misérables quand arrivent les grandes crises de l'Etat. Elles n'ont jamais rien arrêté : faibles contre le roi, elles n'empêchent pas le despotisme ; faibles contre le peuple, elles ne préviennent pas l'anarchie. Toujours prêtes à être chassées dans les commotions populaires, elles ne rachètent leur existence qu'au prix de leurs parjures et de leur esclavage. La Chambre des lords sauvait-elle Charles I ? Sauva-t-elle Richard Cromwell, auquel elle avait prêté serment ? sauva-t-elle Jacques II ? sauvera-t-elle aujourd'hui les princes d'Hanovre ? elle-même ? Ces prétendus contrepoids aristocratiques ne font qu'embarrasser la balance, et seront jetés tôt ou tard hors du bassin. Une aristocratie ancienne et opulente ayant l'habitude de la tribune et des affaires n'a qu'un moyen de garder le pouvoir quand il lui échappe : c'est de passer par degré à la démocratie et de se placer insensiblement à sa tête, à moins qu'elle ne se croie encore assez forte pour jouer à la guerre civile ; terrible jeu ! Peu après la dissolution de la chambre des Communes, Richard abdiqua : il était écrasé sous la renommée d'Olivier. Détestant le joug militaire, il n'avait pas la force de le secouer ; sans conviction aucune, il ne se souciait de rien ; il laissait ses gardes lui dérober son dîner, et l'Angleterre aller toute seule : il emporta deux grandes malles remplies de ces adresses et de ces congratulations en l'honneur* 14

210 ESSAI

neur de tons les hommes puissans et à l'usage de tons les hommes serviles. On lui disait dans ces féUeitation» que Dieu lui avait donné l'autorité pour le bonheur des trois royaumes : *' Qu'empportez-vous dans ces malles ?" lui demanda-t-on.-^" Le bonheur du peuple anglais," réponditil en riaïlt. Le Conseil des officiers rappela le Rump ; le Rump attaqua aussitôt l'autorité militaire qui lui avait rendu la vie. Lambert bloqua, selon l'usage, les Communes. Ce parlement dissous, le peuple brûla en réjouissance sur les places publiques des monceaux de croupions de divers animaux. Monck parut, et tout annonça la Restauration. Que faisait Milton pendant cette décomposition sociale ? Voyant la liberté rétrograder, rêvant toujours la république, oubliant qu'il y a des momens où les écrits ne peuvent plus rien, il publia une brochure sur le moyen prompt et facile d^ établir une société libre. Dans un exposé rapide, il rappelle ce que les Anglais ont fait pour abolir la monarchie: " Si nous nous relâchons, dit-il, nous justifierons les " prédictions de nos ennemis : ils ont condamné nos ac" tions comme téméraires, rebelles, hypocrites, impies ; " nous ferons voir qu'un esprit dégénéré s'est soudaine" ment répandu parmi nous. Préparés et faits pour un " nouvel esclavage, nous serons en mépris à nos voisins ; " le nom anglûs deviendra un objet de risée. D'ailleurs, " si Ton retourne à la monarchie, l'on n'y restera pas long" temps ; il faudra bientôt combattre ce que l'on a déjà " combattu, sans parvenir jamais au point où l'on était " parvenu ; on perdra les batailles que l'on avait déjà " gagnées : Dieu n'écouterà plus ces ardentes prières qu'on " lui adressait pour être délivré de la tyrannie, puisque " nous n'aurons pas su mieux nous en tenir à la victoire. " Ainsi sera rendu vain et plus méprisable que la boue, le ** sang de tant d'Anglais vaillans et fidèles, qui achetèrent ** la liberté de leur pays au prix de leur vie. Un roi veut " être adoré comme un demi-dieu ; il sera entouré d'une " cour hautaine et dissolue ; il dissipera l'argent de '* rStat en festins, en bals et en mascarades; débauchant

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 211 " notre première noblesse, mâles et femelles, il transformera les lords en chambellans⁸ en écuyers et en grooms " de la garde-robe." L'esprit pénétrant de Milton lui découvrait l'avenir; il voyait les longs combats que Ton serait obligé de livrer pour reconquérir ce qu'on allait perdre: ce n'est qu'aujourd'hui même que l'Angleterre revient sur ce terrain, défendu pied à pied par le grand poète publiciste. Et ce roi, entouré d'une cour hautaine et dissolue, que l'auteur du *Parodie Perdue* peignait si bien d'avance, était prêt à débarquer à Douvres. Quelques mois avant la publication de cet ouvrage, il en avait donné deux autres, le premier sur l'autorité civile en matière ecclésiastique, le second sur le meilleur moyen de chasser les mercenaires hors de l'Eglise : il examine le fait des dîmes, des redevances et des revenus de l'Eglise; il doute que les ministres du culte puissent être maintenus par le pouvoir de la loi. Son opinion sur la réforme parlementaire mérite d'être rappelée : ^ " Si l'on donne le droit à tous de nommer tout le monde, ce ne sera pas la sagesse et l'autorité, mais la turbulence et la gloutonnerie qui élèveront bientôt les plus vils mécréants de nos tavernes et de nos lieux de débauche, de nos villes et de nos villages, au rang et à la dignité de sénateur. Qui voudrait confier les affaires de la République à des gens à qui personne ne voudrait confier ses affaires particulières ? Qui voudrait voir le trésor de l'Etat remis aux soins de ceux qui ont déversé leur propre fortune dans d'infâmes prodigalités ? Doivent-ils être chargés de la bourse du peuple, ceux qui la convertiraient bientôt dans leur propre bourse ? Sont-ils faits pour être les législateurs de toute une nation, ceux qui ne savent pas ce qui est loi et raison, juste ou injuste, oblique ou droit, licite ou illicite, ceux qui pensent que tout pouvoir consiste dans l'outrage, toute dignité dans l'insolence, qui négligent tout pour satisfaire la curiosité de leurs amis, ou la vivacité de leurs ressentiments ; qui dispersent leurs parents et leurs créatures dans les provinces, pour lever des taxes et confisquer des biens ?

14» « «t (t tt « u

212 S88AI it f(((

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 213 RESTAURATION.
MILTON ARRETE. REMIS EN LIBERTE. FIDELITE DU POETE A
CROMWELL. Milton eut la douleur de voir le fils de Charles I remonter
sur le trône, non que son cœur ferme fût effrayé, mais ses chimères de
liberté républicaine s'évanouissaient : toute chimère qui s'évanouit fait du
mal et laisse un vide. Charles II, dans sa déclaration de Breda, annonçait
qu'il pardonnait à tout le monde, s'en remettant aux Communes du soin
d'excepter les indignes de pardon. Les vengeances sanglantes, sous les
Stuart et sous la maison d'Hanovre, ne purent être imputées à la couronne :
elles furent l'œuvre des Chambres. Les corps sont plus implacables que les
individus, parce qu'ils réunissent en eux plus de passions, et qu'ils sont
moins responsables. A l'avènement de Charles II, Milton se démit de la
place de secrétaire latin, et quitta son hôtel de Petty-France, où pendant huit
années il avait reçu tant d'hommages. Il se retira chez un de ses amis, dans
Bartholomew-Close, aux environs de West-Smithfield. Des poursuites
furent commencées contre la Dénée du peuple anglais et l'Iconoclaste ; et
le 27 juin 1660, le Parlement ordonna l'arrestation de l'auteur de ces
ouvrages. On ne le trouva point d'abord, mais peu de mois après on le voit
remis entre les mains d'un sergent d'armes: il fut néanmoins bientôt relâché.
Le 17 décembre de la même année, il eut l'audace de s'adresser à cette
terrible Chambre qui pensait l'avoir généreusement traité en ne faisant pas
tomber sa tête ; il réclama contre l'excès du salaire requis par le sergent; il
croyait qu'on l'avait plus outragé en lui ôtant la liberté qu'en le privant de la
vie. Les roistes du Parlement consistent ces deux faits : Samedi, 16
décembre 1660. ** Ordonné que M. Milton, à présent à la garde d'un *
sergent d'armes de cette chambre, soit relâché en payant * les honoraires."

The text on this page is estimated to be only 24.28% accurate

214 ESSAI Lundi, 17 décembre 1660. " Une plainte ayant été faite que le sergent d'armes a de** mandé des honoraires excessifs pour la garde de M. " Milton, " Ordonné qu'il en sera référé au comité des privilèges pour examiner cette affaire." Davenant sauva Milton : histoire honorable aux Muses sur laquelle j'ai rimailé jadis des vers détestables. Cunningham raconte autrement la délivrance du poète ; il jMrétend que Milton se déclara trépassé et qu'on célébra ses funérailles : Charles aurait applaudi à la ruse d'un honune échappé à la mort en faisant le mort. Le caractère de l'auteur de la Défense et les monumen» de l'histoire» ne permettent pas d'admettre cette anecdote. Milton fat oublié dans la retraite où il s'ensevelit ; et à cet oubli nous devons le Parçâia perdu. Si CromweU eût vécu dix ans de plus, comme le remarque M. Mosneron» il n'aurait jamais été question de son seoi^taire. Les fêtes de la restauration passées, les illuminations éteintes» vinrent les supplices. Charles s'était déchargé sur les Communes de toute respoiisabiUté de cette nature» et cellesTci n'épargnant pas les réactions violentes. CromweU fut exhumé et sa carcasse pendue» comme si l'on eût hissé le pavillon de sa gloire sur les piliers du g^bet. L'histoire a gardé davs le tréaorde se» Ckorteè la quittance du maçon qui brisa» par ordre» le sépulcre du Protecteur» et qui reçut une somme de 15 shellhngs pour sa besogne : May ihe 4M» I66I, rêad theu in fuU, of ihe wor^hipful serjeant NorforJçe, Jifteen shillings, for taking up the eorpses af CromweU, et Jerton et Brassaw. R^c by me John Lewis. Mai» le 4"°* jour, 1661» reçu alors en totalité» du respectable sergent Norforke» quinze shellings pour en> lever le corps de CromweU, et Jerton et Brasaaw, " Reçu par moi» John Lewis." Milton seul resta fidèle à la mémoire de Oomwellr

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 21\$ tandis qu'un de petits auteurs bien vêtus, bien parjures, bien vendus au pouvoir revenu, insultaient les cendres du grand homme aux pieds duquel ils avaient niché, Milton lui donnait un asile dans son génie* comme dans un temple inviolable. Milton put rentrer dans ses affaires: sa troisième femme (car il avait épousé successivement deux autres femmes après la mort de Marie Powell) le suppliait d'accepter son ancienne place de secrétaire du conseil, il lui répondit : ** Vous êtes femme et voulez avoir des équi* pages ; moi je veux mourir honnête homme." Demeuré républicain, il s'enferma dans ses principes avec sa muse et sa pauvreté. Il disait à ceux qui lui reprochaient d'avoir été un tyran : " Il nous a délivrés des rois.*" Il affirmait n'avoir combattu que pour la cause de Dieu et de la patrie. Un jour se promenant dans le Parc de Saint-James, il entendit tout à coup répéter autour de lui : Le roi ! le roi ! * Retirons-nous, dit-il à son guide ; je n'ai jamais aimé les rois.* Charles II aborda l'aveugle: "Monsieur, voilà comme le ciel vous a puni d'avoir conspiré contre mon ** père."—" Sire, si les maux qui nous affligent dans ce ** monde sont le châtimement de nos fautes, votre père devait *' être bien coupable." t0 NOUVEAUX TRAVAUX DE MILTON. SON DICTIONNAIRE LATIN. 8A MOSCOVIE. SON HISTOIRE D'AMHOLBTBRRB. La saison la plus favorable aux inspirations de Milton était l'automne, plus en rapport avec la tristesse et le sérieux de ses pensées : il dit cependant dans quelques vers qu'il tenait au printemps. Il se croyait recherché la nuit par une femme céleste. Il avait eu trois filles de Marie Powell : l'une d'elles, Deborah, lui lisait Isaïe en hébreu, Homère en grec, Ovide en latin, sans entendre aucune de ces langues : l'anecdote est contestée par Johnson. Aussi savant qu'il était grand poète, on a vu qu'il écrivait en latin comme en anglais ; il écrivait des vers grecs, témoin quel

216 S88AI ques-uns de ses opuscules. C'est dans le texte même des prophètes qu'il se pénétrait de leur feu : la lyre du Tasse ne lui était point étrangère. Il parlait presque toutes les langues vivantes de l'Europe. Antoine Francini» Florentin,, s'exprime sur Milton comme si le poète d'Albion, à son passage en Italie, jouissait déjà de[^] tout son éclat : NeU* altéra Babelie Per te il parlar confUse Glove in vano. Ch' ode oitr* ail AngUa il tuo plù degno idloma, Spagna, Franda, Toscana, e Orecla e Borna. '* Dans un autre Babel, la confusion des langues serait " vaine pour toi, qui, outre l'anglais, ton plus noble idiome, *' entends Tespagnol, le français, le toscan, le grec et le " latin." Milton, vers la fin du protectorat, avait commencé sérieusement à écrire le Paradis Perdu : il menait de front avec ce travail des Muses, des travaux d'histoire, de logique et de grammaire. Il a rassemblé en trois volumes in-folio les matériaux d'un nouveau Themurta linguœ latifUB, qui ont servi aux éditeurs du dictionnaire de Cambridge, imprimé en 1693. On a de lui une grammaire latine pour le» enfans: Bossuet faisait le catéchisme aux petits garçons d& Meaux. L'auteur du Paradis perdu est dominé du sujet de son poème, jusque dans la Traité d*éducation, adressé à Hartlib en 1650 : " La fin de tout savoir, dit-il, est " d'apprendre à réparer les ruines de nos premiers pwe&s^ " en retrouvant la vraie connaissance de Dieu." Ces travaux qui auraient fait honneur à Ducange ou à un bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, n'accablaient pas le génie de Milton, et ne lui suffisaient pas: de même que Leibnitz, il embrassait l'histoixe dans ses recherches. Sa Moscovie est un abrégé amusant par des petits détails de la nature des voyages. " Il fait si froid l'hiver en Moscovie, que la sève des branches mises au feu, gèle en sortant du bout opposé à celui qui brûle. Moscou a un beau château à quatre faces, bâti sur une colline ; les murs de brique en sont Jtrès hauts : €(« « on dit qu'ils ont dix-huit pieda d'épaisseur, seize portes

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 217

*' et autant de
boulevards. Ce château renferme le palais " de l'empereur et neuf belles
églises avec des tours dorées." C'est le Kremlin, d'où la fortune de
Bonaparte s'envola. l'Hiétoire d'Angleterre de Milton se compose de six
livres^ elle ne va pas au-delà de la bataille d'Hastings. L'Heptarchie, quoi
qu'en dise Hume, y est fort bien débrouillée: le style de l'ouvrage est mâle,
simple, entremêlé de réflexions presque toujours relatives au temps où
l'historien écrivait. Le troisième livre s'ouvre par une description de l'état de
la société dans la Grande-Bretagne au moment où les Romains
abandonnèrent l'île ; il compare cet état à celui de l'Angleterre lorsqu'elle se
trouva délaissée du véritable pouvoir sous le règne de Charles I. A la fin du
cinquième livre, Milton déduit les causes qui firent tomber les Anglo-
Saxons sous le joug des Normands : il demande si les mêmes causes de
corruption ne pourraient pas faire retomber ses compatriotes sous le joug de
la superstition et de la tyrannie. L'imagination du poète ne dédaigne pas les
origines fabuleuses des Bretons ; il consacre plusieurs pages aux règnes de
ces monarques de romans, qui« depuis Brutus, arrière-petit-fils d'Enée,
jusqu'à Cassibelan, ont gouverné la Grande-Bretagne. Sur son chemin il
rencontre le roi Leir (Lear) : Leir qui r^na après Bladud eut trois filles.
Etant devenu vieux, il résolut de marier ses filles et de diviser son royaume
entre elles ; mais il voulut auparavant connaître " celle de ces trois filles qui
l'aimait le mieux. Gonerille, l'aînée, interrogée par son père, lui répondit, en
invoquant le ciel qu'elle aimait plus que son père. Ainsi, était le vieil homme
plein de joie, puisque tu honores mon âge " défiant, je te donne, avec un
mari que tu choisiras, la troisième partie de mon royaume. Regan, la
seconde fille interrogée, répondit à son père qu'elle l'aimait au" dessus de
toutes les créatures ; et elle reçut une récompense égale à celle de sa sœur.
Mais Cordelia, la plus jeune et jusque-là, la plus aimée, fit cette sincère et
vertueuse réponse : — Mon père, mon amour pour vous est comme mon
devoir l'ordonne : que peut demander de plus «t «« *t 94 «tf «t «« tt 4t tt t*
tt tt

The text on this page is estimated to be only 29.91% accurate

4i €f 218 ESSAI " un père ? que peut promettre de plus un enfant ? ceux qui *' vont au-delà vous flattent. '* Le vieiUard fâché d'entendre cela, et désirant que Cor" délia reprit ses paroles, répéta sa demande; mais Cor" delia> avec un loyal tristesse pour les infirmités de son " père» répondit^^faisant allusion à ses soeurs, plutôt qu'en " révélant ses propres sentimens : Comptez ce que vous " avez, dit-eUe, telle est votre valeur, et je vous aime ce que *' vous valez. — fh bien ! s'écria le roi Leir dans une grande " colère, écoute ce que ton ingratitude ts vaut ; puisque tu " n'as pas révééré ton vieux père, comme ont fait tes sœurs " tu n'auras pas ta part de mon royaume. " Cependant la renommée de la sagesse et des gr&ces de Cordelia s'étant répandue au loin. Aganippus, grand monarque dans les Gaxdes, la demanda en msuriage. Après quoi, le roi Leir, tombant de plu^ en plus dans les années^ *' devint la proie de ses deux autres filles et de leurs maris. " Il demeurait chez sa fille aînée, et il n'avait pour serviteurs " que soixante chevaliers, et ils furent bientôt réduits à " trente. Leir ne pouvant digérer cet affront, se retira " che? sa seconde fiUe ; mais la discorde s'étant mise parmi " les serviteurs des dififérens maîtres, on ne laissa au roi " que cinq chevaliers. Il retourna che? sa fiUe aînée, espé" rant qu'elle aurait pitié de ses cheveux blancs ; mais elle " refusa de le recevoir, à moins qu'il ne se contentât d'un " seul chevalier. Alors C

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 219 " père sur le trône. Elle vainquit ses sœurs impies avec " leur ducs, et le roi Leir porta la couronne pendant trois ** ans. Il mourut après, et Cordelia, menant une grande " pompe et un grand deuil, Tenterra dans la ville de Lei" cester. Cordelia régna cinq ans, jusqu'à ce que Mar" ganus et Canedagius, fils de ses sœurs, lui firent la *' guerre, la dépossédèrent, l'emprisonnèrent, et elle se tua." Il m'a été impossible de faire sentir dans cette traduction le charme de l'original. Le conteur a veilli son style à régaler des chroniques dont il emprunte ce récit ; il m'aurait fallu reproduire l'histoire du roi Leir, dans la langue de Froissart. Milton s'est plu à lutter avec Shakspeare comme Jacob avec l'Ange. TRAVAUX POÉTIQUES DE MILTON. PLAN DU PARADIS PERDU POUR UNE TRAGÉDIE. Ce n'est pas tout : les compositions poétiques de Milton étaient aussi gigantesques que ses études en prose. Et ce n'était pas de ces fantasmes de la médiocrité abondante dont les vers ruissellent aussi facilement que des paroles : soit qu'il quittât la lyre pour la plume, ou la plume pour la lyre, Milton accroissait toujours en quelque chose les moissons de la postérité. On eût dit qu'il avait résolu de mettre> comme certains pères de l'Eglise, la bible entière en tragédies. On conserve, à la bibliothèque du collège de la Trinité à Cambridge, des manuscrits du poète : parmi ces manuscrits se trouvent les titres de trente-six tragédies à prendre dans l'histoire d'Angleterre depuis Vertigier jusqu'à Edouard-le-Confesseur, et de quarante-huit tragédies à tirer des Livres Saints. Quelques notes et des indications de discours, de chants, de caractères, sont assez souvent jointes à ces titres. Parmi les sujets sacrés choisis par Milton, j'ai remarqué celui d'Athalie. Milton n'eût point surpassé Racine, mais il eût été curieux de voir comment ce mâle génie aurait conduit une action qui a produit le chef-d'œuvre de la scène. Le poète républicain aurait-il donné aux rois des

220 BBS AI avertissemens plus nobles et plus sévères que le poète i royali9te : Loin du trône noarrl, de ce fatal honneur, Hélas, vous ignorez le charme empoisonneur, De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse. Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse. Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois. Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois; Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même; Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême ; Qu'aux larmes, au travail, le peuple est condamné. Et d'un sceptre de fer veut être gouvec|é ; Que, sll n'est opprimé, tôt ou tard il opprime. Milton avait aussi formé le projet de traduire Homère. Voici un des plans du Paradis perdu, pour une tragédie, tel qu'il existe écrit de la main du poète dans les manuscrits du collège de la Trinité. PBR80NNAOKS. AUTKfIS PBR80KNAOKS. Michel. Moïse. L'Amour divin. La divine Justice, La Miséricordet Chœur d'Ange. la Sagesse, l'Amour divin. Lucifer. Hesperug, l'EtoUe du soir. Adam ^ , ^ . . « ^ « . * Chœur d'anges. Eve } avec le serpent. Lucifer. La Conscience. \ Adam. La Mort. | Eve. Le Travail. I , , , _ # _ La Conscience. La Maladie. > ^ M " « " * LeTravaU. Le Mécontentement. | La Maladie. L'Ignorance. J Le Mécontentement. ^ muets. La Foi L'Ignorance. L'Espérance. î * Ef ^ * La Charité, î ^ ? ? * La Foi. L'Espérance. La Charité.

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 221 PLAN DU
PARADIS PERDU. TRAGÉDIE. ACTE I. Moïse> prologiste, raconte qu'il
a son vrai corps ; que ce corps ne se corrompt point parce qu'il habite avec
Dieu sur la montagne : que lui. Moïse, est semblable à Elie et à Enoch;
qu'outre la pureté du lieu qu'il habite, les vents purs, la rosée et les nuages le
préservent de la corruption. De là, il exhorte les hommes à parvenir à la vue
de Dieu ; il leur dit qu'ils ne peuvent voir Adam dans l'état d'innocence, à
cause de leurs péchés. La Justice, la Miséricorde, la Sagesse, s'enquièrent de
ce qui arrivera à l'homme s'il tombe. Chœur d'anges qui chantent un hymne
à la création^ ACTE II. L'Amour céleste, l'Etoile du soir et le Chœur
chantent le cantique nuptial et décrivent le paradis. ACTE III. Lucifer
annonce la ruine d'Adam. Le Chœur craint pour Adam et raconte la
rébellion et la chute de Lucifer. ACTE IV. Adam et Eve tombés. La
Conscience les cite à l'examen de Dieu. Le chœur se lamente et dit les biens
qu'Adam a perdus. ACTE V. Adam et Eve chassés du paradis. Un ange
présente à Adam le Travail, la Peine, la Haine, l'Envie, la Guerre, la Famine,
la Maladie, le Mécontentement, l'Ignorance, la Peur et la Mort, entrés dans
le monde : Adam leur donne leurs noms^ ainsi qu'à l'Hiver, à la Chaleur, à
la Tempête, etc.

222 ESSAI La Foi, l'Espérance et la Charité consolent Adam et l'instruisent. Le chœur conclut rapidement. Dans ce plan, la plupart des personnages surnaturels du Paradis perdu sont remplacés par des personnages allégoriques. Lucifer, dans la tragédie, projette la ruine d'Adam comme Satan la machine dans le poème, mais toutes les grandes scènes de l'Enfer sont supprimées, de même que les grandes scènes du Ciel : on ne voit point les conseils tenus dans l'abîme ; on n'entend point les oracles du Père, les paroles du Fils sur la sainte montagne ; le drame ne comportait pas ces développemens de l'épopée. Le chœur raconte la rébellion et la chute de Lucifer, mais il est évident qu'il n'aurait pu le faire que d'une manière fort courte, non dans un long récit, et comme celui de Raphaël. Dans la tragédie l'Amour céleste et l'Etoile du soir chantent le cantique nuptial ; dans le poème, c'est le poète lui-même qui entonne le cantique: on peut regretter le chant de l'Etoile du soir et en présumer la beauté. Mais Milton ne peut se passer de génie, témoin ce trait remarquable jeté dans une simple note : l'ange présente à Adam, après sa chute, toutes les calamités de la terre, depuis le Travail jusqu'à la Mort ; Adam pécheur les nomme, comme dans son innocence il avait imposé des noms aux innocens animaux de la création. Cette sublime allégorie ne se retrouve point dans le Paradis perdu.

AUTRES DÉTAILS SUR MILTON. Le chantre d'Eden disait que le poète doit être " un vrai poème," ought himself to be a true poem, c'est-à-dire un modèle des choses les meilleures et les plus honorables. Milton se levait à quatre heures du matin en été, à cinq en hiver. Il portait presque toujours un habit de gros drap gris ; il étudiait jusqu'à midi, dînait frugalement, se promenait avec un guide, chantait le soir en s'accompagnant de quelque instrument : il savait l'harmonie et avait

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 223 la voix belle. Il s'était lon^-temps livré à l'exercice des armes. A en juger par le Paradis perdu il aimait passionnément la musique et le parfum des fleurs. Il soupait de cinq ou six olives et d'un peu d'eau, se couchait à neuf heures et composait la nuit dans son lit. Quand il avait fait quelques vers, il sonnait, et les dictait à sa femme ou à ses allés. Les jours de soleil, il se tenait assis sur un banc à sa porte ; il demeurait dans Bunhill-row, au bord d'une espèce de chemin. Au-dehors on accablait d'outrages le lion malade et abandonné ; on lui disait : " Parricide de ton roi, si, par la clé" mence de Charles II, tu as échappé à ton supplice, tu " n'es maintenant que plus puni. Vieux, infirme, pauvre, ** privé des yeux, réduit à écrire pour vi\Te, rappelle donc, *' pour gagner ta vie, Saimiaise de la mort." On lui reprochait son âge, sa laideur, sa petitesse ; on lui appliquait ce vers de Virgile : MonBtrum horrendum, infoime, ingens, cui lumen ademptum, observant que le mot ingens était le seul qui ne s'appliquât pas à sa personne. Il avait la simplicité de répondre (Defensio autoris) qu'il était pamTe, parce qu'il ne s'était jamais enrichi ; qu'il n'était ni petit ni grand 5 qu'à aucun âge il n'avait été trouvé laid; que dans sa jeunesse, l'épée au côté, il n'avait jamais craint les plus hardis. En effet, il avait été très beau, et l'était encore dans sa vieillesse : le portrait d'Adam était le sien (li\Te^ IV du Paradis perdu). Ses cheveux étaient admirables, ses yeux d'une pureté extraordinaire ; on n'y voyait aucune tache, et il eût été impossible de le croire aveugle. Si l'on ne connaissait la rage des partis, croirait-on qu'on pût jamais faire un crime à un homme d'être aveugle ? Mais remercions ces abominables haines, elles nous ont valu quelques lignes admirables. Milton répond d'abord qu'il a perdu la vue à la défense de la liberté, et il ajoute ces paroles de sublimité et de tendresse. " Dans la nuit qui m'emdronne, la lumière de la divine " présence brille pour moi d'un plus vif éclat. Dieu me " regarde avec plus de tendresse et de compassion, parce

224 ESSAI t4 U €€ €f que je ne puis plus voir que lui. La loi divine non-seule* ment doit me servir de bouclier contre les injures, mais *' me rendre plus sacré ; non à cause de la privation de la " vue, mais parce que je sms à l'ombre des aîles divines " qui semblent produire en moi ces ténèbres. — J'attribue à *' cela les affectueuses assiduités de mes amis, leurs atten** tions consolantes, leurs bonnes visites et leurs égards •' respectueux." On voit à quelle extrémité il était réduit pour écrire, par le passage d'une de ses lettres à Pierre Heimbach : Celle de mes vertus, que vous appelez ma vertu politique, et que j'aimerais mieux que vous eussiez appela mon dévouement à ma patrie (doux nom qui me cbârme toujours) ne m'a pas trop bien récompensé. En finissant •* ma lettre, si vous en trouvez quelque partie tracée incor" rectement, vous en imputerez la faute au petit garçon qui " écrit pour moi ; il ignore absolument le latin, et je suis " forcé misérablement de lui épeler chaque lettre que je " Hicte." Les maux de Milton étaient encore aggravés par des chagrins domestiques: j'ai déjà dit qu'il avait perdu sa première femme, Marie Powell, morte en couches ; sa seconde femme, Catherine Woodcock, de Hackney, mourut aussi en couches au bout d'im an. Sa troisième femme, Elisabeth Minshull, lui survécut et le servit bien. Il paraît qu'il fut peu aimé : ses filles, qui jouent un si beau rôle poétique dans sa vie, le trompaient et vendaient secrètement ses livres. U s'en plaignait. Malheureusement son caractère semble avoir eu l'inflexibilité de son génie. Johnson a dit avec précision et vérité que Milton croyait la femme faite seulement pour Vohéiasance et l'homme pour la rébellion. PUBLICATIONI^ DU PARADIS PSRDU. Il touchait à l'âge de cinquante-neuf ans, lorsqu'en 1667 il songea à pubher le Paradis perdu, U en avait montré le

tt SUR LA LITTÉRA. TORB ANGLAISE. 223 manuscrit, alors»
 divisé en dix livres, à J^h Wood, quaker qui a laissé à la littérature anglaise V
 Histoire sacrée et la Doyt* deïde. Le manuscrit du Paradis perdu n'était pas
 de la main de Tauteur : Milton n'ayant pas le moyen de payer un copiste,
 quelques amis avaient écrit alternativement sous sa dictée. Le censeur
 refusait Vimprimatur à cet autre Galilée, découvreur d'astres nouveaux ; il
 chicanait à chaque vers ; il lui semblait surtout que le crime de haute
 trahison ressortait du magnifique passage où la gloire obscurcie de Satan est
 comparée à une éclipse, laquelle alarme les rois par la frayeur des
 révolutions. Mais comment le docteur Tomkyns ne s'aperçut-il pas des
 allusions aux mœurs de la dynastie restaurée, allusions si sensibles dans ces
 vers qui font partie de la belle invocation à l'amour conjugal ? Il n'a point
 ces plaisirs (l'amour) dans le sourire acheté des prostituées, dans de rapides
 jouissances sans passion, ' sans joie et que rien ne rend chères ; il ne les a
 point " dans la danse des favorites ou sous le masque lascif, ou " dans le bal
 de minuit, ou dans la sérénade donnée par un " amant famélique à sa fière
 beauté qu'il serait mieux de " quitter avec mépris." Milton peint encore plus
 clairement la cour de Charles dans la Cour de Bacchus, lorsqu'il représente
 les courtisans prêts à le déchirer, lui Milton, comme les Bacchantes
 déchirèrent Orphée sur les monts de la Thrace : " Chasse au loin les
 barbares discords de Bacchus, et de ** ces enfans de la joie ; mœ de cette
 horde forcenée qui " déchira sur le Rhodope le chantre de la Thrace : il ravit
 " l'oreille des bois et des rochers, jusqu'à ce qu'une clameur " sauvage noyât
 et la voix et la lyre : la Muse ne put dé" fendre son fils." Il est probable que
 l'ingénieuse lâcheté du censeur sauva le Paradis perdu : Tomkyns n'osa
 point reconnaître le roi et ses amis dans un portrait dont la ressemblance
 frappait tous les yeux. Les libraires intimidés ne se pressaient pas d'acquérir
 le manuscrit d'un auteur pauvre, presque inconnu comme poète, suspect et
 détesté comme prosateur. Enfin il y en a 15

226 SSSAI eut un plus Hardi que les autres : il osa se charger en tremblant de l'ouvrage. On a conservé le contrat de vente et le manuscrit du poème souillé de VimprinuUur : le contrat porte ce titre : Milton's agreement with Mr. Symons for Paradise Lost. Dated 27th Aprii, 1667. Convention de Milton avec M. Symons pour le Paradis perdu. Daté du 2/ avril 1667. Il est dit, dans cette convention, que Jean Milton, gentleman, cède à Samuel Symons imprimeur, en propriété et pour toujours, pour la somme de ô liv. st. à lui, Milton, présentement payée, tous les exemplaires, copies et manuscrits d'un poème intitulé: Parodia perdu ou de quelque autre titre ou nom que ledit poetne e»t ou sera nommé» Clause singulière par laquelle on voit que Milton, son poème fait et vendu, hésitait encore sur le titre qu'il lui donnerait. Samuel Symons s'engage, en considération (in considération) de l'acquisition du Paradis perdu, à payer une autre somme de 5 liv. st. à la fin de la première impression, quand il aura vendu 1,300 exemplaires de l'ouvrage. Il s'engage de plus à payer à Jean Milton ou à ses héritera, à la fin d'une seconde édition, après la vente aussi de 1,300 exemplaires, une troisième somme de 5 liv. st. A la suite de ' ce contrat on voit trois quittances : l'une datée du 26 avril I669, et signée Jean Milton, qui reconnaît avoir reçu les secondes 5 liv. st. mentionnées au contrat ; l'autre signée d'Elisabeth veuve Milton, le 21 décembre 1680, qui reconnaît avoir reçu la somme de 8 hv. st. en cession de tous ces droits sur l'édition en douze livres du Paradis perdu ; enfin une troisième quittance, ou plutôt des espèces de lettre-patentes d'ËUsabeth Milton, du 29 avril I68I, laquelle renonce à jamais à toute reprise contre Samuel Symons, à toutes réclamations qui pourraient être à faire, from the heginmng of the world unto the day of thèse présents. depuis le commencement du monde jusqu'au jour de ces présentes." Faites dans la trente-troisième année db règne de notre souverain seigneur Charles, par la grâce de *«

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 22/ Dieu roi ép

Angleterre, d'Ecosse, d'Irlande et de France, et défenseur de la foi. Ainsi Milton reçut 10 liv. st. pour la cession de la propriété du Paradis perdu[^] et sa veuve⁸. Les dernières lettres de cette veuve sont datées de la trente-troisième année de Charles second, c'est-à-dire que la révolution de 1649 est non avenue; que Cromwe^û n'a pas régné, et que Milton, secrétaire de la République et du Protecteur, n'a point écrit sous la République et le Protectorat, le poème immortel, vendu pour 10 liv. st. payées dans l'espace de deux ans. Et c'est la veuve de Milton qui signe tout cela ! Qu'importe ? Il n'appartenait pas plus à Charles II d'effacer les temps dont Cromwe^U et Milton avaient fixé la date, qu'à Louis XVIII de rayer de son règne celui de Napoléon. 8AMSON AOONISTE PARADIS RECONQUIS. NOUVELLE LOGIQUE. VRAIS RELIGION. MOKT DE MILTON. Le Paradis perdu, pendant toute la vie du poète, demeura enseveli au fond de la boutique du libraire aventureux. En 1667> dans toute la gloire de Louis XIV, lorsque Andromaque faisait son apparition sur la scène, John Milton était-il connu en France ? Oui : peut-être de quelques gens de justice, comme un coquin d'écrivassier dont les diatribes avaient été dûment brûlés par la main du bourreau à Paris et à Toulouse. Milton survécut sept ans à la publication de son poème, et n'en vit point le succès. Johnson, qui retranche au poète tout ce qu'il lui peut retrancher, ne lui veut pas même laisser l'amer plaisir d'avoir cru qu'il s'était trompé, d'avoir pensé qu'il avait perdu sa vie, ou qu'un âge indifférent et jaloux méconnaissait son génie. Le docteur prétend que le Paradis perdu eut un succès véritable durant la vie de l'auteur, que celui-ci " vit les progrès silencieux ** de son ouvrage ; qu'il ne fut point découragé, se reposant " sur son propre mérite avec une confiance intime dans 15*

228 SSBAI " son talent, attendait sans impatienⁱ*e les vicissitudes de ^{*} l'opinion et impartialité de la génération suivante/' Cette supposition est contraire aux faits matériels et l'on va voir par le Samson, si Milton se croyût apprécié de ses contemporains. Milton avait cette force d'ame qui surmonte le m^aUieur et se sépare d'une illusion : ayant jeté tout son génie au monde dans son poëme, il continua ses travaux comme s'il n'avait rien donné aux hommes, comme si le Paradis perdu était im pamphlet tombé, un accident dont il ne fallait plus s'occuper. Il publia successivement Sanison, le Paradis reconquis, une Nouvelle Logique, un Traité sur la vraie Religion. Le Paradis reconquis est une œuvre de lassitude, quoique calme et belle, mais la tragédie de Samson respire la force et la simplicité antique. Le poète s'est peint dans la personne de l'Israélite aveugle, prisonnier et malheureux : noble manière de se venger de son siècle ! Le jour de la fête de Dagon, Samson obtient la permission de respirer un moment à la porte de sa prison, à Gaza ; là, il se lamente de ses misères : ^{*} Je cherche ce lieu infréquenté pour donner quelque repos à mon corps; mais je n'en trouve point à mes pensées inquiètes : comme des frelons armés, elles ne m'ont pas plutôt rencontré seul, qu'elles se précipitent " sur moi en foule, et me tourmentent de ce que j'étais au temps passé, et de ce que je suis à présent Le plus grand de mes maux est la perte de la vue : aveugle au milieu de mes ennemis ! Oh ! cela est pire que les " chaînes, les donjons, la mendicité, la décrépitude ! Le plus lâ^l des animaux est au-dessus de moi : le vermisseau rampe, mais il voit. Mais moi, plongé dans les ténèbres " au milieu de la lumière ! O ténèbres ! ténèbres ! ténèbres ! " en pleins rayons de midi T Ténèbres irrévocables, éclipse " totale sans aucune espérance de jour ! Si la lumière est si " nécessaire à la vie, si elle est presque la vie ; s'il est vrai " que la lumière soit dans l'ame, pourquoi la vue est-eUe " confiée au tendre globe de l'œil, si aisé à éteindre ? " Ah ! s'il en eût été autrement, je n'aurais pas été exilé de " la lumière pour vivre dans la terre de la nuit, exposé ce 4*

The text on this page is estimated to be only 28.84% accurate

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 229 " à toutes les insultes de la vie, captif chez des . émn/emU *' inhumains" Samson mené à la fête de Gfaea pour amuser les convives, prie Dieu de lui rendre sa force; U ébranle les colonnes de la salle du banquet, et périt sous les illustres ruines dont il écrase les Phûistins, comme Milton en mourant, a enseveli ses f.iiinemifi sous sa gloire. Milton, dans ses derniers jours, fut obligé de vendre sa bibliothèque. Il approchait de sa fin : l& docteur Wright Tétant allé voir, le trouva retiré au premier étage de sa petite maison, dans une toute petite chambre : on montait à cette chambi» par un escalier tapissé, momentanément, d'une moquette verte afin d'assourdir le bruit des pas et commencer le silence de l'homme qui s^avançait vers le silence étemel. L^auteur du Paradis perdu vêtu d'un pourpoint ncHT, reposait dans un fauteuil à coude: sa tête était nue ; ses cheveux argentés tombaient sur ses épaules, et ses beaux yeux noirs d'aveugle, bnUaient sur la pâleur de son visage. Le 10 novembre 1674, la Divinité qui parlait la. nuit au poète, le vint chercher ; il se réunit dans FËden céleste à ces anges au milieu desquels il avait vécu, et qu'il connaissait par leurs noms, leurs emplois et leur beauté. Miltouî trépassa âivec tant de douceur, qu'on ne s'aperçut pas du moment où, à l'âge de soizsùDte^six ans moins un mois, il rendit à Dieu un des soufiOies les phis puissans qui animèrent jamais l'argile humaine. Cette vie du temps ni longue ni courte, servit de base à une vk immortelle : le grand homme traîna asses de jomrs sur la terre pour s'ennuyer, pas assez pour épUiser son génie qu'il posséda tout entier jusqu'à son demi^ soupir. Bossuet comme Milton, avait cinquante-neuf ans lorsqu'il composa le chef^^ d'œuvre de son éloquence ; avec quel feu et quelle jeunesse, il parle de ses cheveux blancs l Ainsi, l'auteur du Paradis perdu se plaint d'être glacé par les années, en peignant les amours d'Adam et d'Eve. • L'évoque de Meaux prononça l'Oraison fuftèbre de la reine d'Angleterre en 1669> l'année même où Milton donna quittance des secondes 5 livres sterling, reçues pour la vente de son poème. Ces incomparables génies qui tous les deux, dans des rangs opposés.

230 ESSAI avaient fait le portrait de Cromwell, s'ignoraient l'un l'autre, et n'entendirent peut-être jamais prononcer leurs noms : les aigles qui sont vus de tous, vivent un à un et solitaires dans la montagne. Milton mourut juste à moitié terme entre deux révolutions, quatorze ans après la restauration de Charles II, et quatorze ans avant l'avènement de Guillaume. Il fut enterré près de son père dans le chœur de l'église de Saint-Gilles. Long-temps après, les curieux allaient voir une petite pierre dont l'inscription n'était plus lisible; cette pierre gardait les cendres délaissées de Milton ; on ne sait si le nom de l'auteur du Paradis perdu n'avait point été effacé. La famille du poète s'enfonça vite dans l'obscurité. Trente ans s'étaient écoulés depuis la mort de Milton, lorsque Déborah, voyant pour la première fois le portrait du poète alors devenu célèbre, s'écria : " O mon père ! mon cher *' père !" Déborah avait épousé Abraham Clarke, tisserand dans Spithfields ; elle mourut, âgée de soixante-seize ans, au mois d'août 1727. Une de ses Mes se maria à Thomas Foster, tisserand aussi. Réduite à la misère, un critique proposa une souscription en sa faveur : " Cette proposition, " dit-il, doit être bien reçue, puisqu'elle est faite par moi, qu'on pourrait regarder comme le Zoïle de l'Homère anglais." Zoïle n'eut pas le plaisir de nourrir la petite-fille d'Homère des outrages qu'il avait prodigués au père de l'Epopée biblique. Le parterre anglais devint le tuteur de l'orpheline ; elle eut à son bénéfice une représentation du Masque dont Samuel Johnson, d'ailleurs assez dur dans son jugement sur Milton, fit le prologue. Déborah fut connue du professeur Ward, et de Richardson à qui nous devons une Vie de Milton. Addison se fit le patron de Déborah, et obtint pour elle de la reine Caroline, cinquante guinées. Un fils de Déborah, Caleb Clarke, passa aux Indes dans les premières années du XVIII^e siècle. On a su par Sir James Mackintosh, que ce petit-fils de Milton avait été clerc de paroisse à Madras. Caleb Clarke eut de sa femme Marie trois enfans : Abraham, Marie, morte en 1706, et Isaac. Abraham, arrière-petit-fils de Milton» épousa, an

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 23 i mois de septembre
 1725, Anna Clarke ; il en eut une fille Marie Clarke, portée sur les registres
 de naissance, à Madras, 2 avril 1727. Là» disparaît toute trace de la famille
 de Milton. On ne sait ce que sont devenus Abraham et Isaac, qui ne
 moururent point à Madras, et dont jusqu'au présent on n'a point fait vérifier
 le décès sur les registres de Calcutta et de Bombay. S'ils étaient retournés en
 Angleterre, ils n'auraient point échappé aux admirateurs et aux biographes
 de Milton : ils se sont donc perdus dans les vastes répons de l'Inde, au
 berceau du monde chanté par leur aïeuL Peut-être quelques gouttes
 inconnues du sang libre de Milton animent aujourd'hui le cœur d'un esclave
 ; peut-être aussi coulent-elles dans les veines d'un prêtre de Buddha, ou
 dans celles d'un de ces bergers indiens, qui se retire au frais sous un figuier,
 et surveille "ses troupeaux à " travers les entailures coupées dans le
 feuillage le plus " épais. Shdten in cool, and tends hia pasturing herdi At
 loopholes eut ttxro' thickest shade. Paraàiae Lotit IS. ix. Rien de plus
 naturel que la curiosité qui nous porte à nous enquâir de la famiUe des
 honunes illustres : ceUe de Bonaparte n'a point péri, parce qu'il a laissé
 après lui les reines et les rois qu'il fit avec son épée. J'ai recherché ailleurs
 ce qu'étaient devenus les descendants de ce Crom-^ well dont le nom se
 trouve inséparablement uni dans la gloire à celui de Milton. " Il est
 possible, ai-je dit, qu'un héritier direct d'Olivier " CromweU par Henri, soit
 maintenant quelque paysan. '^ irlandais inconnu, catholique, peut-être,
 vivant de pom"mes de terre dans les tourbières d'Ulster, attaquant la " nuit
 les orangistes, et se débattant contre les lois atroces " du Protecteur. Il est
 possible encore que ce descendant ** inconnu de CromweU ait été un
 Franklin ou un Wash'• ington en Amérique». " * Les Quatre Stuart.

The text on this page is estimated to be only 29.93% accurate

232 ESSAI PARADIS P<fipl7.. DE QUELQUES
IMPERFECTIONS DE CE POEME. Le comte de Dorset, cherchant des livres, entra chez le libraire de Milton et mit par hasard la main sur le Paradis perdu. Le Libraire pria humblement sa Seigneurie de le lire et de lui procurer des acheteurs. Le comte l'emporta, le lut, le fit passer à Dryden qui le lui renvoya avec ces mots : Cet homme nous efface, nous et les anciens. Cependant la renommée du Paradis perdu ne marcha qu'avec lenteur ; des mœurs frivoles et corrompues, l'aversion qu'on portait à des sectes religieuses dont les excès avaient fait naître l'esprit d'incrédulité, s'opposaient au succès d'un poème aussi sévère par le sujet, le style et la pensée : ni le duc de Buckingham, ni le comte de Rochester, ni le chevalier Temple, ne s'occupent de Milton. Mais, en 1688, une édition in folio du Paradis perdu, sous le patronage de lord Sommers, fit du bruit : On eût dit «que la gloire de l'ennemi des Stuart par eux opprimée, avait attendu l'année de leur chute pour éclater. Si Milton eût vécu, comme son frère, jusqu'à l'époque de la révolution de 1688, eût-il trouvé grâce devant le gouvernement nouveau ? J'en doute : on ne fit que changer de roi. Le vieux régicide Ludlow accouru de Lausanne, se trouva aussi étranger sous Guillaume III qu'il l'eût été sous Jacques II : homme d'un autre temps> il retourna mourir dans sa solitude. Peu à peu les éditions du Paradis perdu se multiplièrent. Addison lui consacra dix-huit articles du Spectateur. Alors il n'y eut plus assez d'autels pour le dieu ; Milton prit dans le culte public sa place à côté de Shakspeare. Quelques voix opposantes se firent entendre ; aucune grande renommée ne s'élève sans contradicteurs. > On prétendit que Milton avait imité Mosénus, Ramsay, Vida, Sannazar, Romceus, Fletcher, Staforst, Taubman, Andréini, Quintianus, Malapert, Fox : on aurait pu ajouter à cette liste Saint-Avit, Dubartas et le Tasse ; Saint-Avit

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 233 a de très belles
 scènes dans l'Éden. Il est probable que Milton, à Naples, dans la compagnie
 de Manso, avait lu les Sette giornate del mondo creato du Tasse. Le chantre
 de la Jérusalem faite sortir Eve du sein d'Adam, tandis- que Dieu arroiait
 d'un sommeil paisible les membres de notre premier père assoupi : Sd in igb
 dl placida quiete Tutte le membra al sonnacchioso. . . . Le Tasse amollit
 l'image biblique, et dans ses douces créations la femme n'est plus que le
 premier songe de l'homme. Que fait tout cela à la gloire de Milton ? Ces
 prétendus originaux ont-ils ouvert leurs ouvrages par le réveil de Satan dans
 l'Enfer } ont-ils traversé le Chaos avec. l'Ange rebelle, aperçu la création
 du seuil de l'Émpyrée> apostrophé le soleil, contemplé le bonheur de
 l'homme dans sa primitive innocence, deviné les majestueuses amours
 d'Eve et d'Adam i Soit qu'en traduisant Milton^ l'habitude d'une société
 intime m'ait accoutumé à ses défauts ; soit qu'élargissant la critique^ je juge
 le poète d'après les idées qu'il devait avoir, je ne suis plus blessé des choses
 qui me choquaient autrefois. La découverte de l'artillerie dans le ciel me
 semble aujourd'hui découler d'une idée fort naturelle : Milton fait inventer
 par Satan ce qu'il trouve de pire parmi les hommes* Il revient souvent sur
 cette invention à propos de la conspiration des poudres; il a cinq pièces
 latines, in ProdiHonem bombardicqm, in inventorem bomhardœ. Les
 railleries des démons sont une imitation des railleries des héros d'Homère.
 J'aime à voir V Iliade apparaître au travers du Paradis perdu. Les démons
 changés en serpents qui sifflent leur chef, lorsqu'il se vient vanter d'avoir
 (sous la figure d'un serpent) perdu la race humaine, /ipnt les caprices,
 d'ailleurs étonnamment bien exprimés, d'une imagination surabondante.
 Dans les critiques que l'on a faites de ce passage, on n'a pas vu, ou on n'a
 pas voulu voir l'explication que le poète lui-même donne de la
 métamorphose: elle est conforme

234 B98At au sujet de l'ouvrage et aux traditions les plus populaires du christianisme. C'est pour la dernière fois que Ton aperçoit Satan : le Prince des ténèbres, superbe intelligence au commencement du poème avant la séduction d'Adam, devient hideux reptile à la fin du poème après la chute de l'homme : au lieu de l'Esprit qui brillait encore à l'égal du soleil éclipsé, il ne vous reste plus que Vancien serpent, que le vieux dragon de l'abîme. Il serait moins injuste de reprocher à Milton quelques traits de mauvais goût. " Ce dîner (de fruits) qui ne *' refroidit pas," par exemple. J'aurais voulu pouvoir supprimer les vers où Adam dit à Eve qu'elle est une cîte tortueuse que lui Adam avait de trop, et malheureusement cette injure se trouvait placée dans un morceau dramatique d'une beauté achevée. Le poète abuse un peu de son érudition, mais après tout, mieux vaut être trop instruit que de ne l'être pas assez : Milton a tiré plus de beautés de son savoir que Shakspeare de son ignorance. N'est-il pas surprenant qu'au milieu de la mauvaise physique de son temps, il annonce Vattractvm, démontrée depuis par Newton ? Keppler, Boullian et Hook, il est vrai, avaient mis sur la voie de la découverte, et Milton aurait pu connaître ce qu'on appelait alors la force tractoire. Dans l'Antiquité, Aristarque fait du soleil le centre unique de l'univers. Des nuances et des lumières manquent, de fois à autre, dans les tableaux du poète ; on devine que le peintre ne voit plus, comme en musique on reconnaît le jeu d'un aveugle à l'indéfini de certaines notes. Les descriptions du Paradis perdu ont quelque chose de doux, de velouté, de vaporeux, d'idéal, comme des souvenirs : les soleils couchons de Milton en rapport avec son âge, la nuit de ses paupières et la nuit approdante de sa tombe, ont un caractère de mélancolie qu'on ne retrouve nulle part. Lui demanderessvous rien de plus, lorsqu'on peignant une nuit dans Eden, il vous dit : '* Le rossignol répétait ses plaintes amoureuses, " et le silence était ravi." Cinq ou six vers, hors de tous les lieux communs, lui suffirent pour offrir le spectacle religieux du matin. ** La lumière sacrée commença de ^ poindre dans l'orient parmi les fleurs humides ; elles

SUR LA LITTÉRATURE ANOLAISB. 235 ".exhalaient leur encens matinal, alors que tout ce qui " respire sur le grand autel de la terre, élève vers le Créateur " des louanges silencieuses et une odeur qui lui est agréa" ble." On croit lire un verset des psaumes : JubUate Deo onmU terra : Benedic, anima mea. Domino, Enfin, si le poète montre quelquefois de la fatigue \$ si la lyre échappe à sa main lassée, Û repose et je repose avec lui : je ne voudrais pas que les beaux endroits du Cid et des Horaces fussent joints ensemble par des harmonies élégantes et travaillées ; les simplicités de Corneille sont un passage à ses grandeurs qui me charme encore. PLAN DU PARADIS PBRDU. Que dirai-je du Paradis perdu qui n'ait déjà été dit? Mille fois on en a cité les traits sublimes, les discours, les combats, la chute des anges et cet enfer qui eût fui épouvanté, si Dieu n'en avait creusé si profondément Vahime, J'insisterai donc principalement sur la composition générale de l'ouvrage, pour faire remarquer l'art avec lequel le tout est conduit. Satan s'est réveillé au milieu du lac de feu (et quel réveil!). Il rassemble le conseil des légions punies; il rappelle à ses compagnons de malheur et de désobéissance un ancien oracle qui annonçait la naissance d'un monde nouveau, la création d'une nouvelle race formée à dessein de remplir le vide laissé par les anges tombés: chose formidable ! c'est dans l'enfer que l'on entend prononcer pour la première fois le nom de THommb. Satan propose d'aller à la recherche de ce monde inconnu, de le détruire ou de le corrompre. Il part, explore l'enfer, rencontre le Péché et la Mort, se fait ouvrir les portes de l'Abîme, traverse le Chaos, découvre la Création, descend au soleil, arrive sur la terre, voit nos premiers parens dans Èden, est touché de leur beauté et de leur innocence, et donne, par ses remords et son attendrissement, une idée inefiable de leur nature et de leur bonheur. Dieu aperçoit

236 «SBAI Satan du haut du ciel, prédit la faiblesse de l'homme, an-' nonce sa perte totale, à moins que quelqu'un ne se présente, pour être sa caution et mourir, pour lui : les anges restent muets d'épouvante. Dans le silence du ciel» le Fils seul prend la parole et s'offre en sacrifice. La victime est acceptée, l'homme est racheté avant même d'être tombé. Le Tout-Puissant envoie Raphaël prévenir nos premiers pères de l'arrivée et des projets de leur ennemi. Le messager céleste fait à Adam le. iréoit de la révolte des anges, arrivée au moment où le PiRB annonça du haut à& la montagne Sainte qu'il avait enfu^Bàré son Fibs, et qu'il lui remettait tout pouvoir. L'orgueil et la jalousie de Satan, excités par cette déclaration, l'entraînent au combat ; vaincu avec ses légions, il est précipité dans l'Enfer. Milton n'avait aucunes données pour trouver le motif de la révolte de Satan ; il a fallu qu'il tirât Umt de son génie. Ainsi, avec l'art d'un grand maître, il fait connaître ce qui a précédé l'ouverture du poème. Raphaël raconte encore à Adam l'œuvre des six jours. Adam raconte à son tour èRapiiael sa propre création. L'ange retourne au ciel. Eve se laisse séduire, goûte au fruit, et entraîne Adam dans sa chute. Au dixième livre, tous les personnU^es reparaissent; ils viennent subir leur sort. Au onzième et au douzième * livres, Adam voit la suite de sa faute et tout ce qui.aniTera jusqu'à l'Incarnation du Christ : le Fils doit, en s'immolant, racheter l'homme. Le Fils est vm. des personnages du poème: au moyen d'une vision, il reste seul et k dernier sur la scène, afin d'accomplir dans le monoilogae de la croix l'action définitive : conaummatum es^. Voilà l'ouvrage en sa simplicité. Les faits elles récits paissent ks uns des autres ; on parcourt l'enfer, le chaos, le ciel, la terre, l'éternité, le temps, au milieu des bbs* phèmes et des cantiques, des supplices et des joies ; on se promène d^ns ces immensités tout natureUeBient, sans s'en apercevoir, sans ressentir aucun mouvement, sans se douter dçs efforts qu'il a fallu pour vous porter si haut sur des ailes d'aiigle, pour créer un parei] univers. < Cette observation touchant la dernière appatition du Fils montre, contre Topinion de certains critiques, qw Milton >aurait eu tort de. retrancher les deux derniers livres.

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 237 Ces livres, que l'on regarde, je ne sais pourquoi, comme les plus faibles du poème, sont, selon moi, tout aussi beaux que les autres; ils ont même un intérêt humain qui manque aux premiers. Du plus grand des poètes qu'il était, l'auteur devient le plus grand historien, sans cesser d'être poète. Michel annonce à nos premiers pères qu'il faut sortir du paradis. Eve pleure ; elle se désole de quitter ses fleurs : " O fleurs, dit-elle, qui toutes avez ** reçu de moi vos noms." Trait charmant, qu'on a cru d'un dernier poète germanique, et qui n'est qu'une de ces beautés dont les ouvrages de Milton fourmillent. Adam se plaint aussi, mais c'est d'abandonner les lieux que Dieu avait daigné honorer de sa présence : '* J'aurais pu dire à *' mes enfans : Sur cette montagne il m'apparut ; sous cet ** arbre il se rendit visible à mes yeux ; entre ces pins j'en** tendis sa voix ; au bord de cette fontaine je m'entretins ** avec lui." Cette idée de Dieu, dont l'homme est dominé dans le Paradis perdu, est d'une sublimité 'extraordinaire. Eve en naissant à la vie, n'est occupée que de sa beauté et ne voit Dieu qu'à travers l'homme ; Adam, aussitôt qu'il est créé, devinant qu'il n'a pas pu se créer seul, cherche et appelle aussitôt son Créateur. Eve demeure endormie au pied de la montagne : Michel, au sommet de la même montagne, montre à Adam, dans une vision, toute sa race. Alors se déroule la Bible. D'abord vient l'histoire de Caïn et d'Abel: " O maître, s'écrie ** Adam à l'ange, en voyant tomber Abel, est-ce là la mort ? " est-ce par ce chemin que je dois retourner dans ma pous" sière natale ?" Remarquons que dans l'Ecriture il n'est plus question d'Adam après sa chute; un grand silence s'étend entre son péché et sa mort : pendant 930 années, il semble que le genre humain, sa postérité malheureuse, n'a osé parler de lui ; saint Paul même ne le nomme pas parmi les saints qui ont vécu de la Foi ; l'Apôtre n'en commence la liste qu'à Abel. Adam passe pour le chef des morts, parce que tous les hommes sont morts en lui, et néanmoins, durant neuf siècles, il \àt défilér ses fils vers la tombe dont il était l'inventeur, et qu'il leur avait ouverte.

238 ESSAt V Après le meurtre d'Abel, Tange montre à Adam un hôpital et les différentes espèces de morts ; tableau plein de vigueur à la manière du Tintoret. " Adam pleure à " cette vue, dit le poète, quoiqu'il ne fût pas né d'une femme." Réflexion pathétique inspirée au poète par ce passage de Job : " L'homme né de la femme ne vit que peu " de temps, et il est rempli de beaucoup de misère." L'histoire des Géans de la montagne, qui séduisent les femmes de la plaine, est merveilleusement contée. Le Déluge offre une vaste scène. Dans ce XP livre, Milton imite Dante par ces formes d'interpellations du dialogue : MAITRE ? Dante aurait invité Milton, comme un frère, à entrer avec lui dans le groupe des grands poètes. Au XII* livre, ce n'est plus une vision, c'est un récit. La Tour de Babel, la vocation d'Abraham, la venue du Christ, son Incarnation, sa Résurrection, sont remplies de beautés de tous les genres. Le livre se termine par le bannissement d'Adam et d'Eve, et par les vers si tristes que tout le monde sait par cœur. Dans ces deux derniers livres la mélancolie du poète s'est augmentée; il paraît sentir davantage le poids du malheur et des ans. Il met dans la bouche de Michel ces paroles : Tu jouiras de la vie ; et, pareil à un fruit parvenu à sa maturité, tu retomberas dans le sein de la terre dont tu es sorti. Tu seras, non pas durement arraché, mais " doucement cueilli par la mort, quand tu seras parvenu à cette maturité qui s'appelle vieillesse. Mais alors il te faudra survivre à ta jeunesse, à ta force ; à ta beauté qui se changera en laideur, en faiblesse, en maigreur. Tes sens émoussés auront perdu ces goûts et ces douceurs qui les flattent maintenant, et au lieu de cet air de jeunesse, de gaîté, de vivacité qui t'anime, régnera dans ton sang desséché une froide stérile mélancolie, qui appesantira tes esprits et consumera enfin le baume de ta ((

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 239 Soit. La mer me paraît plus belle lorsqu'elle me permet d'errer sur ses grèves abandonnées, et qu'elle se retire à l'horizon avec le soleil couchant. caractère des personnages du paradis perdu. Adam et Eve. Milton a placé dans le premier homme et la première femme le type originel de leurs fils et de leurs filles sur la terre: Dans leurs regards divins brillait l'image de leur glorieux auteur, avec la vérité, la sagesse, la sainteté sévère et pure; sévère, mais placée dans cette véritable liberté filiale, d'où vient la véritable autorité dans les hommes. Ils ne sont pas égaux, comme leur sexe n'est pas semblable : lui formé pour la contemplation et le courage ; elle pour la mollesse et la douce grâce séduisante ; lui pour Dieu seulement ; elle pour Dieu en lui. Le beau large front de l'homme et son œil sublime déclaraient sa suprême puissance \$ ses cheveux d'hyacinthe, partagés autour de son front, pendent en grappe d'une manière mâle, mais non au-dessous de ses larges épaules. La femme porte comme un voile sa chevelure d'or qui descend épars et sans ornement jusqu'à sa ceinture déliée : ses tresses roulent en capricieux anneaux, comme la vigne replie ses attaches ; ce qui implique la dépendance, mais une dépendance de Dieu mandée avec un doux empire ; par la femme accordée, par l'homme mieux reçue ; accordée avec une soumission modeste, un décent orgueil, une tendre résistance ; amoureux délai ! Ainsi ils passaient nus : ils n'évitaient ni la vue de Dieu, ni celle de l'ange, car ils ne songeaient point au mal ; ainsi en se tenant par la main, passait le plus charmant couple qui s'unit jamais depuis dans les embrassements de l'amour, Adam le plus beau des hommes qui furent ses fils, Eve la plus belle des femmes qui naquirent ses filles." {Paradis perdu, liv. IV.) « « « « it

« 240 S88AI Adaxn, simple et sublime, instruit du ciel et tirant son expérience de Dieu, n'a qu'une faiblesse, et Ton voit que cette faiblesse le perdra : après avoir raconté sa propre exésLtion à Raphaël, ses conversations avec Dieu sur la solitude, il peint ses transpcMrts à la première vue de sa compagne. '* 11 me sembla voir, quoique endormi, le lieu où j'étais ^' et la figure glorieuse devant laquelle je m'étais tenu " éveillé. En se baissant elle m'ouvrit le côté gauche, y " prit une côte chaude des esprits du cœur, et ruisselant du " sang nouveau de la vie. Large était la blessure, mais " soudain remplie de chair et guérie. Il pétrit et modela '* cette côte avec ses mains : sous ses mains se forma une '* créature semblable à l'homme, mais d'un sexe diffèrent. " Elle était si agréablement belle, que tout ce qui avait paru beau dans le monde, ne parut plus rien maintenant, ou sembla confondu en elle, réuni en elle et dans ses " regards qui depuis ce temps ont répandu dans mon cœur " une douceur non auparavant éprouvée. Sa présence " inspira à toutes choses l'esprit d'amour et les amoureuses " délices. Cette créature disparut et me laissa sombre ; je m'éveillai pour la trouver ou pour déplorer à jamais sa perte, et abjurer tous les autres plaisirs. Lorsque " j'étais hors de tout espoir, la voici non loin, telle que je " la vis dans mon songe, ornée de tout ce que le ciel et la " terre pouvaient prodiguer pour la rendre aimable. Elle " s'avança conduite par son divin créateur (quoique invisible). " Elle n'était pas ignorante de la nuptiale sainteté et des '* rites du mariage ; la grâce était dans tous ses pas, le ciel dans ses yeux, dans chacun de ses mouvemens la dignité et l'amour. Moi, transporté de joie, je ne pus m'empê" cher de m'écrier à voix haute: '* Tu as rempli ta promesse, Créateur bon et doux, " donateur de toutes choses belles ! mais celui-ci est le plus " beau de tes présens, et tu n'y as rien épargné ! Je vois '* maintenant l'os de mes os, la chair de ma chair, moi" même devant moi. " Elle m'entendit ; et quoiqu'elle fût divinement amenée, son innocence, sa modestie virginale, sa vertu, la conscience de son prix. . . . pour tout dire enfin, la nature if *<

SUR LA LITTÉaA.TURB ANOLAISS. 241 « elle-même, toute pure qu'elle était de pensée pécheresse, produisit dans l'yeu un tel effet, qu'en me voyant elle se ** détourna. Je la suivis : elle connut ce que c'était que " l'honneur, et avec une soumission majestueuse, il lui plut '* d'agréer mes raisons. Je la conduisis au berceau nuptial, " rougissant comme le matin. Tous les cieux et les étoiles " fortunées versèrent sur cette heure leur influence choisie. " La terre et chaque colline donnèrent un signe de con" gratulation ; les oiseaux furent joyeux ; les fraîches brises, " les vents légers murmurèrent dans les bois ; en se jouant, " leurs ailes nous jetèrent des roses, nous jetèrent les par" fums du buisson embaumé, jusqu'à ce que l'amoureux " oiseau de la nuit chanta les noces et ordonna à l'étoile '*' du soir de se hâter sur le sommet de sa cplUne, pour '*' allumer la lampe nuptiale. ** Ainsi je t'ai raconté ma condition et j'ai amené mon " histoire jusqu'au comble de la félicité terrestre dont je " jouis. Je dois avouer que dans toutes les autres choses " je trouve à la vérité du bonheur, mais soit que j'en use ou " non, il ne produit dans mon esprit ni changement, ni ** véhémens désirs Mais ici tout autrement î trans" porté je vois, transpwté je touche ! Ici pour la première ** fois j'ai senti la passion, commotion étrange ! Supérieur " et calme dans toute autre joie, ici faible contre le charme d'un regard puissant de la beauté. Ou la nature a failli en moi et m'a laissé quelque pai*tie non à l'épreuve d'un " pareil objet ; ou, soustraite de mon côté, on m'a peut*' être pris trop de vie, du moins on a prodigué à la femme " trop d'ornemens Quand j'approche de ses '*' charmes, elle me paraît si absolue et si accomphe en ellemême, si instruite de ses droits, que tout ce qu'elle veut faire ou dire me semble le plus sage, le plus vertueux, le " plus discret, le meilleur. Tout savoir plus élevé tombe " abaissé en sa présence ; la sagesse discourant avec elle se " perd déconcertée et paraît foUe. L'autorité et la raison la suivent comme si elle avait été créée la première. Enfin, pour tout achever, la grandeur d'ame et la noblesse " ont établi en elle leur demeure la plus charmante, et créé " autour d'elle un respect mêlé de frayer comme ime " garde angélique." 16 tt tt «

242 * ESSAI Qui a jamais dit ces choses-là ? quel poète a jamais parle ce langage ! Combien nous sommes misérables dans nos compositions modernes auprès de ces fortes et magnifiques conceptions? Milton a soin d'écarter Eve quand Adam raconte à Raphaël sa faiblesse, mais Eve curieuse, cachée sous la feuillée, entend ce qui doit servir à la perdre. Eve a une séduction inexprimable ; elle respire à la fois l'innocence et la volupté ; mais elle est légère, présomptueuse, vaine de sa beauté ; elle s'obstine à aller seule à ses ouvrages du matin, malgré les supplications d'Adam ; elle est offensée des craintes qu'il lui témoigne; elle se croit capable de résister au Prince des ténèbres. Le faible Adam lui cède ; il la suit tristement des yeux à mesure qu'elle s'éloigne parmi les bocages. Eve n'est pas plutôt arrivée auprès de l'arbre de science, qu'elle est séduite, en dépit des avertissemens d'Adam et du ciel, en dépit des images d'un rêve qui l'avait pourtant effrayée, et dans lequel l'Esprit de mensonge lui avait dit ce que lui répète le Serpent: quelques louanges de sa beauté l'enivrent; elle tombe. La stupeur d'Adam, la résolution qu'il prend de goûter lui-même au fruit fatal pour mourir avec Eve, le désespoir des époux, les reproches, le pardon, le raccommodement, la proposition qu'Eve fait à son tour de se donner la mort ou de se priver de postérité ; tout cela est du plus haut pathétique. Au surplus, Eve rappelle les femmes de Shakspeare ; elle a quelque chose d'extrêmement jeune, une naïveté qui touche à l'enfance : c'est l'excuse d'une séduction accomplie avec tant de facilité. Le style de ces scènes n'a jamais appartenu qu'à Milton. On sait par quels vers délicieux Eve rend compte de son premier réveil, en sortant des mains du Créateur. Dans ce même IV* livre, Eve dit à notre premier père : " Doux est le souffle du matin, son lever doux avec le ** charme des oiseaux matineux; agréable est le soleil quand d'abord dans ce délicieux jardin, il déploie ses rayons de l'orient, sur l'herbe, les arbres, les fruits et les fleurs brillans de rosée; parfumée est la terre fertile après de molles pluies ; charmant est le venir d'un soir paisible et gracieux ; charmant la nuit silencieuse avec son oiseau so" lennel, et cette lune si belle, et ces perles du ciel, sa cour ft t€ tt f<

€« SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 243 *' ^ilée : mais ni
 le souffle du matin, quand il monte avec " le charme des oiseaux matineux ;
 ni le soleil levant sur ce délicieux jardin : ni Therbe, ni le fruit, ni la fleur
 bril' lante de rosée ; ni le parfum après de moUes pluies, ni le soir paisible
 et gracieux, ni la promenade à la clarté de " la lime ou à la tremblante
 lumière de l'étoile, n'ont de " douceur sans toi." A rentrée du berceau nuptial
 et près d'y entrer, Adam s'arrête et cache le bonheur qu'il va goûter dans ce
 chaste et religieux souhait. . Créateur, ton fortuné paradis est trop vaste pour
 nous ; ton abondance manque de mains qui la partagent ; elle " tombe sur le
 sol sans être moissonnée ; mais tu nous a ** promis à tous deux une race
 pour remplir la terre, une ' " race qui glorifiera avec nous ta bonté infinie, et
 quand " nous nous éveillons, et quand nous cherchons, comme à ** cette
 heure, le sommeil, ton présent." Adam s'éveille avant Eve sous le berceau :
 '* Il se soulève, appuyé sur le coude, et suspendu sur sa " bien-aimée, il
 contemple avec le regard d'un cordial amour, la beauté qui, éveillée ou
 endormie, brille de toutes les sortes de grâces. Alors avec une voix douce, "
 comme quand Zéphyre souffle sur Flore, touchant douce'* ment la main
 d'Eve, il murmure ces mots : £veille*toi, ma beauté, mon épouse, mon
 dernier bien trouvé, le meilleur et le dernier présent du ciel ! Mes délices
 toujours nouvelles, éveïUe>toi ! Le matin brille, la fraîche campagne nous
 appelle; nous perdons les pré" mices du jour !" Lorsque Raphaël aperçoit
 Eve, il lui adresse les paroles de la Salutation angélique : ** Je te salue,
 mère des hommes, dont les entrailles fé" condes rempliront le monde de fils
 plus nombreux que ne " seront jamais les fruits variés dont les arbres de
 Dieu " ont chargé cette table." Ainsi tout . se sanctifie par les souvenirs de
 la religion dans les hymnes du poète. Ces suaves peintures de la béatitude
 sont d'autant plus dramatiques que Satan en est le témoin : il apprend de la
 bouche même des époux heureux leur secret et le moyen de les perdre. La
 félicité 16* «t if « «

(f K ((« « 244 BSBAI d'Adam et d'Eve est redoutable; chaque instant de leur bonheur fait frémir> puisqu'il doit être suivi de la perte de la race humaine : Ah! couple charmant^ dit le Prince de l'Enfer, vous ne vous doutez guère combien votre changement approche ! toutes vos délices vont s'évanouir et vous livrer au malheur ; malheur d'autant plus grand que vous goûtez maintenant plus de joie ! Couple heureux, mais trop mal gardé pour continuer d'être toujours si heureux! Non que je sois votre ennemi décidé ; je ** pourrais avoir pitié de vous, abandonnés comme vous " Têtes, bien qu'on soit sans pitié pour moi !" Si l'art du poète se montre quelque part, c'est dans la peinture des amours de nos Premiers Parens après le péché. Le poète emploie les mêmes couleurs ; mais l'efiet n'en est plus le même : Eve n'est plus une épouse, c'est une maîtresse ; la vierge mariée des berceaux d'Eden, est entrée dans les bosquets de Paphos ; la volupté a remplacé l'amour; les blandices ont tenu lieu des chastes caresses. Comment le poète a-t-il opéré cette métamorphose ? Il n'a oanni qu'un seul mot de ses descriptions : Innocence. Les deux époux sortent accablés de fatigue, du sommeil que leur a procuré l'enivrement du fruit défendu ; on voit qu'ils viennent d'engendrer Caïn. Ils découvrent avec honte sur leur visage les pales traces du plaisir: ils s'aperçoivent qu'ils sont nus, et ils ont recours au figuier. L'homme tombé, le globe est dérangé sur son axe : les saisons s'altèrent; et la Mort fait son premier pas dans l'univers. l'éternel et le fils. Le caractère du Père tout-puissant est obscurément tracé. Il faut admirer la retenue de l'auteur : il a craint de prêter une parole mortelle à l'Etre impérissable ; il ne met dans la bouche de Jéhovah que des discours consacrés par le texte des Livres Saints et par les commentaires de l'élite des

SCTR 1.A LITTERATURE ANGLAISE. 245 esprits chrétiens dans la suite des âges : tout roule sur les questions les plus abstraites de la Grâce, du Libre arbitre, de la Prescience. L'Eternel s'agrandit au fond des ténèbres théologiques et philosophiques où la main du respect et du mystère le tient caché. Nous verrons que Milton dans l'embarras de ses systèmes, ne s'était pas fait une idée bien distincte de la Divinité unique. Mais le caractère du Fils est une œuvre dont on n'a pas assez remarqué la perfection. Dans le Christ, il y a de l'homme ; l'homme peut donc mieux comprendre le Christ, et comme aussi dans le Christ il y a de la Nature Divine, c'est à travers l'homme que Milton s'est élevé à la connaissance réelle de l'HoMMB-DiEU. La tendresse du Fils est ineffable et ne se dément jamais. Dès le troisième livre, il s'offre en victime expiatoire ; même avant que l'homme soit tombé il dit au Père : " Me voici : " moi pour lui, vie pour vie, je me présente. Que ta co*' lère tombe sur moi ; prends-moi pour Thomme. Afin de " le sauver, je quitterai ton sein ; j'abandonnerai librement " la gloire dont je jouis auprès de toi ; pour lui, je mourrai ** satisfait : que la mort exerce sur moi sa fureur !" " Ses paroles cessèrent ; mais dans son aspect miséricor** dieux, le silence parle encore : il respire un immortel " amour pour les hommes mortels." Au dixième livre, le Père envoie le Fils juger le couple criminel : ** Je vais donc, dit le Fils, vers ceux qui t'ont *' offensé ; mais tu sais que, quel que soit le jugement, c'est sur moi que retombera la plus grande peine. Je m'y suis engagé en ta présence; je ne m'en repens point, puisque j'espère obtenir de mon innocence l'adoucisse*' ment du châtement quand il sera exercé sur moi." Le Fils refuse tout cortège : à la sentence qu'il va prononcer, ne doivent assister que les deux Coupables. Il descend dans le jardin comme trn vent doux du soir ; sa voix, loin d'être efihtyante, est portée par la brise aux oreilles d'£ve et d'Adam. L'homme et la femme se cachent ; il les appelle : " Adam, où es-tu ?" Adam hésite ; puis il s'avance avec peine suivi d'Eve ; il répond enfin : " Je me suis " caché parce que j'étais nu." Le Fils ne lui fait aucun reproche, il réplique avec douce 9*

246 ESSAI €* 4t ceur: "Tu as souvent entendu ma voix; au lieu de te *' causer de la crainte, elle te remplissait de joie : pourquoi " est-elle devenue pour toi si terrible ? Tu dis que tu es " nu : qui te Ta appris ?" " Ainsi jugea l'homme, dit le poète, celui qui était à la " fois son juge et son sauveur !. Ensuite voyant ces " deux criminels debout et nus, au milieu d'un air qui allait souffrir de grandes altérations, il en eut compassion ; il ne dédaigna pas de prendre dès ce moment la forme de serviteur, qu'il prit lorsqu'il lava les pieds de ses servi" teurs. Avec l'attention d'un père de famille, il couvrit " leur nudité de peaux de bêtes Il eut aussi pitié " de leur nudité la plus ignominieuse ; il couvrit leur nudité intérieure de sa robe de justice, Fétendant entre eux et les regards de son père, vers lequel il retourna aussi" tôt." L'expression manque pour louer des choses si divines. A la fin de ce même livre X, Eve et Adam, réconciliés et pénitents, vont prier Dieu à la même place où ils ont été jugés. Leurs prières volent au ciel ; le grand Intercesseur les présente au Père, embaumées de l'encens qui fume sur l'autel d'or : '* Considérez, ô mon père, quels sont les pre" miers fruits qu'a i^t germer sur la terre cette grâce que " vous avez fait entrer dans le cœur humain : ce sont des " soupirs et des prières, je vous les présente, moi qui suis " votre prêtre » . . L'homme ignore en quels termes il doit parler pour lui-même ; permettez que je sois son interprète, son avocat, sa victime de propitiatiun. Gravez en moi toutes ses actions bonnes ou mauvaises : je per" fectionnerai les premières ; j'expierai les autres par ma " mort." Ici la beauté de la poésie égale la beauté du sentiment. Enfin dans le XIP livre, Milton quittant les hauteurs de la Bible, descend à la mansuétude évangélique pour peindie le mystère de la Rédemption. " C'est afin de porter ton " châtiment, dit Michel à Adam, qu'il se fera chûr, qu'il s'exposera à souffrir une vie méprisée et une mort honteuse Sur la terre il se voit trahi, blasphâné, arrêté avec violence, jugé, condamné à la mort; mort d'ignominie et de malédiction. U est élevé sur une croix «4

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 24/ " par son propre peuple, mais il meurt pour doimer la vie *' et il cloue à sa croix tes ennemis." Milton attendrit son génie aux rayons du christianisme : comme il a peint ce qui a précédé le Temps, il vous laisse dans ce temps où il vous a introduit à la chute de Thomme. Pour lui, il passe à travers ce monde intermédiaire qu'il dédaigne; il se hâte d'annoncer la destruction du Temps auquel il donne des ailes d'heures, de proclamer le renouvellement des choses, la réunion de la Fin et du Commencement dans le sein de Dieu.

ANGES. Parmi les anges il y a une grande variété de caractères : Uriel, Raphaël, Michel, ont des traits qui les distinguent les uns des autres. Raphaël est l'ange ami de l'homme. La peinture que le poète en fait est pleine de pudeur et de grâce. Envoyé par Dieu vers nos premiers pères, en arrivant dans Eden il secoue ses six ailes qui répandent au loin une odeur d'ambroisie. Adam appelle Eve : " Eve, approche" toi vite ! Regarde entre ces arbres du côté de l'orient : " vois-tu cette forme éclatante qui s'avance vers nous ? on ** dirait d'une nouvelle aurore qui se lève." Raphaël aborde Adam, comme dans l'antiquité biblique des anges demandent l'hospitalité aux patriarches, ou comme dans l'antiquité païenne, les dieux viennent s'asseoir à la table de Philémon et de Baucis. Raphaël salue notre première mère des mêmes paroles dont Gabriel salua Marie, seconde Eve. Il raconte ensuite, comme je l'ai dit, ce qui s'est passé dans le ciel, la chute des esprits rebelles et la création du monde ; il contente la curiosité du père des hommes, et rougit, comme rougit un ange, quand Adam ose lui faire des questions sur les amours des esprits. Lorsqu'il retourne au ciel, Adam lui dit : " Partez, hôte divin ; soyez toujours ** le protecteur et l'ami de l'homme, et revenez souvent " nous visiter,"

(C « 248 ESSAI Michel, chef des milices du ciel, est envoya à son tour, mais pour bannir du Paradis les deux coupables. Il a pris la forme humaine et l'habillement d'un guerrier ; son visage, quand la visière de son casque était levée, montre l'âge où la virilité commence et finit la jeunesse. Son épée pend comme un éclatant zodiaque à son côté, et dans sa main il porte négligemment une lance. Adam l'aperçoit de loin : " Il n'a point l'air terrible, dit-il à Eve, je ne dois pas en être effrayé ; mais il n'a pas non plus l'air doux et sociable de Raphaël." Le poète connaît familièrement tous ces anges, et vous Mt vivre avec eux. L'ange fidèle dans l'armée de Satan est énergique : je citerai bientôt un de ses discours. Il n'y a pas jusqu'au chérubin de ronde qui surprend Satan à l'oreille d'Eve, dont le trait ne soit correctement dessiné. Satan insulte ce chérubin : " Ne " pas me connaître prouve que toi-même est inconnu et le " dernier de ta bande." Zéphon lui répond : " Esprit révolté, ne t'imagines pas que ta figure soit la même, et qu'on puisse te reconnaître ; tu n'as plus cet éclat qui t'entourait, lorsque tu restais pur dans le ciel. Ta gloire t'a quitté avec ton innocence ; le moindre d'entre nous peut tout contre toi ; ton crime fait ta faiblesse." Quand Satan lui-même se transforme en esprit de lumière, le poète répand sur Im toutes les harmonies de son art : Sous une couronne, les cheveux de l'archange flottent en boucles, et ombragent ses deux joues ; il porte des ailes, dont les plumes de diverses couleurs sont semées d'or ; son " habit court est fait pour une marche rapide, et il appuie ses ** pas pleins de décence sur une baguette d'argent." Tous ces esprits d'une variété et d'une beauté infinies, ont l'air d'être peints selon leurs caractères, par Michel-Ange et par Raphaël, ou plutôt on voit que Milton les a vêtus et représentés d'après les tableaux de ces grands maîtres; il les a transportés de la toile dans sa poésie, en leur donnant avec le secours de la lyre, la parole que le pinceau avait laissée muette sur leurs lèvres. K €€ €€ tt

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 249 LES DÉMONS ET
LES PERSONNAGES ALLEGORIQUES. Il est inutile de rappeler ce que
chacun sait des esprits de ténèbres tels que Milton les a produits : il est
reconnu que Satan est une incomparable création. Louis Racine fait cette
remarque, en parlant des quatre monologues de Satan : ** A quelle occasion
l'esprit de fureur, le roi du mal, fait-il quelques réflexions qu'on peut
appeler sages ? 1° en contemplant la beauté du soleil; 2° en contemplant la
beauté de la terre ; 3° en contemplant la beauté de deux créatures, qui, dans
une conversation tranquille, s'assurent mutuellement de leur amour; 4

250 ESSAI même avertie, dit au Pêché, sa mère : " Quelle odeur je gens de carnage, proie innombrable ! je goûte la saveur de la mort de toutes les choses qui vivent La forme " pâle, renversant en haut ses larges narines dans l'air em** pesté, huma sa curée lointaine." Le Pêché (j'en ai fait l'observation dans le Génie du christianisme) est du genre féminin en anglais, et la Mort du genre masculin. Racine a voulu sauver en français cette difficulté des genres, en donnant à la Mort et au Pêché des noms grecs ; il appelle le Pêché Aie, et la Mort Adea .- je n'ai pas cru devoir me soumettre à ce scrupule; contre Louis Racine, j'ai l'autorité de Jean Racine : La Mort est le seul dieu que j'osais implorer. Il m'a semblé que les lecteurs accoutumés d'avance à cette fiction, se prêteraient au changement de genres, qu'ils feraient facilement la Mort du genre masculin et le Pêché du genre féminin, en dépit de leurs articles. Voltaire critiquait un jour à Londres, cette célèbre allégorie : Young qui Fécoutait improvisa ce distique : Yon are se witty, profligate and thin, At once we think you Milton, death, and ain. Vous êtes si spirituel, si hcencieux et si maigre, que nous vous croyons à la fois Milton, la Mort et le Pêché." Il ne me reste plus qu'à parler d'un autre personnage du Paradis perdu, je veux dire de Milton lui-même. MILTON DANS LE PARADIS PERDU. Le républicain se retrouve à chaque vers du Paradis perdu : les discours de Satan respirent la haine de la dépendance. Mais Milton qui, enthousiaste de la liberté, avait néanmoins servi Cromwell, fait connaître l'espèce de république qu'il comprenait : ce n'est pas une répubHque d'^a

te i(** t* « SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 251 lire> une république plébéienne; il veut une république aristocratique et dans laquelle il admet des rangs : " Si " nous ne sommes pas tous égaux, dit Satan, nous sommes "tous également libres: rangs et degrés ne jurent pas avec ** la liberté, mais s'accordent avec elle. Qui donc, en droit ou en raison, peut prétendre au pouvoir sur ceux qui sont par droit ses égaux, sinon en pouvoir et en éclat, du moins en liberté ? Qui peut promulguer des lois et des édits parmi nous, nous qui, même sans lois, n'errons jamais ? Qui peut nous forcer à recevoir celui-ci pour maître à l'admirer au détriment de ces titres impériaux qui prouvent nous sommes faits pour gouverner, non pour obéir ," (Paradis perdu, livre V.) S'il pouvait rester quelques doutes à cet égard, Milton, dans son Moyen facile d'établir une société libre, s'explique de manière à éclaircir ces doutes : il y déclare que la république doit être gouvernée par un grand conseil perpétuel ; il ne veut pas du remède populaire propre à combattre l'ambition de ce conseil permanent, car le peuple se précipiterait dans une démocratie licencieuse et sans frein, a licentious and unbridled democracy. Milton, ce fier républicain, était noble ; il avait des armoiries : il portait un aigle d'argent éployé de sable à deux têtes de gueules, jambes et bec de sable : un aigle était, du moins pour le poète, des armes parlantes. Les Américains ont des écussons plus féodaux que ceux des Chevaliers du XIV^e siècle ; fantaisies qui ne font de mal à personne. Les discours qui forment plus de la moitié du Paradis perdu, ont pris un nouvel intérêt depuis que nous avons des tribunes. Le poète a transporté dans son ouvrage les formes politiques du gouvernement de sa patrie : Satan convoque un véritable parlement dans l'Enfer ; il le divise en deux chambres ; il y a une chambre des pairs au Tartare. L'éloquence forme une des qualités essentielles du talent de l'auteur : les discours prononcés par ses personnages, sont souvent des modèles d'adresse ou d'énergie. Abdiel, en se séparant des Anges rebelles, adresse ces paroles à Satan: " Abandonné de Dieu, esprit maudit, dépouillé de tout " bien, je vois ta chute certaine ; ta bande malheureuse

252 • E3SAI enveloppe dans cette perfidie, est atteinte de la contagion de ton crime et de ton châtime. Ne t'agite plus pour " savoir comment tu secoueras le joug du Mbssib de " Dieu ; ses indulgentes lois ne peuvent plus être m" voquées ; d'autres décrets sont déjà lancés contre toi sans '*' appel. Ce sceptre d'or que tu repousses, est maintenant '*' changé en une verge de fer pour meurtrir et briser ta "désobéissance. Tu m'as bien conseUlé : je fuis, non " toutefois par ton conseil et devant tes menaces ; je fois " ces tentes criminelles et réprouvées, dans la crainte que " l'imminente colère, venant à éclater dans une flamme '*' soudaine, ne fasse aucune distinction. Attends-toi à "sentir bientôt sur ta tête la foudre, feu qui dévore! '*' Alors, gémissant, tu apprendras à connaître celui qui t*a " crée, par celui qui peut t'anéantir." Il reste, dans le poème, quelque chose d'inexplicable au premier aperçu : la République infernale veut détruire la Monarchie céleste, et cependant Milton dont l'inclination est toute républicaine, donne toujours la raison et la victoire à l'Eternel? C'est qu'ici le poète était dominé par ses idées religieuses ; il voulait, comme les Indépendans, une République théocratique ; la liberté hiérarchique sous l'unique puissance du Ciel; il avait admis Cromwell comme lieutenant général de Dieu, protectem: de la République. Cromwell, our chlef of men, who through a crowd Not of war only, but detractiions rude, Gulded by fàith and matcllless fortitude, To peace and truth thy glorious way haat plough'd, And on the neck of crowded fortune proud Hast rear'd God's trophies, and his work pursued, While Darwen stream wlth blood of Scots imbrued. And Dunbar field resounds thy praises loud, And Worcester's lauréat wreath. Yet much remains To conquer «tlU j peace hath her vlctorles No less renown'd than war : new foes arlge Threat'ning to bind our souLb wlth secular ehain : Help us to save free conscience from the paw Of hireling wolves, whose gospel is thelr maw. " Cromwell, chef des hommes, qui, à travers le nuage '*' non-seulement de la guerre, mais encore d'une destnic•' tion brutale, guidé par la foi et une grandeur d'ame '*' incomparable, as labouré ton glorieux chemin vers la

4« 4t €€ SUR LA littérature anglaise. 253 " paix et la vérité! Toi qui, sur le cou de l'orgueilleuse fortune couronnée, as planté les trophées de Dieu et continué son ouvrage, tandis que le cours du Darwen se teignait du sang des Ecossais, que le champ de Dunbar retentissait de tes louanges, et des lauriers tressées à *' Worcester ! il te reste encore beaucoup à conquérir ; " la paix a ses victoires non moins renommées que celles de " la guerre. De nouveaux ennemis s'élèvent menaçans de " lier nos âmes avec des chaînes séculaires : aide-nous '* à sauver notre libre conscience des ongles des loup mer" cenidres, dont l'évangile est leur ventre." Dans la pensée de Milton, Satan et ses anges pouvaient être les orgueilleux presbytériens qui refusaient de se soumettre aux saints, à la faction desquels Milton appartenait, et dont il reconnaissait l'inspiré Cromwell comme le chef en Dieu. On sent dans Milton un homme tourmenté : encore ému des spectacles et des passions révolutionnaires, il est resté debout après la chute de la révolution réfugiée en lui, et palpitante dans son sein. Mais le sérieux de cette révolution le domine ; la gravité religieuse fait le contrepoids de ses agitations politiques. Et néanmoins, dans l'étonnement de ses illusions détruites, de ses rêves de liberté évanouis, il ne sait plus où se prendre; il reste dans la confusion, même à l'égard de la vérité religieuse. Il résulte d'une lecture attentive du Paradis perdu que Milton flottait entre miUe systèmes Dès le début de son poème, il se déclare socinien par l'expression fameuse un plus grand homme. Il ne parle point du Saint-Esprit ; il ne parle jamais de la Trinité, il ne dit jamais que le Fils est égal au Père. Le fils n'est point engendré de toute éternité: le poète place même sa création après celle des anges. Milton est arien, s'il est quelque chose ; il n'admet point la création proprement dite ; il suppose une matière préexistante, coétemelle avec l'esprit. La création particulière de l'univers n'est à ses yeux qu'un petit coin du chaos arrangé, et toujours prêt à retomber dans le désordre. Toutes les théories philosophiques con- ' nus du poète ont pris plus ou moins de place dans ses croyances : tantôt c'est Platon avec les exemplaires des

254 ESSAI idées» ou Pythafçore avec l'harmonie des sphères; tantôt c'est Épicure ou Lucrèce avec son matérialisme, comme quand il montre les animaux à moitié formés sortant de la terre. Il est fataliste lorsqu'il fait dire à l'ange rebelle que lui Satan naquit de lui-même dans le ciel, le cercle fatal amenant l'heure de sa création. Milton est encore panthéiste ou spinosiste, mais son panthéisme est d'une nature singulière. Le poète paraît d'abord supposer le panthéisme connu, mêlé de matière et d'esprit: mais si l'homme n'eût point péché, Adam, se dégageant peu à peu de la matière, serait devenu de la nature des anges. Adam pèche. Pour racheter la partie spirituelle de l'homme, le fils de Dieu, tout esprit, se matérialise ; il descend sur la terre, meurt, et remonte au ciel après avoir passé à travers la matière. Le Christ devient ainsi le véhicule au moyen duquel la matière, mise en contact avec l'intelligence, se spiritualise. Enfin les temps étant accomplis, la matière, ou le monde matériel, cesse et va se perdre dans l'autre principe. " Le *' Fils, dit Milton, s'absorbera dans le sein du Père avec le " reste des créatures : Dieu sera tout dans tout ;" c'est le panthéisme spirituel succédant au panthéisme des deux principes. Ainsi notre âme s'engloutira dans la source de la spiritualité. Qu'est-ce que cette mer de l'Intelligence, dont une faible goutte renfermée dans la matière, était assez puissante pour comprendre le mouvement des sphères et s'enquérir de la nature de Dieu? Qu'est-ce que l'infini? Quoi ! toujours des mondes après des mondes ! L'imagination éprouve des vertiges en essayant de se plonger dans ces abîmes, et Milton y fait naufrage. Cependant au milieu de cette confusion de principes, le poète reste biblique et chrétien: il redit la Chute et la Rédemption. Puritain d'abord, ensuite indépendant, anabaptiste, il devient saint, quiétiste et enthousiaste; ce n'est plus qu'une Voix qui chante l'Eternel. Milton n'allait plus au temple, ne donnait plus aucun signe extérieur de religion : dans le Paradis perdu, il déclare que la Prière est le seul culte agréable à Dieu. Ce poème, qui s'ouvre aux enfers et finit au ciel en

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 255 passant sur la terre, n*a dans le vaste désert de la création nouvelle, que deux personnages humains : les autres sont les habitants surnaturels de TABÎME des félicités sans fin, ou du Gouffre des misères éternelles. Eb bien, le poète a osé entrer dans cette solitude ; il s'y présente comme un fils d'Adam, député de la race humaine perdue par la Désobéissance; il y paraît comme l'hiérophante comme le prophète chargé d'apprendre l'histoire de la Chute de l'homme et de la chanter sur la harpe consacrée aux pénitences de David. Il est si rempli de génie, de sainteté et de grandeur, que sa noble tête n'est point déplacée auprès de telle de notre premier père, en présence de Dieu et des Anges. En sortant de l'abîme des ténèbres il salue cette lumière sacrée interdite à ses yeux. " Salut, lumière sacrée, fille du ciel, née la première, " ou de l'Etemel coétemel rayon ! Puis-je te nommer ainsi " sans blâme ? puisque Dieu est lumière, et que de toute " éternité il n'habite jamais que dans une lumière im" pénétrable, il habite donc en toi, brillante effusion d'une " brillante essence incréée ! Ou si tu préfères t'entendre appeler ruisseau de pur éther, qui dira ta source ? Avant le soleil, avant les cieux, tu étais : à la voix de Dieu tu *' couvris, comme d'un manteau, le monde qui naissait '* des eaux noires et profondes ; conquête faite sur le vide " infini et sans forme. " Maintenant je te visite de nouveau sur une aile plus " hardie : échappé du lac Stygien je sens " l'influence de ton vivifiant et souverain flambeau. Mais ** toi tu ne visites point ces yeux qui roulent en vain pour ** trouver ton rayon perçant et ne rencontrent aucune au" rora ; tant ils sont profondément éteints dans leur orbite, " ou voilés d'un sombre tissu ! " Cependant je ne cesse d'errer aux lieux fréquentés " des Muses. ... Je n'oublie pas non plus ces deux mortels *' semblables à moi en malheur (puissé-je les égaler en " gloire !) L'aveugle Thayris et l'aveugle Mèonides, et " TuYRésiAS et Phrinée, devins antiques. Nourri des pensées qui mettent en mouvement les nombres harmonieux, je suis semblable à l'oiseau qui veille et chante

256 ESSAI " dans Tobscurité : caché sous le plus épais couvert»
il " soupire ses nocturnes plaintes. " Ainsi, avec Tannée reviennent les
saisons ; mais le "jour ne revient pas pour moi, ni ne reviennent la douce "
approche du matin ou du soir, la vue de la fleur du " printemps, de la rose
de l'été, des troupeaux et de la face " divine de l'homme. Des nuages et des
ténèbres qui '^ durent toujours, m'entourent. Les chemins agréables '*' des
hommes me sont coupés ; le livre du beau savoir "ne me présente qu'un
blanc universel où les ouvrages " de la nature sont pour moi effacés et
rayés. La sagesse " à son entrée m'est entièrement fermée ! " Brille donc
davantage intérieurement, ô céleste lumière ! " que toutes les facultés de
mon esprit soient pénétrés " de tes rayons ; mets des yeux à mon ame,
écarte et " disperse tous les brouillards, afin que je puisse voir et " dire les
choses invisibles à l'œil des mortels." Ailleurs, non moins pathétique, il
s'écrie : " Ah ! si j'obtenais de ma céleste patronne un style qui " répondit à
ma pensée ! Elle daigne me visiter la nuit sans " que je l'implore Il me reste
à chanter un sujet " plus élevé ; il suffira pour immortaliser mon nom, si "je
ne suis venu un siècle trop tard, si la froideur du " climat ou des ans
n'engourdit mes ailes humiliées." Ô quelle hauteur d'intelligence ne faut-il
pas à Milton pour soutenir ce tête-à-tête avec Dieu et les prodigieux
personnages qu'il a créés ! Il n'a jamais existé un génie plus sérieux et en
même temps plus tendre que celui de cet homme. '*' Milton, dit Hume,
pauvre, vieux, aveugle, dans " la disgrâce, entouré de périls, écrivit le
poème mer" veilleux qui non-seulement surpasse tous les ouvrages " de ses
contemporains, mais encore tous ceux qu'il écrivit " lui-même dans sa
jeunesse et au temps de sa plus haute " prospérité." On sent en effet dans ce
poème, à travers la passion des légères années, la maturité de l'âge et la
gravité du malheur ; ce qui donne au Paradis perdu un charme
extraordinaire de jeunesse et de jeunesse, d'inquiétude et de paix, de
tristesse et de joie, de raison et d'amour.

fiUR LA LITTéBATVRE ANGLAISE. 257 QUATRIÈME
PARTIE. LITTERATURE sous L&S DEUX DERNIERS fiTUART.
HOMMES ET CHOSES DE LA REVOLUTION ANGLAISE ET DE LA
REVOLUTION FRANÇAISE COMPARES. En quittant Milton^ si nous
passions sans transition aux «crivains sous les deux derniers Stuart^ nous
trébucherions de plus haut que les anges du Parodia perdu qui tombèrent du
ciel dans Tabîme. Mais il nous reste à jeter un regard sur la révolution d'où
sortit le poète, et à la compsurer à notre révolution : en nous entretenant
encore du siècle de Milton, nous parviendrons à descendre ainsi d'un
mouvement insensible jusqu'au niveau des règnes de Charles et de Jacques.
On a de la peine à se détacher de ces temps de 1649 ; ils eurent de curieuses
affinités avec les nôtres : nous allons voir, par le parallèle des choses et des
hommes, que nos jours révolutionnaires conservent sur les jours
révolutionnaires de la république et du Protectorat anglais, une
incontestable mais souvent malheureuse supériorité. La révolution française
a été vaincue dans les lettres par la révolution anglaise; la République,
l'Empire, la Restauration, n'ont rien à opposer au chantre du Paradis perdu:
sous les autres rapports, excepté sous le rapport moral et religieux, notre
révolution a laissé loin derrière elle la révolution de nos voisins Quand la
révolution de 1649 s'accomplit, les communications entre les peuples
n'étaient point arrivées au point 17

258 XSSAl où elles le sont aujourd'hui ; les idées et les événements d'une nation n'étaient pas rendus communs à toute la terre par la multiplicité des chemins, la rapidité des courriers, l'extension du commerce et de l'industrie, les publications de la presse périodique. La révolution de la Grande-Bretagne ne mit point l'Europe en feu : renfermée dans une île, elle ne porta point ses armes et ses principes aux extrémités de l'Europe; elle ne prêcha point la Liberté et les Droits de l'homme, le cimeterre à la main, comme Mahomet prêcha le Coran et le despotisme ; elle ne fut ni obligée de repousser au dehors une invasion, ni de se défendre au dedans contre un système de Terreur: l'état religieux et social n'était pas tel qu'aujourd'hui. Aussi les personnages de cette révolution n'atteignirent point la hauteur des personnages de la révolution française mesurée sur une bien plus grande échelle, et menée par une nation bien plus liée au destin général du monde. Est-ce Hampden ou Ludlow que l'on pourrait comparer à Mirabeau ? Supérieurs en morale, ils lui étaient fort inférieurs en génie.» " Mêlé par les désordres et les hasards de sa vie à ces plus grands événements et à l'existence des repris de justice, des ravisseurs et des aventuriers, Mirabeau, tribun de l'aristocratie, député de la démocratie, avait du Gracchus et du don Juan, du Catilina et du Gusman d'Alfalu, du cardinal de Richelieu et du cardinal Retz, du roué de la Régence et du Sauvage de la révolution; il avait de plus du Mirabeau, famille florentine exilée, qui gardait quelque chose de ces palais armés et de ces grands factieux célébrés par Dante ; famille naturalisée française, où l'esprit républicain du moyen-âge de l'Italie et l'esprit féodal de notre moyen-âge, se trouvaient réunis dans une succession d'hommes extraordinaires. " La laideur de Mirabeau, appliquée sur le fond de beauté particulière à sa race, produisait une sorte de puissante figure du Jugement dernier de Michel-Ange, comparable jusques et y compris le parallèle de Bonaparte et de Cromwell, tout ce qui est extrait, mais fort en abrégé, de mes Mémoires», Le com. «MaeuMot de chaque paragraphe est guillemeté.

Stm LA LITtÉRATVRfi ^NGLAIBIf. 259' trfote des ArrigheUi.

Les sillons creusés par la petite vérole sur le visage de l'orateur, avaient plutôt Tair d'es" carres laissées par la flamme. La nature semblait avoir moulé sa tête pour l'empire ou pour le gibet, taillé ses bras pour étreindre une nation ou pour enlever une femme. Quand il secouait sa crinière en regardant le peuple, il l'arrêtait; quand il levait sa patte et montrait ses ongles^ la plèbe courait furieuse. Au milieu de l'eâroyable désordre d'une séance, je Tai vu à la tribune, sombre, laid et iomiobile: Il rappelait le chaos de Milton, impassible et sans forme au centre de sa confusion. " Deux fois j'ai rencontré Mirabeau à un banquet, une fois chez la nièce de Voltaire, madame la marquise de Villette, une autrefois au Palais-Royal avec des députés de l'opposition que Chapelier m'avait fait connsdtre. Chapelier est allé à Téchafaud dans le même tombereau que mon frère et M. de Malesherbes^ " En sortant de notre dîner on discutait des ennemis de Mirabeau : jeune homme timide et inconnu, je me trouvais à côté de lui et n'avais pas prononcé un mot. Il me regarda en face avec ses yeux de vice et.de génie, et m'appliquant sa main épâtée sur l'épaule, il me dit : " Ils ne << me pardonneront jamais ma supériorité l" Je sens encore l'impression de cette main, comme si Satan m'eût touché de sa griffe de feu.^ " Trop tôt pour lui, ttofç tard pour eUe, Mirabeau se vendit à la cour, et la cour l'acheta. Il risqua l'enjeu de sa renommée devant une pension et une ambassade : Cromwell fut au moment de troquer son avenir contre un titre et l'ordre de la Jarretière. Malgré sa superbe, il ne s'évaluait pas assez haut : depuis l'abondance du numéraire et des places a élevé le prix des consciences. " La tombe délia Mirabeau de ses promesses et le mit à l'abri des périls que vraisemblablement il n'aurait pu vaincre : sa vie eût montré sa faiblesse dans le bien ; sa mort Ta laissé en puissance de sa force dans le mal." * Mirabeau le vantait d'avoir la main très belle : je ne m*y oppose pas -, mais j'étais fort maigre, et il était fort gros, et sa main me couvrait touW Uépaule. 17*

260 ESSAI CLUBS. Il y eut des factieux et des partis en Angleterre, mais qu'est-ce que les meetings des Saints, des Puritains, des Niveleurs, des Agitateurs, auprès des clubs de notre révolution? J'ai dit ailleurs (Génie du christianisme) que Milton avait placé dans son enfer une image des perversités dont il avait été le témoin : qu'eût-il peint s'il avait vu ce que je vis à Paris dans l'été de 1792, lorsque revenant d'Amérique, je traversais la France pour aller à mes destinées. ** La fuite du Roi du 21 juin 1791,* fit faire à la révolution un pas immense. R^ené à Paris le 25 du même mois, il avait été détrôné une première fois, puisque l'assemblée nationale déclara que les décrets auraient force de lois, sans qu'il fût besoin de la sanction ou de l'acceptation royale. Une haute Cour de justice devançant le tribunal révolutionnaire, était établie à Orléans. Dès cette époque, madame Roland demandait la tête de la Reine, en attendant que la révolution lui demandât la sienne. L'attroupement du Champ-de-Mars avait eu lieu contre le décret qui suspendait le Roi de ses fonctions, au lieu de le mettre en jugement. L'acceptation de la constitution, le 14 septembre, ne calma rien. Le décret du 29 septembre pour le règlement des sociétés populaires, ne servit qu'à les rendre plus violentes ; ce fut le dernier acte de l'assemblée constituante; elle se sépara le lendemain, et laissa à la France une révolution éternelle. " L'assemblée législative installée le 1^{er} octobre 1791, roula dans le tourbillon qui allait balayer les vivans et les morts. Des troubles ensanglantèrent les départemens: à Caen on se rassasia de massacres et l'on mangea le cœur de M. de Belzunce. Le Roi opposa son Féio au décret contre les émigrés, et cet acte légal augmenta l'agitation. Pétion était devenu maire de Paris. Les députés décrétèrent d'accusation, le 1^{er} janvier 1792, les princes émigrés: k 2j ils fixèrent à ce 1^{er} janvier le commencement de Fan * Mes Mémoires,

âVR LA LITTÊitAlrURE ANGLAISE. 26 1 IV* de la liberté.
Vers le 13 de février^ les bonnets rouges «e montrèrent dans les rues de Paris, et la Municipalité fit fabriquer des piques. Le manifeste, des Emigrés parut le 1^{er} mars. L'Autriche armait. Le traité de Pilnitz et la convention entre l'Empereur et le roi de Prusse étaient connus. Paris était divisé en sections plus ou moins hostiles les unes aux autres. Le 20 mars 1792, l'assemblée législative adopta la mécanique sépulcrale sans laquelle les jugemens de la Terreur n'auraient pu s'exécuter : on l'essaya d'abord sur des morts^ afin qu'elle apprît d'eux son

262 BSSAI dont une amende en réparation d'un meurtre avait servi à bâtir réglise bous saint Louis, en 1259;* elle devint en 1590 le repaire des plus fameux ligueurs. En 3792, les tableaux, les images sculptées ou peintes, les voiles, les rideaux du couvent des cordeliers avaient été arrachés : la basilique écorchée ne présentait aux yeux que ses ossements et ses arêtes. Au chevet de Téglise, où le vent et la pluie entraient par les rosaces sans vitraux, des établis de menuisier servaient de bureau au président, quand la séance se tenait dans Téghse. Sur ces établis étaient déposés des bonnets rouges dont chaque orateur se coiffait avant de monter à la tribune. La tribune consistait en quatre poutrelles arc-boutées et traversées d'une planche, dans leur X, comme un échafaud. Derrière le président, avec une statue de la Liberté, on voyait de prétendus instrumens de supplice de l'ancienne justice ; instrumens remplacés par un seul, la machine à sang, comme les mécaniques compliquées sont remplacées par le bélier hydraulique. Le club des Jacobins épura emprunta quelques-unes de ces dispositions des Cordeliers. " Les orateurs, unis pour détruire, ne s'entendaient ni sur les chefs à choisir, ni sur les moyens à employer : ils se traitaient de gueux, de gitons, de filous,^ de voleurs, de massacreurs, à la cacophonie des sifflets et des hurlemens de leurs différens groupes de diables. Les métaphores étaient prises du matériel des meurtres, empruntées des objets les plus sales, de tous les genres de voirie et de fumier, ou tirées des lieux consacrés aux prostitutions des hommes et des femmes. Les gestes rendaient les images sensibles ; tout était appelé par son nom avec le cynisme des chiens, dans une pompe obscène et impie de juremens et de blasphèmes : détruire et produire, mort et génération, on ne démêlait que cela à travers l'argot sauvage dont les oreilles étaient assourdies. Les harangueurs à la voix grêle ou tonnante, avaient d'autres interrupteurs que leurs opposans : les petites chouettes noires du cloître sans moines et du clocher sans cloches, s'éjouissaient aux fenêtres brisées, en espoir du butin; elles interrompaient les * sue Alt brûlée en 1580.

«UR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 963 discoure. On les rappelaient d'abord à Tordre par le tin* tamarre de Timpuissante sonnette ; mais ne cessant point leur craillage[^] on leur tirait des coups de fusil pour leur fadre faire silence : elles tombaient palpitantes, blessées et fatidiques[^] au milieu du Pandæmonium. Des chai[^]ientes abattues, des bancs boiteux, des stalles démantibulées, des tronçons de saints roulés et poussés contre les murs, servaient de gradins aux spectateurs crottés, poudreux, saouls, suans, en carmagnole percée, la pique sur Vépaule, ou les bras nus croisés.

DANTON. " Les scènes des Cordeliers étaient dominées et souvent présidées par Danton, Hun à taolle de Gotli, à nés camus, à narines au vent, à méplats couturés. On parviendrait à peine à former cet bomme dans la révolution anglaise, en pétrissant ensemble Bradshaw, p:ésident de la commission qui jugea Charles I, Ireton, le fameux gendre de Cromwell, Axtell, grand exterminateur en Irlande, Scott qui voulait qu'on gravât sur sa tombe, Ci-git Thomaa Scott qtd condamna le feu roi à mort, Harrisson, qui dit à ses juges : " Pbtaietirê d[^]entre voua, mes juges, furent acttfs avec moi ** dans les choses qui se sont passées en Angleterre ; ce qui a ** été fait Va été par l'ordre du parlement, dkrs la suprême " loi:* < " Daçs la coque de son église, comme dans la carcasse des siècles, Danton organisa Tattaque du 10 août et les massacres de septembre; auteur de la circulaire de la Commune, il invita les bommes libres à répéter dans les départemens Ténormité perpétrée aux Carmes et à l'Abbaye. Mais Sixte-Quint n'égala-t-il pas, pour le salut des hommes, le dévouement de Jacques Clément au mystère de l'Incarnation, de même que l'on compara Marat au Sauveur du monde ? Charles IX n'écrivit-il pas aux gouverneurs des provinces d'imiter les massacres de la SaintBarthélemi[^] comxae Danton manda aux patriotes de conier

264 8BSAI les massacres de septembre ? Les Jacobins étaient des pla^giaires ; ils le furent encore en immolant Louis XY I à Fînstar de Charles L Des ciimes s'étant trouvés mêlés an mouvement social de la fin du dernier siècle, quelques esprits se sont figuré mal à propos que ces crimes avaient produit les grandeurs de la Révolution, dont ils n'étaient que d'affreuses inutilités : d'une belle nature soufi&ante, on n'a adniiré que la convulsion. ^* A l'époque où les enfans avaient pour jouets de petites guillotines à oiseaux, où un homme en bonnet rouge conduisait les morts au cimetière;* Tépoque où l'on criait; vive l'Enfer ! vive la Mort ! où l'on câébrait les joyeuses orgies du sang, de l'acier et de la rage, où l'on trinquait au Néant, il fallait, en fin de compte, arriver au dernier banquet, à la dernière facétie de la douleur. " Danton fut pris au traquenard qu'il avait tendu : amené devant le tribunal, son ouvrage, il ne lui servit de lien de lancer des boulettes de pain au nez de ses juges, de répondre avec courage et noblesse, de faire hésiter la Cour révolutionnaire, de mettre en péril et en fraveur la Convention, de laiâonner logiquement sur des for&its par quoi la puissance même de ses ennemis avait été créée. " n ne lui reste qu'à se montrer aussi impitoyable à sa propre mort, qu'il Tavait été à celle des autres, qu'à dresser son front plus haut que le coutelas suspendu. Du théâtre de la Terreur où ses pieds se collaient dans le sanj^é épaissi de la veille, après avoir promené tm regard de mépris sur la foule, il dit au bourreau : " Tu montreras ma " tête au peuple ; elle en vaut la peine." Le chef de Danton demeura aux mains de l'exécuteur, tandis que l'ombre acéphale alla se mêler aux ombres décapitées de ses victimes : c'était encore de l'égalité. * Arrêté du Conseil général de U Coœnrane, 27 bnuBtlre 93.

8UR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 265 PEUPLE DES
 DEUX NATIONS. A l'époque REVOLUTIONNAIRE. PAYSANS^
 ROYALISTES ANGLAIS. Le peuple anglais^ rangé derrière les Hampden
 et les Ireton, n'avait rien de la force du peuple qui marchait avec les
 Mirabeau et les Danton, de ce peuple qui fit magnifiquement son devoir à la
 frontière, qui rejeta les nations étrangères dans leur propre foyer : elles
 Têteignirent de leur sang, au moment où elles se flattaient de s'asseoir à
 notre feu, et d'y boire le vin de nos treilles. Pris collectivement, le peuple est
 un poète : auteur et acteur ardent de la pièce qu'il joue ou qu'on lui fait
 jouer, ses excès mêmes ne sont pas tant Tinstinct d'une cruauté native, que
 le délire d'une foule enivrée de spectacles, surtout quand ils sont tragiques;
 chose si vraie que dans les horreurs populaires, il y a toujours quelque
 chose de superflu donné au tableau et à l'émotion. Il y eut des guerres
 civiles en Angleterre : ressemblèrentelles à celles de nos provinces de
 l'ouest ? Là même où notre ^uple se déchirait de ses propres mains, il était
 encore prodigieux. Mais voyons d'abord le paysan anglais. La cause de
 Charles I" et de son fils produisit de courageux défenseurs parmi les
 populations rustiques. Le fermier PendreU, ou plutôt Pendrill, et ses quatre
 frères, se sont noblement placés dans l'histoire. Il existe un petit livre
 intitulé Boêcobela ou Abrégé de ce qui s'est passé dans la retraUememorahk
 de S. M, (CharUa II) après la bataille de Worcester : là se trouve consignée
 la fidélité des Pendrill. Chailes II, parti de Worcester le 3 septembre 1651 à
 six heures du soir, après la perte de la bataille, arriva à quatre heures du
 matin à Boscobel avec le comte de Derby. " Ils " frappèrent dans
 l'obscurité," dit la relation, " à la po?^^

306 B88AI M €€ *€ €€ *1 €€ *€ d'un certain Pendrill, paysan catholique et concierge de U ferme appelée White-Ladies Qes dames blanches)» laquelle ** avait été nne abbaye de filles bernardines ou de Tordre " de Cîteaux, éloignée d'un jet de pierre dans le bois." Le paysan reçut son jeune roi au péril de sa vie. " Aus" sitôt/' continue la rehûdon» " on coupa les cheveux du roi ; *' on lui noircit les mains ; on mit ses habits dans la terre ; il en prit un de paysan en échange. On mena le roi dans le bois ? il se trouva seul dans un lieu inconnu, une serpe à la main. Ce jour-là Charles ne vit personne parce que le temps fut humide, si ce n'est la belle-sQeur de Pendrill qui lui porta quelque chose dans le taillis pour se couvrir et aussi pour manger. Quand le roi ne pouvait sortir de la ferme, à cause de quelque danger, " on l'enfermait dans une cache qui servait aux prêtres "cathohques pour y dire en secret leur messe. Cette '* cache se trouvait dans une espèce de mesure qui portait ** le nom d'Hobbal et qu'habitait Richard Pendrill, un des " quatre frères de Guillaume." Charles II voulut se rendre à Londres, Richard PendriH lui servit de guide ; ils furent obligés de revenir, tous les passages étant gardés. '* Le gravier qui était entré dans les souhers du roi avait ensanglanté ses pieds, et la nuit était si noire, qu'à deux pas de Richard il ne pouvait l'apercevoir: il le suivait, conduit parie bruit de son haut-de-chausse qui était de cuir. Ils furent de retour à Boscobel avant le jour. Richard ayant caché le ifoï dans " les broussailles, alla voir s'il n'y aurait pas quelques sol" dats dans sa maison : il n'y trouva qu'un seul homme» le " colonel Carless." Ici je change d'historien : un homme fut mon ami et l'ami de M. de Fontanes : je ne sais si au fond de sa tombe, il me saura gré de révéler la noble et pure existence qu'il a cachée. "Quelques articles qu'il ne signait pas, ont seulement paru dans diverses feuilles publiques : parmi ces arides se trouve un examen de BoKobeL Qu'il soit permis à ^^nâtié de citer de courts fragmens de cet examen, ils feront ^ des regrets chez les hommes sensibles au mérite véric'est le seul vestige des pas qu'un talent solitaire et ï a laissé sur le rivage en traversant la vie. 4€ 4€ €€

«

«t *€ « tt SUR .LA LITTBRATURE ANOLAISB. 267 " Carless^
dit M. Joubert, était un des plus illustres cliofs de rarmée du roi : il avait
combattu jusqu'à l'extré" mité à la journée de Worcester. Quand il avait vu
tout " perdu, il s'était intrépidement placé avec le comte de " Clives et
Jacques Hamilton à Tune des portes de la ville conquise pour arrêter le
vainqueur, et pour s'opposer à la poursuite des vaincus. Il garda ce poste
qu'il s'était lui-même assigné» jusqu'à ce qu'il pût croire que le temps avait
permis à son maître de s'éloigner et de se mettre " hors de danger. Alors
seulement il se retira : il allait " chercher un asile dans ses propres foyers»
ignorant ce qu'était devenu Charles, et s'il pourrait jamais le revoir» quand
le sort l'offiit à sa vue. Qu'on juge de leur joie à cette rencontre inespérée.
C'est alors qu'ils habitèrent ce fameux chêne» qui fut depuis regardé avec
tant d'admiration» et dont on disait en le montrant au voyageur : Ce fut là le
palaia du roi. Ce chêne était si gros et si toufiu de branches» que vingt "
hommes auraient pu tenir sur sa tête. Charles, accablé de fatigue, avait
besoin de repos ; il n'osait s'y hvrer sur " cet arbre, et quitter cet arbre» était
risquer d'être reconnu. Suspendu comme sur un abîme» et caché parmi les
ra* meaux, un instant de sommeil l'en eût précipité. Car* *' less était
robuste, il se chargea de veiller. Le roi se plaça dans ses bras» s'appuya
contre son sein» et soutenu par ses mains vaillantes s'endormit dans les airs.
Quel spectacle touchant ! Ce prince, dans la fleur et " dans la force de la
jeunesse, réduit par le sommeil à la faiblesse de l'enfance ; plongé dans
l'assoupissement avec l'abandon de cet âge, tranquillement endormi, au
milieu de tant de périls, entre les bras d'un homme austère, d'un guerrier
attentif et veillant sur son roi, âgé de vingt et un ans, avec toutes les
inquiétudes d'une mère ! Ainsi les " lieux, les arbres, les forêts» ont leur
destin comme les " hommes. ** Charles quitta bientôt Boscobel. Un jour,
étant dans " la salle d'une hôtellerie, comme il levait son chapeau à la dame
du logis qui passsdt par ce lieu, le sommelier l'ayant attentivement regardé»
le reconnut. Cet homme le pria *' de descendre avec lui dans la cave» et là»
tenant una «« *t *(t« 4t €t €€ •9 t* €9 tt ««

266 tÀsAi " coupe, la remplit de >^n, et but à la prospérité du roi. Se " sais ce que vous êtes, lui dit-il ensuite en mettant un *' genou en terre, et vous serai fidèle jusqu'à ma mort." Ainsi a fait revivre ces scènes oubliées l'ami que j'ai perdu : il est allé rejoindre ces hommes d'autrefois. " N'a-t-on pas cru lire un épisode de nos guerres de l'ouest pendant la révolution ? La fidélité semble être tme des vertus de l'ancienne religion chrétienne: les Pendrill gardaient le culte de leurs aieux ; ils avaient une cachette où le prêtre disait la messe ; leur roi, protestant, y trouvait im asile inviolable au pied du vieil autel catholique. Pour achever la ressemblance, la comtesse de Derby, qui défendit si vaillamment l'île de Man, et qui fut la dernière personne des trois royaumes à se soumettre à la république, était de la famille de la TrémoiUe : le prince de Talmont fut une des dernières victimes des guerres vendéennes. PORTRAIT d'un VBNDBBN. Quoi qu'il en soit des bûcherons de Boscobel, près du chine royal, maintenant tombé, les Pendrill sont-ils des' paysans vendéens ? " Un jour,* en 1798, à Londres, je rencontraï, chez le chargé d'affaires des princes français, une foule de vendeurs de contre-révolutions. Dans un coin de cette foule était un homme de trente à trente-quatre ans, qu'on ne regardait point, et qui lui-même ne faisait attention qu'à une gravure de la mort du général Wolf. Frappé de son air, je m'enquis de sa personne. Un de mes voisins me répondit: " Ce n'est rien ; c'est un paysan vendéen, porteur d'une " lettre de ses chefs." " Cet homme, qui n'était rien, avait vu moiurir Cathelineau, premier général de la Vendée et paysan comme lui ; Bonchamp, en qui revivait Bayard ; Lescure, armé d'un * Mes Mémoire. "

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 269

ôlice non à l'épreuve de la balle; d'Mbée, fusillé dans un fauteuil, ses blessures ne lui permettant pas d'embrassdr lamort debout; La Rochejaquelin dont les patriotes ordonnèrent de vérifier le cadavre^ afin de rassurer la convention au milieu de ses victoires sur TËurope. Cet homme, qui n'était rien, avait assisté aux deux cents prises et reprises de villes, villages et redoutes, aux sept cents actions particulières et aux dix-sept batailles rangées ; il avait combattu trois cent mille hommes de troupes réglées, six à sept cent mille réqxdsitionnaires et gardes nationaux ; il avait aidé à enlever cinq cents pièces de canon et cent cinquante miUe fusils ; il avait traversé les c6UmM9 infernale», compagnies d'incendiaires commandées par des conventionnels ; il s'était trouvé au milieu de l'océan de feu, qui, à trois reprises, roula ses vagues sur les bois de la Vendée ; enfin il avait vu périr trois cent miUe Hercules de charrue, compagnons de ses travaux, et se changer en un désert de cendres cent lieues carrées d'im pays fertile. *' Les deux Frances se rencontrèrent sur ce sol nivelé par elles. Tout ce qui restait de sang et de souvenir dans la France des croisades, lutta contre ce qu'il y avait de nouveau sang et d'espérances dans la France de la révolution. Le vainqueur sentit la grandeur du vaincu : Thurot, général des républicains, déclarait que "les Vendéens seraient placés dans l'histoire au premier rang des peuples soldats." Un autre général écrivait à Merlin de Thionville : " Des troupes qui ont battu de tels Français peuvent bien se flatter de vaincre tous les autres peuples." Les légions de Probus, dans leur chanson, en disaient autant de nos pères. Bonaparte appela les combats de la Vendée " des combats de géans." " Dans la cohue du parloir, j'étais le seul à considérer avec admiration et respect le représentant de ces anciens Jacques, qui, tout en brisant le joug de leurs seigneurs, repoussaient, sous Charles V, l'invasion étrangère : il me semblait voir un enfant de ces communes du temps de Charles VII, lesquels, avec la petite noblesse de province, reconquirent pied à pied, de sillon en siEon, le sol de la France. Ū avait l'air indifférent du sauvage ; son regard était grisâtre et inflexible comme une verge de fer ; sa lèvre in^^

270 ESSAI r  iire tremblait stir ses dents serrées; ses cheveux des^   endaient de sa tête en serpens engourdis, mai   prêtes    se dresser; ses bras, pendant    ses côtés, donnaient une^ secousse nerveuse    d'énormes poignets taillad  s de coupé de sabre ; on l'aurait pris pour un sdeur de long. Sa physionomie exprimait une nature populaire rustique, mise, par la puissance des m  eurs, au service d'int  i^ts et d'idées contraires    cette nature ; la fidélité naïve du vassal, la simple foi du chrétien, s'y mêlaient    la rude indépendance plébéienne, accoutumée    s'estimer et    se faire justice. Le seal  nement de sa liberté paraissait n'être en lui que la conscience de la force de sa main et de l'intr  p  dit   de son cœur. Il ne parlait pas plus qu'un lion ; il se grattait comme un lion, b  aillait comme un lion, se mettait sur le   anc common un lion ennuyé, et r  v  ait apparemment de sang et de forêts : son intelligence était du genre de celle de la mort. Quels hommes dans tous les partis que les Fran  ai   d'alors, et quelle race aujourd'hui nous sommes ! Mais les   républicains avaient leur principe en eux, au milieu d'eux, tandis que le principe des royalistes était hors de France. Les Vendéens d  putaient vers les exilés ; les géans envoyaient demander des chefs aux pygmées. L'agreste messenger que je contemplais avait saisi la révolution    la gorgée, il avait crié : *' Entrez ; passez derrière moi ; elle ne vous* " fera aucun mal, elle ne bougera pas; je la tiens." Personne ne voulut passer : alors Jacques Bonhomme rel  cha la révolution, et Charette brisa son épée." CROMWELL. BONAPARTE. Délivrée des mains rustiques, la révolution tomba dans des mains guerrières : Bonaparte se jeta sur elle et l'enchsdna. J'ai déjà mesiir   la taille de cet homme extraordinaire    celle de Washington ; il reste    dire si Napoléon trouva^ ton pendant en Angleterre,, dans le protecteur

SÛR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 271 Cromwell eut du prêtre, du tyran et du fpaakd homme s son génie remplaça pour son pays la liberté. Il avait trop d'énergie pour parvenir à créer une autre puissance que la sienne; il ruina les institutions qu'il rencontra ou qu'il voulut donner[^] comme Michel- Ange brisait le marbre sous son ciseau. IVansporté sur le théâtre de Napoléon, le vainqueur des Irlandais et des Ecossais aurait-il été le vainqueur des Autrichiens, des Prussiens et des Russes ? Cromwell n'a pas créé des institutions comme Bonaparte; il n'a pas laissé un code et une administration par qui la France et une partie de l'Europe sont encore régies. Napoléon réagit avec une force outrée; mais il avait pour excuse la nécessité de tuer le désordre: son bras vigoureux enfonça trop avant son épée, et il perça la liberté qui se trouvait derrière l'anarchie. " Les peuples vaincus ont appelé Napoléon un fléau : * les fléaux de Dieu conservent quelque chose de l'éternité et de la grandeur du courroux dont ils émanent : Ossa arida ^,,.dabQ vobû spiritunij et vivetû: * Ossemens arides, je ' vous donnerai mon souffle, et vous vivrez.' Ce souffle ou cette force s'est manifesté dans Bonaparte tant qu'il a vécu. Né dans une île pour aller mourir dans une île aux limites de trois continents, jeté au milieu des mers où Camoëns sembla le prophétiser en y plaçant le génie des tempêtes, Bonaparte ne se pouvait remuer sur son' rocher, que nous n'en fussions avertis par une secousse ; un pas du nouvel Adamastor à l'autre pôle se faisait sentir à celui-ci. Si Napoléon, échappé aux mains de ses geôliers, se fût retiré .aux Etats-Unis, ses regards, attachés sur l'Océan, auraient suffi pour troubler les peuples de l'ancien monde. Sa seule présence sur le rivage américain de l'At* lantique eût forcé l'Europe à camper sur le rivage opposé. *' Quand Napoléon quitta la France une seconde fois, on prétendit qu'il aurait dû s'ensevelir sous les ruines de sa dernière bataille. Lord Byron, dans son ode satirique contre Napoléon, disait : To die a prince— or live a slave Tby choice ia most ignobly brave. * MeiMémoirear

2712 S88AI " Mourir un prince ou vivre esclave, ton choix est ignoble" ment brave." " C'était mal juger la force de Tespérance dans une ame accoutumée à la domination, et brûlante d'avenir. Lord Byron crut que le dictateur des rois avait abdiqué sa renommée avec son glaive, qu'il allait s'éteindre oublié : lord Bjrron aurait dû savoir que la destinée de Napoléon était une muse, comme toutes les grandes destinées ; cette muse sut changer un dénouement avorté dans une péripétie qui renouvelait et rajeunissait son héros. La soUtude de l'exil et de la tombe de Napoléon a répandu, sur une mémoire éclatante, une autre sorte de prestige. Alexandre ne mourut point sous les yeux de la Grèce ; il disparut dans les lointains pompeux de Babylone; Bonaparte n'est point mort sous les yeux de la France ; il s'est perdu dans les fastueux horizons des zones torrides. L'homme d'une réalité si puissante s'est évaporé à la manière d'un songe ; sa vie, qui appartenait à l'histoire, s'est exhalée dans la poésie de sa mort. Il dort à jamûs, comme un ermite ou comme un paria, sous un saule, dans un étroit vallon entourée de rochers escarpés, au bout d*un sentier désert. La grandeur du silence qui le presse égale l'immensité du bruit qui l'environna. Les nations sont absentes; leur foule s'est retirée. L'oiseau des tropiques att^, dit magnifiquement Buffon, au char du soleil, se précipite de l'astre de la lumière, et se repose seul un moment sur des cendrés dont le poids a fait pencher le globe. " Bonaparte traversa l'océan pour se rendre à son dernier exil, il s'embarrassait peu de ce beau ciel qui ravit Christophe Colomb, Vasco et Camoëns. Couché à la poupe du vaisseau, il ne s'apercevait pas qu'au-dessus de sa tête étincelaient des constellations inconnues ; leurs rayons rencontraient pour la première fois ses puissants regards. Que lui faisaient des astres qu'il ne vit jamais de ses bivouacs, et qui n'avaient pas brillé sur son empire? Et néanmoins aucune étoile n'a manqué à sa destinée : la moitié du firmament éclaira son berceau: l'autre était réservée pour illuminer sa tombe.

The text on this page is estimated to be only 18.94% accurate

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 273 LOYELACE. MA
P^TENTION A LA PRÉFECTURE DE POLICE^ i God save the King*. .
En revenant à travers ces idées politiques et la littérature, reprenant
celle-ci au commencement de la Testaments de Charles II, sous lequel
nous avons vu . Milton mourir une observation se présente d'abord. Dans
le fait il est que se livre (en); la royauté et le peuple, le principe républicain
eut Milton pour son poète/ le poète d'aujourd'hui «Xiosr^ce pour> son
barde: >^ee xle là> la conséquence de l'énergie relative des deux principes. '
Enfermé dans. Great House à Westminster» «Un miadats des Communes,
Lovelace. composa une élégante et loyale «haaeon, longtemps rééditée
par les Cavaliers. " Quand, semblable . à la lince^ je suis renfermé, je **
chante d'une voix plus perçante la mansuétude, la douce, la majesté et la
gloire^ de mon Roi. Quand je

HT4 E89AI les limite» d'un système ou d'un attachement
paiticnlier; elles sont peu touchées de rhonneur> soit qu'elles manquent de
cet honneur même, nécessaire pour le comprendre, soit qu'elles n'aient de
sympathie qu'avec l'humanité prise dans le sens général, ce qui, du reste,
justifie toutes les lâchetés. Montrose n'était point un personnage de
Flutarque, eonune l'a dit le cardinal de Retz ; c'était un de ces hommes
restés d'un siècle qui finit dans un siècle qui commence ; leurs anciennes
vertus sont aussi belles que les vertus nouvelles, mais elles sont stérile» :
plantées dans un sol épuisé, les mœurs nationales ne les frondent plus. Le
colonel Richard Lovelace, rempli de mille séductions, et dont peut-être
Richardson emprunta le nom en souvenir de ses grâces, mourut abandonné
dana l'obscurité et la misère. Sans être jeune et beau comme le colonel
Lovelace, j'ai été comme lui enfermé. Les gouvememens qm depuis lÔOO
jusqu'à 1830 ont dominé la France, avaient usé de quelque ménagement
envers le serviteur dea muses : Bo^ naparte, que j'avais violemment attaqué
dans le Mercure, eut envie de me tuer ; il leva l'épée, et ne frappa pas. Une
généreuse et libérale administration toute lettrée toute composée de poètes,
d'écrivains, de rédacteurs de léuïUes publiques, n'a pas fait tant de façon
avec un vieux camarade. " Ma souricière un peu plus longue que large était
haute de 7 à 8 pieds.* La prose et les vers de mes devanciers, barbouillaient
les cloisons tachées et nues. Un grabat à draps sales remplissait les trois
quarts de ma loge ; une planche supportée par deux tasseaux, placée à deux
pieds au-dessus du lit contre le mur, servait - d'armoire ao hnge, bottes et
souliers des détenus. Une chaise, une table et un petit tonneau, meuble
infâme, composaient le reste de l'ameublement. Une fenêtre grillée s'ouvrait
fort haut ; j'étsds obligé de monter sur la table pour respirer l'air et jouir de
la lumière. A travers les barreaux de ma cage à voleur, je n'apercevais
qu'une cour sombre, étroite, des bâtimens noirs autour desquels
tremlotaioit de» * Ma Métiwire9k

The text on this page is estimated to be only 29.53% accurate

SUR LA LITTÉRATURE AKOLAÏSS. 275 eluniTe-soinB.

J'entendais le cliquetis des clés et des chaînes, le bruit de sergens de ville et des espions, le pas des soldats» le mouvement des armes, les cris, les rires, les chansons déveigondées des prisonniers mes voisins, les hurlements de Benoît condamné à mort comme meurtrier de sa mère et de son obscène ami. Je distinguais ces mots de Benoît, entre les exclamations confuses de la peur et du repentir : " Ah ! ma mère ! ma pauvre mère ! " Je voyais l'envers de la société, les plaies de l'humanité, les hideuses machines qui font mouvoir ce monde, si beau à regarder en face quand la toile est levée. .

** Le Génie de mes grandeurs passées et de ma gloire âgée de trente ans ne m'apparut point ; mais ma Muse d'autrefois, bien pauvre, bien ignorée, vint rayonnante m'embrasser par ma fenêtre : elle était charmée de mon gîte et tout inspirée ; elle me retrouvait comme elle m'avait vu dans ma misère à Londres, lorsque les premiers songes de René flottaient dans ma tête.

Où allons-nous foire, la Solitaire du Pinde et moi ? Une chanson à l'instar de Lovelace ? Sur qui } Sur un roi } non ! La voix d'un prisonnier eût été de mauvais augure : c'est du pied des autels qu'il faut adresser des hymnes au malheur. Et puis il faut être un grand poète pour être écouté en disant : G toi, de ma pitié profonde Reçois l'hommage solemnel, Homme objet des regards du monde. Privé du regard paternel ! Puisque «-ta, né dans la souffrance. Et de ta mère et de la France Consoler la longue douleur ! *

The text on this page is estimated to be only 25.50% accurate

276 . »88AI " M. le Prefot de police, des proeedâ duquel je n'ai qu'à me louer, m'offiic un meiÛeur asile aussit^ qu'il eut connu le lieu de plaiB&ace où les amia de la liberté de la presse avaient eu la bonté de me loger pour arofir usé de la liberté de la presse. La fenêtré de mon nouveau réduit s'ouvrait sur un joli jardin. La linotedeLovelace n'y gazouillait pas; mais il y avait force maineauscMogans, lestes, babillards, ei&ontés, quer^eursî on les trouve partout, à la campagne, à la ville, aux balustrades d'un château, à la gouttière d'une, geèk; ils se perchent tout aussi gaiement sur l'instrument de mort que sur un rosier. A qui peut s'envoler, qu'importe les souffrances de la terre?" Ma chanson ne vivra pas plus que xelle de Lovelace. Les Jacobites n'ont laissé à l'Angleterre que k motet dû Gfid gave the Kii^g*. Llnstoire.de cet air est singulière: on le croit de LuUi ; les jeunes Msè .été choeurs à'Msther, charmèrent à Saint-Gyr roreille et .l'ôi^nl du gnuclidroi parles accords du Domine^ aaliaimfac Agent, - Les serviteurs de Jacques emportèrent la nugeatueuse invocation dans leur patrie ; ils l'adcessaieiit au .Ôieu des armées, en sdlant au combat pour leur : souverain banni. Les Anglais de la faction de Guillaume, frappés de la beauté du Bardit des Fidèles, s'en emparèrent. Il resta à l'Usurpation et à la Souveraineté du peuple, lesquelles, ignorent aujourd'hui qu'elles chantent im âir étranger, l'hymne des Stuarts, le cantique du Droit Divin et de la Légitimité. Combien de temps l'Angleterre priera-t-elle encore le maître des hommes de sauver le Roi f Cîomptei les révolutions entassées dans une douzaine de notes, survivantes à « ces révolutions ! - Le Ihmine saJtmm du rite catholique est aussi un chant admirable : on l'entonnait en grec au X* «Ôcle, lorsque l'empereur de Constantinople paraissait dans l'hippodrome. Du spectacle il passa à l'église ; autre temps fini.

The text on this page is estimated to be only 29.46% accurate

6U& tA LiTTéBATVRS ANÛLAI8S. 277 PR08S. TILLOTSON, TBHPLB. BURNBT. CLARENDON. ALOERNON-8IDNET. Avec le règne de Charles II, une révolution s'opéra dans le goût et dans la manière des écrivains anglais. Abandonnant les traditions nationales, ils commencèrent à prêter quelque chose de la régularité et du caractère de la littérature française. Charles avait retenu de ses courses un penchant aux mœurs étrangères : Madame Henriette, sœur du Roi, la duchesse de Portsmouth, maîtresse de ce roi, Saint-Evremond et le chevalier de Grammont, exilés à Londres, poussèrent de plus en plus la restauration des Stuarts, à l'imitation de la cour de Louis XIV : la prose gagna à ce mouvement du dehors, la poésie y perdit. Tylotson épura la langue de la chaire sans s'élever à l'éloquence. Le chevalier Temple fut le d'Ossat de l'Angleterre } mais il est fort inférieur à notre grand diplomate par les vues et le style de ses Observations, Mélanges et Mémoires. La marquise de Sophie compta Locke, la littérature proprement dite, Hamilton, modèle d'élégance et de grâce, Shaftesbury, élève de Locke, et fils d'un père corrompu. Voltaire vante Shaftesbury, ennemi de la religion.

278 KBSAI Le nom le Clarendon réveille le double souvenir d'une ingratitude royale et populaire. U Histoire de la RébeUiam est un ouvrage où les traces du talent disparaissent sous l'empreinte de la vertu. Quelques portraits sont vivement coloriés, mais le ^enre des portraits est facile ; les esprits les plus communs y réussissent. Clarendon lui-même se réfléchit dans ses tableaux : on ne se lasse inls de retrouver son image. Algemon-Sidney créa la langue politique : ses Discours sur le gouvernement ont vieilli : Sidney n'est qu'un grand nom, et n'est pas une grande renommée. La mort tragique du fils du comte de Leicester, est le fait saisissable qui donna un corps à des principes encore vagues dans Topposition errante des Wbigs. Dalrymple, et après lui M. Masure, ont prouvé les disparates de Sidney ; il avait le malheur de recevoir l'argent de la France : Louis XIV» par un très mauvais jeu, ne croyait qu'entraver Charles, et renversait Jacques \$ la corruption de sa politique portait en soi son châtiment. Chez Bacon, l'intégrité n'était pas au niveau de la science; chez Sidney, le désintéressement n'égalait pas la fermeté. Dieu nous garde de triompher des misères dont les natures les plus élevées ne sont point exemptes ! Le ciel ne nous donne des vertus on des tidens qu'en y attachant des infirmités ; expiations offertes au vice, à la sottise et àTenvie. Les faiblesses d'un homme supérieur sont ces victimes noires, nigroë pecudes, que l'imtiquté sacrifiait aux dieux infernaux : et pourtant ils ne se laissent jamais désarmer ! La révolution de 1688 s'éleva de l'échafaud de Sidney dans la vapeur du sang de l'holocauste : aujourd'hui la rosée sanglante retombe, et l'Angleterre de 1688 s'éva. nouit.

The text on this page is estimated to be only 28.55% accurate

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 279 POÉSIES. DRYDEN, PRIOR. WALLER» BUCKINGHAM. ROSCOMMON. ROCHESTER. SHAFTESBURY, ETC. Il peut sembler paradoxal de dire que la poésie anglaise souffrit de l'invasion du goût français» au moment même où Dryden paraît sur la scène ; mais toute langue qui se dépouille de son originalité pour s'adonner à l'imitation, se gâte, même en se perfectionnant. A quelle distance Shakespeare et Milton, restés Anglais, ne laissent-ils pas Dryden derrière eux ! L'esprit de la révolution de 1649 avait été l'exaltation religieuse et l'austérité morale ; la restauration de 1660 fut l'indifférence et le libertinage. "Tu es le plus mauvais sujet d'un royaume," disait Charles II à Shaftesbury. — " Oui, Sire, rendait celui-ci: Votre Majesté n'est pas un « stérile Ces ^réactions sont inévitables: la corruption de la régence suivit la morosité de la fin du règne de Louis XIV. Au sortir de la Terreur, le dévergondage fut complet : les cadavres encore chauds et palpitants des pères, leur tête dans leurs bras ou à leurs pieds, regardaient danser leurs enfants. Dryden rendit la poésie anglaise correcte à la manière de toutes les langues civilisées où l'art est venu régulariser la nature. Pope caractérise le mérite de Dryden : Dryden taught to join The varying measure, the true reasounding One, The long and short, the march, the measure divine. (€ Dryden apprit à unir le mètre varié le vers plein

The text on this page is estimated to be only 29.28% accurate

ne («i 280 BSiAl d'harmonie, la longue et majestueuse p^{riode} ^{etr}nergie divine." Ce jugement fait sentir qu'on n'est plus au siècle libre de l'auteur de Macbeth, et qu'on est arrivé au siècle académique de Boileau. Dryden est lui-même le fondateur de la critique parmi ses compatriotes ; ses dialogues sur la poésie dramatique sont encore lus. Il travailla trente ans pour le théâtre sans atteindre à la vie de Shakspeare et au pathétique d'Otway. Dryden, qui d'ailleurs était un très grand génie» dit Voltaire, met dans la bouche de ses héros amoureux ou des hyperboles de rhétorique, ou des indécences, deux choses également opposées à la tendresse ' ^ Shirley, Davenant, Otway, Coogseve, Farⁱhar, Cibber, Steele, Colman, Foote, Rowe, Addison, Moore, Aaron Hill, Sheridan, Coleridge, etc., ofèrent la succession des poètes dramatiques anglais jusqu'à nos jours. Tobin, Jokanna Baillie, et quelques autres, ont essayé de ressusciter l'ancien style et l'ancienne forme du Ũiéktⁿ, L'homme chez Dryden était mis^{ble}; Prior, jeune oran^{te}, attaqua le vieux poète devenu catholique et resté fidèle à ses anciens maîtres. Le duc de Budàngham* aidé de ses amis, composa la jolie cornée ike Bêheartal (h Répétition) : l'auteur de JJon Sébastien et de l'ode ia Fête d'Alexandre était attaqué dans cette pièce. Bnckingham, se félicitait d'avoir nui h la réputation de Dryden. G*e8t denc un grand bonheur que d'atiiiger le génie et de lui ravir une part de sa gloire acquise au prix de tant de travaux, de dégoûts et de sacrifices î. Waller, Buckingham, Roscommon, Rochester, ShafibBS* bury et quelques autrespoèteslicenmedx et satiriques, .ne furent pas les premiers hommes deiettes de leur ^{pioque}* mais ils donnèrent le ton à la littérature et à la mode pendant le règne de Charles II. Le fils de Charles I fiit un de ces hommes légers, spirituels, insoucians, ^{oïstes}, sans attachement de cœur, sans conviction ^{esprit}* qui se placent assez souvent entre deux périodes hiatoriques pour finir l'une et commencer l'autre ; un de ces princes dont le règne sert de passage aux grands changemens d'institutions, de mœurs et d'idées, chez les peuples; un de ces

The text on this page is estimated to be only 22.36% accurate

BUR LA LITTÉRATURB ANGLAISE. 281 princes tout exprès créés pour remplir les espaces vides qui, dans l'ordre politique, disjoignent souvent la cause de Tetifet. Des exhumations et des exécutions ouvrirent un règne que des exécutions devaient clore. Vingt-deux années de débauche passèrent sous des fourches patibulaires ; dernières années de joie à la façon des Stuarts, et qui avaient l'air d'une. orgie funèbre. La liberté méconue sous Jacques I» ensanglantée sous Charles I, déshonorée sous Charles II, attaquée sous Jacques II,. avait pourtant été conservée dans les formes e^mstitudonneUes,' et .ces fonnes la .transmirent à la nation qui continua de féconder le sol natal après l'expulsion des Stuarts.. Ces princes ne piunsnt jamais pardonner au peuple anglais les maux qu'il leur avait faits.; le peuple ne put jamais publier que ces princes avaient essayé de lui ravir sea droKkf : il y avait de part et d'autie. trop 4^ ieaseutiçieBa et trop d'offenses. Tonte, confianoè réciproque étant détruite» on tse. regarda en silence pendant qu4ques années. Les générations qui avaient souffisit. ettsemble^ également fatiguées», consentirent à achever leurs jours ensemble! mais les gênâations nouvelles qui n'éprouvaient pas cette kaaitude» ne nounissnt plus d'inknitiés, n'avaient pas be« soin d'entrer dans ees cotaipromis du malheur; elles revendiquèrent le .fruit du sang et des lannea de leurs pères : il fallut dire adieu aux choses du passé. Les écrivakia .ci'desstts nammés araient tout ce qu'il fallait pour briller au bivouac d'^ooiâ halte de nuit entre le règne populaire de CcomweU et le jrègne des parlemens de GidUaume et de ses sudcessèurs. La servie chambre des eommunes n'existait phu que pour tuer les hommes de hberté qui naguère avaient faii sar puissance ; la monuchie, de. son côté, laissait mourir ses plus dévoués «erviteura. Le peuple et le rd semblaient s'abandonner mutuellement pour faire pkœ à ranstocratie : l'échafirad de.Charlss I lea à jamais.

se présente en première ligne, comme témoin à charge dans le procès d'ingratitude intenté à la mémoire de Charles II : Charles savait par cœur les vers d'Hudibras, don Quichotte politique. Cette satire pleine de verve contre les personnages de la révolution, charmait une cour où se montraient la débauche de Rochester et la grâce de Giammont : le ridicule était une espèce de vengeance à l'usage des courtisans. Lorsqu'on est placé à distance des fûts» qu'on n'a pas vécu au milieu des factions et des factieux, on n'est frappé que du côté grave et douloureux des événements ; il n'en est pas ainsi quand on a été soi-même acteur ou spectateur compromis dans des scènes sanglantes. Tacite, que la nature avait formé poète, eût peut-être crayonné la satire de Pétrone, s'il eût siégé au sénat de Néron ; il peignit la tyrannie de ce prince parce qu'il vécut après lui : Butler, doué d'un génie observateur, eût peut-être écrit l'histoire de Charles I s'il fût né sous la reine Anne ; il se contenta de rimer Hudibras, parce qu'il avait vu les personnages de la révolution de Cromwell ; il les avait vus toujours parlant d'indépendance, présenter leurs mains à toutes les chaînes, et après avoir immolé le père se courber sous le joug du fils. Cependant le sujet du poème de Butler, de ce poème auquel travailla le fils aîné du duc de Buckingham, n'est pas aussi heureux que celui de la satire Mewpée, On se pouvait railler de la ligue malgré ses horreurs ; les railleries dont elle était l'objet avaient des chances de durée, parce que la Ligue n'était pas une révolution : elle n'était qu'une sédition dont le genre humain ne tirait aucun profit. Les hommes de cette longue sédition, L'Hospital excepté, ne furent grands qu'individuellement ; ils ne jalonnèrent leur passage par aucune idée, aucun principe, aucune institution , politique utile à la société. La ligue assassina Henri III, plus dévot qu'elle, et combattit Henri IV, qui la vainquit "t l'acheta. Evanouie qu'elle fut, rien n'apparut derrière :

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 283 eUe n'eut pour écho que la Fronde> misérable brouillerie qui se perdit dans le plein pouvoir de Louis XIV. Mais les troubles de 164Q, en Angleterre, étaient d'une nature autrement grave ; on n'assistait pas au duel de quelques princes ambitieux ; la lutte existait entre le peuple et le roi> entre la république et la monarchie : le souverain fut jugé solennellement et mis à mort; le chef populaire qui le conduisait à l'échafaud et qui lui succéda n'était rien moins que CromweU : Un homme s'est rencontré. La dictature du peuple personnifiée dans un tribun, dura neuf années : en se retirant elle emporta la monarchie absolue, et déposa dans l'industrie anglaise le germe de sa puissance, l'acte de navigation» Le contre-coup de la révolution de 1649 produisit la révolution de 1688, résultat immense. ' Voilà pourquoi nous ne rions plus aux gaufferies d'Adibras, comme nous rions aux plaisanteries de la satire Menippée. Les conséquences des troubles du règne de Oiarke I se font encore sentir au monde \$ les abominations de la Saint-Barthélemy, énormités de la corruption d'Henri III et de l'ambition des Guise, n'ont laissé que l'effroi de la mémoire de ces abominations et de ces énormités. Un auteur qui essaierait de faire un poème burlesque sur la révolution de 1789, parviendrait41 à égayer la Terreur, ou à rapetisser Bonaparte ? Les parodies qui restent ne sont fournies que par des événements qui ne restent pas ; elles ressemblent à ' ces masques moulés sur le visage d'un mort tombé depuis en poussière, ou sur celui d'un satyre dont le buste ne se retrouve plus. On a dressé le catalogue des royalistes qui souffrirent pour la cause de Charles I ; il est long : Charles II l'augmenta. Waller, conspirateur poltron sous la république, poète adulateur de l'usurpation heureuse, obtenait tout de la légitimité restaurée, tandis que Butler mourait de faim^ Les couronnes ont leurs infirmités comme les bonnets rouges. * Une destinée fatale s'attache aux muses : Valeriano Bol-* zani a composé un traité de Litteraturum ittfecitate ; Israeli a publié the^CakmUttee ofauihore : ils sont loin d'avoir épuisé la matière. Dans la seule liste des poètes anglais que j'ai nommés» on trouve : .

The text on this page is estimated to be only 26.45% accurate

884 ESSAI Jacques, roi d'Ecosse, dix-huit ans prisonnier et ensuite assassiné ; Eivers, Surrey et Thomas More, portant leur tête à l'échafaud : Loyelace et Butler que la pauvreté dévora. Clarendon mourut à Rouen, exilé par Charles II. On condamna à être brûlé par la main du bourreau le Mémoire justificatif du vertueux magistrat, dont les écrits mêlés à ceux de Falkland avaient fait triompher la cause royale. Milton, demi-proscrit, descendit aveugle au tombeau. Dryden, vers la fin de ses jours, était obligé de vendre, morceau à morceau, son talent, pour vivre : " Je n'ai guère " lieu," disait-il, " de remercier mon étoile d'être né Aa* " glais ; c'est assez pour un siècle d'avoir négligé Cowley, et " vu Butler mourir de faim." Otway, depuis, s'étouffa en avalant trop vite le morceau de pain qu'on jeta à sa misère. Que n'a pas souffert Savage, composant au coin des rues, écrivant ses vers sur des morceaux de papier ramassés dans le ruisseau, expirant dans une prison, et laissant son cadavre à la pitié d'un geôlier, qui le fit enterrer à ses frais ? Chatterton, après avoir été plusieurs jours sans manger, s'empoisonna. Dans le cloître de la cathédrale de Worcester, on remarque une plaque sépulcrale; elle ne porte ni date, ni prière, ni symbole ; on y lit ce seul mot : Miserrimus. Cet inconnu, ce miserrimus sans nom, n'était-ce point le génie ? FIK DBS STUARTS. Jacques II, après la mort de son frère, voulut tenter en faveur de Pégase romaine ce que son père n'avait pu même exécuter pour l'isacopate : il se croyait le maître d'opérer un changement dans la religion de l'état, aussi facilement qu'Henri VIII ; mais le peuple anglais n'était plus le peuple de Tindor, et quand Jacques eût distribué à ses sujets tous les biens du clergé anglicain, il l'aurait pas fait un seul catholique. Son plus grand tort fut de jurer, en parvenant à la couronne, ce qu'il n'avait pas l'intention de tenir*.

The text on this page is estimated to be only 29.75% accurate

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. fi89 nir ; la foi gardée n'a paa toujours sauvé les empires ; la foi fuentie les a souvent perdus. Jacques» naturdlemeot cruel, trouva un bourreau : Jeffery avait commencé ses œuvres, vers. la fin du règne de Charles II, dans le procès où Russel et Sidney perdirent la vie. . Cet homme qui, à la suite de l'invasion de Mqb^ mouth, fit exécuter, dans Touest de TAngleterre, plus de deux cent cinquante personnes, ne manquait pas d'un certain esprit de justice : une vertu« qu'on n'aperçoit pas dans un homme de bien, se fait remarquer quand eBe est placée dan» un homme de malheur. . La Hodlande était depuis long^tèmps le foyer des lun tngues des divers partis anglais : les émissaires de ces par* tis s'y rassemblaient soos la protection de Marie, fille aînée de Jacques, femme du prince «d'Orange, homme qui n'inspire aucune admiration, et qui pourtant a fait des choses admirables. Souvent averti par Louis XIV, Jaeques ne voulait rien croire. La fiottede Guillaume mit à la voiles il aborda avec treize mille hommes à Broxhohne, dans Ibrx bay. A fon giand étonnement, il n'y trouva personne ; il attendit dix jours en vain. Que fit Jaeques pendant ces dis jours ? rien : il avait une armée de vingt mille hommes, qui se fût battue d'abord, et il ne prit aucune résolution. Sun« derland, son ministre^ le vendait; le prince Georges de Danemarck, son gendre, et Anne, sa fille favorite, l'aban* donnaient, de méike que sa fille Marie et son autre. gendre Guillaume. La sohtuds commençait à croître autour du monarque qui s'était isolé de l'opinion nationale. Jacques demanda des conseils au comte de Bedford, père de lord Russel, décapité sous le règne précédent à la poursuite de Jacques : " J'avais un fils, répondit le vieillard, qui aurait " pu vous secourir." Jacques s'enfuit ; il débarqua à Ambleteuse le 2 janvier 1680 ; hôte fatal, il enseigna l'exH aux foyers dont il embrassa l'autel. On a retrouvé les os de Jacques II à Saint Germain. Où sont les cendres de Louis XIV ? où sont ses fils ? Au surplus» qu'important toutes ces choses ? Lord Russel embrassant lady Russel pour la dernière fois^ lui

280 X88AI dit: "Cette chair que tous sentez encore, dans peu d'heures " sera glacée." Les générations que je viens d'indiquer, combien occupent-elles de place dans le monde et dans cette page ? A mon retour en FVance en 1800, une nuit, je voyageais en diligence ; la voiture fit un léger tressant que nous sentîmes à peine ; elle avait rencontré un paysan ivre couché en tavers dans le chemin : nous avons passé sur une vie, et la roue s'^était à peine élevée de terre de quelques lignes. Les Francs, nos pères, égorgèrent à Metz les Romains surpris au milieu d'im fête ; nos soldats ont valsé, il n'y a pas encore vingt-cinq ans, au monastère d'Aloobaça avec le squelette d'Inès de Castro: malheurs et plaisirs, crimes et folies, quatorze siècles vous séparent, et vous êtes aussi complètement passés les uns que les autres ! L'Eternité commencée tout à l'heure, est aussi ancienne, que l'Eternité datée de la première mort, du meurtre d'Abcd. Néanmoins les hommes, durant leur apparition éphémère sur ce globe, se persuadent qu'ils laissent d'eux quelque trace: sans doute ! Chaque mouche a son ombre. Les quatre Stuarts passèrent dans l'espace de quatrevingt-quatre ans; les six derniers Bourbons ayant porté, ou ayant droit de porter la couronne, à compter de la mort de Louis XV, ont disparu dans la période de cinquantequatre années. Dans l'un et dans l'autre royaume, un roi a péri sur l'échafaud, deux restaurations ont eu lieu, et ont été suivies du bannissement des souverains Intimes: et pourtant il est vrai que, loin d'être au bout des révolutions, l'Europe,, ou plutôt le monde, ne fait que les commencer.

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 257 CINQUIÈME
PARTIE, LITTÉRATURE sous LA MAISON B'HANOVRS.
ACHEVEMENT ET PERFECTIONNEMENT DE LA LANGUE
ANGLAISE. MORT DES LANGUES. En quittant les Stoarts, nous entrâmes
dans le repos des cent quarante années qui suivit la chute de ces princes» et
laissa aux muses le temps d'épurer leur langage à Tabri de la liberté. Au
commencement de cet essai, j'ai parlé de l'état de la langue anglaise; on
a pu en remarquer les changemens successifs dans notre course rapide à
travers les siècles. Maintenant que j'approche de la fin de mon travail,
voyons à quel degré de perfection cette langue était parvenue, et comment,
après avoir été l'idiome des conteurs, des fableurs, des harpeurs, elle devint
l'idiome des Pope» des Addison, des Swift, des Gray, des Fielding, des
Walter Scott et des Byron. La vieille langue anglaise me paraît avoir eu plus
de douceur que la langue anglaise moderne : le M y termine une foule de
mots et la troisième personne des verbes au singulier du présent de
l'indicatif. Le th, emprunté de l'Orient» n«

The text on this page is estimated to be only 29.85% accurate

\$88 SfSAI fut prononce (sinon introdt dans l'alphabet grec avec le X ehi, le K Icappa, l'O oméga) que vers le commencement de la guerre du Péloponèse, à l'époque où Alcibiade rendait Athènes folle comme une femme, par la difficulté gracieuse avec laquelle il exprimait quelques lettres. Le th était une lettre composée que la molle Ionie semblait fournir en aide à l'élégant élève de Périclès. Le grec moderne a retenu le e, thêta. Le th de l'ancien anglais, à la fin du mot, ne pouvait être que le th doux, comme il se prononce dans moût h, aooih, teeth, et non le th rude du commencement du mot» comme dans thundfir, throhbing, thousand. La lettre se redoublait souvent dans l'ancien anglais. L'c qui abonde et qui dispute la fin des mots au th, était l'e muet retenu du français ; il contribua à émousser le son trop aigu. La preuve que ces lettres n'étaient point étymologiques, mais euphoniques, c'est que l'orthographe variait de comté en comté, et presque de village en village, selon l'oreille, écho de l'accent. Les mots mêmes variaient dans un rayon de quelques lieues : un marchand, embarqué sur la Tamise, descendit à terre, et demanda des œufs egg» à une paysanne; elle répondit qu'elle n'entendait pas le français. Le compagnon de ce marchand requit à son tour des œufs ; la bonne femme répliqua qu'elle le comprenait bien: thênue the good wyf-mgd- thut shee underetode himweU, Ainsi, à une soixantaine de milles de la ville où Johnson composa son dictionnaire, des œufs s'appelaient des ceyren. A mesure que l'anglais echangeait de prononciation et de forme, et qu'il perdait de sa sobriété» il s'enrichit des tributs du temps. Le génie d'une langue se compose de la religion, des institutions politiques, du caractère des mœurs et des usages d'un peuple» Si ce peuple étend au loin sa domination, il reçoit un accroissement d'idées et de sentimens des pays avec lesquels il entre en contact. Et voyez d'abord tout ce que peut recueillir une langue de la durée et de la variété des lois. Il était de principe en Angleterre qu'une loi n'est jamais «bolie: de cette sorte, l'histoire passée demeurait présente au milieu des événements nouveaux» comme une aïeule ink

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 289 morteUe au milieu de
 ses innombrables ei^ans et petitsenfants. Au commencement de ce siècle, on
 Anglais jeta le gant en pleine audience, et demanda le combat judiciaire
 contre son antagoniste. Le droit coutumier anglais {ctmmon law) rég^t
 l'Angleterre en général. Dans rile de Man, on suit le» étabUssemen» des
 anciens rois de cet état. A Jersey et à Guemsey, les statuts de Rollon sont en
 vigueur. Les procès des Indous et des Mogols sont jugés en appel à la cour
 du banc du roi à Londres, et se décident d'après les articles des Puranas et
 de TALcoran. Dans les îles Ioniennes, le code de Justinien se mêle aux
 décisions de la cour de l'amirauté. Au Canada les ordonnances des rois de
 France fleurissent, comme au temps de saint Louis. Dans l'île de France le
 Code Napoléon règne, le droit castillan et aragonais dans les colonies
 anglo-espagnoles, la loi hollandaise au Cap de Bonne-Espérance. La
 politique, l'industrie, le commerce, ont mêlé les mots particuliers de leurs
 dictionnaires à ceux du dictionnaire général. La tribune fournit au trésor
 commun les discours de Straiford, de Vanes,. de Bolingbroke» de Walpole,
 de» deux Pitt, de Burke, de Fox, de Sheridan, de Canoing, de Brougbam.
 L'économie sociale, les recherches' d'Adam Smith, de Malthus, de
 Thomton, de Ricardo, de Macculloch, aug>mentent le vocabulaire . Le
 service des possessions anglaises dans les quatre parties de la terre, a
 naturellement multiplié les voya-geUrs: quelle nouvelle source
 d'importation d'idées et d'images ! Cent et un négocians de Londres, en
 1600, réunissent une somme de 8tK),000 fr., et voilà les Bacchus et les
 Alexandre qui deviennent les maîtres et les conquérans de l'Inde. Les
 Anglais eurent des grammaires et des dictionnaires^ samaritains, arabes,
 syriaques, presque avant d'avoir de» dictionnaires grecs et latins : ils
 préludaient de la sorte à 19

290 ESSAI réétude des langues mortes et vivantes de l'Asie ; ils obéissent à l'instinct de leur génie qui les portait à la pompe des images et à l'indépendance des règles. Wilkins, Colbrooke, Cary, Masden, Morrison, Lockert, Gladwin Lumsden, Giichrist, Hadley, William Jones, se sont occupés du sanscrit, du bengali vulgaire, de la langue malaise, du persan, du chinois, et de la langue commune de l'Indostan. Ainsi, avec des lois qui ne meurent point, des colonies placées aux quatre vents du ciel, la langue anglaise embrasse le temps et l'espace. Nous possédions autrefois d'immenses contrées outre-mer : elles offraient un asile à l'excédant de notre population, un marché à notre commerce, une carrière à nos sciences, un aliment à notre marine : aujourd'hui nous sommes contraints d'ensevelir nos convicts dans des prisons infectes, faute d'un coin sur le globe pour y déposer ces malheureux ; nous sommes exclus du nouvel univers où le genre humain recommence. Les langues anglaise, portugaise, espagnole, servent en Afrique, en Asie, dans l'Océanie, dans les îles de la mer du Sud, sur le continent des deux Amériques, à l'interprétation de la pensée de plusieurs millions d'hommes, et nous, déshérités des conquêtes de notre génie, à peine entendons-nous parler dans quelque bourgade de la Louisiane et du Texas, sous une domination étrangère, la langue de Colbert et de Louis XIV : elle y reste comme un témoin des revers de notre fortune et des fautes de notre politique. Mais si la langue de Milton et de Shakespeare tire des avantages réels de cette diffusion de puissance, elle en reçoit aussi des atteintes. Lorsqu'elle se resserrait dans son champ natif, elle était plus individuelle, plus originale, plus énergique : elle se charge, aux Hues du Grange et du fleuve Saint-Laurent, au Cap de Bonne-Espérance, au Port Jackson dans l'Océanie, à l'île de Malte dans la Méditerranée, à l'île de la Trinité dans le golfe du Mexique, de locutions qui la dénaturent. Pickering a fait un traité des mots en usage aux États-Unis : on y peut voir avec quelle rapidité une langue s'altère sous un ciel étranger, par la nécessité où elle est de fournir des expressions à * Il y a un autre Carey, poète et naturaliste, auquel les Anglais attribuent mal à propos, Tair du God save the king.

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 291 une culture nouvelle, à une industrie, à des arts du sol, à des habitudes nées du climat, à des lois, à des mœurs qui constituent une autre société. Si un pareil travsd l pouvait intéresser, je suivrais ici l'histoire des mots anglais ; je montrerais chez quels auteurs Us ont pris naissance, comment ils se sont perdus ou comment ils ont changé d'acception en s'éloignant de leur sens primitif; je parlerais des mots composés, des mots négatifs, opposés aux mots positifs qui manquent trop à notre langue, des mots à la fois substantifs et verbes : silence, par exemple, signifie à la fois " silence," ou "faire faire silence," *' to silence, silencer,'* Mais de telles recherches extrêmement curieuses si elles avaient notre langue pour objet (comme on peut le voir dans le savant tableau de M. Chasles)*, seraient, à propos d'une langue étrangère, fatigantes ou inintelligibles au lecteur français. Les Langues ne suivent le mouvement de la civilisation qu'avant l'époque où leur perfectionnement s'achève : une fois arrivées là, elles s'arrêtent quelque temps, puis elles descendent et se détériorent. Il est à craindre que les talents supérieurs n'aient à l'avenir pour faire entendre leurs harmonies, qu'un instrument discord ou fêlé. Une langue peut, il est vrai, acquérir des expressions nouvelles à mesure que les lumières s'accroissent, mais elle ne saurait changer sa syntaxe, qu'en changeant son génie. Uft Barbarisme heureux reste dans une Langue sans la défigurer ; des Solécismes ne s'y établissent jamais sans la détruire. Nous aurons des Tertullien, des Stace, des Silius Italiens, des Claudien : aurons-nous désormais des Bossuet, des Corneille, des Racine, des Voltaire l Dans une Langue jeune, les auteurs ont des expressions et des images qui charment comme le premier rayon du matin ; dans une Langue formée, ils* brillent par des beautés de toutes les sortes ; dans une langue lieilhe, les naïvetés du style ne sont plus que des réminiscences, les sublimités de la pensée que le produit d'un arrangement de mots péniblement cherchés, contrastés avec effort. * Tableau de la marche et des progrès de la langue et de la lUtératurê française, etc. 19*

292 B88AI EFFET DE LA CRITIQUE SUR LES LANGUES. CRITIQUE EN FRANCE: NOS VANITES. MORT DES LANGUES» La critique, d'abord si utile, est devenue à Londres, par son abondance et sa diversité, une autre source d'altération dans les monumens de la Langue anglaise, en rendant les idées perplexes sur les expressions, les tours, les mots qu'on doit rejeter, ou dont il est bon de se servir. Comment un auteur pourrait-il reconnaître la vérité au milieu de ces jugemens divers, prononcés sur le même ouvrage par le MonthUf Revieto, le Critical Beview, le Quarterly Reniew, VEdinburgh Remeu}, le British Rmiew, VEcleetic Review, le Retrogpectiee Review, le Foreign Review, le Foreign Quarterly Review, par la Literary Gazette, par le Londtm Muséum, par le Monthly Cetuor, par le Getttleman's Magazine, le Monthly Magazine, le j^^ Monthly Magazine, VEdinburgh Magazine, le Literary Magazine, le London Magazine, le Blackwood'ê Magazine, le Brighton Magazine, par V Animal RegUter, par le Clasncal Journal, le Quarterly Journal, VEdinburgh Phiiiosophieal Journal, par le Montkiy Repertory. Il serait aisé d'ajouter cent autres noms à cette fastidieuse liste, à laquelle on pourrait joindre encore les articles littéraires des journaux quotidiens. En France, nous sommes moins riches, et nos jugemens actuels sont moins sévères. Il est possible que la Littérature paraisse une occupation puérile à l'âge politique et positif qui commence parmi nous: si tel est le Mt, on conçoit qu'on n'est guère tenté de se créer une multitude d'ennemis, pour la satisfaction de maintenir les vrais principes de l'art et du goût, dans une carrière où il n'y aurait plus ni gloire, ni honneurs à recueillir. Un critique a osé dans ces dernières années exercer la censure rigoureuse : quels cris n'a-t-il pas excités ! Qu'auraient donc dit les auteurs d'aujourd'hui, si on les avait traités comme on nous traitait autrefois ? Me serait-Q permis de me citer pour exemple ? J'ai eu contre moi une foule d'hommes de mérite : lorsque Atala parut^ l'armée classique^

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 293 M. Tabbé Morellet à sa tête, fondit sur ma FLoridienne. Le Génie du christianisme souleva le monde voltairien : il me fallut recevoir les admonitions des membres les plus distingués de l'Académie française. M. Ginguené» examinant mon ouvrage deux mois après sa publication, craint que la critique n'arrive trop tard, le Génie du Christianisme étant déjà oublié. Le très spirituel M. Hoffmann écrasa les Martyrs dans cinq ou six articles du Journal de T'Empire enlevé edors à ses propriétaires, et lequel journal annonçait ainsi ma fin prochaine dans le vaste cercle tracé par Tépée de Napoléon. Que faisons-nous, nous pauvres Prétendants à la renommée ? Pensions-nous que le monde était ébranlé sur sa base ? Avions-nous recours au charbon ou au pistolet pour nous débarrasser de nous-mêmes ou du censeur ? Pleins de notre mérite nous obstinions-nous fièrement dans nos défauts, déterminés à dompter le siècle, à le faire passer sous les fourches caudines de nos sottises ? Hélas ! non, plus humbles, parce que nous ne possédions pas les talens sans pareils qui courent les rues maintenant, nous cherchions d'abord à nous justifier, ensuite à nous corriger. Si nous avions été attaqués d'une manière trop injuste^ les larmes des Muses lavaient et guérissaient nos blessures : enfin nous étions persuadés que la critique n'a jamais tué ce qui doit vivre, et que l'éloge surtout n'a jamais fait vivre ce qui doit mourir. N'attendez pas à cette heure une si modeste et si sotte condescendance des écrivains. Les vanités se sont exaltées jusqu'au délire : l'orgueil est la maladie du temps : on ne rougit plus de se reconnaître et d'avouer tous les dons que nous a prodigués la libérale nature. Ecoutez-nous parler de nous-mêmes : nous avons la bonté de faire tous les frais des éloges qu'on s'appêtait à nous donner ; nous éclairons charitablement le lecteur sur nos mérites ; nous lui apprenons à sentir nos beautés ; nous soulageons son enthousiasme ; nous cherchons son admiration au fond de son cœur ; Nous même éprouvons la peine de la décrocher lui-même. Tous, un à un, nous nous croyons en conscience et avec candeur rhonneur de notre siècle, l'homme qui a ouvert

294^ S8SAI une nouvelle carrière, l'homme qui a fait disparaître le passé, l'homme devant qui toutes les réputations se sont évanouies, l'homme qui restera et restera seul, l'homme de la postérité, l'homme de la rénovation des choses, l'homme de l'avenir. Heureux le jour qui nous a vus naître ! Heureuse la société qui nous a portés dans ses entrailles ! Il arrive qu'au milieu de notre superbe, les bonnes gens courent le risque d'être étouffés : ils sont presque obligés de s'armer eux-mêmes de vanité pour se défendre de celle du passant, comme on fume dans un estaminet pour repousser la fumée de la pipe du voisin. Cependant il faut dire, afin d'être juste, que si la critique de détail a perdu sa puissance par le manque de règles reconnues, par la révolte de Parnasse propre endurci, la critique historique et générale a fait des progrès considérables : je ne sache pas qu'à aucune époque on ait jamais rencontré dans un même pays une réunion d'hommes aussi savants» aussi distingués que ceux qui honorent aujourd'hui, en France, les chaires publiques. Que deviendra la Langue anglaise ? Ce que deviennent toutes les Langues. Vers l'an 1400 un poète prussien, au banquet du Grand-Maître de l'Ordre Teutonique, chanta en vieux prussien, les faits héroïques des anciens guerriers du pays : personne ne le comprit, et on lui donna à titre de récompense, cent noix vides. Aujourd'hui le Bas-Breton^ le Basque, le Gallique, meurent de cabane en cabane, à mesure que meurent les chevriers et les laboureurs. Dans la province anglaise de Comouailles la langue des indigènes s'éteignait vers l'an 1676 : un pêcheur disait à des voyageurs : " Je ne connais guère que quatre ou cinq personnes qui " parlent breton, et ce sont de vieilles gens comme moi, " de soixante à quatre-vingt^ ans." Des peuplades de l'Orénoque n'existent plus ; il n'est resté de leur dialecte qu'une douzaine de mots prononcés dans la cime des arbres, par des perroquets redevenus libres : la grive d'Agrippine gazouillait des mots grecs sur les balustrades des palais Latins. T^l sera tôt ou tard le sort de nos jargons modernes : quelque sansonnet de Neufville sifflera sur un Pommier des vers de Shakspeare, inintelligibles au passant ; quelque corbeau envolé de la cage

8UR LA LITTÉAAtUftB ANGLAISE. 295 du dernier curé
 franco-gaulois, du haut de la tour en ruines d'une cathédrale abandonnée,
 dira à des peuples étrangers, nos successeurs: *' Agréez les accents d'une "
 voix qui vous fut connue ; vous mettrez fin à tous ces •' discours." Soyez
 donc Shakspeare ou Bossuet, pour qu'en dernier résultat yotre chef-d'œuvre
 survive, dans la mémoire d'un oiseau, à votre langage et à votre souvenir
 chez les hommes. qu'il n't aura plus DK RENOMMEBS LITTERAIRES
 UNIVERSELLES, ET POURQUOI. La multiplicité et la diversité des
 langues modernes doivent faire cette triste question aux hommes
 tourmentés de la soif de vivre: Peut-il y avoir maintenant dans les lettres,
 des réputations universelles, comme celles qui nous sont venues de
 l'antiquité ? Dans l'ancien monde civilisé deux langues dominaient, deux
 peuples jugeaient seuls et en dernier ressort, les monumens de leur g^hénie.
 Victorieuse des Grecs, Rome eut pour les travaux de l'intelligence des
 vaincus le même respect qu'avaient Alexandre et Athènes. La gloire
 d'Homère et Virgile nous fut religieusement transmise par les moines, les
 prêtres et les clercs, instituteurs des Barbares dans les écoles
 ecclésiastiques, les monastères, les séminaires et les universités. Une
 admiration héréditaire descendit de race en race jusqu'à nous, en vertu des
 leçons d'un professorat dont la chaire, ouverte depuis quatorze siècles,
 confirme sans cesse le même arrêt Il n'en est plus ainsi dans le monde
 moderne civilisé : cinq Langues y fleurissent ; chacune de ces cinq Langues
 a des chefs-d'œuvre qui ne sont pas reconnus tels dans les pays où se parlent
 les quatre autres Langues : il ne s'en faut pas étonner. Nul» dans une
 littérature vivante, n'est juge compétent

296 988AI que des oaynges écrits dans sa propre Langue. En Tain vous croyez posséder à fond un idiome étranger : le lait de la nourrice vous manque, ainsi que les premières paroles qu'elle vous apprit à son sein et daïs vos langes : certains accens ne sont que de la patrie. Les Anglais et les Allemands ont de nos gens de lettres des notions les plus baroques ; ik adorent ce que nous méprisons ; ils méprisent ce que nous adorons: ils n'entendent ni Racine, ni La Fontaine, ni même complètement Molière. C'est à rire de savoir quels sont nos grands écrivains à Londres, à Vienne, à Berlin, à Pétersbourg, à Munich, à Leipsick, à Goettingue, à Cologne, de savoir ce qu'on lit avec fureur, et ce qu'on n'y lit pas. Je viens d'énoncer mon opinion sur une foule d'auteurs anglais : il est fort possible que je me sois trompé, que j'aie admiré et blâmé tout de travers, que mes arrêts paraissent impertinens et grotesques de l'autre côté de la Manche. Quand le mérite d'un auteur consiste spécialement dans la diction, im étranger ne comprendra jamais bien ce mérite. Plus le- talent est intime, individuel, national, plus ses mystères échappent à l'eqirit qui n'est pas, pour ainsi dire, compatriote de ce talent. Nous admirons sur parole les Grecs et les Romains s notre admiration nous vient de tradition, et les Grecs et les Romains ne sont pas là pour se moquer de nos jugemens de Barbares. Qui de nous se fait une idée de l'harmonie de la prose de Démosthènes et de Cicéron, de la cadence des vers d'Alcée et d'Horace, telles qu'elles étaient saisies par ime oreille grecque et latine ? On soutient que les beautés réelles sont de tous les temps, de tous les pays : oui, les beautés de sentiment et de pensée ; non, les beautés de style. Le style n'est pas, comme la pensée, cosmopolite ; il a une terre natale, un ciel, un soleil à lui. Les peuples du Nord, écrivant toutes les Langues, n'ont dans ces Langues aucim style. Les vocabulsôres variés qui encombre la mémoire rendent les perceptions confuses : quand l'idée vous apparaît, vous ne savez de quel voile l'envelopper, de quel idiome vous servir pour la mieux rendre. Si vous n'aviez connu que votre Langue et les glossaires grecs et latins de sa source, cette idée se serait

ISUR LA LITTÉRATURB AX6LAI8V. 297 présentée revêtue de sa forme naturelle : votre cerveau ne rayant pas pensé à la fois dans différentes Langues, elle n'eût point été Tavorton multiple, le produit indigeste de conceptions synchrones ; elle aurait eu ce caractère d'Unité, de Simplicité, ce type de Paternité et de Race, sans lesquels les œuvres de l'intelligence restent des masses nébuleuses, ressemblant à tout et à rien. Le moyen d'être un méchant auteur, c'est de siffler à l'écho de la mémoire, comme à un perroquet, plusieurs dialectes: un esprit polyglotte ne charme guère que les sourds-muets. Il est très bon, très utile d'apprendre, d'étudier, de lire les langues vivantes quand on se consacre aux lettres, assez dangereuse de les parler et surtout très dangereux de les écrire. Ainsi, plus ne s'élèveront de ces colosses de gloire, dont les nations et les siècles reconnaissent également la grandeur. Il faut donc entendre dans un sens limité, à l'égard des Modernes, ce que j'ai dit plus haut de ces Génies[^] mères, qui semblent avoir enfanté et allaité tous Uê autre» : cela reste vrai quant BMfait. non quant à la renommée univer-r selle. A Vienne, à Pétersbourg, à Berlin, à Londres, à Lisbonne, à Madrid, à Rome, à Paris, on n'aura jamab d'un poè;e allemand, anglais, portugais, espagnol, italien, français, l'idée une et semblable que l'on s'y forme de Virgile et d'Homère. Nous autres grands hommes, nous comptons remplir le monde de notre renommée, mais, quoi que nous fassions, elle ne franchira guère la limite où notre langue expire. Les temps de dominations suprêmes ne serait-il point passé? Toutes les aristocraties ne seraient-elles pas finies? Les efforts infructueux que l'on a tentés dernièrement pour découvrir de nouvelles formes, pour trouver un nouveau nombre, une nouvelle césure, pour raviver la couleur, rajeunir le tour, le mot, l'idée, pour envieillir la phrase, pour revenir au naïf et au popu-< laire, ne semblent-ils pas prouver que le cercle est parcouru ? Au lieu d'avancer on a rétrogradé ; on ne s'est pas aperçu qu'on retournait au balbutiement de la langue, aux contes des nourrices, à l'enfance de l'art. Soutenir qu'il n'y pas d'art, qu'il n'y a point d'idéal ; qu'il ne faut pas choisir, qu'il faut tout peindre ; que le laid est aussi beau que le beau ; c'est tout simplement im jeu d'esprit dans

298 ESSAI ceux-ci, une dépravation du goût dans ceux-là, un sophisme de la paresse dans les uns, de l'impuissance dans les autres. AUTRK8 CAUBBS QUI TBNDSENT A DBTRUIRB LB8 RBN0MMEB8 UNIVBK8BLLK8. Enfin, outre cette division des Langues qui s'oppose chez les Modernes aux renommées universelles, une autre cause travaille à détruire les réputations : la herté, l'esprit de nivellement et d'incrédulité, la haine des supériorités, l'anarchie des idées, la démocratie enfin est entrée dans la littérature, ûnsi que dans le reste de la société. Or ces choses favorisant la passion de l'amour-propre et le sentiment d'envie, agissent dans la sphère des lettres avec une vivacité redoublée. On ne reconnaît plus de maîtres et d'autorités ; on n'admet plus de règles ; on n'accepte plus d'opinions faites: le libre examen est reçu au Parnasse^ ainsi qu'en politique et en religion, comme conséquence du progrès du siècle. Chacun juge et se croit le droit de juger, d'après ses lumières, son goût, son système, sa haine ou son amour. De là, ime foule d'Immortels, cantonnés dans leur rue, renfermés dans le cercle de leur école et de leurs amis, et qui sont inconnus on siffles dans l'arrondissement voisin. La vérité avait jadis de la peine à percer, elle manquait de véhicule ; la presse quotidienne et libre n'existait pas ; les gens de lettres formsdent un monde à part ; ils s'occupaient les uns des autres presque à l'insu du public. A présent que des journaux dénigrans ou admiratifs sonnent la charge ou la victoire, il faudrait avoir bien du guignon pour ignorer de son vivant ce que Ton vaut. Avec ces sentences contradictoires, si notre gloire commence plus tôt^ elle finit plus vite : le matin un aigle, le soir un butor. Telle est la nature humaine, particulièrement en France : si nous possédons quelques talens, nous nous empressons

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 29^D de 168 déprécier.

Après les avoir élevés au piDnacle, mm» les roulons dans la boue ; puis nous y revenons, puis nous les méprisons de nouveau. Qui n'a vu vingt fois, depuis quelques années, les opinions varier sur le même homme ? Y a-t-il donc quelque chose de certain et de vrai sur la terre à présent ? On ne sait que croire : on hésite en tout^ on doute de tout; les convictions les plus vives sont éteintes au bout de la journée. Nous ne pouvons souffrir de réputations ; il semble qu'on nous vole ce qu'on admire : nos vanités prennent ombrage du moindre succès, et s'il àare un peu, elles sont au supy^ce. On n'est pas trop fâché, à part soi, qu'un homme de mérite vienne à mourir : c'est im rival de moins ; son bruit importun empêchait d'entendre cdui des sots, et le concert croassant des médiocrités. On se hâte d'empaqueter le célèbre défunt dans trois ou quatre articles de journal; puis on cesse d'en parler: on n'ouvre plus ses ouvrages t on plombe sa renommée dans ses livres, comme on scelle son cadavre dans son cercueil, expédiant le tout à l'éternité par l'entremise du temps et de la^mort. Aujourd'hui tout vieillit dans quelques heures : une réputation se flétrit, un ouvrage passe en un moment. La poésie a le sort- de la musique ; sa voix, fraîche à l'aube, est cassée au coucher du soleil. Chacun écrit ; personne ne lit sérieusement. Un nom prononcé trois fois importune. Où sont ces illustres qm, en se réveillant un matin, il y a quelques années, déclarèrent que rien n'avait existé avant eux, qu'ils avaient découvert des^eieux et im monde ignorés, qu'ils étaient décidés à rendre pitoyables par leur génie, les prétendus chefs-d'œuvre jusqu'alors si bêtement admirés? Ceux qui s'appelaient lajmtnêM» en 1830, où sont-ils ? Voici venir des Grands hommes de 1835, qui regardent ces Vieux de 1830 comme des gens de mérite, dans leur temps, mais aujourd'hui usés, passés, dépassés. Les magots arriveront bientôt dans les bras de leur nourrice : ils riront des octogénaires de seize ans, de ces dix mille poètes, de ces cinquante mâle prosateurs,- lesquels se couvrent maintenant de gloire et de mélaieolie dui les coins et recoins de la France. Si par hasard on ne s'aperçoit pas que ces écrivains existent^ ils se tuent pour attirer l'at

300 B88AI tention publique Autre chimère 1 on n'entend pas même leur dernier soupir. Qui cause ce dâire et ces ravages ? L'absence du contrepoids des folies humaines, la Reli^on. A l'époque où nous vivons, chaque lustre vaut un siècle; la société meurt et se renouvelle tous les dix ans. Adieu donc toute gloire longue, universeUenunt reconnue. Qui écrit dans l'espoir d'un nom, sacrifie sa vie à la plus sotte comme à la plus vaine des chimères. Bonaparte sera la dernière existence is(dée de ce monde ancien qui s'évanouit : rien ne s'élèvera plus dans les sociétés nivelées, et la grandeur de l'Individu sera dés

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 301 natre l'espoir d'une
pérennité glorieuse, que quelques écri ▼ ains, hommes et femmes, peuvent
justement nourrir aujourd'hui : qu'ils aillent donc à l'avenir univerael, j'en
serai charmé. Resté en route, je ne me plaindrai pas, surtout je ne regretterai
rien : SI post ftU venit gloila, non propoo. MARIE* GUILLAUME. LA
REINE ANNE. ECOLE CLASSIQUE* L'invasion du goût français,
oHumencée au règne de Charles II» s'acheva sous Guillaume et la reine
Anne. La grande Aristocratie qui s'ékvait, prit du caractère noble et
imposant de la grande Monarchie, sa voisine et sa rivale. La littérature
anglaise, jusqu'alors presque inconnue à la France, passa le détroit. Addison
vit Boileau en 1701, et lui présenta un exemplaire de ses poésies latines.
Voltaire, obligé de se réfugier en Angleterre au sujet de sa querelle avec le
chevalier de Rohan>Chabot, dédia la Hen" riade à la reine Anne, et se gâta
l'esprit par les idées philosophiques de Collins, de Chubb, de Tindal, de
Wolsston, de Tolland, de BoËngbroke. Il nous fit connaître Shakspeare,
Milton, Dryden, Shaftesbury, Swift, et les présenta à la France conune des
hommes d'une nouvelle espèce, découverts par lui dans un nouveau monde.
Rft> cine le fils traduisit le Paradis perdu, et RoUin parla de ce poème dans
son Traité des études. Guillaume III étant parvenu à la couronne
britannique, les écrivains de Londres et de Paris s'engagèrent dans la
querelle des princes et des guerriers : Boileau dit le passage dm Rhin ; Prior
répond que le régent du Parnasse occupe les neuf Muses à chanter que
Louis n'a pas passé le Rhin ; ce qui était vrai. Philips traduisait le Pompée
de Corneille, et Roscommon en écrivût le prologue ; Addison célébrait

302 ESSAI les victoires de Marlborough, et rendait hommage à Athalie ; Pope publiait son Ensaï «ur la critique dont Y Art poétique est le modèle : il donne à peu près les mêmes règles qu'Horace et Boileaa, mais tout à coup, se souvenant de sa dignité, il déclare fièrement que " les braves Bretons " méprisent les lois étrangères :" " But we, brave Britoru, ** foreign law⁸ despi^d.*' Foam traduisit l'Art poétique du poète français : Dryden en revit le texte, et remplaça seulement les noms des auteurs français par des noms d'auteurs anglais : il rend le hdtez^vous lentement par gentlif make haste, La Boucle de cheveux enlevée fut inspirée» par Lutrin, et la Dunciade imitée des Satires de Tami de Racine. Butler a traduit une de ces satires. Le siècle littéraire de la reine Anne est un dernier reflet du siècle de Louis XIV. Et comme si le grand roi avait eu pour destinée de rencontrer toujours Guillaume et de fEÛre des conquêtes, ne pouvant envahir l'Angleterre avec des gens d'armes, il y pénétra avec des gens de lettres : le génie d'Albion, qui ne céda pas à nos soldats, céda à lies poètes. PRESSE PERIODIQUE. ADDI80N. POPE. SWIFT. STEELE. Une autre révolution, dont les conséquences ont été et sont encore incalculables, s'opéra: la presse périodique, à la fois politique et littéraire, fut fondée aux bords de la Tamise. Steele composa dans l'intérêt des whigs, le 7b/ier, Spectator, le Mentor, V Engliêftman, le Lover, le Reader, le Tbwn-Talk, le Chit.Chat, le Plebeian; il combattait VEmminer, écrit par Swift dans Tesprit tory. Addison, Congreve, Walsh, Arbuthnot, Gay, Pope, King, se rangeaient selon leur opinion sous les étendarts de Swift et de l^eele Jonathan Swift, né en Irlande le 30 novembre 1667, est fort mal à propos appelé par Voltaire le Rabekôa de l'An

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 303

gle terre. Voltaire n'est sensible qu'aux impiétés de Rabelais et à sa plaisanterie, quand elle est bonne; mais la profonde satire de la société et de l'homme, la Haute philosophie, le grand style du curé de Meudon, lui échappaient, comme il ne voyait que le petit côté du christianisme, et ne se doutait pas de la révolution intellectuelle et morale, accomplie dans l'humanité par l'Evangile. Le Tonneau, où le Pape, Luther et Calvin, sont attaqués ; Gulliver, où les institutions sociales sont stigmatisées, n'ont que de pâles copies du Gargantua, Les siècles où vécurent les deux auteurs mettent d'ailleurs entre eux une immense différence : Rabelais commença sa langue; Swift acheva la sienne. Il n'est pas certain d'ailleurs que le Tonneau soit de Swift ou qu'il l'ait fait seul. Swift s'amusa à fabriquer des vers de vingt, trente et soixante syllabes. L'historien Velly a traduit la Satire sur la paix d'Utrecht intitulée : John Bull. Guillaume III, qui fit tant de choses, instruisit Swift dans l'art de cultiver les asperges à la manière hollandaise. Jonathan aima Stella, l'emmena dans son doyenné de Saint-Patrick, et au bout de seize ans, quand il fut au bout de son amour, il l'épousa. Esther van Homrigh se prit d'une passion pour Swift, bien qu'il fût vieux, laid et dégoûtant : lorsqu'elle sut qu'il était sérieusement marié avec Stella dont elle ne se souciait guère, elle mourut. Stella suivit de près Esther. Le vilain homme qui tua ces deux belles jeunes femmes, n'a pu, à l'exemple des grands poètes, leur donner une seconde vie. Steele, compatriote de Swift, devint son rival en politique. Parvenu à la chambre des communes, il en fut expulsé comme auteur de libelles séditieux. A l'occasion de la création des douze pairs, sous l'administration d'Oxford et de Bolingbroke, il écrivit une lettre mordante à sir Miles Wharton sur les Pairs de circonstance. La liaison de Steele avec le grand corrupteur Walpole ne l'enrichit pas ; faisant trêve à ses pamphlets, il commença la littérature industrielle et inventa une machine pour transporter du saumon frais à Londres. On a su gré à Steele d'avoir purgé le théâtre des obscénités dont avaient infecté les écrivains de Charles II :

304 B88AI le xñërite étaient d'autant plus grand dans l'auteur des Conscious Lovers, qu'il avait des mœurs très peu régulières. Cependant, son contemporain Gay, le fabiiliste, faisait représenter son Beggar, dont le héros est un voleur et rhéroïne une prostituée. Le Beggur est l'original de nos mélodrames d'aujourd'hui. PASSAGE DB LA LITTERATURE CLASSIQUE A LA LITTERATURE DIDACTIQUE, DESCRIPTIVE ET SENTIMENTALE. POÈMES DB DIPFEBSN6 AUTEURS. La littérature anglaise classique, qui ressemblait à la nôtre, à la différence près des mœurs nationales, dégénéra vite, et passa du Classique à TEspirit du XVIIP siècle. Alors nous devînmes à notre tour imitateurs ; nous nous mîmes à copier nos voisins avec un engouement iqui nous reprend encore par accès. Ici, la matière est si connue et tellement épuisée, qu'il serait fastidieux de procéder dans un ordre chronologique et de répéter ce que chacun sait La poésie morale, technique, didactique, descriptive compte Gay, Young, Akenside, Goldsmith, Gray, Bloomfield, Glover, Thomson, etc.; le roman rappelle Richardson et Fielding ; l'histoire Hume, Robertson et Gibbon, qu'ont suivi Smollet et Lingard. En outre de tous ces poètes, on a lu, dans leur tempe, V Art de conserver la santé, par Armstrong, la Chasse, par Somervide, l'Acteur, par Lloyd, l'Art poétique, de Roscommon, VArt poétique, de Francis, l'Art de la politique, de Bramston, VArt de la cuisine, de King. li'Art de la politique a de la verve. L'ezorde de ces poèmes divers est imité du début de l'Art poétique d'Horace : Bramston compare un homme à la fois whig et tory à une figure humaine, à sein de femme et à queue de morue. A Udy's boiom, and a taU of cod. Delacotut, dans son Prospect of poetry, sisaya IHianno*

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 305 nie imitative
 technique^ comme en composa depuis, en France, M. Piis. BB^B jar
 untuneful o'er the quiv'ring toog And serpent S with hlsngs spoila the
 song. Les Plaisirs de l'Imagination, par Akenside, manquent d'imagination
 ; et le poème sur la Conversation, de Stillingfleet, n'a pu être composé que
 chez un peuple qui ne sait pas causer. Il faut encore rappeler le Naufrage,
 par Falconer ; le Voyageur, le Village abandonné, de Goldsmith ; la
 Création, de Blackmore ; le Jugement d'Hercule, de Shenstone. Je nomme
 Dyer et Denham. Il faut lire la Complainte du poète, par l'infortuné Otway,
 et le Wanderer, par le plus malheureux Savage : c'est là qu'il a peint la furie
 du Suicide : " Le sourcil a moitié brisé par l'agonie de la pen*sée, elle crie
 à l'homme : Pâle, misérable, attends de moi ton soulagement ; née du
 Désespoir, le Suicide est mon " nom." Born of Detpair, and Soidde my
 name. TOUNG. Young a fait une mauvaise école, et n'était pas lui-même un
 bon maître. Il dut une partie de sa première réputation au tableau que
 présente l'ouverture de ses Nuits, Un ministre du Tout-Puissant, un vieux
 père, qui a perdu sa fille unique, s'éveille au milieu de la nuit pour gémir sur
 des tombeaux ; il associe à la Mort, au Temps et à l'Eternité, la seule chose
 que l'homme ait de grand en soi-même, la Douleur. Ce tableau frappe. Mais,
 avancez un peu, quand l'imagination, éveillée par le début du poète, a déjà
 créé un monde de pleurs et de rêveries, vous ne trouvez rien de ce qu'on
 vous a promis. Vous voyez un homme qui tourmente son esprit pour
 enfanter des idées tendres et tristes, et qui n'arrive qu'à v*" 20

306 ESSAI philosophie morose. Young[^], que le fantôme du monde poursuit jusqu'au milieu des tombeaux, ne décèle, dans ses déclamations sur la mort, qu'une ambition trompée; il prend son humeur pour de la mélancolie. Point de naturel dans sa sensibilité, d'idéal dans sa douleur; c'est toujours une main pesante qui se traîne sur la lyre. Young a cherché à donner à ses méditations le caractère de la tristesse : ce caractère se tire de ces trois sources : les scènes de la nature, le vague des souvenirs, les pensées de la religion. Quant aux scènes de la nature, Young a voulu les àire servir à ses plaintes : il apostrophe la lime, il parle aux étoiles, et l'on ne se sent point ému. Je ne pourrais dire où git cette tristesse, qu'un poète fait sortir des tableaux de la nature ; elle est cachée dans les déserts ; c'est l'Echo de la Fable desséchée par la douleur, et habitante invisible de la montagne. Ceux de nos bons écrivains qui ont connu le charme de la rêverie ont surpassé le docteur anglais. Chaulieu a mêlé, comme Horace» les pensées de la mort aux iUurons de la vie : Grotte, d'où sort ce eUr raineau» De mousse et de fleurs tapissée, N'entretiens Jamais ma pensée Que du murmure de ton eau. Muses, qui dans ce lieu champêtre Avec soin me fites nourrir ; Beaux arbres, qui m^vez vu naître» Bientôt vous me verres mourir. La page la plus rêveuse d'Young ne peut être comparée & cette page de Rousseau : " Quand le soir approchait, je descendais des cimes de ** l'île, et j'allais volontiers m'asseoir au bord du lac, sur la grève, dans quelque asile caché ; là, le bruit des vagues et l'agitation de l'eau, fixant mes sens et chassant de mon ame toute autre agitation, la plongeaient dans une ** rêverie délicieuse où la nuit me surprenait souvent, sans ** que je m'en fusse aperçu. Le flux et le reflux de cette ** eau, son, bruit continu,, mais renflé par intervalle,, frappant i(U

c« « ce SUR LA LITTÉRATURK ANGLAISE. 307 sans relâche mon oreille et mes yeux, suppléaient aux mouvemens internes que la rêverie éteignait en moi, et suffisaient pour me faire sentir avec plaisir mon exis** tence, sans prendre la peine de penser. De temps à *' autre naissait quelque faible et comte réflexion sur l'in** stabilité des choses du monde, dont la surface des eaux m'ofirait l'image; mais bientôt ces impressions légères s'effeçaient dans l'uniformité du mouvement continu qui me berçait, et qui, sans aucun concours actif de mon ame, ne laissait pas de m'attacher au point, qu'appelé par l'heure et le signal convenu, je ne pouvais m'arracher " de là sans efforts." Young a mal profité des rêveries qu'inspirent de pareilles scènes, parceque son génie manquait de tendresse. Quant aux souvenirs du malheur, ils sont nombreux dacos le poète, mais sans vérité, comme le reste. Ils n'ont rien de ces accens de Gilbert, expirant à la fleur de l'âge dans un hôpital, et abandonné de ses amis : Au banquet de la vie. Infortuné eonTive, J'apparus un Jour, et Je meurs ! Je meurs, et sur ma tombe, où lentement J'arrive, Nul ue viendra verser des pleurs. Adieu l champs fortunés, adieu l douce verdure. Adieu ! riant exil des bols ; Ciel, pariUon de Thomme, admirable nature. Adieu pour la dernière fols ! Ah l puissent voir long-temps yotre beauté sacrée Tant d'amis sourds à mes adieux l Qu'ils meurent pleins de Jonrs, que leur mort soit pleurée. Qu'un ami leur ferme les yeux > Dans plusieurs endroits, Young déclame contre la solitude: l'habitude de son cœur n'était donc ni du prêtre ni du poète. Les saints nourrissent leurs méditations au désert, et le Parnasse est aussi une montagne solitaire. Bourdaloue suppliait le chef de son ordre de lui permettre de se retirer du monde. " Je sens que mon corps s'affaiblit " et tend à sa fin, écrivait-il. J'ai achevé ma course ; " et plût à Dieu que je pusse ajouter, j'ai été fidèle ! " . . Qu'il me soit permis d'employer uniquement pour Dieu ** et pour moi-même ce qui me reste de vie. ... Là, oubliant 20*

30^e BSSAf " toutes les choses du monde, je passerai devant Dieu
 *' toutes les années de ma vie dans l'amertume de mon " ame." Si Bossuet, vivant au milieu des pompes de Versailles, a su pourtant répandre dans ses écrits une sainte et majestueuse tristesse, c'est qu'il avait trouvé dans la religion toute une solitude. Au surplus» dans ce genre descriptif élogique, notre siècle a surpassé le précédent. Ce n'est plus, comme autrefois, des descriptions vagues, mais des observations précises qui s'harmonient aux sentimens, qui charment par leur vérité, et laissent dans l'ame comme une sorte de plainte. Regretter ce qu'il a perdu, habiter dans ses souvenirs, marcher vers la tombe, en s'isolant, c'est l'homme. Les images prises dans la nature ont mille rapports avec nos fortunes: celui-ci passe en silence, comme l'épanchement d'une source ; celui-ci attache un bruit à son cours comme un torrent ; celui-ci jette sa vie, comme une cataracte : elle épouvante et disparaît. Young pleure donc sur les cendres de Narcissa sans attendrir le lecteur. Une mère était aveugle ; on lui avait caché que sa fille allait mourir: elle ne s'aperçut de son malheur qu'en embrassant cette fille, et en trouvant sous ses lèvres maternelles l'huile sainte dont le prêtre avait touché un front virginal. Voilà ce qui saisit le cœur plus que toutes les pensées des nuits du père de Narcissa. OBAY. THOMPSON. DELILLE. FONTAINES. De l'auteur des Nuits je passe au chantre des mortels champêtres. Gray a trouvé sur la lyre une série d'accords et d'inspirations inconnus de l'antiquité. A lui commence cette école de poètes mélancoliques, qui s'est transformée de nos jours dans l'école des poètes désespérés. Le premier vers de la célèbre élégie de Gray est une traduction presque littérale du dernier vers de ces délicieux tercets du Dante,

The text on this page is estimated to be only 21.40% accurate

SÛR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 309 En già Ton ehe volge
'l diaio A* navigant! é* ntenerisce il cuore Lo di ch' han detto a* dold
amicl addio, E che lo nuoYo peregrin d'amore Punge, se ode squilla di
lontaoa Che pi^ *1 giorno piauger che ai muore, Gray dit : The curfew tolls
the knell of partiog day. Dans mon temps, j'ai ausi amité le Cimetière de
campagne, (Qui ne Ta pas imité ?) £h ! que tout lea hoiinean ? Fenfant de U
victoire. Le paisible mortel qui conduit un troapeau. Meurent également ; et
les pas de la gloire. Comme ceux du plaisir, ne mènent qu'au tombeau. Peut-
être ici la mort enchaîne en son empire De rustiques Newton de la terre
ignorés. D'illustres inconnus dont les talens sacrés Bussent channé les dieux
«ur le luth qui req>ire : Ainsi brille la perle au fond des vastes mers i Ainsi
meurent aux champs des roses passagères,

310 EBSAI The path of pleasure ; Who foremost now
delight to cleave, With purest airs, thy glassy wave ? The captive linnet
which enthrall > What idle progeny miscead To chase the rolling circle's
speed. Or urge the flying bail ? Alas I regardless of their doom, The little
victims play ! No sense have they of ills to come, Nor care beyond to-day. «
Heureuses collines, charmans bocages, champs aimés en vain, où jadis mon
enfance insouciant errait étrangère à la peine ! Je sens les brises qui
viennent de vous : elles m'apportent un bonheur d'un moment : tandis qu'elles
battent fraîchement de leur aile joyeuse, elles semblent ** caresser mon
âme abattue, et, parfumées de joie et de " jeunesse, me souffler un second
printemps. " Dis, paternelle Tamise (car tu as vu plus d'une race " éveillée
se jouant sur ta rive verdoyante, y tracer les pas " du plaisir), dis quels sont
aujourd'hui les plus pressés " à fendre d'un bras pliant ton onde cristalline,
à enlacer la " linotte captive. Dis quelle génération volage l'emporte à "
précipiter la course du cerceau roulant, ou à lancer la " balle fugitive. "
Hélas ! sans souci de leur destinée, folâtraient les petites " victimes ! Elles
n'ont ni prévision des maux à venir, ni " soin d'outre-journée." Qui n'a
éprouvé les sentimens et les regrets exprima ici avec toute la douceur de la
Muse ? Qui ne s'est attendri au souvenir des jeux, des études, des amours de
ses premières années ? Mais peut-on leur rendre la vie ? Les plaisirs de la
jeunesse reproduits par la mémoire, sont des ruines vues au flambeau. Gray
avait la manie du génie humain ; il ne pouvait souffrir qu'on lui parlât de
ses vers, dont il rougissait. Il se piquait d'être savant en histoire, et il l'était ;
il s'occupait aussi des sciences naturelles ; il avait des prétentions à la
chimie, comme dernièrement sir Davie ambitionnait le renom de poète,
mais avec raison. Où sont la Gentilhomme

4t SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 311 meije, l'Histoire et la Chimie de Gray ? - Il ne vit que dans un sourire mélancolique de ces Muses qu'il méprisait Thomson a exprimé comme Gray, mais d'une autre manière, ses regrets des jours de l'enfance. Welcome, kindred glooms t Congenial horrors hail ! with frequent foot, Fieased have I, in my cheerful mom of Ufe, When nured by careless solitude I Uved, And sung of nature with unceasing joy, Pleased have I wandered through your rough domain ; Tlford the pure virgin-snows, myself as pure. '*' Bien-venues ombres apparentées ! sympathiques horreurs, salut ! Que de fois charmé au joyeux matin de ma vie, lorsque je vivais nourri par une solitude insou- * ciente, chantant la nature dans une joie sans fin, que de " fois j'ai erré charmé à travers les rudes rions des tem** pêtes et foulé les neiges virginales, moi-même aussi pur, " etc." Comme les Anglais avaient leur Thomson, nous avions notre Saint-Lambert et notre Delille. Le chef-d'œuvre du dernier est sa traduction des Géorgiques (aux morceaux de sentiment près), mais c'est comme si vous lisiez Racine traduit dans la langue de Louis XV : on a des tableaux de Raphaël copiés par Mignard; tels sont les tableaux de Virgile, calqués par l'abbé Delille. Les Jardins sont un charmant ouvrage. Un style plus large se fait remarquer dans quelques chants de la traduction du Paradis perdu, Quoi qu'il en soit, cette école Technique, placée entre l'école 'classique du XVII* siècle et l'école Romantique du XIX% est finie : ses hardiesses trop cherchées, ses labeurs pour ennoblir des choses qui n'en valent pas la peine, pour imiter des sons et des objets qu'il est inutile d'imiter, n'ont donné à l'école technique qu'une vie factice, passée avec les mœurs fustiques dont elle était née. Cette école, sans manquer de naturel, manque de nature ; vouée à des arrangemens puérils de mots, elle n'est ni assez originale comme école nouvelle, ni assez pure comme école antique. L'abbé Delille était le poète des châteaux modernes, de même que le troubadour était le poète des vieux châteaux : les vers de l'im, les ballades de l'autre

312

fiSSAI font sentir la différence entre l'aristocratie dans la force de rage et l'aristocratie dans la dérépitude: l'abbé aime des lectures et des parties d'échecs, dans les manoirs où le troubadour chantait des croisades et des tournois. La prose et les vers de M. de Fontanes se ressemblent et ont un mérite de même nature. Ses pensées et ses images ont une mélancolie ignorée du siècle de Louis XIV, qui connaissait seulement l'austère et sainte tristesse de l'éloquence religieuse. Cette mélancolie se trouve mêlée aux ouvrages du chantre du jour des morts, comme l'empreinte de l'époque où l'auteur a vécu ; elle fixe la date de sa venue ; elle montre qu'il est né depuis Rousseau, non immédiatement après Fénelon. Si l'on réduisait les écrits de M. de Fontanes à deux petits volumes, l'un de prose, l'autre de vers, ce serait le plus élégant monument funèbre qu'on pût élever sur la tombe de l'école classique. Parmi les odes posthumes de M. de Fontanes, il en est une sur l'Anniversaire de sa naissance ; elle a le charme du Jour des morts, avec un sentiment plus pénétrant et plus individuel. Je ne me souviens que de ces deux strophes :
 La Vieillesse vient avec ses souffrances. Que m'offre l'Antéchrist ? De courtes espérances. Que m'offre le passé ? Des fautes, des regrets. Tel est le sort de l'homme ; il s'instruit avec l'âge : Mais que sert d'être sage, Quand le terme est si près ? Le présent, l'avenir, tout m'abandonne : La vie à son déclin est pour moi sans prestige ; Dans le miroir du temps elle perd ses appas ; Plaisirs ! allez chercher l'amour et la Jeunesse ; Laissez-moi ma tristesse, Et ne l'insultez pas ! Si quelque chose au monde devait être antipathique à M. de Fontanes, c'était ma manière d'écrire. En moi commençait, avec l'école dite romantique, une révolution dans la littérature française : toutefois mon ami au lieu de se révolter contre ma Barbarie, se passionna pour elle. Je voyais bien de l'ébahissement sur son visage, quand je lui lisais des fragments des Natchez, d'Aïaïa, de René ; il ne pouvait ramener ces productions aux règles communes de la

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 313 critique; mais il sentait qu'il entrait dans un monde nouveau ; il voyait une autre nouvelle ; il comprenait une langue qu'il ne parlait pas. Je reçus de lui d'excellens conseils : je lui dois ce qu'il peut y avoir de correct dans mon style ; il m'apprit à respecter l'oreille ; il m'empêcha de tomber dans l'extravagance d'invention et le rocailleux d'exécution de mes disciples, si j'ai des disciples. Le 18 fructidor jeta M. de Fontanes à Londres. Nous allions souvent nous promener dans la campagne ; nous nous arrêtions sous quelques-uns de ces larges ormes, répandus dans les prairies. Appuyé contre le tronc de ces ormes, mon ami me contait son ancien voyage en Angleterre, avant la Révolution; il me redisait les vers qu'il adressait alors à deux jeunes ladies, devenues vieilles à l'ombre des tours de Westminster; tours qu'il retrouvait debout comme il les avait laissées, durant qu'à leur base s'étaient ensevelies les illusions et les heures de sa jeunesse. Nous dînions dans quelque taverne solitaire à Chelsea sur la Tamise, en parlant de Shakspeare et de Milton qui " Au pied de Westminster, ** Et devinait Cromweli et rêvait Lucifer*. Milton et Shakspeare avaient vu ce que mon ami et moi nous voyions; ils s'étaient assis comme nous au bord de ce Œuве ; pour nous, fleuve étranger de Babylone, pour eux» fleuve nourricier de la patrie. Nous rentrions de nuit à Londres, aux rayons défaillans des étoiles, submergées l'une après l'autre dans le brouillard de la ville. Nous regagnions notre demeure guidés par d'incertaines lueurs qui nous traçaient à peine la route, à travers la fumée de charbon rougissante autour de chaque réverbère : ainsi s'écoule la vie du poète. * Les Consolations, Sainte>BeQve.

314 ESSAI RKACTION. TRANSFORMATION LITTERAIRE.

HISTORIENS. Quand nous devînmes enthousiastes de nos voisins, quand tout fut anglais en France» habits, chiens, chevaux, jardins et livres, les Anglais, par leur instinct de haine pour nous, devinrent anti-Français ; plus nous nous rapprochions d'eux, plus ils s'éloignaient de nous. livre à la risée publique sur leur théâtre, on voyait dans toutes les parades de John Bull un Français maigre, en habit de taffetas vertpomme, chfLpeau sous le bras, jambes grêles, longue queue, air de danseur ou de perruquier affamé ; on le tirait par le nez, et il mangeait des grenouilles. Un Anglais sûr notre scène était toujours un imlord ou un capitaine, héros de sentiment et de générosité. La réaction à iiondres s'étendit à la littérature entière ; on attaqua Técole française : tantôt cherchant à reproduire le passé, tantôt essayant des routes inconnues, d'innovations en innovations on arriva à l'école moderne anglaise. Lorsque, en 1792, je me réfugiai en Angleterre, il me fidlut réformer la plupart des jugemens que j'svais puisés dans les critiques de Voltaire, de Diderot, de La Harpe et de Fontanes. En ce qui touche les historiens. Hume était réputé écrivain tory-jacobite, lourd et rétrograde ; on l'accusait, ûnisi que Gibbon, d'avoir surchargé la langue anglaise de gallicismes; on lui préférait son continuateur Smollet, esprit whig et progressif. Gibbon venait de disparaître ; il passait pour un rhéteur : philosophe pendant sa vie, devenu chrétien à sa mort, il demeurerait, en cette qualité, atteint et convaincu de pauvre nomme ; Hallam et Lingard n'avaient pas encore paru. On parlait encore de Robertson parce qu'il était sec ; on ne peut pas dire de la lecture de son histoire ce que dit M. Lerminier de la lecture de l'histoire d'Hérodote aux Jeux Olympiques : *' La Grèce tressaillit, et Thucydide pleura." Le savant ministre écossais se serait en vain efforcé de trouver ce discours que Thucydide met dans la bouche des Fia

BUB LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 315 téens» plaidant leur cause devant des Lacédémoniens qui les condamnèrent à mort pour être restes fidèles aux Athéniens : " Tournez les yeux sur les tombes de vos pères : immolés par les Mèdes» ensevelis dans nos sillons ; c'est à eux que chaque année nous rendions les honneurs publics, comme à nos anciens compagnons d'armes. Pausanias les inhuma ici, croyant les déposer dans une terre hospitalière. Si " vous nous ôtez la vie : si du champ de Platée vous faites " un champ de Thèbes, ne sera-ce pas abandonner vos pro**ches dans une terre eimemie au milieu de leurs meurtriers ? ** N'asservirez-vous pas le sol où les Hellènes conquirent *' leur liberté ? N'abolirez- vous pas les antiques sacrifices ** des fondateurs de ces temples ? Nous devenons supplians ** des cendres de vos aïeux ; nous implorons ces morts pour n'être pas asservis aux Thébains. Nous vous rappellerons la journée où les actions les plus éclatantes nous illustrèrent, et nous terminerons ce discours ; fin nécessaire et " terrible, puisque nous allons peut-être mourir en cessant " de parler." » Avons-nous au milieu de nos compagnes des tombeaux où nous fassions chaque aimée des libations ? Avons-nous des temples qui rappellent des faits mémorables ? L'histoire grecque est un poème, l'histoire latine un tableau, l'histoire moderne une chronique. €€ SUITE DE LA TRANSFORMATION LITTÉRAIRE. PHILOSOPHES. POETES. POLITIQUES ÉCONOMIQUES. De 1792 à 1800, j'ai rarement entendu citer Locke en Angleterre : son système disait-on, était vieilli, et il passait pour faible en idéologie. Quant à Newton en tant qu'écrivain, on lui refusait la terre et on le renvoyait au ciel, ce qui était juste.

316 B88A1 n vint; fl réfifit le prindpe mqrèflM, Ccwitint,
 milfwel, on eonoie Dieu hd-ménie : Liinhren w taiMit ; il dit : Attraction !
 Ce mot. C'était le mot de la création.* Ponr ce qui regarde les poètes, les
 éUgams exiraitt servaient d'exil à quelques pièces de Dryden. On ne
 pardonnait point aux vers rimes de Pope» bien qu'on visitât sa maison à
 Tmckenham, que Ton coupât des morceaux du saule pleurer planté par lui,
 et dépéri comme sa renommée. Blair ? Ennuyeux critique à la française : on
 le mettait bien au-dessous de Jobnson. Le vieux spectateur ? Au grenier. La
 littérature philosophique ? En classe à Edimbourg. Les ouvrages des
 Politiques anglais ont peu d'intérêt général. Les questions générales y sont
 rarement touchées : ces ouvrages ne s'occupent guère que des vérités
 particulières à la constitution des peuples britanniques. Les traités
 Économistes sont moins circonscrits : les calculs sur la richesse des nations,
 l'influence des colonies, le mouvement des générations, l'emploi des
 capitaux, la balance du commerce et de l'agriculture, s'appliquent en partie
 aux diverses sociétés européennes. Cependant à l'époque dont je parle, M.
 Burke sortait de l'individualité nationale politique : en se déclarant contre k
 Révolution française, il entraîna son pays dans cette longue voie d'hostilités
 qui aboutit aux champs de Waterloo. Isolée pendant vingt-deux ans,
 l'Angleterre défendit sa constitution contre les idées qui l'envahissent
 aujourd'hui, et l'entraînent au sort commun de l'ancienne civilisation.
 THBATKB. MISTRItS BIDDON8. PAftTBRRX. INVASION DX LA
 LITTftATURB ALLBMANDE. Il y avait pourtant de l'ingratitude envers
 les Classiques que Ton dédaignait : on était revenu à Shakspeaie et à Milton
 \$ eh bien! les écrivains du siècle de la reine Anne * Conlemplo/to».
 Amimptre, J.J. Ampère.

s an LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 317 avaient rendu à la lumière ces deux poètes qui attendirent cinquante ans dans les limbes le moment de leur entrée dans la gloire. Dryden, Pope et Addison furent les promoteurs de Tapothéose. Ainsi Voltaire a contribué à l'illustration des grands hommes du règne de Louis XIV : cet esprit mobile, curieux, investigateur, ayant beaucoup de renommée, en prêtait un peu à son prochain, à condition qu'elle Kti serait rendue avec de gros intérêts. Durant les huit années de mon émigration à Londres, je vis Shakspeare dominer la scène ; à peine Rowe, Congreve, Ot^i'ay, y paraissent>ils quelquefois : ce peintre sublime et inégal des passions ne permettait à personne de se placer auprès de lui. Mistriss Siddons, dans le rôle de lady Macbeth, jouait avec une grandeur extraordinaire : la scène du somnambulisme glaçait d'effroi le spectateur. Talma seul était au niveau de cette actrice, mais son talent avût quelque chose de la correction grecque, qui ne se retrouvait pas dans celui de mistriss Siddons. Invité à une soirée chez lord Lansdown en 1822, Sa Seigneurie me présenta à une dame sévère, âgée de soixantetreize ans : eUe était habillée de crêpe, portait un voile noir comme un diadème sur ses cheveux blancs, et ressemblait à une reine abdiquée. Elle me salua d'un ton solennel et de trois phrases estropiées du Génie du Christianisme ; puis elle me dit avec non moins de solennité : "Je suis mistriss Siddons." Si elle m'avait dit : " Je suis Lady Macbeth," je l'aurais cru. Il suffit de vivre pour rencontrer ces débris d'un siècle, jetés par les flots du temps sur le rivage d'un autre siècle. La parterre anglais était, en mes jours d'exil, turbulent et grossier ; des matelots buvaient de la bière au parterre, mangeaient des oranges, apostrophaient les loges. Je me trouvais un soir auprès d'un matelot entré ivre dans la salle; il me demanda où il était : je lui dis à Covent-Garden : " Pretiy Garden, indeed .' — Joli jardin, vraiment î" s'écria-t-il, saisi comme les dieux d'Homère d'un rire inextinguible. Mais John Bull, dans sa brutalité, était meilleur juge des beautés de Shakspeare, que ces dandys, qui préfèrent actuellement les pièces de Kotzebue et de nos boulevards, traduites en anglais, aux scènes de Richard HT et à Hamîet^

318 B88AI La littérature germanique a envahi la littérature anglaise, comme la littérature italienne d'abord et la littérature française ensuite, firent autrefois irruption dans la patrie de Milton. Walter Scott débuta dans la carrière des lettres par la traduction du *Berlichingen* de Goethe. Puis les drames de Kotzebue profanèrent la scène de Shakspeare : on aurait pu choisir autrement, puisqu'on avait Goethe, Schiller et Lessing. Quelques poètes écossais ont imité mieux, dans leur courage et dans leurs montagnes, ces chants guerriers de la nouvelle Germanie, que M. Saint-Marc Girardin nous a fait connaître, comme M. Ampère nous a initiés aux Edda, aux Sagas et aux Nibelungen. Comme elle dort (la reine de Prusse) doucement 1 Ses traits respirent encore je ne sais quel air de vie. Ah ! puisses-tu dormir jusqu'au jour où ton peuple lavera dans le sang la rouille de son épée, donnir jusqu'à la nuit, la " plus belle des nuits, qui verra briller sur les montagnes " les signaux de la guerre. Eveille-toi alors, éveille-toi, " sainte patronne de l'Allemagne : sois son ange, l'ange de la " liberté et de la vengeance."* (f. 61 t) (BUI TK DB LA TRANSFORMATION LITTERAIRE. L'ÉLOQUENCE POLITIQUE. FOX. BURKE. PITT. L'éloquence politique pourrait être considérée comme faisant partie de la littérature britannique : t j'ai été à même de la juger à deux époques bien différentes de ma vie, " L'Angleterre de 1688 était, vers la fin du siècle dernier à l'apogée de sa gloire. Pauvre émigré à Londres de 1792 • * Kttraer : \Notice9 sur l'Allemagne, M.M. Saint-Marc et Girardin. t Tout ce qui suit jusqu'au chapitre *Vojfmgel* est extrait de mes *Mémoires*^ et marqué de guillemets.

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 319 à 1800, j'ai entendu parler les Pitt, les Fox, les Sheridan, les Wilberforce, les Grenville, les Whitbread, les Lauderdale, les Erskine; magnifique ambassadeur à Londres en 1822, je ne saurais dire à quel point je fus frappé, lorsque, au lieu des grands orateurs que j'avais admirés autrefois^ je vis se lever ceux qui étaient leurs seconds à la date de mon premier voyage, les écoliers à la place des maîtres. Albion s'en va comme le reste ; les idées générales ont pénétré dans cette société particulière et la mènent. Mais l'aristocratie éclairée, placée à la tête de ce pays depuis cent-quarante ans, aura montré au monde une des plus belles et des plus puissantes sociétés qui aient fait honneur à l'espèce humaine, depuis le patriciat romain. Les derniers succès de la couronne britannique sur le continent ont précipité sa chute : l'Angleterre victorieuse, de même que Bonaparte vaincu, a perdu son empire à Waterloo. " En 1796 j'assistai à la mémorable séance de la chambre des Communes, où M. Burke se sépara de M. Fox. Il s'agissait de la révolution française, que M. Burke attaquait et que M. Fox défendait. Jamais les deux orateurs, qui jusqu'alors avaient été amis, ne déployèrent autant d'éloquence. Toute la chambre fut émue, et des larmes remplirent les yeux de M. Fox, quand M. Burke termina sa réplique par ces mots : Le très honorable gentleman, dans le discours qu'il a fait, m'a traité à chaque phrase avec une dureté peu commune ; il a censuré ma vie entière, ma conduite et mes " opinions. Nonobstant cette grande et sérieuse attaque, " non méritée de ma part, je ne serai pas épouvanté : je ne " crains pas de déclarer mes opinions dans cette chambre, " ou partout ailleurs. Je dirai au monde entier, que la " constitution est en péril. C'est certainement une chose " indiscrete en tout temps, et beaucoup plus indiscrete en" core à cet âge de ma vie, que de provoquer des ennemis " ou de donner à mes amis des raisons de m'abandonner. Cependant si cela doit m'arriver pour mon adhérence à la constitution britannique, je risquerai tout,, et comme le devoir public et la prudence publique me Tordonnent^ " dans mes dernières paroles je m'écrierai : Fuyez la constitution française — 'fly from the French constitutionJ " 4« «< *€ t*

220 ESSAI ** M. Fox ayant dit qu'il ne s'agissait pas de perdre des amis, M. Burke s'écria : " Oui, il s'agit de perdre des amis ! Je connais le résultat de ma conduite ; j'ai fait mon devoir au prix de mon ami ; notre amitié est finie : / hâte donc mon digne ami de me le dire ; notre amitié est finie. J'avertis les très honorables gentlemen qui sont les deux grands rivaux dans cette chambre qu'ils doivent à l'avenir (soit qu'ils se meuvent dans l'hémisphère politique comme deux flamboyants météores, soit qu'ils marchent ensemble comme deux frères) je les avertis qu'ils doivent préserver et chérir la constitution britannique; qu'ils doivent se mettre en garde contre les innovations, et se sauver du danger de ces nouvelles théories. — 'fiez-vous du danger de ces nouvelles théories. " " Pitt, Fox, Burke, ne sont plus, et la constitution anglaise a subi l'influence des nouvelles théories. U faut avoir vu la gravité des débats parlementaires à cette époque, il faut avoir entendu ces orateurs dont la voix prophétique semblait annoncer une révolution prochaine, pour se faire une idée de la scène que je viens de rappeler. La liberté contenue dans les limites de l'ordre semblait se débattre à Westminster, sous l'influence de la liberté anarchique qui parlait à la tribune encore sanglante de la Convention. *' M. Pitt, grand et maigre, avait un air triste et moqueur. Sa parole était froide, son intonation monotone, son geste insensible ; toutefois la lucidité et la fluidité de ses pensées, la logique de ses raisonnements subitement illuminés d'éclairs d'éloquence, faisaient de son talent quelque chose hors de ligne. " J'apercevais assez souvent M. Pitt, lorsque de son hôtel, à travers le parc Saint-James, il allait à pied chez le roi. De son côté, George III arrivait de Windsor, après avoir bu de la bière dans un pot d'étain avec les fermiers du voisinage; il franchissait les vilaines cours de son vilain châtelet, dans une voiture grise que suivaient quelques gardes à cheval, c'était là le maître des rois de l'Europe comme cinq ou six marchands de la cité sont les maîtres de l'Inde, M. Pitt, en habit noir, épée à poignée d'acier au

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 321 côté, chapeau sous le bras, montait enjambant deux ou trois marches à la fois* Il ne trouvait sur son passage que trois ou quatre émigrés désœuvrés : laissant tomber sur nous un regard dédaigneux, il passait le nez au vent, la figure pèle. ** Ce grand financier n'avait aucun ordre chez lui ; point d'heures réglées pour ses repas ou son sommeil. Criblé de dettes, il ne payait rien, et ne pouvait se résoudre à faire l'addition d'un mémoire. Un valet de chambre conduisait sa maison. Mal vêtu, sans plaisir, sans passion, avide de pouvoir, il méprisait les honneurs et ne voulait être que ce qu'il put ** Lord Liverpool, au mois de juin 1822, me mena dîner à sa campagne : en traversant la bruyère de Pultney, il me montra la petite maison où mourut pauvre le fils de lord Chatham, l'homme d'état qui avait mis l'Europe à sa solde et distribué de ses propres mains tous les milliards de la terre." CHANGEMENT DES MŒURS ANGLAISES. GENTLEMEN-FARMERS. CLERGE. GRAND MONDE. GEORGES II. ** Séparés du continent par une longue guerre,* les Anglais conservaient à la fin du dernier siècle leurs mœurs et leur caractère national. Tout n'était pas encore machine dans les classes industrielles, folie dans les hautes classes. Sur ces mêmes trottoirs où Ton voit maintenant se promener des figures sales et des hommes en redingote, passaient de petites filles en mantelet blanc, chapeau de paille noué sous le menton avec un ruban, corbeille au bras dans laquelle était des fruits ou un livre ; toutes tenant les yeux * Extrait de mes Mémoires* 21

322 ESSAI baissés, toutes rougissant lorsqu'on les regardait. Les redingotes sans habit étaient si peu d'usage à Londres, en 1793, qu'une femme, qui pleurait à chaudes larmes la mort de Louis XVI, me disait : ** Mais, cher monsieur, est-O vrai " que le pauvre roi était vêtu d'une redingote, quand on lui *' coupa la tête ?" " Les gmilemen-farmers n'avaient point encore vendu leur patrimoine pour habiter Londres ; ils formaient encore dans la chambre des Communes cette fraction indépendante qui, se portant de l'opposition au ministère, maintenait les idées d'ordre et de propriété. Ils chassaient le renard ou le faisan en automne, mangeaient l'oie grasse à Noël, criaient Vwai au roaat-beef^ se plaignaient du présent, vantaient le jKissé, maudissant Pitt et la guerre, laquelle augmentait le prix du vin de Porto, et se couchaient ivres pour recommencer le lendemain la même vie. Ils se tenaient assurés que b gloire de la Grande-Bretagne ne périrait point, tant qu'on chanterait God aave the King, que les bourgs-pourris seraient maintenus, que les lois sur la chasse resteraient en vigueiu", et que l'on vendrait furtivement au marché les lièvres et les perdrix, sous le nom de lions et d'autruches. *' Le clergé anglican était savant, hospitalier et généreux; il avait reçu le clergé français avec une charité toute chrétienne. L'université d'Oxford fit imprimer à ses frais, et distribuer gratis aux curés^ un Nouveau Testament selon la leçon romaine, avec ces mots : A Vusage du clergé catholique exilé pour la religion, " Quant à la haute société anglaise, chétif exilé, je n'en apercevais que les dehors. Lors des réceptions à la cour, ou chez la princesse de Galles, passaient des ladies assises de côté dans des chaises à porteur ; leurs grands paniers sortaient par la porte de la chaise, comme des devans d'autel ; elles ressemblaient elles-mêmes sur ces autels de leur ceinture, à des madones ou à des pagodes. Ces belles dames étaient les filles dont le duc de Guines et le duc de Lauzun avaient adoré les mères, et ces filles étaient, en 1822, les mères et grand'mères des petites filles qui dansaient chez moi, en robe courte, au son du galoubet de Collinet. Il y a de cela onze années : onze années attachées au bas d'une robe doivent avoir rendu les pas moins légers.

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 333 £t chacune de ces petites fîUes a peut-être à présent on«e petites filles» les plus vieilles âgées de onze ans et prêtes à se marier bientôt sur la célèbre bruyère : rapides générations de fleurs. " Georges III survécut à M. Pitt, mais il avait perdu la raison et la vue. Chaque session, à l'ouverture du parlement, les ministres lisaient aux chambres silencieuses et attendries, le bulletin de la santé du roi, On rencontrait le roi aveugle, errant comme le roi Lëar dans ses palais, tâtonnant avec ses mains les murs des salles du château de Windsor, ou assis devant un piano, jouant, en cheveux blancs, une sonate de Handel, ou Tair favori de Shakspeare: c'est une belle fin de la vieille jingleierfe, * OLD ENGLAND/ "♦ VOTA OB8. LE CAPITAINE KOSS. JACQUBMONT. LAMARTINE. Voyage ! grand mot ! il me rappelle ma vie entière. Les Américains veulent bien me regarder comme le chantre de leurs anciennes forêts, et l'Arabe Abou-Gosh se souvient encore de ma course dans les montagnes de la Judée. J'ai ouvert la porte de l'Orient à Lord Bjron et aux voyageurs qui depuis moi ont visité le Céphise, le Jourdain et le Nil ; postérité nombreuse que j'ai envoyée en Égypte, comme Jacob y envoya ses fils. Mes vieux et jeunes amis ont élargi le petit sentier qu'avait laissé mon passage: M. Michaud, dernier pèlerin de ces croisades, s'est présenté au saint-sépulcre; M. Lenormand a visité les tombeaux de Thèbes, pour nous conserver la langue de ChampoUion ; il a vu renaître parmi les ruines de la Grèce, la liberté que j'y avais vu expirer sous le turban ivre de fanatisme, d'opium et de femmes. Mes traces en tout pays ont été effacées par * hea extraits des Mémoires sont interrompus ici. 21*

324 ESSAI d'autres traces : elles ne sont restées sdHtaires que dans la poussière de Carthage, commes des vestiges d'un hôte du désert sur les neiges canadiennes. Dans les savanes même d'Atala, les herbes sont remplacées par des moissons ; trois grands chemins mènent aux Natchez, et si Chactas vivait encore, il pourrait être député au congrès de "Washington. Enfin j'ai reçu une brochure des Chéroquois : ces sauvages me complimentent en anglais, comme un " éminent écrivain et le conducteur de la presse publique." *' EminefU writer and conducior of the public près» ** Les voyages doivent être compris dans la littérature anglaise. Il s'est opéré bien des changemens dans la manière de les écrire depuis Shaw, Chanderler, Raleph, Hudson, Baffin, Anson, &c., jusqu'aux derniers explorateurs de terre et de mer. Il faudrait faire un volume sur les capitaines Cook et Van Couver, sur les mille et une courses à travers l'Inde, sur les découvertes de Clapperton et de Laing, de Mungo-Park et des frères Lander, sur celles des capitaines Franklin, Parryet Ross. Si je me laissais entrdsner à mon goût pour les voyages, il me serait impossible de sortir de Tambouctou, des bords du Niger ou des vallées de l'Himalaya. Cependant, et afin de ne pas omettre cette grande branche de la littérature anglaise, je citerai quelques passages extraits du journal du capitaine Ross : je m'intéresse particulièrement à ce monde arctique dont je rêvai la découverte dans ma jeunesse. Le capitaine Ross, parti d'Angleterre en 1829, à la re* recherche du passage du nord-ouest, pénétra dans le détroit de Lancaster et Vlnlet du Prince-Régent; arrêté par les glaces dans le golfe auquel il a donné le nom de Boothia, il demeura quatre ans enfermé sur la côte occidentale de ce golfe. Obligé d'abandonner son navire, la Victoire, il revint, sur la surface d'un océan gelé, chercher la baie de Baffm où il eut le bonheur de rencontrer le vaisseau baleinier y Isabelle qui le reçut à son bord : par un concours de circonstances extraordinaires, Vlsabelle était le vaisseau même que montait le capitaine Ross, lors de son premier voyage en 1828. Pendant les quatre années de sa détention dans les glaces, le capitaine découmt le pôle magnétique et la mer polaire

s DR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 325 de l'ouest, séparée seulement de la mer de lest par un isthme fort étroit. Voyons maintenant les souffrances des voyageurs, et l'espèce de poésie désolée de ces régions. Le capitaine peint de cette manière la nature hyperboréenne : je me sers de la traduction de M. Defauconpret. La neige détruit l'effet de tout le paysage et en fait disparaître l'ensemble en confondant les distances, les proportions, et surtout l'harmonie du coloris ; en nous donnant ** une misérable mosaïque de noir et de blanc, au lieu de ces " douces dégradations de teintes et de ces combinaisons de couleurs que produit la nature dans sa parure d'été, au " milieu des paysages les moins attrayants et les plus agrestes. Telles sont les objections contre une vue de neige. L'expérience d'un jour suffit pour les suggérer. A plus forte raison devaient-elles se présenter à nous dans une misérable région où, pendant plus de la moitié de l'année, on n'a au-dessus de la tête que de la neige ; où l'ouragan a des ailes de neige ; où le brouillard est de la neige ; où le soleil ne se montre que pour briller sur la terre que couvre la neige, quoiqu'il n'en tombe pas ; où l'haleine qui sort de la bouche se change en neige ; où la neige s'attache aux cheveux, aux cils et à tous les vêtements ; où elle remplit nos chambres, nos plats et nos lits, si nous *' ouvrons une porte pour donner accès à l'air extérieur ; où le cristal liquide qui doit éteindre notre soif sort d'une bouilloire remplie de neige et suspendue sur une lampe ; *' où nous avons des sofas, des Hts, des maisons de neige ; où la neige couvre le pont et le toit de notre navire, et forme nos observatoires et nos garde-manger ; enfin où la neige, quand elle ne pourrait plus nous être d'aucun usage, servirait à former nos cercueils et nos tombes." .1.^ Le commandant Ross, neveu du capitaine, était allé faire]^ une course chez une horde d'Esquimaux : 'H^ " Nos guides étaient complètement en défaut, car la neige 11^ " qui tombait était si épaisse, qu'ils ne pouvaient voir à dix ^^ " toises devant eux. Nous fûmes donc forcés de renoncer \f " à toute tentative ultérieure, et de consentir à ce qu'ils construisissent une hutte de neige. Elle fut terminée en une demi-heure, et jamais nous «c ti

326 E3SAI n'eûmes lieu d'être plus satisfaits de ce genre d'architecture, qui, en si peu de temps, nous procura un abri " contre le vent et la neige aussi bien qu'aurait pu le faire " la meilleure maison construite en pierre. " Nos vêtemens avaient été tellement pénétrés par la neige qui s'y était ensuite gelée^ que nous ne pûmes les " ôter que lorsque la chaleur de nos corps les eut rendus plus souples. Nous souffrions beaucoup de la soif^ et tandis que les Esquimaux construisaient la hutte» nous fîmes fondre de la neige à l'aide d'une lampe à esprit de vin. Nous en eûmes bientôt une quantité suffisante pour nous quatre, et nos guides en furent aussi enchantés que " surpris, car la même opération qu'ils font dans un vase de pierre suspendu sur leur lampe, est pour eux l'ouvrage de trois à quatre heures. Notre habitation n'était pourtant pas sans inconvénient " Son extrême petitesse en était d^à un ; mais le plus " grand était que les murs se fondaient, et que l'eau tombant sur nos habits les mouillait à un tel point que nous " fûmes obligés de les ôter, et de nous glisser dans les sacs " de fourrure dont nous étions munis. Par ce moyen nous " écartâmes l'ennemi et nous pûmes dormir." t€ *t €* tt *t «t €€ *t «< €t *t " Nous eûmes un ouragan venant du nord, et il dura ** toute la journée avec tant de force que nous ne pûmes " sortir de la hutte Le vent hurlait autour " de nos murs de neige, et celle qu'il chassait battait contre *' eux avec un sifflement que j'étais charmé de pouvoir oublier en me livrant à une conversation qui m'empêchait d'y " faire attention." Le moment où le commandant Ross découvre VOcésm de l'ouest est remarquable : '* Mes compagnons que j'avais quittés tm moment, " avaient annoncé leur arrivée sur les bords de l'Océan occidental par trois acclamations. C'était en effet pour eux, et encore plus pour moi, leur chef, un spectacle palpitant d'intérêt, et qui méritait bien le salut ordinaire du marin. C'était cet Océan que nous avions cherché; l'objet de notre ambition et de nos efforts ; l'espace d'eau libre qui, comme nous l'avions espéré, devait nous porter « c< «

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 327 " autour du continent
 de l'Amérique et nous procurer le *' triomphe si désiré par nos
 prédécesseurs, et que nous** mêmes nous avions si long-temps et si
 inutilement tra*' vaiUé à obtenir. Notre but eût été atteint si la nature ** n'y
 eût mis obstacle ; si notre chaîne de lacs eût été un ** bras de mer ; si cette
 vallée eût ouvert une communi** cation libre entre les deux mers. Du
 moins, nous en ** avions reconnu l'impossibilité; Cet Océan tant désiré *'
 était à nos pieds ; nous allions bientôt voyager sur ** sa surface, et au
 milieu de notre désappointement, nous ** avions du moins la consolation
 d'avoir écarté tous les ** doutes, banni toute incertitude, et de sentir que,
 lorsque ** Dieu a dit non, il ne reste à l'homme autre chose à faire ^' qu'à se
 soumettre et à lui rendre grâces de ce qu'il a ac** cordé. C'était un moment
 solennel, un moment à ne jamais oubMer ; les acclamations des marins ne
 produisirent jamais une impression plus profonde qu'en ce mo*' ment où
 elles interrompaient le silence de la nuit, au milieu d'un désert de glace et de
 neige, où il n'y avait pas un seul objet qui pût rappeler qu'il existait des êtres
 vivans, et où il semblait qu'aucun son n'eût jamais été en** tendu • « t4 t4
 On peut s'imaginer combien il me répugnait de retourner au vaisseau, du
 point où nous étions parvenus, l'instant où nous touchions presque à l'objet
 principal de notre expédition ; mais il faudrait être dans la situation où nous
 nous trouvions, pour concevoir toute l'étendue de nos regrets et de notre
 désappointement. Notre distance du cap Tumagain n'était pas alors plus
 grande que l'espace que nous avons déjà parcouru, et quelques jours de
 plus à notre disposition nous auraient permis d'achever tout ce qui restait à
 faire, de retourner triomphans à *' la Victoire, et de reporter en Angleterre
 un fruit vérita" blement digne de nos longs e^ pénibles travaux. Mais ** ce
 peu de jours n'était pas en notre pouvoir «.....■..... • • ••^« *' Nous
 déployâmes donc notre drapeau pour accomplir ^ le cérémonial d'usage, et
 nous prîmes possession de tout ** le pays que nous apercevions jusqu'à
 cette pointe éloignée. Et

328 SBBAI " Nous donnâmes à celle sur laquelle nous étions, le nom de " Pointe de la Victoire ; c'était le nec plus ultra de nos " travaux. " Nous élevâmes sur la Pointe de la Victoire un mon" ticule de pierres de six pieds de hauteur^ et dans l'inté" rieur nous plaçâmes une caisse d'étain contenant une " courte relation de ce que nous avons fait depuis notre " départ d'Angleterre. Telle est la coutume, et nous de" vions nous y conformer, quoiqu'il n'y eût pas la moindre "apparence que notre petite histoire.tombât jamais sous '* les yeux d'un Européen. Nous aurions pourtant travaillé " à cet ouvrage avec une sorte d'espoir, si nous avions su ' alors qu'on nous regardait déjà comme des hommes perdus, si " non morts ; et que notre ancien ami Back, notre ami " éprouvé, était sur le point de partir pour nous chercher " et nous rendre à la société et à notre patrie. S'il arrive *' que le cours des recherches qu'U continue en ce moment le " conduise au cap Tumagain, en cet endroit, et qu'il j " trouve la preuve de la visite que nous y avons faites, " nous savons ce que c'est pour le voyageur errant dans " ces solitudes, de trouver des traces qui lui rappellent sa " patrie et ses amis, et nous pourrions presque lui envier ce ** bonheur imaginaire." Le sentiment de patrie exprimé au milieu de ces souffrances inouïes et de ces a0reux climats \ ces noms confiés à un monument de neige et qui ne seront pas retrouvés ; cette gloire inconnue reposant sous quelques pierres, s'adressant du fond d'une solitude éternelle à une postérité qui n'existera jamais ; ces paroles écrites qui ne parleront point dans ces régions muettes, ou qui s'éteindront sous le bruit des glaces brisées par une tempête qu'aucune oreille n'entendra ; tout cet ensemble de choses étonne. Mais la première émotion passée^ on trouve, en dernier résultat, que la mort est au bout de tout: la vie et la mémoire de l'homme se perdent sur tous les rivages, dans le silence et les glaces de la tombe. Voyez l'infortuné Jacquemont mourir loin de la Fhmce environné de toutes les populations , de l'Indostan : sa voix est-elle moins poignante que celle de ces marins se souve

«€ SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 829 nant de leur pays, dans les solitudes hyperboréennes ? Couché sur le dos, parce qu'il n'avait plus la force de se tenir assis, il traçait au crayon, le 1^{er} décembre 1832, ce billet à son frère : Ma fin, si c'est elle qui s'approche, est douce et tranquille. Si tu étais là, assis sur le bord de mon lit, avec notre père et Frédéric, j'aurais l'âme brisée et ne verrais pas " venir la mort avec cette résignation et cette sérénité. " Console-toi; console notre père; consolez-vous mutuellement, mes amis. " Mais je suis épuisé par cet effort d'écrire. Il faut vous " dire adieu ! adieu ! Oh ! que vous êtes aimés de votre *' pauvre Victor ! — ^Adieu ! pour la dernière fois." ** Les voyageurs modernes de la France peuvent lutter dans leurs descriptions avec les tableaux présentés par les voyageurs anglais ; vous ne trouveriez, dans les peintures de l'Inde, rien d'aussi brillant que cette description de M. de Lamartine. Sous les pins, dans le sable foulé des chameaux, au milieu des caravanes, aux rayons du soleil de la Syrie, le lecteur aimera à se réchauffer en sortant de cette terre sans arbres, de ce sable de neige, marqué par les pas des renards et des ours, de ces huttes de fîmas éclairées par ce que le capitaine Ross appelle le crépuscule du midi A une demi-lieue environ de la ville, du côté du levant, l'édouard Fakardin a planté une forêt de pins parasols sur un plateau sablonneux, qui s'étend entre la mer et la plaine de Bagdad, beau village arabe au pied du Liban : l'émir planta, dit-on, cette magnifique forêt pour opposer un rempart à l'invasion des immenses collines de sable rouge qui s'élèvent un peu plus loin et qui menaçaient " d'engendrer Bayruth et ses riches plantations. La forêt " est détentée superbe ; les troncs des arbres ont soixante *' et quatre-vingts pieds de haut d'un seul jet, et ils étendent à l'un à l'autre leurs larges têtes immobiles qui " couvrent d'ombres un espace immense ; des sentiers de " sable glissent sous les troncs des pins et présentent le sol le plus doux aux pieds des chevaux. Le reste du terrain est couvert d'un léger duvet de gazon semé de fleurs du rouge le plus éclatant ; les oignons de jacinthes sauvages sont si gis, qu'ils ne s'écrasent pas sous le fer des " « t » il « l t t t » u t *

330 ESSAI " vaux. A travers les colonnades de ces troncs de sapin, * on voit d'un côté Its dunes blanches et rougeâtres de ^* sable, qui cachent la mer, de l'autre la plaine de Bagdhad " et le cours du fleuve dans cette plaine, et un coin du " golfe, semblable à un petit lac, tant il est encadré par '^ rhorizon des terres et les douze ou quinze villages arabes "jetés sur les dernières pentes du Liban, et enfin les V groupes du Liban même, qui font le rideau de cette scène. ^' La lumière est si nette et Tair si pur, qu'on distingue à '* plusieurs lieues d'élévation les formes des cèdres ou des " caroubiers sur les montagnes, ou les grands aigles qui ** nagent sans remuer leurs ailes dans l'océan de l'éther. " Ce bois de pins est certainement le plus magnifique de tous les sites que j'ai vus dans ma vie. Le ciel, les montagnes, les neiges, l'horizon bleu de la mer, l'horizon rouge et funèbre du désert de s^ble ; les lignes serpentantes du fleuve ; les têtes isolées des cyprès ; les grappes de palmiers épars dans la campagne; l'aspect gracieux " des chaumières couvertes d'orangers et de vignes retom" bant sur les toits ; Faspect sévère des hauts monastères maronites faisant de larges taches d'ombre ou de larges jets de lumière sur les flancs ciselés du Liban ; les caravanes de chameaux chargés des marchandises de Dsmas, qui passent silencieusement entre les troncs d'aïbres; ** des bandes de pauvres Juifs montés sur des ânes, tenant '* deux enfans sur chaque bras ; des femmes envehppées " de voiles blancs, à cheval, marchant au son du fifri et du "tambourin, environnées d'une foule d'enfans vêtis d'é" toffes rouges bordées d'or et qui dansent devant leurs ** chevaux ; quelques cavaliers arabes courant le dgérid au" tour de nous sur des chevaux dont la crinière baide littéralement le sable ; quelques groupes de Turcs assis devant un café bâti en feu&lage, et fumant la pipe)u faisant la prière ; un peu plus loin les collines déserta de sable sans fin, qui se teignent d'or aux rayons du soleil du soir, et où le vent soulève des nuages de poussière mflammée ; enfin, le sourd mugissement de la mer qui se mêle au bruit musical du vent dans les têtes de sçins, et au chant de milliers d'oiseaux inconnus ; tout cela offïre à l'œil et à la pensée du promeneur le mélangele plus sublime, le plus doux, et à la fois le plus mélanoliquequi ait M (€ tt « tt tt tt tt

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 331 ■ ** j'ai enivré
mon âme ; c'est le site de mes rêves, j'y s " reviendrais tous les jours." c Le
lecteur sera sur ce site de l'avis du poète : il y en viendra. ROMANS.
TRISTES VÉRITÉS QUI SORTENT DES LONGUES
CORRESPONDANCES. STYLE ÉPISTOLAIRE. Les romans,, toujours à
la fin du dernier siècle, avaient été compris dans la proscription générale.
Richardson dormait oublié ; ses compatriotes trouvaient dans son style des
traces de la société inférieure, au sein de laquelle il avait vé^u. Fielding se
soutenait bien ; Sterne, entrepreneur d'originalité, était passé. On lisait
encore le Vicaire de Wakefield. Si Richardson n'a pas de style (ce dont nous
ne sommes pas juges nous autres étrangers), il ne vivra pas, parce qu'on ne
vit que par le style. En vain on se révolte contre cette vérité : l'ouvrage le
mieux composé, orné de portraits d'une bonne ressemblance, rempli de
mille autres perfections, est mort-né si le style manque. Le style, et il y en a
de mille sortes, ne s'apprend pas ; c'est le don du ciel[^] c'est le talent. Mais si
Richardson n'a été abandonné que pour certaines locutions bourgeoises,
insupportables à une société élégante, il pourra renaître ; la révolution qui
s'opère en abaissant l'aristocratie en en élevant les classes moyennes, rendra
moins sensibles, ou fera disparaître les traces des habitudes de ménage et
d'un langage inférieur. Les romans en lettres (vu l'espace étroit dans lequel
l'action et les personnages sont renfermés) manquent d'un intérêt triste et
d'une vérité philosophique qui sortent de la lecture des correspondances
réelles. Prenez, par exemple, les œuvres de Voltaire ; lisez la première lettre,
adressée en 1715 à la marquise de Mimesse, et le dernier billet écrit le 26
mai 1778, quatre jours avant la mort de l'auteur, au comte de Lally Tolendal ;
réfléchissez sur tout ce qui a passé dans cette période de soixante-trois
années.

332 BSSAl Voyez défilér la longue procession des morts :
Chaulieu, Cideville, Thinot, Algarotti, Genanvilê, Helvétius ; parmi les
femmes, la princesse de Bareith, la maréchale de Villars, la marquise de
Pompadour, la comtesse de Fontaine, la marquise Du Châtelet, Mme.
Denis, et ces créatures de plaisir qui traversent en riant la vie, les
Lecouvreur, les Lubert, les Gaussin, les Salle, les Camargo ; Terpsichores
aux pas mesurés par les Grâces, dit le poète, et dont les cendres légères sont
aujourd'hui foulées par les danses aériennes de Taglioni. Quand vous suivez
quelque temps la même correspondance, vous tournez la page, et le nom
écrit d'un côté ne l'est plus de l'autre ; un nouveau GenouviUe, une nouvelle
Du Châtelet paraissent et vont, à vingt lettres de là, s'abîmer sans retour : les
amitiés succèdent aux amitiés, les amours aux amours. L'illustre vieillard
s'enfonçant dans ses années, cesse d'être en rapport, excepté par la gloire,
avec les générations qui s'élèvent; il leur parle encore du désert de Femey,
mais il n'a plus que sa voix au milieu d'elles. Qu'il y a loin des vers au fils
unique de Louis XIV: Noble sang du plus grand des rois. Son amour et
notre espérance, etc. aux Stances à madame Du Défiant, fñ ! quoi ! vous
êtes étonnée Qu'au bout de quatre-vingts hivers Ma muse fidèle et surannée
Puisse encor fredonner des yen I Quelquefois un peu de verdure Rit sous les
glaçons de nos champs j Elle console la nature, Mais elle sèche en peu de
temps. Le roi de ^Prusse, l'impératrice de Russie, toutes les Grandeurs,
toutes les Célébrités de la terre reçoivent à genoux, comme im brevet
d'immortalité, quelques mots de l'écrivain qui vit mourir Louis XIV, passer
vLouis XV et son siècle, naître et régner Louis XVI, et qui^ placé entre

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 333 le Grand roi et le roi
Martyr, est à kd seul toute l'histoire de France, de son temps. Mais une
correspondance particulière entre deux personnes qui se sont aimées, oâre
peut-être encore quelque chose de plus triste, car ce ne sont plus les
hommes, c'est Vhomme que l'on voit. D'aborid les lettres sont longues,
vives, multipliées; le jour n'y suffit pas : on écrit au coucher du soleil ; on
trace quelques mots au clair de la lune, chargeant la lumière chaste,
silencieuse, discrète, de couvrir de sa pudeur mille désirs. On s'est quitté à
l'aube ; à l'aube on épie la première clarté pour écrire ce que l'on croit avoir
oublié de dire dans des heures de délices. Mille sermens couvrent le papier
où se reflètent les roses de l'aurore ; mille baisers sont déposés sur les mots
brûlans qui semblent naître du premier regard du soleil: pas une idée, une
image, une rêverie, un accident, une inquiétude qui n'ait sa lettre. Voici
qu'un matin quelque chose de presque insensible, se glisse sur la beauté de
cette passion, comme tme première ride sur le front d'une femme adorée. Le
souffle et le parfum de l'amour expirent dans ces pages de là jeunesse,
comme une brise s'alanguit le soir sur des fleurs : on s'en aperçoit, et l'on ne
veut pas se l'avouer. Les lettres s'abrègent, diminuent en nombre, se
remplissent de nouvelles, de descriptions, de choses étrangères :
quelquesunes ont retardée, msds on est moins inquiet ; sur d'aimer et d'être
aimé, on est devenu raisonnable ; on ne gronde plus ; on se soumet à
l'absence. Les sermens vont toujours leur train ; ce sont toujours les mêmes
mots, mais ils sont morts ; l'ame y manque : Je vous aime n'est plus là
qu'une expression d'habitude, un protocole obligé, le j'ai l'honneur d'être de
toute lettre d'amour. Peu à peu le ^tyle se glace, ou s'irrite. Le jour de poste
n'est plus impatiemment attendu ; il est redouté ; écrire devient une fatigue.
On rougit en pensée des folies que l'on a confiées au papier ; on voudrait
pouvoir retirer ses lettres et les jeter au feu. Qu'est-il survenu ? Est-ce un
nouvel attachement qui commence ou un vieil attachement qui finit ?
N'importe : c'est l'amour qui meurt avant l'objet aimé. Vive les romans en
lettres et sans lettres, où les sent*

334 B88AI mens ne se détruisent que par la violence, où ils ne cèdent jamais à ce travail caché au fond de la nature humaine ; fièvre lente du temps qui produit le dégoût et la lassitude, qui dissipe toute illusion et tout enchantement, qui mine nos passions, fane nos amours et change nos cœurs, comme elle change nos cheveux et nos années. Cependant il est une exception à cette infirmité des choses humaines : il arrive quelquefois que dans une ame forte, un amour dure assez pour se transformer en amitié passionnée, pour devenir un devoir, pour prendre les qualités de la vertu; alors il perd sa défaillance de nature et vit de ses principes immortels. Richardson a merveilleusement représenté une passion de cette sorte, dans le caractère de Clémentine. Au surplus, en laissant à part les lettres fictives des romans, et ne considérant que la langue épistolaire, les Anglais n'ont rien à comparer aux lettres de madame de Sévigné : les lettres de Pope, de Swift, d'Arbuthnot, de Bolingbroke, de Lady Montagne, et enfin celles de Junius, que l'on croit être de sir Philip Francis, sont des Ouvrages et non des Lettres; elles ont plus ou moins de rapport avec les lettres de Pline le jeune et de Voiture. Je préférerais, pour mon goût, quelques lettres de Finfortuné lord Russeï, de lady Russel, de miss Anne Seward, et le peu que Ton connaît des lettres de Byron. NOUVEAUX ROMANS. De Clarisse et de Tom Jones sont sortis les deux principales branches de la famille des romans modernes auglais, les romans à tableaux de famille et drames domestiques, les romans à aventures et à peintures de la société générale. Après Richardson les mœurs de Youest de la ville firent une irruption dans le domaine des fictions : les romans se remplirent de châteaux, de lords et de ladies, de scènes aux eaux, d'aventures aux courses de chevaux, au bal, a l'Opéra, au Ranelagh, avec un c hit-chat, un caquetage, qui

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 335 ne finissait plus. La scène ne tarda pas à se transporter en Italie ; les amans traversèrent les Alpes avec des périls effroyables et des douleurs d'ame à attendrir les lions; le lion répandit des pleurs ! Un jargon de bonne compagnie fut adopté: or les modes de mots, les affectations d'un certain langage, d'une certaine prononciation, changent dans la haute société anglaise presque à chaque session parlementaire; un honnête lecteur est tout ébahi de ne plus savoir l'anglais qu'il croyait savoir six mois auparavant. En 1822, lors de mon ambassade à Londres, le fashionable devait offrir, au premier coup d'oeil, un homme malheureux et malade ; il devait avoir quelque chose de négligé dans sa personne, les ongles longs, la barbe non pas entière, non pas rasée, mais grandie un moment par surprise, par oubli, pendant les préoccupations du désespoir: mèche de cheveux au vent, regard profond, sublime, égaré et fatal ; lèvres contractées en dédain de la nature humaine ; cœur ennuyé, byronnien, noyé dans le dégoût et le mystère de l'être. Aujourd'hui le dandy doit avoir un air conquérant, léger, insolent ; il doit soigner sa toilette, porter des moustaches ou une barbe taillée en rond comme la fraise de la reine Ehsabeth, ou comme le disque radieux du soleil ; il décèle la fière indépendance de son caractère en gardant son chapeau sur sa tête, en se roulant sur les sofas, en alongeant ses bottes au nez des ladies assises en admiration sur des chaises devant lui. Il monte à cheval avec une canne, qu'il porte comme un cierge, indifférent au cheval qui est entre ses jambes, par hasard. Il faut que sa santé soit parfaite, et son ame toujours au comble de cinq ou six félicités. Quelques dandys radicaux les plus avancés vers l'avenir, ont une pipe. Mais sans doute tout cela est changé, dans le temps même que je mets à le décrire. Le roman est obligé, sous peine de mort, de suivre le mouvement de Vouest de Londres. Vingt jeunes femmes travaillant jour et nuit, n'écrivent pas assez vite pour rester dans la vérité des mœurs d'un bout de roman à l'autre : si malheureusement leur ouvrage a trois petits volumes.

« 33d E85.VI nombre exige par les libraires, le premier chapitre est déjà vieilli, lorsqu'elles arrivent au dernier. Dans ces milliers de romans, qui ont inondé l'Angleterre depuis un demi-siècle, deux ont été à leur place, Calkins Williams et le Moine, Dans tous les autres beaucoup de talent et d'esprit est disséminé, comme on épargne des dons précieux, des qualités rares, dans des feuilletons et des articles de journaux. Les ouvrages d'Anne Radcliffe font une espèce à part. Ceux de mistress Barbauld, de miss Edgeworth, de miss Bumett, etc. ont, dit-on, beaucoup de chances de vivre. " Il y devrait, dit Montagne, avoir coercition des loix, contre les écrivains ineptes et inutiles, comme il y a contre les vagabonds et fainéants. On bannirait des mains de notre peuple, et moi et cent autres. Uemri' vaillerie semble être quelque symptôme d'un siècle des* bordé. Quand écrivîmes-nous tant que depuis que nous " sommes en trouble ? Quand les Romains, tant que lors " de leur ruine ?" Je n'ai presque point parlé des femmes anglaises qui ont brillé jadis, ou qui brillent maintenant dans les lettres, parce que j'aurais été entraîné, en suivant mon plan, à des parallèles que je ne veux point faire. Madame de Staël domine son époque, et ses ouvrages sont restés. Quelques Françaises se distinguent aujourd'hui par un rare mérite d'écrivain : une d'entre elles a ouvert une route où elle sera peu suivie, mais par laquelle elle arrivera certainement à l'avenir. Les femmes, quand elles ont du génie, y mêlent des secrets qui font une partie du charme de leur talent et qu'on n'en peut séparer: or, personne n'a le droit d'entrer dans ces mystères de la femme et de la muse. Enfin le talent change souvent d'objet et de nature ; il faut savoir attendre pour l'admirer dans ses modes divers. Plusieurs ont été séduites et comme enlevées par leurs jeunes années : ramenées au foyer maternel par le désenchantement, elles ont ajouté à leur lyre la corde grave ou plaintive sur laquelle s'exprime la religion ou le malheur.

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 337 ^• r.:. 1. 1 lu* -fc
 WALTBR SCOTT. LES JUIVES. Mais ces écoles diverses de romanciers
 sédentaires, de romanders voyageurs en diligence ou en calèche, de ro>
 manciers de lac et de montagne, de romanciers de ruines et de fant^nes, de
 romanciers de villes et de salons, '^ sont venus se perdre dans la nouvelle
 école de Walter Scott, de même que la poésie s'est précipitée sur les pas de c
 ^ lord Byron. 1^ L'illustre peintre de l'Ecosse me semble avoir créé un ' :^*
 genre faux ; il a, selon moi, perverti le roman et l'histoire : le romancier s'est
 mis à faire des romans historiques, et ^ l'historien des histoires
 romanesques. J'en parle avec un peu d'hmneur parce que moi qui tant
 décrivis, aimai, :? chantai, vantaï les vieux temples chrétiens, à force d'en
 entendre rabâcher, j'en meurs d'ennui : il me restait pour dernière illusion
 une cathédrale ; on me la fiût prendre en grippe. 9> Quand un auteur jouit
 d'une réputation générale dans b son pays; quand cette réputation s'est
 soutenue pendant i un grand nombre d'années, il n'appartient à personne, f
 et surtout il n'appartient pas à un étranger, de contester ii les titres de cette
 réputation ; ils sont établis sur les bases i les plus solides : le vrai génie de la
 langue, l'instinct f! national et le consentement de l'opinion. Cela suppose i
 toujours des qualités du premier ordre. ;i Je me récusé donc comme juge de i
 tel auteur anglais, \ dont le mérite ne me paraît pas atteindre ce degré de i
 supériorité qu'il a aux yeux de ses compatriotes. Si, dans i Walter Scott, je
 suis obligé de passer souvent des conl versations interminables; si je n'y
 rencontre pas toujours i cette nature choisie, cette perfection de scènes cette
 ori< ginalité, ces pensées, ces traits que je trouve dans Manaoni et dans
 plusieurs de nos romanciers modernes, c'est ma faute. Mais un des grands
 mérites de Walter Scott, à mes yeux, c'est de pouvoir être mis entre les
 mains de 22

338 £SSAI tout le monde : il faut de plus grands efforts de talent pour intéresser en restant dans Tordre, que pour plaire en passant toute mesure; il est moins facile de r^ler le cœur, que de le troubler. Burke retint la politique de l'Angleterre dans le passé ; Walter Scott refoula les Anglais jusqu'au moyen -â^e : tout ce qu'on écrivit, fabriqua, bâtit, fut gothique : livres, meubles, maisons, ^lises, châteaux. Mais les Lairds de la Grande Charte sont aujourd'hui les fashionabha de BondStreet ; race frivole qui campe dans des manoirs antiques, en attendant l'arrivée des deux grands barons modernes, l'Egalité et la Liberté, qui s'apprêtent à les en chasser. Walter Scott ne moule pas, comme Richardson, sur le t3^e intérieur de l'homme; il reproduit de préférence l'extérieur du personnage \[ses fantaisies ont un grand charme, témoin le portrait de la Juive dans Ivankoe» " Rebecca montrait avec avantage sa taille d'une pro^' portion exquise dans une espèce d'habillement oriental, à " la mode des femmes de sa nation. Son turban de soie jaune seyait à son teint rembruni. L'éclat de ses yeux, l'arc superbe de ses sourcils, son nez aquilln parfaitement formé, ses dents aussi blanches que des perles, ses tresses noires, chacune roulée en spirale, tombant avec profusion sur son sein et son col de neige, conmie *' une simarre de la plus riche soie de Perse, entremêlée de fleurs tout cela composait un ensemble de charmes qui ne le cédait point aux agréables vierges dont la belle juive était entourée. Un corset d'or et de perles serrait " la taille de Rebecca depuis la gorge jusqu'à la ceinture, " s'entr'ouvrait dans la partie supérieure, et laissait voir un '* collier de diamans orné de pendants d'un prix inestimable ** Une plume d'autriche se rattachait avec une agrafe de " pierrerie au turban de la fille de Sion. . . . elle ressemblait " à réponse des cantiques : The very bride of the canticles" Fontanes, cet ami que je regretterai éternellement, me demandait un jour pourquoi, dans la race juive, les femmes sont plus belles que les hommes : je lui en donnai une raison de poète et de chrétien. Les juives, lui dis-je, ont échappé à la malédiction dont leurs pères, leurs maris et leurs fils ont été frappés. On ne trouve aucune juive mêlée dans la (C (((C

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 339 foole des prêtres et
 du peuple qui insulta le Fils de l'Homme, le couronna d'épines,
 lui fit subir les ignominies et les douleurs de la croix. Les femmes de la
 Judée emment au Sauveur, l'aimèrent, le suivirent, l'assistèrent de leur bien,
 le soulagèrent dans ses afflictions. Une femme, à Béthanie, versa sur sa tête
 le nard précieux qu'elle portait dans un vase d'albâtre ; la pécheresse
 répandit une huile de parfum sur ses pieds, et les essuya avec ses cheveux.
 Le Christ, à son tour, étendit sa miséricorde et sa pitié sur les juives; il
 ressuscita le fils de la veuve de Naïm et le frère de Marthe ; il guérit la
 belle-mère de Simon et la femme qui toucha le bas de son vêtement : pour
 la Samaritaine il fut une source d'eau vive, un juge compatissant pour la
 femme adultère. Les filles de Jérusalem pleurèrent sur lui, les Saintes
 femmes l'accompagnèrent au Calvaire, achetèrent du baume et des
 aromates et le cherchèrent au sépulchre en pleurant : Mulier, quid ploras?
 Sa première apparition après sa résurrection fut à Madeleine ; elle ne le
 reconnaissait pas ; mais il lui dit : '* Marie !" Au «on de cette voix les yeux
 de Madeleine s'ouvrirent, et elle répondit : " Mon maître !" Le reflet de
 quelque beau rayon sera resté sur le front des juives. Fontanes parut satisfait
 de ces raisons, concluantes en «fifet pour les doctes sœurs. ECOLE DES
 LACS. POETES DES CLASSES INDUSTRIELLES. En même temps que
 le roman passait à l'état romantique, la poésie subissait une transformation
 semblable. Cowper abandonna l'école française pour faire revivre l'école
 nationale ; Burns, en Ecosse, commença la même révolution. Après eux
 vinrent les restaurateurs des ballades : Coleridge, Wordsworth, Southey,
 Wilson, Campbell, Thomas Moore, Crabbe, Morgan, Rogers, Sheil, Hogg,
 ont amené cette poésie jusqu'à nos jours. Gertrude of Wyoming de Thomas

340 BB6AI Campbell, LaUë^Roohh de Thomas liioore, îe» Piaishra de la mémoire, par Roge», ont obtenu xm grand succès. FliuieuTs de ces poètes appartiennent à ce qu'on appelait Làke Sokool, parce qu'ils demeuraient au bord des lacs de Cumberland et de Westmoreknd, et qu'ils les chantaient quelquefois. Thomas Moore, Campbell, Rogers, Crabbe, Wordsworth, Southey, Hunt, Knowles, lord Holkmd, vivent encore pour l'honneur des lettres anglaises : mais il faut être né Âi^rlais pour apprécier tout le mérite d'un genre intime de cojnposition, qui se fait particulièrement sentir aux hommes du sol. Je ne sais s'il serait possible de bien rendre en français les méloêkê de Thomas Moore, surnommé le Barde d'Eiin : appliques cette remarque à ces petites pièces de poésie de noms divers, qui charment l'esprit et l'oreille d'un Anglais, d'un Irlandais, d'un Ecossais. Le lyrique Bums dont CampbeD a célébré la mort, et le chansonnier des matelots, sont des enfans de la terre britannique ; ils ne pourraient vivre dans leur énergie et leur grâce, sous un autre soleil. Nous prétendons comprendre Anacréon et Catulle : je suis persuasulé que la finesse attique et l'urbanité romaine nous échappent. L'Angleterre a vu de temps en temps des poètes sortir des classes industrielles : Bloomfield, garçon cordonnier, est auteur du Garçon de ferme {the Formeras Boy), poème dont la langue est extrêmement savante. Aujourd'hui c'est un forgeron qui brille : Vulcain était fils de Jupiter.* Hogg qui vient de mourir, le premier poète de l'Ecosse après Bums, était un fermier. Nous avons aussi nos muses du peuple : je ne parlerai point de la belle Cordière et de Clémence de Bourges, parce qu'en dépit de leurs talens et de leurs noms, elles étaient riches ; maître Adam, menuisier de Nev^rs, s'oppose mieux au cordonnier anglais. A présent même, J.-C. Jouvenot, awcten artisan serrurier, a donné deux volumes de poèmes, de comédies et de tragédies. Reboul, boulanger à Nîmes, adresse à une mère ces stances d'une poétique et touchante inspiration : * On peut lire, dans un des numéros du National, un article excellent sur ces auteurs anglais de la classe du peuple.

The text on this page is estimated to be only 23.53% accurate

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 341 : l'ange et l'enfant. A
fmv MèEB. Un ange au radieux visagCi f Penché sur le bord d'un berceau, l
Semblait contempler son image Comme dans Ponde d'un ruisseau. , *'
Charmant enfant qui me ressemble, ^* Disait-il, oh! viens avec moi : "
Viens, nous serons heureux ensemble, ** La terre est indigne de toi. «« Là,
Jamais entière allégresse; L'orne y souffre de ses plaisirs; Les cria de Joie
ont leur tristesse ; Les voluptés ont leurs plaisirs. *' Eh ! quoi ! les chagrins,
les alarmes, •* Viendraient troubler ce front si pur, *' Et par ramertnme des
larmes, " Se terairaieat ces ywx d'asor i ** Non, non, dans les champs
derespaoe ** Avec moi tu vas t'exJloUrs ** La Providence te fïdt grâce **
Des Joura que tu devais eoultr." Et secouant set blanches ailes. L'ange à ces
mots a pris l* essor Vers les demeures étemelles. . , . Pauvre mère, ton fils
est mort. Si M. Kaboul a pris femme parmi les fiUes de Cérès et que cette
femme devieDiie sa muse^ la France aura sa Fornarina. Voici quelques vers
d'un facteur de la poste aux lettres, au bureau de Poligny : jf M ELEGIE
AUX MANES DE MARIE GRAND. t Son aurore était b«lle; elle était à oet
âge Où l'aimable langueur qui pâlit le visag« Donne aux yeux tant de
charme et parle à tant de jcœurs l Elle était à cet Age où l'on verse des
pleurs. O pleurs délicieux. ... Sa paupière arrosée. Payait à la nature une
douce rosée.

342 X8SAI Déjà dans ses yeux bleus on voyait chaque Jour
 Edore, puis mourir, un bera rayon d'amour. Elle était Tendre comme
 l'agneau qui bêle à la colline Quand son dos caressant vers la brebis s'indine.
 Hélas I tant de vertus ne devraient point finir. Pourquoi n'en reste-t-il, hélas
 I qu'un souvenir ? Elle tendit les bras, et nos cœurs s'enlacèrent ^ Nos
 soupirs confondus ensemble s'étouffèrent ! Cette heure si cruelle était pour
 nous des jours : Cette heure vit encore, et Je pleure toujours. LA
 PRINCESS CHARLOTTE. KNOX. Je viens de nommer Hogg le dernier
 poète des chaumières des Trois royaumes; je dirai quelques mots de la
 dernière muse des palais britanniques, afin qu'on voie tout mourir dans ce
 siècle de mort. La princesse Charlotte d'Angleterre a chanté les beautés de
 Clû*emoit> en leur appliquant ces vers d'un grand poète : To Claremont's
 terraced boudings and Eshergroves, Where, in the sweet solitude, embraced
 By the soft windings of the silent muse, From courts and cities Charlotte
 finds repose : Eucharistic vale I beyond ivy-hate'er the muse Her of Achala,
 of Hesperia sung. O vale of bliss 1 o softly swelling hills» On which the
 power of cultivation lies And Joys to see the wonders of this soil \ ti

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 343 Quand on voit cette reine présumée rêver si jeune et si heureuse dans les bocages d'Essex, on peut croire qu'elle eût descendu dans la tombe avec moins de peine du haut du trône d'Elisabeth que du haut des terrasses de Claremont. J'avais vu cette princesse enfant dans les bras de sa mère ; je ne l'ai point retrouvée en 1822, à Windsor, auprès de son père. Ces vols que la mort commet sans cesse au milieu de nous, nous surprennent toujours : mais qui sait si ce n'est pas par un effet de sa miséricorde, que la Providence a retiré sitôt du monde la fille de Georges IV ? Que de bonheur en apparence attendait Marie- Antoinette, quand elle vint poser à Versailles, sur sa belle tête, la plus belle couronne du monde ! Abreuvée d'outrages quelques années plus tard, elle ne trouvait pas une voix en France qui dit : Paix à ses douleurs ! L'auguste victime n'était chantée qu'en terre étrangère par des fugitifs ou par des étrangers : l'abbé Delille demandait des expiations à sa lyre fidèle ; Alfieri composait l'admirable sonnet : Regina sempre ! Knox pleurait la captivité de la reine veuve et martyre : If thy breast soft pity knows, Oh 1 drop a tear wth me 5
 FecI for th' unexampled woes Of widow'd royalty. Fallen, fallen from a throne ! Lo ! beauty, grandeur, pownr ; Hark I His a queen's, a mother's moan ; From yonder dismal tow'r, I hear her say, or leem to say, " Ye who Uiten to my atory, Leam how traniiient beauty's day, H ow unstable human glory I " Si ton sein connaît la douce pitié, oh ! répands avec moi une larme ! laisse-toi toucher par les malheurs sans exemple de la veuve royale. Tombée, tombée du trône ! Regardez la beauté, la grandeur, la puissance ! Ecoutez ! c'est le gémissement " d'une reine, d'une mère : là, du fond de cette affreuse "tour. (t (t tt

344 XSSAI ** Je Tentends qui dit, ou qui semble dire : ** Vous
qui " prêtez Toreille à mou histoire, apprenez combien est *' rapide le jour
de la beauté, combien inconstante la gloire " humaine !" CHANSONS.
LORD D0R8BT. BEIV^NGER. La chanson, aussi ancienne en Angleterre
qu'elle l'est dans le royaume de saint Louis, a pris toutes les formes: elle se
change en hymne pour la religion ; elle reste chanson pour les mille riens et
les mille accidens de la vie, gads ou tristes. Les Marins (the Seamen) de
lord Dorset, sont une composition d'une venre élégante. J'en prends la
traduction littérale dans la poétique anglaise de M. Hennet A TOUS,
mesdames, qui êtes à présent sur terre. Nous, qui sommes sur mer, nous
écrivons ; M^s d*abord nous roudrions tous faire comprendre Combien il
est difficile d'écrire ; Tantftt les muses, et tantftt Neptune, Nous devons
implorer pour vous écrire Avec nn fa, la, la, li^ la, la. Car les muses auraient
beau nous être propices. Et remplir nos cerveaux vides. Si le fier Neptune
soulève le vent Pour agiter la plaine asurée. Nos papiers, plume, encre, et
nous. Roulons avec le vaisseau sur la mer. Avec un fb, la, la, la, la, la. Donc,
si nous n'écrivons pas à chaque poste. Ne nous accuses pas d'indifitérance :
N'en concluez pas non plus que nos vaisseaux sont pris Par les Hollandais
ou parle vent : Nous vous enverrons nos lannes par un chemin plus prompt
y Le flux vous les portera deux fois par Jour Avec un fa, la, la, la, la, la.
Mais à présCkit nos cndntes deviennent plus orageuses Et renversent nos
espérances. Lorsque vous, sans égards pour nos maux. Vous vous asseyez
avec insouciance au spectacle»

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 345 Et permettez peut-être
 à quelque homme plus heureux. De vous baiser la main ou de jouer avec
 votre éventail Avec un fa, la, la, la, la, la. Or, maintenant que nous ayons
 exprimé tout notre amour Et en même temps toutes nos craintes. Dans
 l'espoir que cette déclaration excitera Quelque pitié pour nos pleurs.
 Puissions-nous n'apprendre Jamais d'inconstance; Nous en avons assez sur
 mer. Avec un fa, la, la, la, la, la. Un couplet de Toriginal donnera Tidée du
 rythme : And now we've told you all our loves And likewise all our fears,
 In hope this déclaration moves Some pity for our tears ; Let's hear ôiao
 inconstancy; We have too much of that at sea With a fa, la, la, la, la, la.
 C'est la chanson française au XVIII^e siècle. Une très jolie chansonnette[^] le
 Pigeon, représente une jeune femme envoyant un message à son amant.
 Why tards my love, Why taries my love, Why tarries my love From me ?
 Come hither, my dove, 1*11 Write to my love And send him a letter by
 thee, etc. Pourquoi tarde mon amour. Pourquoi tarde mon amour Pourquoi
 tarde mon amour loin de moi ? \ Viens ici, ma colombe ; J'écrirai à mon
 amour, Et lui enverrai la lettre par toi. Je l'attacherai à ta patte. Je
 l'attacherai à ta patte. Je l'attacherai bien fort avec un ruban. — [^]Ah ! non
 pas à ma patte. Belle lady, je vous prie, Mais attachez-la sous mon aile.
 Elle mit à son cou. Elle mit à son cou.

316 ESSAI Un grelot et nn collier si jolis. Elle attacha à son aile
Le rouleau avec un ruban. Et le baisa, puis l'envoya dehors. Le God save
thu King, le Ruk Britannia, de Thomson, la ballade de Burns Scott, who
hâve with Wallaee bled. Ecossais, qui avec répandu vot re sang avec
Wallaee, etc. doivent rester dans leur langue naturelle. On admire surtout de
Burns les Tioo dogs, le Coitier's saturday night : il a plusieurs chansons à
boire; quelques-unes décrivent des scènes de village. Toutes ces pièces
pleines d*kumour, n'ont pas la verve des refrains de Désaugiers. Mais si
Thibaut, comte de Champagne, l'emporta sur tous les Thibaut anglais du
treizième siècle, Béranger, dans le dix-neuvième, laisse loin derrière lui tous
les Béranger i de la Grande-Bretagne. L'art n'ôte rien au succès auprès de la
foule, quand il est réuni au vrai talent : les chansons de Béranger,
composées avec le soin que Racine mettait à ses vers, et qui sont, potu:
ainsi dire, travaillées à la loupe, sont descendues aux classes inférieures de
la société; le peuple les a apprises par cœur, comme les écoliers apprennent
le récit de Thérémène, .Ainsi que La Fontaine dans la fable, Béranger dans
la chanson s'élève au plus haut style. La popularité attachée à des vers de
circonstance, à des moqueries spirituelles, passera, mais des beautés
supérieures resteront. On sent dans les ouvrages de Béranger, sous une
surface de gaieté, un fond de tristesse qui tient à ce qu'il ' y a de sincère et
de permanent dans l'ame humaine. Des couplets tels que ceux-ci seront de
toutes les Frances futures et redits dans tous les temps : Vous vleillires, t ma
belle maîtresse ; Vous vieUllres, et je ne serai plus. Pour moi le temps
semble, dans sa vitesse, Compter deux fois les Jours que j'ai perdus.
Survivez-moi ; mais que l'ftge pénible Vous trouve encor fidèle à mes
leçons. Et bonne vieille, au coin d*mi feu paisible. De votre ami rtfpêtes les
chansons.

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 347 Lorsque les yeux
chercheront sous vos rides Les traits cl[^]anauu qui m'auront inspiré. Des
doux récits les Jeunes gens avides Diront : Quel fut cet ami tant pleuré ? De
mon amour peignez, s'il est possible, L*ardeur, l'ivreue, et même les
soupçons ; Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible. De votre ami répétez
les chansons. On Toos dira : Savait-il être aimable ? Et sans rougir vous
direz : Je l'aimais. D'un trait méchant se montra-t-il capable ? Avec org:aeil
vous répondrez : Jamais. Ah ! dites bien qu'amoureux et sensible D'un luth
Joyeux il attendrit les sons ; Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible. De
votre ami répétez les chansons. Objet chéri, quand mon renom futile De vos
vieux ans charmera les douleurs, A mon portrait quand votre main débile
Chaque printemps suspendra quelques fleurs, Levés les yeux vers ce monde
invisible Où pour toujours nous nous réunissons ; Et bonne vieille, au coin
d'un feu paisible. De votre ami répétez les chansons. En sortant de Dieppe,
le chemin qui conduit à Paris monte assez rapidement : à droite, sur la berge
élevée, on voit le mur d'un cimetière ; le long de ce mur est établi un rouet
de corderie. Un soir du dernier été, je me promenais sur ce chemin ; deux
cordiers marchant parallèlement à reculons, et se balançant d'une jambe sur
l'autre, chantaient ensemble à demi-voix. Je prêtais l'oreille; ils en étaient à
ce couplet du Fietix Caporal : Qui la-bas sanglotte et regarde ? Eh ! c'est la
veuve du tambour. En Russie, à Tarrière-garde, J'ai porté son fils nuit et
Jour. Comme le père, enfant et femme. Sans moi restaient sons les frimas.
Elle va prier pour mon ame. Conscrits, au pas. Ne pleures pas. Ne pleures
pas. Marchez au pas. Au pas, au pas, au pas, au pas ! Ces hommes
prononçaient le refrain : Conscrits[^] au fotp

348 SâSAI JVe pleurez-pas Marchez au pas, au pas, au pas, d'un ton si mâle et si pathétique que les larmes me vmrent aux yeux: en marquant eux-mêmes le pas et en dévidant leur chanvre, ils avaient l'air de filer le dernier moment du Fieux Caporal, Qui leur avait appris cette complainte ? Ce n'était pas assurément la littérature, la critique, l'admiration enseignée, tout ce qui sert au bruit et au renom ; mais un accent vrai, sorti de quelque part, était arrivé à leur ame du peuple. Je ne saurais dire tout ce qu'il y avait dans cette jçloire particulière à Béranger, dans cette gloire solitairement révélée par deux matelots qui chantaient, au soleil couchant, à la vue de la mer, la mort d'un soldat. BBATTIE. Bums, Mason, Cowper, moururent pendant mon émigration à Londres avant 1800 et en 1800 ; il» finissaient le siècle: je le commençais. Darwin et Beattie moururent deux ans après mon retour de l'exil. Beattie avait annoncé l'ère nouvelle de la lyre. Le BUMstrel, ou le progrès du génie, est la peinture des premiers effets de la Muse sur un jeune barde, lequel ignore encore le génie dont il est tourmenté. Tantôt le poète futur va s'asseoir an bord de la mer pendant ime tempête ; tantôt il quitte les jeux du village pour écouter à l'écart et dans le lointain le son des musettes: le poëme est écrit en stances rimées comme les vieilles ballades. " Si je voulais invoquer une muse savante, mes doctes " accords diraient ici quelle fut la destinée du barde dans les jours du vieux temps ; je le peindrais portant un cœur content sous de simples habits : on verrait ses cheveux flottans et sa barbe blanchie; sa harpe modeste, seule compagne de son chemin, répondant aux soupirs des " brises, serait suspendue à ses épaules voûtées ; le vieîl*' lard, en marchant, chanterait à demi-voix quelque refrsdn ** joyeux. «

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 349

« ce « Mais un pauvre mûtre inspire aujourd'hui mes vers Dans les siècles gothiques (comme les vieilles ballades ** le racontent) vivait autrefois un berger. Ses ancêtres avaient peut-être habité une terre aimée des Muses, les grottes de la Sicile ou les vallées de l'Arcadie ; mais lui, ** û était né dans les contrées du Nord, chez une nation " fameuse par ses chansons et par la beauté de ses vierges ; *' nation fière quoique modeste, innocent quoique libre, " patiente dans le travail, ferme dans le péril, inébranlable dans sa foi, invincible sous les armes. " Edwin n'était pas un enfant vulgaire : son œil semblait souvent chargé d'une grave pensée ; il dédaignait les hochets de son âge, hors un petit chalumeau grossièrement façonné ; il était sensible, quoique sauvage, et gardait le silence quand il était content ; il se montrait tour à tour plein de joie et de tristesse, sans qu'on en devinât la cause. Les voisins tressaillaient et soupiraient à sa vue, et cependant le bénissaient* Aux uns il semblait d'une intelligence merveilleuse ; aux autres il paraissait " insensé. " Mais pourquoi dirais-je les jeux de son enfance ? il ne se mêlait point à la foule brillante de ses jeunes compagnons ; il aimait à s'enfoncer dans la forêt, ou à s'égarer sur le sommet solitaire de la montagne. Souvent les ' détours d'un ruisseau sauvage conduisent ses pas à des bocages ignorés. Tantôt il descend au fond des préci" pices, du sommet desquels se penchent des vieux pins ; tantôt n gravit des cimes escarpées, où le torrent brille de rocher en rocher, où les eaux, les forêts, les vents, " forment un concert immense, que l'écho grossit et porte " jusqu'aux cieux. •' Quand l'aube commence à blanchir les airs, Edwin, " assis au sommet de la colline, contemple au loin les " nuages de pourpre, l'océan d'azur, les montagnes gri" sâtres, le lac qui brille faiblement parmi les bruyères •" vaporeuses, et la longue vallée étendue vers l'occident, ^' où le jour lutte encore avec les ombres. " Quelquefois, pendant les brouillards de l'automne. 4€ t* ce *t 4« 4t 4t 44

350 ESSAI " VOUS le verriez escalader le sommet des monts. O plaisir effrayant î debout sur la pointe d'un roc, comme un matelot sauvé du naufrage sur une côte déserte, il aime " à voir les vapeurs se rouler en vagues énormes, s'allonger sur les horizons, là se creuser en golfe, ici s'arrondir autour des montagnes. Du fond du gouffre, au-dessous " de lui, la voix de la bergère et le bêlement des troupeaux remontent jusqu'à son oreille, à travers la brume épaissie. t£ tt tt tt tt \>\ Le romanesque enfant sort de l'asile où il s'était mis couvert des tièdes ondées du midi. Elle est passée la pluie d'orage ; maintenant l'air est frais et parfumé. Dans l'orient obscur, déployant un arc inunense, l'iris brille au soleil couchant. Jeune insensé qui croit " pouvoir saisir le glorieux météore ! combien vaine est " la course que ton ardeur a commencée ! I^ brillante "apparition s'éloigne à mesure que tu la poursuis. Ah! " puisses-tu savoir qu'il en est ainsi dans la jeunesse, " lorsque nous poursuivons les chimères de la vie. " Quand la cloche du soir chargeait de ses gémissemens la " brise solitaire, le jeune Edwin, marchant avec lenteur " et prêtant une oreUle attentive, se plongeait dans le fond " des vallées ; tout autour de lui, il croyait voir errer des " convois funèbres, de pâles ombres, des fantômes tndnant " des chaînes ou de longues voiles ; mais bientôt ces bruits " de la mort se perdaient dans le cri lugubre du hibou, ou " dans les murmures du vent des nuits, qui ébranlait par intervalles les vieux dômes d'une éghse. Si la lune rougeâtre se penchait à son couchant sur " la mer mélancolique et sombre, Ed\vin allait chercher '* les bords de ces sources inconnues, où. s'assemblaient " sur les bruyères les magiciennes des temps passés. Là " souvent le sommeil venait le surprendre, et lui apportai tt tt " ses visions. " Le songe a fui. . . . Edwin, réveillé avec l'aurore, ouvre '*' ses yeux enchantés sur les scènes du matin: chaque " zéphyr lui apporte mille sons délicieux ; on entend le " bêlement du troupeau, le tintement de la cloche de la

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 351

*' brebis, le bourdonnement de l'abeille ; la cornemuse fait " retentir les rochers, et se mêle au bruit sourd de l'Océan *' lointain qui bat ses rivages. " Le chien de la cabane aboie en voyant passer le pèlerin " matinal ; la laitière, couronnée de son vase, chante en " descendant la colline ; le laboureur traverse les guérets " en sifflant ; le lourd chariot crie en traversant le sentier de " la montagne ; le lièvre étonné sort des épis vacillans ; la " perdrix s'élève sur son aile bruyante ; le ramier gémit " dans son arbre solitaire, et l'alouette gazouille au haut " des airs. " Quand la jeunesse du village danse au son du chalu*' meau, Edwin, assis à l'écart, se plaît à rêver au bruit '^ de la musique. Oh ! comme alors tous les jeux bruyans '* semblent vains et tumultueux à son ame ! Céleste mé" lancolie, que sont près de toi les profanes plaisirs du vulgaire ! . . ' . Le chant fut le premier amour d'Edwin ; souvent la harpe de la montagne soupira sous sa main aventureuse, et la flûte plaintive gémit suspendue à son souffle. Sa " muse, encore enfant, ignorait l'art du poète fruit du " travail et du temps. Edwin atteignit pourtant cette " perfection si rare, ainsi que mes vers le diront quelque " jour." 4* La citation est longue ; mais elle est importante pour l'histoire de la poésie : Beattie a parcouru la série entière des rêveries et des idées mélancoliques dont cent autres poètes se sont crus les discoverers. Beattie se proposait de continuer son poëme ; en effet, il en a écrit le second chant : Edwin entend un soir une voix- grave s'élevant du fond d'une vallée ; c'est celle d'un solitaire qui, après avoir connu les illusions du monde, s'est enseveli dans cette retraite, pour y recueillir son ame et chanter les merveilles du Créateur. Cet ermite instruit le jeune minstrel, et lui révèle le secret de son génie. L'idée était heureuse, mais Texécution n'a pas répondu au bonheur de l'idée. Les dernières strophes du nouveau chant sont consacrées au souvenir d'un ami. Beattie était destiné à verser des

The text on this page is estimated to be only 28.78% accurate

352 B88AI lannes ; la mort de son fils brisa son cœur paternel : comme Ossian après la perte de son Oscar, il suspendit sa harpe aux branches d'un chêne. Peut-être le fils de Beattie était-il ce jeune mtMfrei qu'un père avait chanté, et dont il ne voyait plus les pas sur la montagne. LORD BYRON. ORMS D*HARROW.* On retrouve dans les premiers vers de lord Byron des imitations frappantes du minstreî, A l'époque de mon exil en Angleterre, lord Byron habitait l'école de Harrow, dans un village à dix milles de Londres. Il était enfant ; j'étais jeune et aussi inconnu que lui ; je le devais précéder dans la carrière des lettres et y rester après lui. Il avait été élevé sur les bruyères de l'Ecosse, au bord de la mer, comme moi dans les landes de la Bretagne, au bord de la mer ; il aima d'abord la Bible et Ossian, comme je les aimais : il chanta dans Newstead-Abhey les souvenirs de l'enfance, comme je les chantai dans le château de Combours. When I roved a young highlander o*er the dark heath. And ciimb'd thy steep summit, oh l Morren of snow, etc. " Lorsque j'explorais, jeune montagnard, la noire bru•*yère et gravissais ta cime penchée, ô Morven couronné " déneiges, pour m'ébahir au torrent qui tonnait au-dessous " de moi, ou aux vapeurs de la tempête qui s'amoncelaient " à mes pieds " Je me levais avec l'aube. Mon chien pour guide, je ^ Tout ce qui suit, jusqu'à la conclusion^ est tiré de mes Mémoires; j'ai seulement abrégé quelques passages quand il 8»est agi de mot, ne pouvant dire de mon vivant tout ce que j'en dirai dans ma tombe : c'est une chose fort commode que d'être mort, pour parler à son aise. Je n'ai point cette fois guillemeté le commencement des paragraphes pour annoncer la citation des Mémoires, parce que, des citations de lord Byron étant insérées dans le texte même des Mémoires, il y aurait eu confusion de guillemets.

vr SUR LA LITTÂRATURB ANGLAISB. 353 bondissais de
montagne en montagne. Je fendais avec ma poitrine les vagues de la marée
envahissante de la Dee, et j'écoutais de loin la chanson du higMander. Jje
soir, à mon repos, sur ma couche de bruyère, aucun songe, si ce n'est celui
de Marie, ne se présentait à ma vue

354 BSgAI ft t€ €< Quand la destinée glacera ce sein qu'une
fièvre dévore ; qioand elle en aura calmé les soucis et les passions ; ici où il
palpita» ici mon coeur pourra reposer. " Puissé-je m'endormir où
s'éveillèrent mes espérances. . . . mêlé à la terre où coururent mes pas,
pleuré de ceux qui furent en société avec mes jeunes années, oublié du reste
du monde !" Et moi je dirai : Salut» antique ormeau des songes» an pied
duquel Byron enfant s'abandonnait aux caprices de son kge, alors que je
rêvais René sous ton ombre, sous cette même ombre où» plus tard le poète
vint» à son tour, rêver Childe^Harold ! Byron demandait au cimetière
témoin des premiers jeux de sa vie» une tombe ignorée v inutile prière que
n'a point exaucée la gloire. LES DEUX NOUVBLLES £C0Z.ES
LITTERAIPB8. (HTKLQUES RESSEMBLANCES DE DESTINEE. n y
aura peut-être* quelque intérêt à remarquer dan» Favenir (si pour moi il y a
un avenir)» la rencontre des deux chefs de la nouvelle école française et
anglaise» ayant un même fonds d'idées» des destinées» sinon des mœurs» à
peu près pareilles : l'im pair d'Angleterre» l'autre pair de France; tous deux
voyageurs dans l'Orient, assez souvent l'un près de l'autre, et ne se voyant
jamais : seulement la vie du poète anglais a été mêlée à de moins grands
évènements que la mienne. Lord Byron est allé visiter après moi les ruines
de la Grèce : dans Childe-Harold il semble embellir de ses propres couleurs
les descriptions de V Itinéraire. Au commencement de mon pèlerinage, je
reproduis l'adieu du sire de Joinvilleà sK)n château; Byron dit un égal adieu
à sa demeure gothique. Dans les Martyrs, Eudore part de la Messénie pour
se rendre à Rome. * Suite de la dtatioa.des Mémtrinm

The text on this page is estimated to be only 26.43% accurate

dUR LA LITTÉBATURH. ANGLAISE!. 355«« «e te €4 ce Notre navigation fut longue, dit-il Nous vîmes tous ces promontoires marqués par ** des temples on des tombeaux Nous traversâmes le golfe de Mégare. Devant nous était Egine, à droite le Pirée, à gauche Corinthe. Ces villes^ jadis si florissantes, n'offraient que des monceaux de ruines. Les matelots mêmes parurent touchés de ce spec** tacle. La foule accourue sur le pont gardait Je silence : chacun tenait ses regards attachés à ces débris ; chacun en tirait peut-être secrètement une consolation dans ses maux, en songeant combien nos propres douleurs sont peu de chose, comparées à ces calamités qui frappent des nations entières, et qui avaient étendu sous nos yeux les '* cadavres de ces cité»/' '* Me9 jeunes compagnon» n'avaient " ^itendu parler, que de» métamorphoses de Jupiter, et il» *' ne comprirent rien auxdébris qu'ils avsdent sous les yeux ; '* moi, je m'étais dejjà assi» avec le prophète, sur les ruine» " des villes désolées, et Babylone m'enseignait Corinthe." Lisez maintenant lord Byron, quatrième chant de Childe HarM: ^ . . . As my bark did skim The bright blue waters vflth a fanning wind. Came Megara before me, and behind ^glna lay, Pineus on the right, Aud Corintb on the left ; I lay recliued Along the prow, and saw ail thèse unité In ruin The Roman saw thèse tomba In his own âge, The9e sepulchrea of cities, which excite Sad wonder, and this yet surviving page The moral lesson bears, drawn from such pilgrimage. Lorsque ma barque eîlleurait le brillant azur des vagues sous une fraîche brise, Mégare " vint devant moi, uEgine restait derrière, le Pirée à ma " droite, Corinthe à ma gauche. J'étais appuyé sur la " proue, et je vis ces rmnes réunies. " Le Romain vit ces tombes dans son propre temps, ces ** sépulchres de cités qui excitent im triste étonnement ; et 2a»

The text on this page is estimated to be only 27.25% accurate

336 B89A1 " cette page qui leur survit, porte la morale leçon tirée d'un " tel pâlerinage " Le poète anglais est ici, comme le prosateur français, derrière la lettre de Sulpicius à Cicéron ; mais ime rencontre si parfaite m'est singulièrement glorieuse, puisque j'ai devancé le chantre immortel au rivage où nous avons eu les mêmes souvenirs, et où nous avons commémoré les mêmes ruines. J'ai encore l'honneur d'être en rapport avec lord Byron dans la descripticm de Rome : Uê Martyre et ma Lettrt nr la campagne romaine ont l'inappréciable avantage pour mot, d'avoir deviné les inspirations d'un beau génie. M. de Béranger, notre immortel chansonnier, a placé dans le dernier volume de ses chansons une note trop obligeante pour que je la rapporte en entier ; il a osé dire, en rappelant le mouvement que j'ai imprimé, selon lui, à la poésie française : "L'in" fluence de l'auteur du Génie du Christianisme s'est fait " ressentir également à l'étranger, et il y aurait peut-être " justice à reconnaître que le chantre de Childu-HarM est " de la famille de René."* S'il était vrai que René entrât pour quelque chose dans le fond du personnage unique mis en scène sous des noms divers dans Childe^Harold, Conrad, Lara, Manfred, le Giaour ; si par hasard lord Byron m'avait fiedt vivre de sa vie, il aurait donc eu la faiblesse de ne jamais me nommer ^ J'étais donc un de ces pères qu'on renie quand on^est arrivé au pouvoir ? Lord Byron peut-il m'avoir copsiplètement ignoré, lui qui cite presque tous les auteur» français, ses contemporains ? n'a-t-il jamais entendu parler de moi, quand les journaux anglais, comme les journaux français, ont retenti vingt ans auprès de lui de la controverse sur mes ou\Tage8, lorsque le New Thnes a fait un parallèle de l'auteur du Génie du Christianisme et de l'auteur de Childe-Harold ? * Dans ttn excellent article (Biograp. Unhert. tuppl.) rar lord ByroD, M. ViUemain arenouyelé la remarque de Jf . Béimnger : qu'on me purdonoe si je cite la phrase qui me concerne ; je cherche une eznac à ce que je db ici dans ces pages extraites de mes Mémoirea : le lecteur voudra bien compter pour rien une louange donnée par Indulgence du talent. " Quelques page» " incomparables de René avaient» 11 est vnd épuisé ce earactère poétique '* Je ne sais si Byron les imitait, ou les renouvelBit de génie.'*

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 35^ Point de nature si favorisée qu'elle soit, qui n'ait ses susceptibilités, ses défiances : on veut garder le sceptre ; on craint de la partager : on s'irrite des comparaisons. Ainsi un autre talent supérieur a évité mon nom dans un ouvrage sur la littérature. Grâce à Dieu, m'estimant à ma juste valeur, je n'ai jamais prétendu à l'empire ; comme je ne crois qu'à la vérité religieuse dont la liberté est une forme, je n'ai pas plus de foi en moi qu'en toute autre chose ici-bas. Mais je n'ai jamais senti le besoin de me taire quand j'ai admiré ; c'est pourquoi je proclame mon enthousiasme pour Madame Staël et pour lord Byron. Au surplus, un document trancherait la question si je le possédais. Lorsque Aiaia parut, je reçus une lettre de Cambridge, signé G, Ghréoûy Lord Byron. Lord Byron, âgé de quinze ans, était un astre non levé : des milliers de lettres de critiques ou de félicitations m'accablaient ; vingt secrétaires n'auraient pas suffi pour mettre à jour cette énorme correspondance. J'étais donc contraint de jeter au feu les trois quarts de ces lettres, et à choisir seulement pour remercier ou me défendre, les signatures les plus obligatoires. Je crois cependant me souvenir d'avoir répondu à lord Byron ; mais il est possible aussi que le billet de l'étudiant de Cambridge ait subi le sort commun. En ce cas, mon impolitesse forcée se sera changée en offense dans un esprit irascible ; il aura puni mon silence par le sien. Combien j'ai regretté depuis les glorieuses lignes de la première jeunesse d'un grand poète ! Ce que je viens de dire sur les affinités d'imagination et de destinée entre le chroniqueur de René et le chantre de Childe-Harold, n'ôte pas un seul cheveu à la tête du barde immortel. Que peut à la muse de la Dee, portant une lyre et des ailes, ma muse pédestre et sans luth ? Lord Byron vivra, soit qu'enfant de son siècle comme moi, il en ait exprimé comme moi (et comme Goethe avant nous) la passion et le malheur ; soit que mes périples et le fallot de ma barque gauloise, aient montré la route au vaisseau d'Albion sur des mers inexplorées. D'ailleurs, deux esprits d'une nature analogue peuvent très bien avoir des conceptions pareilles, sans qu'on puisse leur reprocher d'avoir marché servilement dans les mêmes

The text on this page is estimated to be only 29.03% accurate

358 E88AI voies, n e0t peimis de profiter des idées et des images exprimées dans une langue étrangère, poin* en enricbir la sienne : cela s'est vu dans tous les siècles, dans toi» les temps. Moi-même ai-je été sans devanciers? Je reconnais tout d'abord que dans ma premSk'e jeunesse, OtnoM, Werther, les Riverieê du promeneur soUUsire, tes Etude» de la nature ont pu s'apparenter à mes idées ; msds je n'ai rien caché, rien dissimulé du plaisir que me etusaient des ouvrages où je me délectais. Quoi de plus doux que l'admiration ? c'est de l'amour dans le ciel, de la tendresse élevée jusqu'au culte ; on se sent pénétré de reconnaissance pour la divinité qui étend les bases de nos facultés, qui ouvre de nouvelles vues à notre ame, qui nous donne un bonheur si grand, si pur, sans aucun mélange de crainte ou d'envie. ECOLE DE LORD BTBON* Lord Byron a laissé une déplorable école :* je présume qu'O serait aussi désolé des Ghilde-Harold auxquels il a donné naissance, que je le suis des René qui rêvassent autote de moi. Les sentimens jfénéraux qui composent le fond de l'humanité, la tendresse paternelle et maternelle, la piété filiale, l'amitié, l'amour, sont inépuisables; ils fourniront toujours des inspirations nouvelles au talent capable de les développer ; mais les manières particul^res de sentir, les individualités d'esprit et de caractère, ne peuvent s'étendre et se multiplier dans de grands et nombreux tableaux. Les petits coins non découverts du cœur de lliomme sont un champ étroit ; il ne reste rien à cueâlir dans ce champ, après la msdn qui l'a moissonné la première. Une moiadie de l'ame n'est pas un état permanent et naturel ; on ne peut la reproduire, en faire une littérature, en tirer parti comme d'une passion incessamment modifiée au gré des artistes divers qui la manient, et en changent la forme. La vie de Lord Byron a été l'objet de beaucoup d*in* * Bidlê delà dutioa des Mémoire».

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 359 vestigations et de calomnies. Les jeunes gens ont pris au sérieux des paroles magiques ; les femmes se sont senties disposées à se laisser séduire, avec frayeur, par ce Monstre, à consoler ce Satan solitaire et malheureux. Qui sait ? Il n'avait peut-être pas trouvé la femme qu'il cherchait, une femme assez belle, un cœur vaste comme le tàen ? Byron, d'après l'opinion fantasmagorique, est l'ancien serpent séducteur et corrupteur, parce qu'il a vu la corruption incurable de l'espèce humaine ; c'est un génie fatal et souffrant, placé entre les mystères de la matière et de l'intelligence, qui ne voit point de mot à l'énigme de l'univers, qui regarde la vie comme une affreuse ironie sans cause, comme un sourire pervers du Mal : c'est le fils aîné du Désespoir qui méprise et renie, qui portant en lui une incurable plaie, se venge en menant à la douleur par la volupté tout ce qui l'approche ; c'est un homme qui n'a point passé par l'âge de l'innocence, qui n'a jamais eu l'avantage d'être rejeté et maudit de Dieu ; un homme qui, sorti réprouvé du sein de la nature, est le Damné du néant. Tel est le Byron des imaginations Chauffées, Tout personnage qui doit vivre ne va point aux générations futures tel qu'il était en réalité ; à quelque distance de lui, son Epopée commence : on idéalise ce personnage ; on le transfigure ; on lui attribue une puissance, des vices et des vertus qu'il n'eut jamais ; on arrange les hasards de sa vie, on les viole, on les coordonne à un système. Les Biographes répètent ces mensonges ; les Peintres fixent sur la toile ces inventions, et la postérité adopte le fantôme. Bien fou qui croit à l'histoire ! L'histoire est une pure tromperie ; elle demeure telle qu'un grand écrivain la fait et la façonne. Quand on trouverait des Mémoires qui démontreraient jusqu'à l'évidence que Tacite a débité des impostures en racontant les vertus d'Agricola et les vices de Tibère, Agricola et Tibère resteraient ce que Tacite les a faits. Deux hommes distincts se rencontrent dans Lord Byron : l'homme de la nature et l'homme du système. Le poète s'apercevant du rôle que le public lui faisait jouer, l'accepta, et se mit à maudire le monde qu'il n'avait pris d'abord qu'en rêverie : cette marche est sensible dans l'ordre chronolo

360 K88AX gique de tes ouvrages. Quant au caractère de son génie, loin d'avoir l'étendue qu'on lui attribue, il est plutôt assez resserré. Sa pensée poétique et passionnée n'est qu'un gémissment, une plainte, une imprécation ; en cette qualité, elle est admirable : il ne faut pas demander à la lyre ce qu'elle pense, mais ce qu'elle chante. Lord Byron a beaucoup d'esprit et de l'esprit très varié, mais d'une nature qui agite et d'une influence funeste ; il a bien lu Voltaire, et il l'imité souvent. En suivant pas à pas le grand poète anglais, on est forcé de reconnaître qu'il vise à l'effet, qu'il se perd rarement de vue, qu'il est presque toujours en attitude, qu'il pose complaisamment devant lui ; mais l'affectation de bizarrerie, de singularité, d'originalité, tient, en général, au caractère anglais. Si Lord Byron a d'ailleurs expié son génie par quelques faiblesses, l'avenir s'embarrassera peu de ces misères, ou plutôt il les ignorera ; le poète cachera l'homme et interposera le talent entre l'homme et les races futures : à travers ce voile divin, la Postérité n'apercevra que le Dieu. Lord Byron a fini époque f il laissera une trace profonde et ineffaçable : l'accident qui le rendit boiteux et qui augmenta sa sauvagerie, n'aurait pas dû l'affliger, puisqu'il ne l'empêcha pas d'être aimé. Infortuné le poète ne plaçait pas toujours assez haut ses attachemens et les recevait de trop bas* Plaignons Rousseau et Byron d'avoir encensé des autels peu dignes de leurs sacrifices : peut-être avarés d'un temps dont chaque minute appartenait au monde, n'ont-ils voulu que le plaisir, chargeant leur talent de le transformer en passion et en gloire. A leurs lyres, la mélancolie, la jalousie, les douleurs de l'amour ; à eux, sa volupté et son sommeil sous des mains légères : ils cherchaient de la rêverie, du malheur, des larmes, du désespoir dans la solitude, les vents, les ténèbres, les tempêtes, les forêts, les mers, et venaient en composer pour leurs lecteurs, les tourmens de ChildeHarold et de Saint-Preux, sur le sein de la Padoana, et dans le Can de la Madotut. Quoi qu'il en soit, dans le moment de leur ivresse, l'illusion de l'amour était complète : du reste ils savaient bien qu'ils tenaient l'infidélité même dans leurs bras, qu'elle allait

SUR LA LITTERATURE ANGLAISE. 361 s'envoler avec l'aurore ; elle ne les trompait pas par un faux semblant de constance ; elle ne se condamnait pas à les suivre, lassée de leur tendresse ou de la sienne. Somme toute, Jean-Jacques et Lord Byron ont été des hommes infortunés ; c'était la condition de leur génie : le premier s'est empoisonné ; le second, fatigué de ses excès et sentant le besoin d'estime, est retourné aux rives de cette Grèce où sa Muse et la Mort l'ont tour à tour si bien servi. LORD BYRON AU LIDO. J'ai précédé lord Byron dans la vie, il m'a précédé dans la mort :* il a été appelé avant son tour ; mon numéro primait le sien, et pourtant le sien est sorti le premier. Byron aurait dû rester sur la terre : le monde me pouvait perdre sans s'apercevoir de ma disparition et sans me regretter. Tout ce que j'ai vu passer, ou tout ce qui a passé autour de moi, depuis que j'existe, ne se peut dire. Que de tombeaux se sont ouverts et fermés sous mes yeux ! Cent fois par le soleil ou la pluie, au bord d'une fosse ouverte dans laquelle on descendait une bière avec des cordes, j'ai entendu le râlement de ces cordes ; j'ai ouï le bruit de la première pelletée de terre tombante sur la bière ; à chaque nouvelle pelletée le bruit creux s'assourdissait et diminuait. La terre, en comblant la sépulture, faisait peu à peu monter le silence éternel à la surface du cercueil. n n'y a pas encore deux années qu'un jour, au lever de l'aube, j'errais au Lido où tant de fois avait erré lord Byron. Il ne sortit de la mer qu'une aurore ébauchée et sans sourire ; la transformation des ténèbres en lumière, avec ses changeantes merveilles, ses étoiles éteintes tour à tour dans l'or et . les roses du matin, ne s'opéra point. Quatre ou cinq barques serraient le vent à la côte ; un grand vaisseau disparaissait à l'horizon. Des mouettes * Suite de la citation des J^émQire\$^

362 ESSAI posées, marquetaient en troupe la plage mouiUée; quelques-unes volaient pesamment au-dessous de la houle du large. Le reflux avait laissé le dessin de ses arceaux concentriques sur la grève ; le sable guirlande de fucus, était ridé par chaque flot, comme un front sur lequel le temps a passé. La lame déroulante enchaînait ses festons blancs à la rive abandonnée. Les vagues que je retrouvais, ont été partout mes fidèles compagnes ; ainsi que de jeunes filles se tenant par la main dans une ronde, elles m'avaient entouré à ma naissance ; je saluai ces berceuses de ma couche. Je me promenai au limbe des flots, écoutant leur bruit dolent, familier et doux à mon oreille. Souvent je m'arrêtais pour contempler l'immensité pélagienne: un mât, un nuage, c'est assez pour réveiller mes souvenirs. J'avais jadis passé sur cette mer : en face du lido une tempête m'avait accueilli ; je me disais au miHeu de cette tempête que j'en avais affronté d'autres, mais qu'à l'époque de ma traversée de l'océan j'étais jeune, et qu'alors les dangers m'étaient des plaisirs.* Je me regardais donc comme bien vieux, lorsque du port de Trieste, je voguais vers la Grèce et la Syrie ? Sous quel amas de jours suis-je donc enseveli ! Lord Byron chevauchait le long de ce rivage solitaire : quels étaient ses pensers et ses chants, ses abattemens et ses espérances ? élevait-il la voix, pour confier à la tourmente les inspirations de son génie ? Est-ce au murmure de cette vague qu'il trouva ces accens mélancoliques i If my fame should be» as my fortunes are, Of hasty growth and blfgbt, and dull oblivlon bar My name trom on the temple where the dead Are honoured by the nations — Let it be. " Si ma renommée doit être comme le sont mes fortunes, *' d'une croissance hâtive et frêle ; t si l'obscur oublie doit " rayer mon nom du temple où les morts sont honorés par *' les nations : — soit." * l'Unéraire, t BUGht, nteUée.

«UR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 363 Byron sentait que ses fortunes étaient d'une croissance frêle et hâtive ; dans ses momens de doute sur la gloire, puisqu'il ne croyait pas à une autre immortalité, il ne lui restait de joie que le néant. Ses dégoûts eussent été moins amers, sa fuite ici-bas moins stérile, s'il eût changé de voie : au bout de ses passions épuisées, quelque généreux effort Taurait fait parvenir à une existence nouvelle. On est incrédule parce qu'on s'arrête à la surface de la matière: creusez la terre, vous trouverez le ciel. Déjà j'étais revenu des forêts américaines, lorsque, auprès de Londres, sous Tonne de Childe-Harold enfant, je rêvai les ennuis de René et le vague de sa tristesse. J'avais vu la trace des premiers pas de Byron dans les sentiers de la colline d'Harrow ; j'ai rencontré les vestiges de ses derniers pas à l'une des stations de son pèlerinage ; non : je les cherchais en vain ces vestiges. Soulevé par l'ouragan, le sable a couvert l'empreinte des fers du coursier demeuré sans maître : ** Pêcheur de Malamoco, as-tu entendu parler de lord Byron ? — Il chevauchait presque tous les jours ici. — Sais-tu où il est allé ?" Ce fut un jour d'orage : prêt à périr entre Malte et les Sirtes, j'enfermai dans une bouteille vide ce billet i F, A. de Chateaubriand naufragé sur Vile de Lampedouse le 26 décembre 1806, en revenant de la Terre- Sainte,* Un verre fragile, quelques lignes ballottées sur un abîme sans fond, est tout ce qui convenait à ma fortune et à ma mémoire. Les courans auraient peut-être poussé mon épitaphe vagabonde au Lido, à la borne même où Byron avait marqué sa sépulture, comme le flot des ans a rejeté à ce bord ma vie errante. Venise, quand je vous vis pour la première fois, vous étiez sous l'empire du grand homme, votre oppresseur et le mien : une île attendait sa tombe ; une île est la vôtre. Vous dormez l'un et l'autre immortels dans vos SainteHélène. O Venise! nos destins ont été pareils! mes songes s'évanouissent à mesure que vos palais s'écroulent ; les heures de mon printemps se sont noircies, comme les arabesques dont le faîte de vos monumens est orné. Mais « Itinéraire, tt «

364 ESSAI vous përissez à votre insu ; moi, je sais mes ruines. Votre ciel voluptueux, la vënusté des flots qui vous lavent, m'ont retrouvé, dans ces derniers jours, aussi sensible à vos charmes que je le fus jamais. Inutilement je vieillis ; l'énergie de ma nature s'est resserré au fond de mon cœur ; les ans n'ont réussi qu'à chasser ma jeunesse extérieure, à la faire rentrer dans mon sein. Mais que me font ces brises du Lido, si chères au poète de la fiUe de Ravenne ? Le vent qui souffle sur une tête à demi dépouillée, ne vient d'aucun rivage heureux.* CONCLUSION* Au smplus, la petite chicane que j'ai faite dans mes Mémoires éPoutre-tombp au plus grand poète que l'Angleterre ait eu depuis Milton, ne prouve qu'une chose : le haut prix que j'aurais attaché au moindre souvenir de sa muse. Maintenant, lecteurs, ne vous semble-t-il pas que nous achevons une course rapide parmi des ruines, comme celle que je fis autrefois sur les débris d'Athènes, de Jérusalem, de Memphis et de Carthage ? En passsmt de renommées en renommées, en les voyant s*abîmer tour à tour, n'éprouve»vous pas un sentiment de tristesse ? Regardez derrière vous; demandez-vous que sont devenus ces siècles éclatans et tumultueux où vécurent Shakspeare et Milton, Henri VIII et Elisabeth, Cromwell et Guillaume, Pitt et Burke : tout cela est fini ; supériorités et médiocrités, haines et amours, félicités et misères, oppresseurs et opprimés, bourreaux et victimes, rois et peuples, tout dort dans le même silence et dans la même poussière. Et cependant de quoi nous sommes-nous occupés ? de la partie la plus vivante de la nature humaine, du génie qui reste à peine comme une Ombre des vieux jours au milieu de nous, mais qui ne vit plus pour lui-même, et ignore s'il a jamais été. * Fin de la citation des Mémoiret.

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 365 Combien de fois l'Angleterre^ dans ce tableau de dix «iècles, a-t-elle été détruite sous nos yeux! A travers combien de révolutions n'avons-nous point passé, pour arriver au bord d'une révolution plus grande, plus profonde, et qui enveloppera la postérité! J'ai vu ces fameux parlemens britanniques dans toute leur puissance : que deviendront-ils? J'ai vu l'Angleterre dans ses anciennes mœurs et son ancienne prospérité : partout la petite église solitaire avec sa tour, le cimetière de campagne de Gray, des chemins étroits et sablés, des vallons remplis de vaches, des bruyères marbrées de moutons, des parcs, des châteaux, des villes ; peu de grands bois, peu d'mseaux, le vent de la mer. Ce n'étaient pas là ces champs de l'Andalousie où je trouvais les Vieux chrétiens et les jeunes amours, parmi les débris voluptueux du palais des Maures, au milieu des aloès et des palmiers ; ce n'était pas là cette Campagne romaine dont le charme irrésistible me rappelait sans cesse ; ces flots et ce soleil n'étaient pas ceux qui baignent et éclairent le promontoire sur lequel Platon enseignait ses disciples, ce Sunium où j'entendis chanter le griUon qui demandait en vain à Minerve le foyer des prêtres de son temple { mais enfin telle qu'elle était, cette Angleterre, entourée de ses navires, couverte de ses troupeaux et professant le culte de ses grands hommes, était charmante. Aujourd'hui ses vallées sont obscurcies par les fumées des forges et des manufactures, ses chemins changés en ornières de fer, et sur ces chemins, au lieu de Milton et de Shakspeare, on voit passer des chaudières errantes. Déjà ces pépinières de la science où grandirent les palmes de la gloire, Oxford et Cambridge qui seront bientôt dépouillés, prennent un air désert: leurs collèges et leurs chapelles gothiques, demi abandonnés, affligent les regards; dans leurs cloîtres poudreux, auprès des pierres sépulcrales du Moyen-âge, reposent oubliées les annales de marbre de ces peuples de la Grèce qui ne sont plus ; ruines qui gardent des ruines. ' La société telle qu'elle est aujourd'hui, n'existera pas : à mesure que l'instruction descend dans les classes inférieures, celles-ci découvrent la plaie secrète qui ronge l'ordre social depuis le commencement du monde ; plaie qui est

366 xssAi la cause de tous les malaises et de toutes les agitations populedres. La trop grande luégalité des conditions et des fortunes a pu se supporter tant qu'elle a été cachée d'un côté par rignorance, de l'autre par l'organisation factice de la cité; mais aussitôt que cette inégalité est généralement aperçue, le coup mortel est porté. Recomposez, si vous le pouvez, les fictions aristocratiques; essayez de persuader au pauvre, quand il saura lire^ au pauvre à qui la parole est portée chaque jour par la presse, de ville en ville, de village en village ; essayez de persuader à ce pauvre, possédant les mêmes lumières et la même intelligence que vous, qu'il doit se soumettre à toutes les privations, tandis que tel homme son voisin a, sans travail, mille fois le superflu de la vie ; vos efforts seront inutiles : ne demandez point à la foule des vertus au-delà de la nature. Le développement matériel de la société, accroîtra le développement des esprits. Lorsque la vapeur sera perfectionnée, lorsque unie au télégraphe et aux chemins de fer, eUe aura fait disparaître les distances, ce ne seront pas seulement les marchandises qui voyageront d'un bout du globe à l'autre avec la rapidité de l'éclair, mais encore les idées. Quand les barrières fiscales et commerciales auront été abolies entre les divers Etats, comme elles le sont déjà entre les provinces d'un même Etat ; quand le salaire, qui n'est que Vesclavage prolongé, se sera émancipé à l'aide de l^àlité établie entre le producteur et le consommateur ; quand les divers pays prenant les mœurs les uns des autres, abandonnant les préjugés nationaux, les vieilles idées de suprématie ou de conquête, tendront à l'unité des peuples; par quel moyen ferez-vous rétrograder la société vers des principes épuisés ? Bonaparte lui-même ne l'a pu : l'égahté et la liberté, auxquelles il opposa la barre inflexible de son génie, ont repris leurs cours et emportent ses œuvres ; le monde de force qu'il créa s'évanouit ; ses institutions défont ; sa race même a disparu avec son fils. La lumière qu'il fit n'était qu'un météore ; il ne demeure et ne demeurera de Napoléon que sa mémcnre:

SUR LA LITTÉRATURE AK6LAISS. 36/ A toi, Napoléon,
TEternel en aa force T'arrachera ton peuple ainsi qu'un vain lambeau : Sa
colère entrera dans ton étroit tombeau.* Il n'y avait qu'une seule monarchie
en Europe, la monarchie française ; toutes les autres en étaient filles, toute»
s'en iront avec leur mère. Les rois, jusqu'ici, à leur insu, avaient vécu
derrière cette monarchie de mille ans, à Tahri d'une race incorporée, pour
ainsi dire, avec les siècles. Quand le souffle de la révolution eut jeté à bas
cette race, Bonaparte vint ; il soutint les princes chancelans sur des trônes
par lui abattus et relevés. Bonaparte passé, les monarques restans vivent
tapis dans les raines du Colysée napoléomen, comme les ermites à qui l'on
fait l'aumône dans le Colysée de Rome; mais bientôt ces ruines mêmes leur
manqueront. La légitimité eût pu encore conduire le monde pendant plus
d'un siècle, à une transformation insensiblement accomplie, sans secousse et
sans catastrophe: plus d'un siècle était encore nécessaire pour achever sous
une tutelle paternelle, l'éducation libre des peuples. Contre des fautes très
réparables, se sont armées des passions qui n'ont pas vu d'abord que tout
pouvait s'arranger, et que le monde pouvait être encore redevable à la
légitimité d'un immense et dernier bienfait. Au lieu de descendre sur une
pente douce et facile, il faudra donc continuer de marcher par des voies
fangeuses ou coupées d'abîmes. Qu'est-ce que des haltes de quelques mois,
de quelques années, pour une nation lancée à l'aventure dans un espace sans
bornes .> Quel esprit assez peu clairvoyant, pourrait prendre ces intervalles
de repos pour un repos définitif? Une étape est-elle un festin permanent ?
Le voyageur qui s'assied sur le bord de la route afin de se délasser, est-il
arrivé au bout de sa course ? Tout pouvoir renversé, non par le hasard, mais
par le temps, par un changement graduellement opéré dans les ccmvictions
ou dans les idées, ne se rétablit plus ; en vain vous essaieriez de le relever
sous un autre nom, de le rajeunir sous une forme nouvelle: il ne peut
rajuster ses membres disloqué» * Napoléon, par Kdgard Qninet.

368 ESSAI dans la poussière où il j^hit, objet d'insulte ou de risée. De la Divinité qu'on s'était forgée, devant laquelle on avait fléchi le genou, il ne reste que d'ironiques misères : lorsque les chrétiens brisèrent les dieux de l'Egypte, ils virent s'échapper des rats de la tête des idoles. Tout s'en va : il ne sort pas aujourd'hui un enfant des entrailles de sa mère, qui ne soit un ennemi de la vieille société. Mais quand atteindra-t-on à ce qui doit rester ? Quand la société composée jadis d'aggrégations et de familles concentriques, depuis le foyer du labourer jusqu'au foyer du roi, se recompensera-t-elle dans un système inconnu dans un système plus rapproché de la nature, d'après des idées et à l'aide de moyens qui sont à naître ? Dieu le sait. Qui peut calculer la résistance des passions, le froissement des vanités, les perturbations, les accidents de l'histoire ? Une guerre survenue, l'apparition à la tête d'un Etat d'un homme d'esprit ou d'un honune stupide, le plus petit événement, peuvent refouler, suspendre, ou hâter la marche des nations. Plus d'une fois la mort engourdira des races pleines de feu, versera le silence sur des évènements prêts à s'accomplir, comme un peu de neige tombée pendant la nuit, fait cesser les bruits d'une grande cité. Le manque d'énergie à l'époque où nous vivons, l'absence des capacités, la nullité ou la dégradation des caractères trop souvent étrangers à l'honneur et voués à l'intérêt : l'extinction du sens moral et religieux ; l'indifférence pour le bien et le mal, pour le vice et la vertu ; le culte du crime; l'insouciance ou l'apathie avec laquelle nous assistons à des évènements qui jadis auraient remué le monde ; la privation des conditions de vie qui semblent nécessaires à l'ordre social : toutes ces choses pourraient faire croire que le dénouement approche, que la toile va se lever, qu'un autre spectacle va paraître : nullement. D'autres hommes ne sont pas cachés derrière les hommes actuels ; ce qui frappe nos yeux n'est pas une exception, c'est l'état commun des mœurs, des idées et des passions ; c'est la grande et universelle maladie d'un monde qui se dissout. Si tout changeait demain, avec la proclamation d'autres

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 369 principes, nous ne verrions que ce que nous voyons : rêveries dans les uns, fureurs dans les autres, également impuissantes, également infécondes. Que quelques hommes indépendans réclament et se jettent à l'écart pour laisser s'écouler un fleuve de misères ; ah ! ils auront passé avant elles ! Que de jeunes générations remplis d'illusions, bravent le flot corrompu des lâchetés ; qu'elles marchent tête baissée vers un avenir pur qu'elles croiront saisir, et qui fuira incessamment ; rien de plus digne de leur courageuse innocence : trouvant dans leur dévouement la récompense de leur sacrifice, arrivées de chimère en chimère au bord de la fosse, elles consigneront le poids des années déçues à d'autres générations abusées, qui le porteront jusqu'aux tombeaux voisins, et ainsi de suite. Un avenir sera, un avenir puissant, Hbre dans toute la plénitude de l'égalité évangélique ; mais il est loiii encore, loin, au-delà de tout horizon visible : on n'y parviendra que par cette espérance infatigable, incorruptible au malheur^ dont les ailes croissent et grandissent à mesure que tout semble la tromper, par cette espê*ance plus forte, plus longue que le temps, et que le chrétien seul possède. Avant de toucher au but, avant d'atteindre l'unité des peuples, la démocratie naturelle, il faudra traverser la décomposition sociale, temps d'anarchie, de sang peut-être, d'inîrmités certainement : cette décomposition est commencée ; elle n'est pas prête à reproduire, de ses germes non encore •assez fermentes, le monde nouveau. MILTON. En finissant, revenons par un dermer mot au pt^emier titre de cet ouvrage, et redescendons à l'humble rang de traducteur. Quand on a vu conune moi Washington et Bonaparte ; à leur niveau dans un autre ordre de Puissance, Pitt et Mirabeau; parmi les hauts révolutionnaires, Robespierre et Danton; parmi les masses plébéiennes, l'homme du peuple marchant aux exterminations de la 24

370 • ESSAI frontière, le paysan vendéen s'enfermant dans les flammes de ses récoltes, que reste-t-il à regarder derrière la grande tombe de Sainte-Hélène ? V Pourquoi ai-je survécu au siècle et aux hommes auxquels j'appartenais par la date de l'heure où ma mère m'infligea la vie ? Pourquoi n'ai-je pas disparu avec mes contemporains, les derniers d'une race épuisée ? Pourquoi suis-je demeuré seul à chercher leurs os, dans les ténèbres et la poussière d'un monde écroulé ? J'avais tout à gagner à ne pas traîner sur la terre. Je n'aurais pas été obligé de commencer et de suspendre ensuite mes justices d'outre-tombe, pour écrire ces Essais afin de conserver mon indépendance d'homme. Lorsqu'au commencement de ma vie, l'Angleterre m'offrit un refuge, je traduisis quelques vers de Milton pour subvenir aux besoins de l'exil : aujourd'hui rentré dans ma patrie, approchant de la fin de ma carrière, j'ai encore recours au poète d'Eden. Le chantre du Paradis perdu ne fut cependant pas plus riche que moi : assis entre ses filles, privé de la clarté du ciel, mais éclairé du flambeau de son génie, il leur dictait ses vers. Je n'ai point de filles ; je puis contempler l'astre du jour, mais je ne puis dire comme l'aveugle d'Albion : . . . How glorious once àbovt thy sphère ! *' Soleil 1 J>eus8e autrefois éclipsé ta lumière !* Milton servit Cromwell ; j'ai combattu Napoléon : il attaqua les rois ; je les ai défendus : il n'espéra point en leur pardon ; je n'ai pas compté sur leur reconnaissance. Maintenant que dans nos deux pays la monarchie penche vers sa fin, Milton et moi n'avons plus rien de politique à démêler ensemble : je viens me rasseoir à la table de mon hôte ; IL m'aura nourri jeune et %deux. Il est plus noble et plu» sûr de recourir à la gloh*e qu'à la puissance. FIN. X.0ND1LXS : 8CH9l.za BT CU., 13, rOLAKD BTE«ST.

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

) $\hat{U}_v$

The text on this page is estimated to be only 2.33% accurate

$\hat{r-N} \text{ } r$